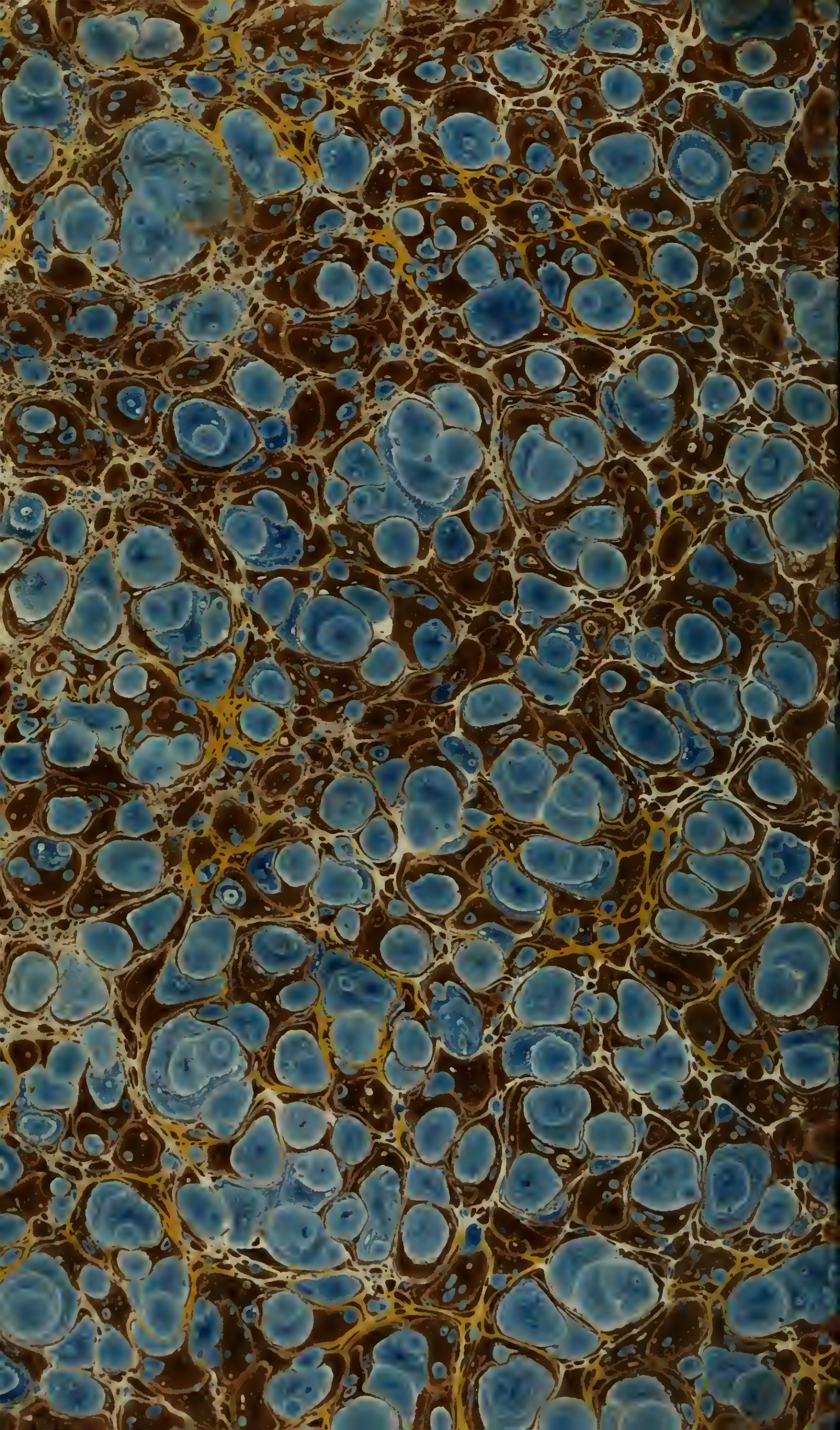
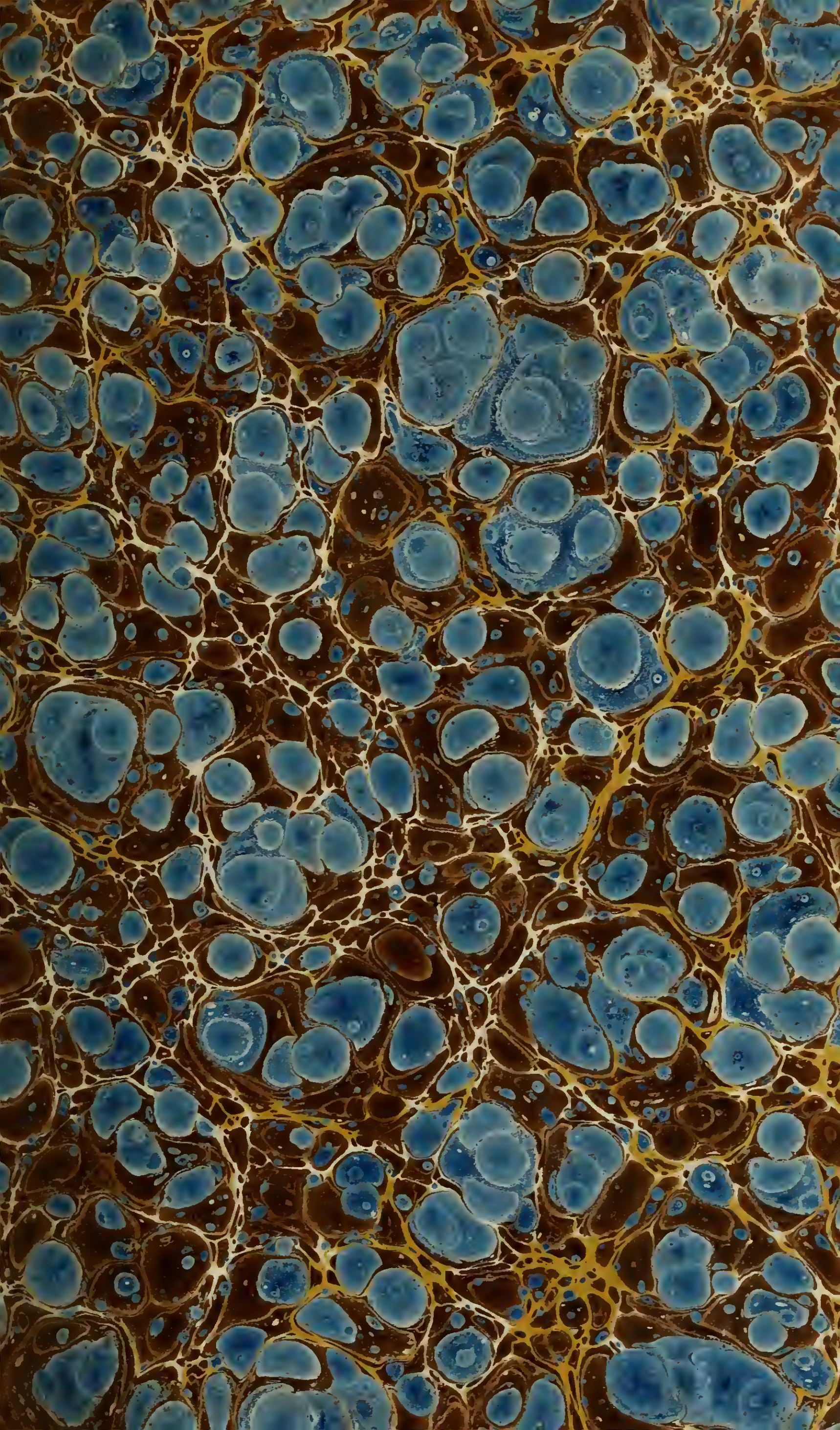
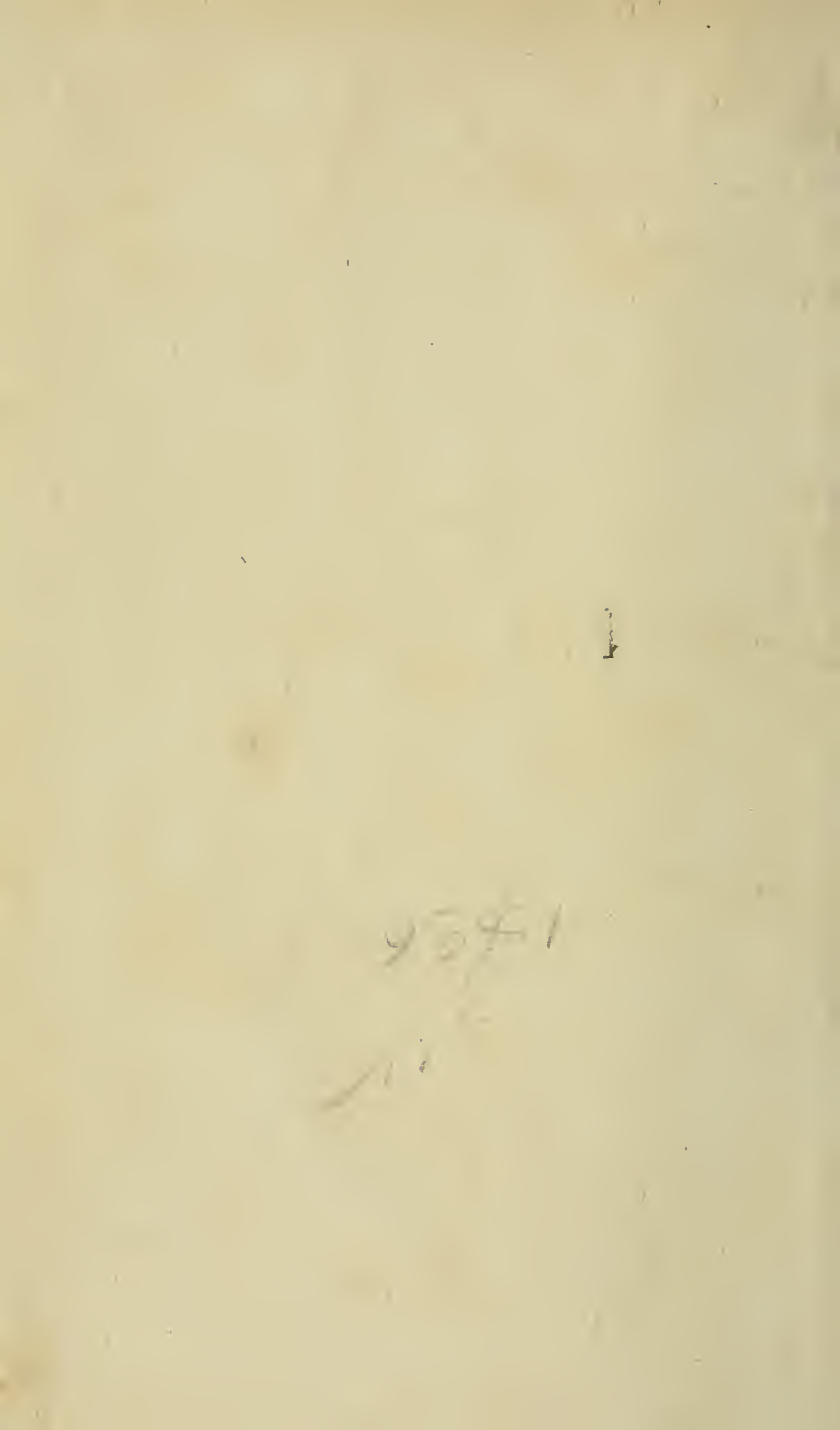








REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE BRITANNIQUE,

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.;

Par MM. SAULNIER Fils, ancien préfet, de la Société Asiatique, directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; CHARLES COQUEREL; LANGRAND; L. Am. SÉDILLOT; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc., etc.

Tome Quatorzième.

Paris,

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE GRENELLE-ST.-HONORÉ, N° 29;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1827.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ

REVUE
BRITANNIQUE.

BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES
DE LA GRANDE-BRETAGNE (1).

NON MINIMA PARS EST ERUDITIONIS BONOS NOSSE LIBROS. Ces mots étaient inscrits au-dessus de la porte d'un grand bâtiment, dans une ville métropolitaine d'Angleterre. Le dessus de cette porte offrait une surface polie en pierre de taille, où se trouvait l'inscription, et qui servait de butte aux enfans d'une école voisine lorsqu'ils venaient jouer aux balles, pendant leurs heures de récréation. Un de ces enfans avait souvent les yeux fixés sur cette porte qui était celle d'une bibliothèque, quand il jouait ou qu'il regardait jouer les autres. Pendant plusieurs années, jamais il ne la vit ouvrir que par un ecclésiastique, cité dans la ville pour sa sottise. Lorsque cet homme était entré, on l'entendait qui refermait la porte avec soin derrière lui. Il ne tardait pas à la rouvrir ; et, après l'avoir refermée avec une précaution mystérieuse, il poursuivait son chemin.

Notre jeune observateur, qui savait assez de latin pour comprendre l'inscription, supposa ou qu'elle était fausse,

(1) NOTE DU TR. Cet article ne peut pas sans doute présenter le même intérêt en France qu'en Angleterre; mais la philosophie positive et pratique qui en fait la base, comme en général de tous ceux de la *Revue de Westminster* où nous l'avons pris, nous a déterminés à le reproduire dans notre recueil. Il s'en faut bien, d'ailleurs, que toutes les observations qu'il renferme soient sans applications sur le continent.

et qu'il n'y avait pas d'avantages réels à connaître les bons livres ; ou bien que les livres que la bibliothèque contenait n'étaient pas de bons, mais de mauvais livres, qu'il n'était pas utile de lire ; ou enfin que cette bibliothèque se trouvait dans les mains d'ennemis de l'érudition, et qui croyaient avoir intérêt à l'être. Il est généralement reconnu que l'inscription disait vrai, et que même elle est plutôt en deçà qu'en delà de la vérité ; car ce n'est pas seulement de l'érudition qu'on acquiert par la lecture des bons livres, mais de la sagesse. A l'égard de la seconde et de la troisième supposition, comme il était impossible d'entrer dans la bibliothèque, il n'y a nul moyen de savoir maintenant si les livres étaient mauvais, ou si leurs gardiens avaient intérêt à ce qu'on ne les lût pas. Une autre supposition serait possible cependant ; peut-être des livres d'érudition ne trouvaient-ils pas de lecteurs dans une ville de province. Dans ce cas on n'aurait pas dû souffrir qu'ils y restassent, et il fallait les transporter dans les villes où ils auraient excité de la curiosité et de l'intérêt. Il est vrai que dans celles où il y a beaucoup de lecteurs, il y a déjà de grandes bibliothèques ; mais elles sont soigneusement gardées, et rien n'est plus difficile que d'y avoir accès.

Nous croyons sans peine que les architectes des autres nations peuvent faire des constructions aussi élégantes que nos modernes palais ou nos nouvelles églises ; que les artistes du continent peuvent fondre de meilleures statues que le *Charles Fox* de Bloomsbury, ou l'*Achille* d'Hyde Park (1) ; mais nous ne croyons pas qu'il existe sous le ciel aucun peuple qui nous égale dans le soin que nous mettons à fermer les portes de nos bibliothèques.

On n'attache guère de prix parmi nous qu'aux choses qui nous isolent et qui nous distinguent des autres, parce que

(1) Statue du duc de Wellington

cette possession suffit pour satisfaire notre vanité aristocratique. Aussi tendons-nous sans cesse à créer des exclusions. Des personnages insipides, sans culture intellectuelle, et sans agrément dans la conversation, dont tout le mérite consiste à avoir des chevaux, des voitures et une habitation dans un quartier à la mode, parviennent, au moyen d'exclusions habilement calculées, à faire considérer la faveur d'être admis à leurs réunions comme une compensation de tout ce qui leur manque pour les rendre agréables. Que le frivole orgueil de nos gens à la mode ait fait prévaloir ce principe parmi eux, cela est dans l'ordre; mais qu'il ait aussi prévalu dans nos institutions publiques, et plus particulièrement dans nos bibliothèques, c'est ce qu'on ne saurait trop déplorer, et ce qu'il faut changer le plus tôt possible. On ne dira pas sans doute que les livres des bibliothèques publiques doivent être conservés, et qu'ils ne sont pas destinés à être lus. Assurément il vaudrait beaucoup mieux, comme le calife Omar, les faire servir à chauffer des bains, que de les garder indéfiniment sans profit pour personne. Il faut consentir que les livres se détériorent un peu par l'emploi qu'on en fait; on doit s'en servir autant que cela se concilie avec leur conservation, et les conserver autant que cela se concilie avec leur usage. Quoiqu'à cet égard, comme à d'autres, ce soit toujours le juste milieu qu'il importe de trouver, il vaudrait mieux cependant errer en faisant un trop grand usage des livres, qu'en restreignant cet usage dans des limites trop étroites; surtout quand il s'agit de livres qui peuvent être facilement remplacés. Quand les livres sont usés, on les restaure; mais lorsqu'une génération perd l'occasion de s'éclairer et de s'instruire, c'en est fait pour toujours. Rien au fond n'est plus précieux que le tems.

Pour se faire une idée des moyens par lesquels on est parvenu à rendre inutiles, en Angleterre, les plus riches

collections de livres, nous allons rapidement passer en revue quelques-unes de nos principales bibliothèques. En tête se trouve celle du Musée britannique. Ce Musée est, sans contredit, d'une grande utilité pour la république des lettres : le salon de lecture y est très-fréquenté; les conservateurs sont polis et attentifs ; c'est même la seule de nos bibliothèques publiques où l'on trouve de la complaisance. Cette institution est un oasis dans le désert ; toutefois elle est bien loin encore d'être aussi utile qu'elle pourrait et qu'elle devrait l'être. Les personnes qui lisent le plus et avec le plus de profit sont, en général, celles qui exercent des professions libérales. Malheureusement leur tems est absorbé, par l'exercice de leur profession, depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, c'est-à-dire pendant les heures d'ouverture du salon de lecture. Ils pourraient y venir les samedis, les dimanches et les jours de fête, mais ces jours-là le Musée est rigoureusement fermé. Si du moins il était ouvert le soir, beaucoup d'entre eux y viendraient plus ou moins souvent ; mais on dirait qu'on s'est attaché à le fermer précisément aux heures où il serait le plus utile de l'ouvrir. On a justifié l'exclusion du samedi, en disant qu'il est nécessaire d'avoir un jour, dans la semaine, pour l'approprier et le nettoyer. Toutefois, comme le nouveau salon de lecture est détaché du corps du bâtiment, cette raison n'est plus valable. D'ailleurs le Musée est fermé chaque jour depuis quatre heures de l'après-midi jusqu'à dix heures du matin ; on a donc tout le tems nécessaire pour satisfaire la femme de charge hollandaise qui serait le plus exigeante sur l'article de la propreté. A l'égard des jours de fêtes et des dimanches, on allègue que les conservateurs ont besoin de repos. Assurément il n'est pas juste de surcharger les fonctionnaires publics, et il convient de leur laisser un peu de loisir ; mais avec quelques bras de plus, on pourrait tout con-

cilier ; or, ce sont des bras qu'il faut et non pas des têtes. Sans doute il convient qu'un homme instruit soit à la tête d'une grande bibliothèque et qu'il ait, pour le suppléer au besoin, un homme également éclairé. Mais si le catalogue est bien fait et les livres convenablement arrangés, les places de sous-bibliothécaire pourront être remplies par des espèces de manœuvres, dont le salaire sera fort peu de chose, car leurs fonctions se borneront à donner les livres qui leur seront demandés, à voir si les lecteurs ne les gâtent pas, et à les replacer sur les tablettes. Ainsi, au moyen d'une petite dépense additionnelle fort peu considérable, la bibliothèque serait accessible à toutes les heures, sans que les loisirs actuels des conservateurs fussent diminués. Mais, dit-on, si la bibliothèque est ouverte le soir, il faudra y introduire des lumières, et les chances d'incendie s'augmenteront beaucoup. Assurément nous sommes loin de contester que la destruction de cette bibliothèque serait une véritable calamité publique ; mais, en admettant qu'il fût si imprudent d'introduire des flambeaux dans les salles, est-ce que, pendant tout le cours de l'année, le soleil se lève régulièrement à dix heures et se couche à quatre ? Le terme moyen de la lumière du jour est de douze heures ; ainsi la bibliothèque pourrait communément être ouverte pendant dix heures, sans qu'il fût besoin pour cela de lumières artificielles. Cette prolongation du tems de l'ouverture serait déjà sans doute d'un très-grand avantage pour les personnes studieuses. On pourrait, d'ailleurs, utiliser les longues soirées d'hiver, sans aucun danger, en admettant les lecteurs dans une pièce isolée, et où se trouveraient seulement les livres qu'on y aurait mis le jour, dans le cas où la bibliothèque ne serait pas disposée et éclairée de manière à rendre les incendies à peu près impossibles. Les livres imprimés, quand ils sont détruits, peuvent presque toujours être remplacés ; il n'y a que les livres uniques

et les manuscrits qui ne puissent pas l'être. S'ils étaient conservés dans un corps de logis distinct, mis à l'épreuve du feu, et où on n'entrerait que le jour, les livres ordinaires pourraient être consultés sans qu'on eut à craindre un dommage irréparable. On lit fort peu, comparativement, les livres rares et les manuscrits. Au fond, en usant des précautions convenables, il n'y a guère de dangers pour le feu; et à tout hasard il vaut mieux courir la chance éloignée de brûler des livres que de les tenir perpétuellement sous des verroux.

Les bibliothèques des écoles de droit sont très-incomplètes, même sous le rapport de la jurisprudence. Par un misérable esprit de jalousie, qui ne produit aucun bien pour le public, les recteurs n'ont pas voulu mettre ensemble les livres des quatre colléges, et former ainsi une grande et belle bibliothèque. Ces collections partielles ne sont pas ouvertes à tous les étudians, mais seulement à ceux des colléges auxquels elles appartiennent, et souvent même il faut, pour qu'ils y soient admis, qu'ils aient des certificats et des billets d'admission. Elles ne sont pas ouvertes toute la journée, mais pendant un tems très-court, qui est précisément celui qui paraît le moins convenir aux étudians. Il existe, d'ailleurs, pour ces bibliothèques, une multitude de petits réglemens vexatoires et absurdes. Si elles sont mal pourvues de livres, ce n'est pas, cependant, faute de fonds. Indépendamment du produit d'un grand nombre de chambres qui sont toutes louées à des prix exorbitans, les administrateurs de ces colléges prélèvent des droits considérables sur les inscriptions des étudians, et d'autres encore plus élevés quand ils sont admis au barreau. Si donc ces bibliothèques sont mal approvisionnées, ce n'est pas faute des moyens nécessaires pour les alimenter; mais plutôt par suite des embarras qui résultent d'une espèce de pléthore de richesse. Que les recteurs fassent servir de mauvais dîners aux étudians,

il n'y a pas lieu d'en être surpris; car il y a plus de profit à recevoir de l'argent pour de mauvais dîners qu'on ne mange pas, que pour de bons que l'on consomme; mais pourquoi mortifier l'esprit en même tems que la chair? Membres de corporations savantes, ils devraient montrer un peu plus d'empressement à satisfaire les appétits intellectuels de leurs élèves.

On assure qu'il existe une belle bibliothèque à la cour des Docteurs Communs. Cela est fort possible. Malheureusement il est probable qu'on pourrait parcourir, pendant un an, les rues de Londres les plus fréquentées, en demandant à haute voix quelqu'un qui l'ait vue, sans pouvoir rencontrer personne qui répondît par l'affirmative.

La bibliothèque du collége de Sion est, dit-on, considérable et très-précieuse; toutefois c'est ce qu'il nous est impossible de garantir, attendu qu'il serait fort difficile de trouver quelqu'un qui y ait pénétré. Elle est destinée à l'usage du clergé anglican. Une bibliothèque formée par notre clergé doit nécessairement être bonne; car tout ce qu'il peut avoir en demandant, il est toujours sûr de l'obtenir. Ce qui distingue le prêtre parmi nous, c'est l'art et l'ardeur avec lesquels il demande. Vous ne pouvez pas être quelques instans avec un évêque sans être assailli; s'il ne vous demande rien pour lui, il vous demandera pour une charité publique ou privée, mais toujours il vous demandera quelque chose.

La bibliothèque du palais archiépiscopal à Lambeth est, dit-on, d'une très-grande valeur. Les curieux qui s'y présentent y sont accueillis avec une politesse incivile; on examine leur permis avec le même sentiment de malveillance qu'un avocat qui cherche une nullité dans les titres de sa partie adverse. On prouve à l'importun visiteur qu'il ne s'est pas présenté au jour et à l'heure convenables, et on l'éconduit poliment en l'engageant à revenir dans un mo-

ment plus opportun qui n'arrive jamais. A qui donc ces livres sont-ils réservés, et quels sont ceux qui les lisent? Assurément ce n'est point l'archevêque, pas plus que les esprits des Lollards qui vécurent et périrent dans la tour, quand ses prédécesseurs ne se contentaient pas de mettre les livres sous les verroux, et qu'ils en faisaient brûler les auteurs.

Une motion de M. Peel a dernièrement dirigé l'attention de la Chambre des Communes sur le collége des chirurgiens. Dans le cours du débat on se plaignit que cette corporation excluait même ses propres membres de son musée et de sa bibliothèque, qui devraient être ouverts à tout le monde. On répondit, d'un air d'assurance, qu'on n'admettait personne dans la bibliothèque, parce que le catalogue n'en était pas terminé. Une bibliothèque cataloguée est plus utile sans doute qu'une qui ne l'est pas; mais une bibliothèque sans catalogue vaut cependant mieux que rien. On défend à un convive affamé de manger, parce que la carte du dîner n'est point faite : il a devant lui des vins de toute espèce, et une grande variété de mets chauds et froids, dont il respire les exhalaisons avec délice. « Mais, point! s'écrie le collége des chirurgiens, comme un de leurs prédécesseurs dans Michel Cervantes; nous ne laisserons pas prendre une seule bouchée, même à Sancho Pança, tant que les noms des plats n'auront pas été classés convenablement par M. Clift, qui a tout ce qu'il faut pour bien remplir cette tâche, attendu qu'il écrit d'une manière très-nette, et parfaitement lisible. Une si belle collection doit nécessairement avoir un bon catalogue. » Voilà l'équivalent de ce qu'on a répondu à M. Peel; par malheur sa vue n'est pas assez perçante, pour qu'il ait pu voir à travers un voile aussi léger. Combien il y a peu de sagesse dans ce monde, et qu'il est facile de le tromper par des sophismes! Une bibliothèque est

bonne, donc il faut la fermer pendant long-tems; elle est excellente, donc il faut la fermer à jamais. Un pareil raisonnement serait trop grossier, même pour l'intelligence de M. Peel; mais ajoutez-y quelques paroles insignifiantes, et il passera. Une bonne bibliothèque doit avoir un bon catalogue; or, un bon catalogue ne peut être que le produit du tems; donc il faut fermer les portes. Avec ce petit apprêt, ces puissantes raisons paraissent tout-à-fait concluantes, et personne ne s'avise d'y répliquer. La porte de *Temple-Bar* est si antique; elle a été décorée si souvent avec les têtes des traîtres; c'est une entrée si imposante pour la cité; que des raisonneurs de même force pourraient en conclure qu'on doit la fermer. Si une fois elle était close, il est probable que les habitans des maisons voisines ne seraient pas incommodés de si tôt par le bruit des voitures, et qu'il faudrait au moins l'intervention d'un ange pour la faire rouvrir. Que si la fantaisie en prenait un jour à M. Peel, et que, dans ce but, il se dirigeât vers la cité, la plus simple objection du concierge suffirait pour le faire renoncer à son projet : « Jean, dirait-il à son cocher, en mettant la tête à la portière, il convient qu'une aussi belle porte soit traitée avec respect. Retournons à l'hôtel, et surtout allez lentement; il faut que les réformes soient douces et modérées. » Tous ceux qui jugent à propos d'obstruer les voies de la civilisation ne manquent jamais d'excellentes raisons pour les esprits bornés.

Voyons maintenant ce qui se passe dans les bibliothèques de province. Celle de Cambridge contient beaucoup d'anciens livres, et elle a droit à un exemplaire de tous ceux qu'on dépose dans la salle de la corporation des libraires. Elle est très-utile aux étudians; mais, au moyen d'une réforme judicieuse, elle le serait bien davantage. On assure que, quoiqu'ils pourraient avoir gratuitement

tous les livres qui paraissent, les bibliothécaires sont si négligens, qu'ils ne prennent même pas la peine de les demander. Quelques-uns des colléges ont de belles bibliothèques particulières, mais elles sont dans un état déplorable. Les livres sont couverts de poussière, et il est évident qu'ils sont plus utiles aux araignées qu'aux académiciens. La Bibliothèque Pépysiennes du collége de la Madelaine est toujours soumise aux absurdes restrictions imposées par le donateur ; il est nécessaire qu'un des membres du collége soit présent, quand un étranger la visite. Cette disposition est un véritable *veto* contre les lectures, et rend cette bibliothèque, quel qu'en soit d'ailleurs le mérite, entièrement inutile ; car il est évident que témoigner de la curiosité pour des livres, et en examiner le contenu en présence d'un membre du collége, serait un manque de décorum et de bienséance académique, une indiscrétion dans l'emploi des jouissances intellectuelles que peut procurer une université bien dotée, qui ne serait pas moins grande que celle que commet un mari quand il prodigue des caresses à sa femme, en présence d'une vieille fille.

A Oxford, sœur aînée de l'université de Cambridge, les restrictions et les réglemens prohibitifs n'abondent pas moins que les livres. Ces livres suffiraient à tous les étudians de la Grande-Bretagne ; mais ce n'est qu'à grande peine qu'on parvient à en consulter un seul. Il n'existe aucune contrée du monde où les bibliothèques soient fermées avec autant de soin qu'en Angleterre. En France, elles sont très-accessibles ; en Allemagne, elles ne le sont pas moins ; à Florence, les plus précieuses collections sont toujours ouvertes, et y entre qui veut. Dans d'autres états d'Italie, dont les maîtres passent pour être peu favorables aux progrès des lumières, ce n'est qu'avec des subterfuges polis que les conservateurs éconduisent les personnes stu-

dieuses qui se présentent, et non pas comme les membres de nos universités, avec des verroux, des serrures et des cadenas.

La bibliothèque de l'université, à Oxford, ou, comme on la nomme, la Bibliothèque Bodleienne, est une des plus grandes et des plus précieuses du monde. Il paraît que jadis on y était reçu plus facilement qu'aujourd'hui. Il existe cependant, dans les anciens statuts, des dispositions qui respirent tout l'esprit de l'Inquisition, telles, par exemple, que celles qui interdisaient aux bacheliers-ès-lettres, sous des peines sévères, la lecture des livres étrangers à leurs facultés, et qui les obligeaient à se tenir dans les parties de la bibliothèque où se trouvent ces livres, qui consistent en dictionnaires, en grammaires et dans certains traités d'Aristote. La crainte de les voir étendre le cercle de leurs connaissances était même si grande, qu'on défendait aux bacheliers-ès-lettres jusqu'à la lecture des livres de médecine et de jurisprudence.

Mais, dans ces derniers tems, on a été bien plus loin, et l'on a exclu de la bibliothèque tous les étudians, excepté ceux qui ont passé quatre ans à l'université. Mais quatre années sont le terme ordinaire des études académiques : la plupart des élèves quittent l'université au bout de ce tems. C'est donc comme si on leur disait : «Quand vous aurez quitté l'université, vous serez libres d'entrer dans sa bibliothèque. La vie de l'homme est d'environ soixante ans ; quand vous en aurez soixante-dix ou quatre-vingts, vous jouirez librement de l'air, de la lumière du jour et de l'usage de vos membres. Jusque-là, présomptueuse jeunesse, trouvez bon qu'on vous mette dans un baril, dans une cave bien noire, et qu'on vous donne à manger à travers le trou de la futaille. » Un prétexte hypocrite ne manque jamais à la justification des abus. On allègue que beaucoup d'étudians restent au bout des quatre années pour continuer leurs

études. Mais quels sont ceux qui restent? les étudians qui désirent devenir professeurs, ou subsister au moyen des donations faites à l'université; or, personne n'ignore que ce n'est pas par l'étude que toutes ces bonnes choses s'obtiennent. Ce ne sont donc pas leurs études que poursuivent les étudians qui restent à l'université, mais des avantages très-réels, très-positifs, qu'ils obtiennent par des obséquiosités et des complaisances. On observe, il est vrai, que les élèves d'une intelligence et d'une application remarquables peuvent obtenir l'entrée de la Bibliothèque Bodléienne, avant d'être immatriculés; quiconque a brigué cette faveur sait combien il faut écarter d'obstacles pour l'obtenir.

Dans l'hypothèse même où l'entrée de la bibliothèque serait ouverte aux étudians, non-seulement après leur sortie de l'université, mais pendant leur séjour, cela serait encore de peu de profit, si on continuait à la fermer les jours fériés si nombreux dans notre calendrier. C'est précisément ces jours-là, quand les études ordinaires sont suspendues, qu'il conviendrait de recevoir les élèves. D'autres réformes seraient également indispensables. On a pris des précautions si absurdes contre le feu, qu'il est impossible de se tenir dans la bibliothèque pendant une grande partie de l'année, à cause du froid intolérable qu'on y éprouve. L'été, qui est la seule saison pendant laquelle on puisse rester sans feu dans ces vieilles constructions, est absorbé en grande partie par les vacances, tandis que l'hiver est entièrement consacré aux études académiques. Il serait si facile de concilier les précautions qu'exige la conservation des livres, avec le degré de chaleur nécessaire au corps humain, qu'il existe évidemment d'autres raisons pour persister dans ces pratiques absurdes, que le motif de mettre les livres à l'abri du feu; et que ce qu'on veut surtout, c'est d'opposer le plus d'obstacles possible à la diffusion des lumières.

C'est, parmi nous, l'usage et le goût des gens d'église d'imposer des sermens pour les choses les plus légères, et dans des circonstances où un laïque penserait qu'on ne peut faire intervenir la religion sans la profaner. Nous trouvons en conséquence, dans les statuts de la bibliothèque Bodleienne, à l'article des précautions à prendre à l'égard des élèves qui désirent y être admis, précautions qui devraient se borner à leur ouvrir la porte ou plutôt à la tenir ouverte, qu'ils doivent d'abord prononcer un serment formidable. Les termes de ce serment sont si plaisans par leur solennité, qu'il est impossible de ne pas les transcrire.

« Sanctitum esse volumus, quod priusquam Graduato cuicunque, alterive cuiquam præstantioris notæ vel meriti, aditus in bibliothecam patefiat, coram Vice-Cancellario ejusve deputato, adstante Bibliothecario, fidem bonam bibliothecæ præstet, nempe sub juramenti obligatione in hæc verba concipienda : Tu promittes, sanctèque coram Deo Optimo Maximo recipies, quod quoties in publicam Academiæ bibliothecam venire te contigerit, animum ad studia per modestiam et silentium accommodabis ; libros cæterumque cultum sic tractabis, ut superesse quam diutissimè possint.

» Item quod neque tu in persona tua aliquem, vel aliquot libros surripies, permutabis, rades, deformabis, lacerabis, scindes, annotabis, interscribes, sponte corrumpes, obliterabis, contaminabis, aut alio quocumque modo detruncabis, abuteris, deteres, imminuesve; nec alii cuiquam auctor eris horum quidvis perpetrandi; sed quantum in te est, deliquentem vel deliquentes impedies; ipsorumque maleficia Vice-Cancellario, ejusve deputato, intra triduum postquam innotuerint, denunciabis. Ita te Deus adjuvet, tactis sacrosanctis Christi Evangeliis. »

Quelle étrange profanation des saints évangiles, que d'obliger un écolier de jurer sur eux qu'il ne tachera pas un livre, ou qu'il n'y fera pas d'oreilles! « Vous jurerez solennellement, par tout ce que vous avez de plus sacré, que

vous ne casserez pas la pointe de mon crayon. — J'y consens. — Eh bien, prenez-le, écrivez et rappelez-vous vos sermens. » Certes il eût beaucoup mieux valu se reposer du soin de la conservation des livres, sur la surveillance de sous-bibliothécaires vigilans, que de faire croire à un enfant qu'il ne peut, sans encourir la damnation éternelle, faire un pâté sur le *Lexicon de Constantin* ou la *Grammaire de Port-Royal*. Les membres de l'université d'Oxford font, dit-on, une excellente chère : cependant nous n'avons jamais entendu dire qu'ils obligent leurs cuisiniers de jurer de ne pas brûler leurs sauces ou griller leurs rotis; ils se contentent de faire surveiller ces cuisiniers par de bons maîtres d'hôtel. Comment ces pieux personnages, auxquels la religion est si profitable, s'appliquent-ils à la rendre ridicule ? Le serment que l'élève est tenu de prêter dans les mains du bibliothécaire, est jugé si indispensable que quiconque introduit une personne non assermentée dans la bibliothèque, doit non-seulement payer l'amende déterminée par le Vice-Chancelier, mais même *être mis en prison*.

« Quod multi, statutem de non introducendis extraneis, aut injuratis, in bibliothecam publicam, studendi causa, penitus ignorantes, aut non satis attendentes, pœnam incurrunt gravissimam; si quis in posterum deliquerit in hoc genere, sciat se incarcerandum præter pœnam pecuniariam arbitrio ac judicio Vice-Cancellarii deliquenti infligendam. »

Indépendamment de cette immense et inappréciable collection de livres et de manuscrits, il y a, à Oxford, une autre bibliothèque universitaire, d'une grande valeur, appelée, du nom de son fondateur, la Ratcliffe. Quelques colléges ont aussi des bibliothèques particulières très-considérables. Malheureusement on n'a jamais vu personne consulter ces précieuses collections. Qui des Myrmidons

ou des Dolopes et des soldats de l'inflexible Ulysse pourrait penser, sans verser des pleurs, aux inutiles trésors scientifiques qu'Oxford renferme ! à ce qu'elle est, et à ce qu'elle pourrait être ! au peu qu'elle enseigne et à tout ce qu'elle empêche d'apprendre ! Comment ne pas s'écrier : « Bénie soit la main qui amendera ! » Nos riches universités sont le plus grand obstacle qui existe à la propagation des lumières. Si un livre, même de logique, ou tout autre ouvrage scolastique, est composé à Oxford ou à Cambridge, on peut être sûr qu'il s'y trouvera toujours quelqu'insinuation malfaisante. Tous les sujets de prix sont des appels à l'esprit de persécution et à des passions haineuses et intolérantes contre les autres communions chrétiennes. Nous avons déjà dit que le but unique de ceux qui prolongent leurs études à Oxford ou à Cambridge, n'était point de devenir plus éclairés et plus instruits, mais d'obtenir des places lucratives. Or le meilleur moyen pour les candidats, c'est de circonscrire, autant que possible, le cercle des concurrens, et c'est ce qu'il est facile de faire en encourageant l'esprit d'intolérance. Les ignorans n'ont guère d'autre moyen d'écarter les hommes habiles, que d'établir d'odieuses exclusions, et, malheureusement à cet égard, ils ne réussissent que trop. Le gentleman obtient d'être agrégé à un collége parce qu'il est parent du fondateur ; et, sans être retenu par ce pur sang de la noblesse anglaise qui coule dans ses veines, il mange le pain de la charité comme un pauvre dans un hôpital. Le rejeton d'un paysan ou d'un curé de village, trop paresseux pour exercer une profession utile, se dirige vers quelque collége, en mangeant en route ses provisions de poche. On l'accueille à cause de ses yeux baissés et de son air stupide ; et, pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de servant ; se nourrissant des restes des autres, essayant leurs rebuts, mais se consolant en buvant et avec l'espoir d'exer-

cer à son tour sa petite tyrannie. A la fin il obtient le rang d'agrégé, avec la faculté de dispenser la même dignité conjointement avec les autres piliers de la foi. A partir de cette époque, il vit dans le luxe, aux frais du public, jusqu'à la fin de sa vie, sous la seule condition qu'il exclura des avantages dont il est en possession tous ceux qui auraient plus de lumières et un caractère plus généreux. C'est vraiment un spectacle risible de voir des hommes qui doivent aux lettres le bien-être dont ils jouissent, le rang social qu'ils occupent, et l'espèce de notoriété attachée à leurs noms, s'en constituer les ennemis, affecter pour elles des dédains aristocratiques, ou du moins prétendre que l'étude n'en doit être accessible qu'aux hautes classes de la société, tandis que sans ces mêmes connaissances, rien n'aurait pu les faire sortir des rangs subalternes où ils sont nés, et que c'est presque toujours à la charité publique qu'ils doivent l'instruction qu'ils ont acquise.

Il y a de grandes bibliothèques dans la plupart de nos villes métropolitaines; on les désigne communément sous le titre de bibliothèques des chapitres. Elles leur appartiennent au même titre que les cathédrales, c'est-à-dire sous la condition qu'ils en prendront soin et qu'ils en feront jouir tous les sujets du roi. Ces bibliothèques sont fermées avec les plus grandes précautions, et rien n'est plus rare que de trouver des personnes qui les aient vues.

Un petit intérêt privé suffit souvent pour causer un grand dommage public. Par exemple il est toujours de l'intérêt d'un bibliothécaire de se donner aussi peu de peine que possible. Il commence par fermer occasionellement la bibliothèque; il multiplie ensuite le nombre des jours de fermeture; et il finit ensuite par en exclure tous les lecteurs. C'est alors qu'il s'applaudit de son savoir faire et de son adresse, et qu'il jouit du bonheur d'avoir un traitement sans fonctions. Les personnes qui fréquentent le plus les

bibliothèques publiques, appartiennent en général à des conditions obscures. Aux yeux du monde, ils sont ordinairement les inférieurs du bibliothécaire, et ils ont toujours le désavantage de connaître beaucoup moins bien que lui les usages vrais ou prétendus du lieu. Ils se trouvent donc à sa merci; or quelle merci peuvent-ils attendre d'un homme qui n'a d'autre but que de ne se donner aucune peine! Dans les bibliothèques de premier ordre, le bibliothécaire en chef a un traitement considérable; il se considère partant comme un trop bon gentleman pour remplir les devoirs de sa place. Il en est de même de son adjoint. D'un autre côté, les pauvres diables sur qui ces devoirs retombent sont trop ignorans et trop mal payés pour bien les remplir. Ces bibliothécaires ressemblent de tous points à certains fonctionnaires du gouvernement, qui ne veulent ni s'acquitter de leurs fonctions, ni souffrir que d'autres s'en acquittent.

C'est une fraude ordinaire, dans les bibliothèques publiques, de jeter le catalogue au nez de tous ceux qui désirent y être admis; de les forcer d'acheter un volume considérable et fort cher, en partie à cause du profit qu'on en retire, mais surtout pour atteindre le grand but qu'on se propose, l'exclusion. Si jamais le collége des chirurgiens achève son catalogue, ce sera sans doute dans le but de l'imposer à tous les lecteurs. Aussi trouvons-nous ce qui suit dans les statuts de la bibliothèque d'Oxford :

« Tertio, quod omnes et singuli studiosi, admittendi ad studendum in bibliothecâ, teneantur emere catalogum librorum ejusdem bibliothecæ, quandocunque eum denuo typis vulgari usus ac utilitas studentium postulabit. Catalogo vero pretium, in singulos libros, statuent Vice-Cancellarius et Curatores. »

Il serait superflu d'insister sur les grands avantages qui résulteraient de la libre admission, dans les bibliothèques

publiques, de tous ceux qui s'y présenteraient. C'est avec raison qu'on a admiré la sagesse d'un roi d'Égypte, qui avait placé sur la porte d'une bibliothèque cette belle inscription : PHARMACIE DE L'AME. L'affection mentale la plus funeste, et malheureusement la plus contagieuse, c'est l'intolérance ; et le remède le plus efficace, c'est un grand et libre usage des livres. On peut, en voyageant, se défaire de beaucoup de préjugés, quand on voit que d'autres nations diffèrent de nous, même sur les points que nos grand'mères et le vicaire de notre paroisse nous ont habitués à considérer comme étant d'une importance vitale, sans que ces nations soient pour cela moins sages et moins heureuses ; mais la lecture produit les mêmes résultats. Si les impressions des voyages sont plus vives, la lecture a aussi quelques avantages ; car, non-seulement en lisant nous passons en revue les coutumes des différens peuples, mais aussi celles des différentes époques, et nous apprenons à vénérer la sagesse et à tolérer les folies des siècles écoulés. Les Anglais sont dans l'usage de voyager beaucoup ; mais ce sont eux qui en ont le plus besoin, parce qu'ils sont plus imbus que les autres peuples de préjugés nationaux. Par la même raison la lecture leur serait de la plus grande utilité, et nous venons de voir que nulle part les bibliothèques publiques n'étaient moins accessibles que dans la Grande-Bretagne. D'un autre côté, les bibliothèques particulières ne sont guère utiles qu'à leurs possesseurs. Tandis que, sur le continent, tous ceux qui ont des livres se font un plaisir de les prêter à leurs amis et même à leurs simples connaissances, ce serait, parmi nous, manquer à toutes les bienséances sociales, que de demander à en emprunter. C'est encore un de ces mille usages tyranniques, par lesquels nous avons voulu sans doute compenser la liberté de nos lois.

Ceux qui voudraient faire des lettres l'apanage exclusif

du rang et de la fortune, déjà en possession de si grands priviléges, sont vraiment bien coupables, car ce sont les plus grands ennemis de leur espèce. Rien au fond ne convient davantage que l'étude des lettres aux classes peu aisées; elle peut leur procurer une multitude de joies innocentes et d'autant moins dispendieuses, que c'est l'imagination, qui dispose de tout en souveraine, qui en fait en grande partie les frais. C'est toujours avec plaisir que nous nous rappelons un pauvre curé de campagne, qui, déjà sur l'âge, avait repris l'étude des classiques. Cette étude fut bien loin d'être sans profit, et il fut amplement récompensé de sa peine. C'était surtout des *Métamorphoses* d'Ovide dont il faisait ses délices; il récitait souvent, d'un ton solennel, la description du palais du Soleil, qui commence le second livre :

Regia Solis erat sublimibus alta columnis, etc.

Puis, s'identifiant avec le Soleil, il parlait avec un sérieux fort plaisant de la satisfaction qu'il trouverait à en faire l'office, et à être aussi bien logé. Rien cependant ne ressemblait moins au dieu du jour que notre bon curé, même lorsque, dans son accoutrement du dimanche, il portait sa grande veste chamois avec des boutons d'acier; son habit marron, qui, disait-il avec orgueil, avait été l'habit de noces de son père; ses culottes de peluche olive, et sa cravate vert pois. Comme jamais il ne s'expliquait sur la personne de qui il tenait cette cravate, on pensait que l'amour n'était pas étranger à ce cadeau. C'était, au fond, la petite érudition de ce pauvre homme qui faisait tout son bonheur dans ce monde. Le même degré de savoir procurerait les mêmes jouissances à beaucoup d'autres personnes. Par malheur, nos universités ne sont guère accessibles qu'aux gens riches, ou aux pauvres qui consentent à y vivre d'aumônes. Si l'instruction était plus générale parmi nous, on ne verrait pas réussir des ouvrages à

fleur de peau, tels que l'*Histoire d'Angleterre* de Hume, ou le coupable travestissement que Mitford a fait de l'histoire de la Grèce, pour servir des affections de parti.

Mais revenons aux bibliothèques publiques. Afin de faire cesser les abus que nous avons signalés, et de faire rentrer le public dans des droits qui ne sont pas prescrits, quoique l'usage en ait été suspendu, il conviendrait de nommer une commission composée de plusieurs membres qui ne seraient pas dans les ordres. On chargerait cette commission de s'assurer du nombre et de la nature des livres contenus dans les bibliothèques publiques de toute l'Angleterre; des jours et des heures pendant lesquels elles sont ouvertes; des règles relatives à l'admission; et du nombre des personnes qui y sont reçues pendant un tems donné. On dira peut-être que, comme on n'en a tenu aucun compte, il est impossible d'en faire une appréciation exacte; mais il suffira que les commissaires admettent les estimations les plus élevées, même de ceux qui peuvent avoir un intérêt à exagérer ce nombre. Comme nous avons aujourd'hui un ministère dont plusieurs membres ne se font pas un point d'honneur de leur mépris pour les lettres, on peut espérer que cette enquête aura lieu. Assurément le rapport des commissaires exciterait une grande surprise, d'abord à cause des richesses prodigieuses que nous possédons en livres et en manuscrits; ensuite par leur complète inutilité; et enfin par les moyens qu'ont employés l'ignorance et la paresse pour rendre stériles ces trésors intellectuels. Avec les seuls livres des chapitres qui se moisissent dans les villes de province, on aurait assez de livres, non-seulement pour former une vaste bibliothèque dans la nouvelle université de Londres, mais pour en établir dans les divers quartiers de la métropole pour l'usage de ses habitans. Au surplus, sans rien toucher aux bibliothèques des chapitres et sans en priver les villes où elles se trouvent, on pourrait former

une superbe bibliothèque dans l'université de Londres, rien qu'avec les duplicata ou même les quadruplicata des autres bibliothèques. On dit que le possesseur d'une des plus belles bibliothèques particulières de la Grande-Bretagne, homme justement respecté, et qui n'est pas moins cité pour son goût que pour la libéralité de ses sentimens, se propose de léguer sa précieuse collection à l'université d'Oxford. Comme il n'a aucune raison d'avoir une reconnaissance particulière pour cette université, et comme il ne peut pas ignorer, d'après ce qui s'y passe, que le présent qu'il lui ferait serait entièrement inutile, tous les hommes sincèrement attachés à leur pays espèrent qu'il exercera sa générosité d'une autre manière. Des livres donnés à Oxford seraient sans profit pour personne, et ils ne serviraient qu'à augmenter le nombre de ceux dont on ne fait aucun usage. En les léguant, au contraire, à l'université qui vient d'être créée à Londres, le donateur éleverait à sa mémoire un monument qui durerait même plus long-tems que ses livres.

Il sera facile de répondre à ceux qui prétendront qu'on ne peut, sans enfreindre les volontés des donateurs de nos bibliothèques publiques, changer l'ordre qui y est établi. L'intention des fondateurs de ces bibliothèques fut, sans aucun doute, de se rendre utiles aux lettres; et très-certainement, s'ils vivaient encore, ils seraient très-satisfaits de voir modifier les règles établies par eux, quand ces règles n'atteignent pas le but qu'ils avaient en vue. Il faut être privé de toute espèce de raison pour supposer que ce serait violer un testament que de modifier quelques-unes de ses dispositions accessoires, afin de remplir plus complétement les vues que le testateur se proposait. Ces testateurs étaient de généreux protecteurs des lettres; il n'y a que quelques prêtres fanatiques de l'église anglicane qui puissent soutenir que, pour témoigner le respect qu'on doit

à leur mémoire, il faut paralyser l'action des moyens qu'ils avaient réunis afin d'en favoriser les progrès. C'est en raisonnant de la même manière sur le serment du couronnement, qu'on est parvenu à convertir en un instrument de dommage pour un tiers des sujets du roi, un contrat passé entre le monarque et son peuple, pour le bien commun des trois royaumes. Au surplus, ce feint respect pour des dispositions testamentaires n'est qu'un prétexte pour cacher une haine fanatique contre toute espèce d'instruction. Ce sont les mêmes sentimens qui animaient le calife Omar et Whitefield, qui se fait gloire, dans son journal, de tous les livres qu'il a jetés dans la rivière. A entendre ceux auxquels nous venons de répondre, il semblerait que les conservateurs de nos bibliothèques ne doivent avoir d'autre droit et d'autre devoir à remplir que celui du chien placé près du dîner de son maître, non pour en manger lui-même, mais pour empêcher que les autres n'en mangent.

Une vaste étendue de territoire, dans l'Amérique du Nord, n'a pas encore été cultivée. Que dirions-nous si un certain nombre d'individus s'attribuait le droit, non de le mettre en culture, mais d'empêcher les autres de le faire? Dans une fable antique, Latone altérée s'approche d'une source afin de se rafraîchir; des paysans troublent cette source pour l'empêcher de boire, et la déesse se venge en les changeant en grenouilles.

Quid prohibetis aquas? usus communis aquarum est.

Assurément ceux qui veulent nous empêcher de boire aux sources communes de la science et qui désirent fermer nos livres et nos bibliothèques, mériteraient au moins la même punition. Nous ne serions plus alors importunés par les clameurs d'une ignorance présomptueuse; car si le savoir a sa fierté, l'ignorance en a encore bien davantage. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer les femmes entre

elles, et de voir avec quel dédain paisible celles qui ne savent rien parlent de celles qui ont cultivé leur esprit. Il est remarquable aussi que les deux peuples les moins éclairés de l'Europe, les Turcs et les Espagnols, sont aussi les plus superbes. (*Westminster Review.*)

Beaux Esprits Contemporains.

No XIII.

ROBERT BURNS.

Robert Burns, fils d'un pauvre fermier du canton d'Ayr, naquit le 25 janvier 1759, sur les bords de la Doon, en Écosse. Son père, que de mauvaises récoltes et des incendies avaient ruiné, consacra ses dernières économies à l'éducation de ses deux enfans, Robert et Gilbert. Un maître d'école, nommé Murdock, leur apprit le français, la grammaire anglaise, les règles de la versification : à ces travaux intellectuels des jeunes fils du fermier, se joignait l'éducation plus dure de la vie rustique; le labourage et la moisson partageaient avec l'étude les journées de Robert et de Gilbert. Une vieille tante aveugle, assise au coin du foyer champêtre, leur racontait le soir les longues annales de la superstition écossaise; elle évoquait toutes les tribus d'êtres invisibles qui, depuis un tems immémorial, hantent les cavernes, les vallées, les fleuves, les étangs et les bruyères du pays. *Brownies, Skelpies, Spunkies, Witchies* (1), passaient tour à tour, sous leurs formes diverses,

(1) Note du Tr. Ces dénominations, appartenant à l'idiome particulier des paysans d'Écosse, sont appliquées à la race nombreuse des lutins, des farfadets et des gnômes, suivant leurs attributions et le rôle que leur assignent la tradition générale et la terreur profonde qu'ils inspirent.

devant la jeune imagination de Robert, qui s'épouvantait et se mettait en prières; Gilbert, plus sage, à qui moins de gloire et plus de bonheur était réservé, écoutait sa tante et souriait de la faiblesse de son frère. Quelquefois le maître d'école Murdock apportait des livres à la famille, qui recevait avec joie ce cadeau précieux; ou même, pendant les soirées d'hiver, il faisait, devant le père et les enfans, la lecture de quelque drame de Shakspeare. Un jour il s'avisa de choisir *Titus Andronicus*, pièce apocryphe, long tissu d'horreurs sans excuse et sans génie, que les commentateurs attribuent obstinément au grand poète. A la scène seconde du cinquième acte, des gardes amènent sur la scène *Lavinia*, héroïne de la pièce, les mains et la langue coupées : le tyran lui demande d'un ton d'ironie « si elle veut de l'eau pour se laver les mains. » Ces inventions dignes du bourreau, cette poésie de Cannibales, excitent la fureur de Robert Burns, alors âgé de neuf ans: il s'écrie indigné, que si le docteur leur laisse ce livre abominable, il le jettera au feu. Cette critique naïve, produit de la sensibilité d'un enfant, destiné à devenir un grand poète, avait échappé à Malone, Steevens et Johnson.

Le malheur accabla de nouveau la famille de Robert Burns ; une année stérile et un propriétaire sans pitié réduisirent le père et les enfans à la plus grande détresse. « Pendant trois ans, dit Gilbert Burns, dans une lettre sur la vie de son frère, nous ne vîmes pas entrer dans notre cabane un seul morceau de viande de boucherie. »

La pauvre famille luttait contre sa destinée avec un courage digne d'un meilleur sort. Robert Burns, le garçon le plus vigoureux du canton, travaillait du matin au soir, en répétant les vieilles romances d'Écosse. Il atteignait sa seizième année, quand les travaux de la moisson lui donnèrent pour compagne une jeune fille charmante. C'est la coutume du pays que les villageois et les villageoises

se réunissent par couples et allégent ainsi leur fatigue. La compagne de Burns était, comme il le dit lui-même, la plus douce et la plus avenante des filles d'Écosse; *a bonie, sweet, sonsie lass :* mots pleins de grâce et de naïveté, qu'on rendrait à peine en empruntant au vieux langage gaulois ses expressions simples et touchantes : c'était, aurait dit Marot, une *gente*, *accorte et douce fillette.* Elle inspira la première passion et les premiers vers de Burns. Sa ballade amoureuse fut répétée par les paysans d'alentour : dès lors sa vocation poétique fut décidée.

Après de longs et inutiles efforts pour relever sa petite fortune, le vénérable père de Burns, poursuivi par les gens de loi, allait être réduit à l'expropriation de son mobilier, quand la mort, hâtée par le chagrin, vint l'arracher des bras de ses enfans. Ils suivirent l'exemple courageux qu'il leur avait légué et ne furent pas plus heureux que lui. Un achat de mauvais grains, l'incendie d'une étable complétèrent leur désastre. Pour comble de douleur, l'objet des premières amours de Robert Burns, la belle Marie était morte; et le jeune homme au désespoir avait consacré à son souvenir des vers (1) qui, par l'énergie, la sensibilité et la passion, appartiennent à la plus haute poésie.

Les deux frères ruinés empruntèrent à un riche voisin une somme assez considérable, et prirent à ferme d'autres terres. Robert, tout en conduisant le soc de la charrue, apprenait par cœur les chants populaires, en corrigeait le vieux style, ou composait de nouvelles paroles sur les mélodies antiques. Un an s'était passé depuis la mort de la *belle fille des montagnes* (2). Une sensibilité mobile, ardente, le dévorait en secret; et bientôt *Jeannie Armour,* fille d'un fermier des environs, reçut ses vœux et sourit à son amour. Les paysans d'Écosse offrent le singulier phé-

(1) *To Mary in Heaven.*
(2) *Highland Mary.*

nomène d'une population active, morale, industrieuse, luttant avec un sol ingrat pour lui arracher de rares produits, rustique dans ses habitudes et romanesque dans ses penchans. Fatigué des travaux de la journée, le laboureur s'achemine vers la cabane de celle qu'il aime ; toutes les horreurs d'un hiver du nord, la neige qui tombe à gros flocons, le vent qui souffle avec violence, la longueur de la route, les terreurs de la nuit, n'effraient point son audace amoureuse. Il frappe timidement à la porte de sa belle, dont le caprice ou la courtoisie font son bonheur ou son désespoir. Ainsi la scène charmante de *Roméo et Juliette*, devenue une coutume nationale des pâtres écossais, se répète sous ce froid climat et chez ce peuple que nous appelons sauvage. « Pour nous autres, humbles paysans, dit » Robert Burns dans une lettre au docteur Moore (1), l'a- » mour est la plus importante affaire de la vie. L'espoir de » voir un moment sa bien-aimée, la secrète entrevue, le » doux adieu, le tendre sourire, sont les seuls plaisirs de » notre obscure existence. »

Burns a fait, de cette coutume des amans villageois, le sujet de plusieurs petits poèmes, charmans de grâce naïve et de vérité rustique. Le dernier des trois que nous allons citer avait pour héroïne *Jeannie Armour*, dont lui-même avait, comme on doit le croire, assiégé vainement la porte, pendant les nuits orageuses d'hiver.

MARIE MORISON (2).

« O Marie ! parais à ta fenêtre ; voici l'heure tant désirée, voici l'heure d'amour, ah ! montre-toi ; que ton sourire et tes

(1) *Letter to J. Moore*. Mauchline. 1785.

(2) NOTE DE L'ÉD. Nous devons cette élégante version et celle des poésies qui vont suivre, à l'obligeance de M. Ph. Chasles. Il vient de terminer une traduction complète des poésies de Burns, dont sans doute il ne tardera pas

regards me consolent, trésors plus chers pour moi que les trésors du monde. Marie! D'un cœur joyeux je bêcherais la terre, pendant les nuits, pendant les jours, misérable et vil esclave, si je pouvais être sûr de t'obtenir, ô la plus douce des récompenses, belle Marie Morison!

» C'était hier; et la corde frémissante dirigeait par ses vifs accens la danse errante dans la salle éclairée de mille flambeaux. Assis, je ne vis, je n'entendis rien : ma pensée te suivait, j'ignorais que celle-ci fût brune, et celle-là blonde; elles passaient toutes sans se faire apercevoir; et je répétais tristement: Non, non, vous n'êtes pas Marie, la belle Marie Morison.

» Marie, Marie, peux-tu désoler celui qui mourrait volontiers pour toi? peux-tu briser ce cœur dont la seule faute est de t'aimer? Si ton amour se refuse au mien, que j'entrevoie au moins ta pitié; non, non, ce ne pourra jamais être une pensée barbare que la tienne, ô Marie, belle Marie Morison!»

Voici maintenant, dans une situation analogue, les plaintes que Burns prête à l'amant d'une beauté volage.

ROMANCE (1).

« O Lucy, laisse-moi passer le seuil de ta porte! Lucy! ne sois point inflexible! Tu m'as trompé; je te serai fidèle! tu m'as quitté; je ne puis me résoudre à te perdre!

» Le vent est froid, la pluie tombe à flots pressés; mais rien, Lucy, n'est aussi froid que ton cœur. Je sens la vie se glacer dans mon sein; mais le ciel en fureur, la foudre, l'orage, rien n'est aussi barbare que toi.

» Derrière les vagues blanches de la mer, je vois la pâle lune qui se couche. Ma vie, hélas! est aussi prête à s'éclipser.

à faire jouir le public. Son beau talent, éprouvé dans les concours académiques, et sa parfaite connaissance des divers dialectes de la langue anglaise, le rendaient tout-à-fait propre à reproduire en français les œuvres de ce poète si original et si peu connu parmi nous.

(1) *To Lucy*.

Amis trompeurs, femme trompeuse, adieu! adieu! jamais je ne vous troublerai plus! »

Elle a entr'ouvert la porte; elle l'a ouverte tout entière. Sur le seuil, elle aperçoit un corps renversé : « Mon amant, s'écrie-t-elle! » Il n'existait plus. Elle tombe inanimée auprès du cadavre.

Les deux pièces suivantes offrent encore un intérêt plus personnel et plus vif. Dans la première Burns s'adresse en son nom à celle qu'il aime; la seconde contient la réponse de Jeannie.

LA PRIÈRE (1).

« Fillette, dors-tu? fillette, entends-tu ma voix? ouvre, je t'en prie, ouvre. Je t'aime, tu le sais, je t'aime; et je viens de si loin pour entendre la voix de Jeannie.

» Ouvre, ouvre, rien que cette nuit, rien que cette nuit! Par pitié, au nom de l'amour; lève-toi, ouvre-moi!

» Tu entends le bruit du vent d'hiver qui siffle dans les fentes de la porte; tu entends la pluie qui bat mes vêtemens. Il n'y a pas une étoile qui se montre à travers les nuages. Fillette, prends pitié! je suis si las; ouvre-moi, protège-moi contre la pluie qui me pénètre.

» Ouvre, ouvre, rien que cette nuit, rien que cette nuit! par pitié, au nom de l'amour, lève-toi, ouvre-moi!

» Je ne me plains pas des atteintes du froid; je ne songe pas au vent glacé qui me saisit : c'est la froideur de ton ame qui me désole; c'est elle qui me tue, ô Jeannie! »

LA RÉPONSE DE JEANNIE (2).

« Non, non, vous priez en vain; non, bel ami. Vous avez beau parler du vent et de la pluie et me reprocher ma froideur; quittez le seuil de ma porte : non, non, vous n'entrerez pas.

» Je vous le dis encore : même pour cette nuit seule, bel ami, vous n'entrerez pas.

(1) *The Prayer.*
(2) *The Answer.*

» Qu'est-ce que le vent et la neige, qu'est-ce que l'horreur des nuits les plus orageuses, auprès des maux que vous réservez à la femme qui écoute vos prières, cruels hommes que vous êtes?

» Je vous le dis encore : même pour cette nuit seule, bel ami, vous n'entrerez pas.

» La plus jolie fleur de tout le pré, on la cueille, on la foule aux pieds ensuite, comme le plus vil des herbages; l'oiseau qui charmait le jour d'automne est la proie de l'oiseleur. La femme légère peut prendre exemple sur le sort de la fleur et de l'oiseau, et savoir que son imprudence lui prépare une pareille destinée.

» Non, non, je vous le dis encore : retournez, retournez; même pour cette nuit seule, bel ami, vous n'entrerez pas. »

Mais Jeannie, attendrie sans doute par de si douces plaintes, ne traita pas toujours le *bel ami* avec tant de rigueur. Elle céda aux prières du poète, et sa faute étant devenue trop évidente, elle fut obligée, suivant la coutume de l'église calviniste établie en Écosse, de subir, pendant trois dimanches consécutifs, devant la congrégation assemblée, la sévère admonition du pasteur. Robert Burns, empressé de réparer ses torts, demanda Jeannie en mariage; mais le père, par un singulier scrupule, préféra le déshonneur de sa fille au malheur d'avoir un gendre pauvre. Burns, contre lequel conspiraient et la fortune et les plus ardentes affections de son cœur, ne prit conseil que de son désespoir; il s'engagea sur un vaisseau qui allait faire voile pour la Jamaïque, et, pour subvenir aux frais du départ, il imagina de publier les nombreuses ballades et les poèmes en langue écossaise, que les villageois avaient admirés. Au nombre de ces poésies qui devaient faire sa gloire, se trouvait une *Élégie* (1) sur ses amours avec

(1) *The lament*

Jeannie, et une *Ode* (1) adressée à l'enfant dont elle était la mère, et dont Burns avait pris soin. La longueur du premier de ces morceaux, chef-d'œuvre de simplicité touchante, nous empêche de le citer. On trouvera, dans le second que nous essayons de traduire, l'expression de l'amour paternel le plus profond, et de l'indignation la vive contre les rigides sectateurs de Calvin, qui avaient flétri Jeannie et son amant.

A MA FILLE.

« Oui, sois la bien-venue ! et que le mauvais destin m'arrive si jamais rien de toi ou de ta mère m'afflige, pauvre petite, ou me force de rougir ! si jamais je tressaille, pauvre petite, quand tu me poursuivras de tes cris, et que tu diras : papa ! en reposant sur mes genoux.

» Portrait de ma douce Jeannie, je veux baiser ton front comme un père, et arranger tes petits cheveux, et te placer bien près, tout près de mon cœur. Ils diront ce qu'ils voudront ; ils m'enverront en enfer, s'ils en ont l'envie. Petite Betty, viens, que je t'embrasse !

» Qu'importent tous les noms odieux qu'ils me donneront ?... qu'ils me déchirent, s'ils veulent, le soir à leurs veillées ! plus ils parlent, et plus je t'aime. Ma pauvre enfant, les discours des vieilles femmes ne valent pas la peine de s'irriter.

» Doux fruit de tant de plaisirs, tu restes seule pour me rappeler cet amour si vif, et ces voluptés que j'ai goûtées ! Les sots prétendent que tu n'es pas venue au monde comme il fallait ! laisse-les dire, et partage jusqu'au dernier schelling de ton père ; partage, et viens encore me demander ta part de ce qui restera.

» Ah ! suis mes conseils, écoute-moi : je suis ton père ! je guiderai mon enfant. Que mon amour te dirige ! je protégerai ta jeunesse : l'œil d'une mère n'aurait pas autant de prévoyance.

(1) *To an illegitimate Child.*

» Que Dieu m'accorde le bonheur de te voir hériter de ta mère, sa grâce et sa beauté ! Sois bonne, comme ton pauvre père, mais n'aie pas ses erreurs ! Ah ! je serai plus content de te voir grandir et de t'entendre parler, que si toute ma ferme était remplie du plus beau grain. »

A peine les *Poésies de Burns* furent-elles publiées à Kilmarnock, toute l'Écosse retentit de la renommée naissante du poète. L'énergie, la grâce, la sensibilité, animaient ces vers ingénus, écrits dans la langue natale du pays. Comment un pauvre laboureur avait-il fait jaillir des plus simples émotions du cœur une poésie si touchante ? Cette gaîté vive, abondante, variée, ces traits d'un pathétique profond, puisés dans les scènes les plus humbles, prêtant de la grâce à tous les mouvemens d'un rhythme léger et rustique, charmèrent les lettrés d'Édinbourg ; Mackenzie, Dugald Stewart, Beattie, Ramsay, hommes d'un mérite éminent et d'un goût dédaigneux, signalèrent l'apparition de cette merveille en littérature. Burns se rendit à Édinbourg, sur l'invitation du docteur Blacklock. Accueilli, fêté par la haute société d'une ville toute littéraire(1), l'aisance et la dignité naturelle de ses manières, le feu et la saillie de sa conversation, accrurent l'éclat de son succès. Une seconde édition de ses premiers ouvrages, augmentée de nouvelles poésies, fut rapidement enlevée ; de cinq cents livres sterlings que la vente avait produites, il envoya deux cents livres à sa vieille mère, et revint demander en mariage Jeannie Armour, qu'on avait refusée au pauvre laboureur, et qu'on accorda au grand poète.

Burns, uni à celle qu'il a choisie, achète une ferme et en commence la culture ; mais bientôt le dégoût de ces soins champêtres naît du souvenir de la ville et de son penchant invincible pour la poésie qui l'a rendu célèbre, et qui lui

(1) On sait qu'Édinbourg se vante d'être l'Athènes de la Grande-Bretagne.

a donné la main de Jeannie. La ferme étant tombée en décadence, il fut obligé d'accepter une place d'employé dans les douanes ; occupation vulgaire et peu convenable à ses goûts naturels, qui exerça la plus funeste influence sur le reste de sa vie.

Il espéra tromper, par les plaisirs d'une vie dissipée, et par la joie des festins, l'ennui de sa situation. Sa santé s'altéra, et, le 15 juillet 1796, il mourut âgé de trente-huit ans, laissant une veuve pauvre, qui mit au monde un fils le matin même de ses funérailles. De magnifiques obsèques lui furent décernées par les regrets publics ; et les bords de l'Ayr, qu'il avait rendus immortels, se couvrirent d'une population immense composée d'hommes de toutes les classes, accourus des montagnes et de la plaine pour escorter le cercueil du poète écossais.

On ne peut s'arrêter, sans un sentiment de peine, sur les derniers écarts qui dégradèrent la vie de Burns, sans éteindre son talent ; il est facile d'en trouver la source dans cette lutte secrète de sa position sociale et des facultés de son ame, de ses désirs ardens et de son impuissance à les remplir. Sensible, impétueux, cédant à ses passions comme à la volonté même du destin, il acheta trop cher le bonheur d'émouvoir les hommes et de mourir célèbre : il vit ses erreurs, blâma sa faiblesse, plaignit sa destinée et ne put ni s'élever au rang qu'il méritait, ni s'arracher aux plaisirs vulgaires qui troublaient sa raison et endormaient le sentiment de ses peines. Il a confié le secret de ses remords et de ses chagrins à sa propre épitaphe, écrite dans cette mesure demi-sapphique qu'il avait choisie de préférence, et où deux petits vers de quatre pieds s'unissent harmonieusement à quatre vers de huit. On pourrait l'inscrire sur la tombe de la plupart des hommes de talent chez qui la faculté de sentir, d'aimer et de souffrir l'emporte sur la force d'action et la constance de la volonté.

L'ÉPITAPHE DU BARDE.

« Si tu es mené par le caprice, et que ton imagination t'emporte; si le ciel t'a fait trop prompt pour méditer, trop ardent pour souffrir des chaînes; si tu te reconnais indolent et orgueilleux, et que tu ne puisses ni ramper ni quêter, approche, voici une leçon pour toi. C'est le tombeau d'un de tes frères, aussi misérable et aussi insensé que toi-même; approche, esclave de tes fantaisies; approche, regarde et pleure.

» Es-tu né poète, et ta Muse est-elle sauvage?.... Crains-tu la foule, et répètes-tu dans la solitude les vers que tu ne fais que pour te plaire? Pauvre Barde, je t'en supplie, ne passe point sans m'accorder le tribut d'un soupir échappé de ton cœur, je vécus comme toi: j'étais poète; et ma vie fut un long supplice.

» Je veux que tu t'arrêtes sur ce gazon; je veux que mon exemple t'effraie; je donnais, comme toi, des conseils utiles; je guidais les autres, et je m'égarais moi-même. Ma course dans la carrière fut la marche de l'ivresse: la vague des mers est moins rapide, la flamme est moins violente. Un esprit actif, un discernement sévère, une sensibilité facile; tout ce que l'amitié a de tendre, tout ce que l'amour a de brûlant, ne m'ont entraîné que pour me perdre. J'ai péri sous le coup de mes folies; j'ai flétri ma renommée.

» Tu n'es pas insensible à cette voix de poète qui n'est plus, toi qui lis ces derniers vers, et dont la vue se trouble en les lisant; apprends le dernier résultat de l'expérience humaine: qui n'est pas maître de son ame, sera l'esclave du destin; la seule racine de la vertu, c'est la prudence dans la vie, c'est la force de la volonté. »

Habitués à juger des diverses classes de la société humaine, par les exemples qui se trouvent sous nos yeux, nous sommes tentés d'élever des doutes sur l'existence réelle d'un poète, qui, né sous le chaume et fermier toute sa

vie, a prêté à la muse les accens d'une moralité si persuasive, si solennelle et si pure dans l'énergie de son repentir. Mais l'ensemble des mœurs écossaises nous offre un spectacle plus étonnant encore : c'est toute l'ardeur des passions méridionales, acclimatées sous un ciel rigoureux ; amitiés passionnées, haines vives et profondes, amours sans frein, instinct poétique et musical, habitudes domestiques, jusqu'à la danse rapide des paysans provençaux, se retrouvent chez les habitans des monts et des plaines, situés au nord de la Tweed. On ne peut méconnaître la race gallique et celtique, ancienne usurpatrice de ces plages désertes et à jamais séparée par la force du sang et l'empire des mœurs, de la race germanique qui a peuplé l'Angleterre. Si ce caractère est plus énergiquement empreint dans les mœurs sauvages des *Highlanders*, ou montagnards, il s'est conservé sous des nuances moins tranchées et plus aimables, parmi les habitans de la plaine ou *Low-landers*.

Ces derniers ont embelli la vie agreste de tous les charmes d'une civilisation perfectionnée. Les *écoles de paroisse*, établies en 1646 par le Parlement d'Écosse, détruites par Charles II, et relevées en 1696, ont mis à même chaque père de famille de procurer à ses enfans une éducation première et peu coûteuse : pour six schellings par an, le maître d'école apprend l'anglais à chacun de ses élèves ; le latin et le calcul pour dix schellings. Le plus rigoureux calvinisme, faisant de chaque paysan le prêtre de sa famille, et autorisant les controverses religieuses dans les dernières classes du peuple, a imprimé aux mœurs une teinte d'énergie austère et de puritanisme républicain. Les liens de famille, en se resserrant, ont exalté l'amour du sol natal. Les longues guerres civiles de l'Écosse, toutes sanglantes, épouvantables, mais désintéressées ; l'ombre lointaine d'une indépendance nationale, toujours chérie, et qui est un souvenir si elle n'est plus une espérance ; le

culte des femmes, devenues pour les Écossais l'objet d'une vénération romanesque; l'ancien goût pour la musique et la danse, vainement combattu par l'église presbytérienne; l'amour du pays, rendu plus vif par toutes les associations d'idées qui peuvent captiver le cœur, par la vieille mélodie des ballades nationales que répètent des échos sauvages, par les noms magiques de Wallace et de Bruce; enfin le prestige pittoresque d'un pays varié, semé d'accidens, de ruines et de souvenirs : tous ces caractères qui se reflètent si vivement dans les belles poésies de Burns, se trouvent confondus dans les mœurs de ses compatriotes. Là, le fermier dépense la plus grande partie de son revenu modique, pour que ses fils acquièrent ce qu'il estime le plus au monde, *lear,* le savoir; et, en retour, les enfans devenus grands viennent déposer dans le trésor de la famille, *the sair won penny fee,* le salaire qu'ils ont gagné péniblement. Robert Burns, qui avait trouvé sous la cabane de son père le plus touchant exemple de cette vie patriarchale, en a fait revivre la pureté dans un petit poème rempli de beautés originales. *Le Samedi soir du Métayer* (1) est écrit en strophes égales, dans le rhythme élégiaque, que Spenser introduisit et que lord Byron a employé avec tant de succès. Jamais la muse pastorale ne prit son essor de plus bas et ne s'éleva de scènes plus humbles vers de plus hautes pensées. Si la grâce des tours et la séduisante naïveté de l'expression ne peuvent se reproduire dans une imitation en prose, du moins la vérité du tableau et l'éloquente ardeur qui anime les dernières paroles du poète ne s'effaceront pas entièrement dans notre essai.

LE SAMEDI SOIR DU MÉTAYER.

« J'entends gémir la colère du vent glacé de novembre. Voici la nuit; elle se hâte, et termine les heures trop courtes

(1) *The Cotter's saturday Night.*

d'une journée d'hiver. Les bœufs, couverts de sueur, salis par leurs travaux, quittent la charrue. On voit, dans l'air, des corbeaux s'élever en bataillons obscurs, noircir le ciel et chercher le sommeil sous ces vieux chênes. Le pauvre métayer s'avance; la semaine finit pour lui; ce travail qui l'épuise va lui laisser le repos d'un jour : quel bonheur! il reposera demain.

» Il ramasse les instrumens du labour; les herses, les bêches, et les ferremens de la charrue : ce fardeau est léger; il espère demain passer une matinée paisible; et joyeux, quoique fatigué, il traverse les landes, il foule la bruyère, il se dirige vers la fumée de sa chaumière.

» Déjà, il a reconnu ce toit patriarchal, ce toit solitaire, le chaume de sa cabane que protègent les bras d'un vieux arbre. Quels sont ces petits êtres (1), si bruyans, qui bondissent de joie et courent à sa rencontre? Le père les a soulevés dans ses bras, et il est entré au milieu de leurs cris, chargé d'un double fardeau. Voici le foyer où pétille un feu clair, et l'âtre poli qui atteste les soins de sa ménagère : femme économe, qui sourit au retour du villageois, et ranime encore la flamme joyeuse qu'elle a préparée depuis long-tems pour son mari. Il s'assied, il place sur ses genoux le petit enfant qui bégaye des mots de tendresse. Il est heureux, toutes ses fatigues sont oubliées; il ne pense plus aux sueurs du jour.

» Mais les enfans d'un âge plus avancé, qui servent chez les fermiers d'alentour, ne tardent point d'arriver : gardiens de troupeaux, laboureurs, messagers que l'on dépêche à la cité voisine, tous se rassemblent; et bientôt je vois entrer l'espoir de la famille, la belle Jenny, brillante d'une jeunesse dont la fleur demande à être cueillie: Jenny, dont l'œil étincelle, et que l'Amour n'a pas couronnée.

» Si Jenny semble inquiète, agitée, c'est que Jenny veut peut-être que l'on remarque sa belle robe neuve, achetée à la foire dernière; peut-être veut-elle aussi déposer dans le trésor modeste de la famille la petite pièce d'argent acquise au prix de tant de travail.

(1) *Wee-things*, douces, petites, jolies choses. Mot écossais, pour *enfans*.

» Que de regards de tendresse, que de paroles d'amitié, échangés entre frères et sœurs !... Les heures d'une si aimable et d'une si cordiale réunion passent, fuient, sans que leur cours soit remarqué. Aux yeux des vieux parens, les jeunes gens se montrent chargés de toutes les promesses d'un bel avenir ; et pendant que le père prodigue les avis et les recommandations d'une antique expérience, la mère, assise auprès du foyer, l'aiguille à la main, observe d'un air grave combien il y a peu de différence entre le vieil habit réparé avec adresse et l'habit entièrement neuf.

» L'activité, l'obéissance, la crainte du Seigneur, sont les vertus premières que le père et la mère recommandent; sermons vénérables, religion de cœur, sans vains ornemens, et non sans puissance.

» Mais on a frappé: la porte de la chaumière a retenti sous le coup léger d'une main timide. Jenny se hâte d'apprendre à sa famille, comment un jeune voisin l'a rencontrée, et comment, malgré le mauvais tems, il l'a galamment reconduite. Jenny ! Jenny ! une flamme subtile s'est échappée de tes yeux ; ta joue s'est colorée; ta mère connaît les artifices de ton sexe. On ne trompe point une mère ! ô Jenny, tu es devinée !

» La mère veut savoir le nom du jeune homme : Jenny le prononce, mais rêveuse, mais tremblante : c'est un garçon d'honneur ; et la mère sourit de joie, et la fille se rassure un peu. C'est lui, le fils du fermier voisin, que Jenny, après lui avoir fait un beau salut, conduit vers son père. Il plaît à la mère ; et pendant qu'elle le regarde d'un bon œil, Jenny, qui le fait asseoir, sent son cœur battre plus vite ; elle est joyeuse de le voir si bien accueilli, celui que son cœur choisissait.

» Cependant, le vieux métayer raconte de longues histoires sur le labourage et la moisson : le cœur du jeune homme déborde de plaisir; il a peine à contenir sa joie ; il a peine à cacher son bonheur. Dans la contrainte qu'il s'impose, il demeure silencieux, timide et grave. On peut voir sur les traits de la mère un bonheur égal au sien ; sa Jenny est aimée, sa Jenny est innocente; elle a pénétré dans ces deux cœurs, et le sien est rempli de leur joie.

» Bonheur que rien sur la terre ne peut égaler ! amour que le cœur avoue sans remords !... délices dignes d'un meilleur monde ! ah ! qui vous a senties ne peut rien vous comparer ! Bientôt ce couple aimable, jeune, timide, perdu dans une affection sans réserve, enlacé dans les bras l'un de l'autre, protégé par l'épine fleurie qui parfume le souffle du soir, s'enivrera de la seule ambroisie que le ciel, au milieu de tant d'amertume, ait permis aux hommes de goûter. Est-il, sous une forme humaine, un être assez méprisable pour empoisonner ton bonheur, pour trahir ses promesses, pour faire une étude de ton désespoir, belle Jenny, fille sans défiance ! je le maudis, je maudis son art odieux ! Il n'a ni pitié ni ame, si la pensée de cette enfant ruinée à jamais, sa famille au désespoir, ne touchent point le misérable ; il n'est point homme : un cœur ne bat pas dans sa poitrine.

» Mais sur une table simple et rustique on a préparé le souper écossais. Ici est le *Parritch,* souverain des repas de la Calédonie ; le poudding favori des habitans de la montagne et de la plaine. Le lait de la seule vache de la maison a fourni cette soupe fumante : et Maggie (c'est le nom de la nourricière), séparée par une cloison légère, repose tout à côté en ruminant aussi son repas. La ménagère a soin d'observer qu'elle fait honneur à son jeune hôte, et que ce fromage, précieusement conservé depuis l'époque où le chanvre était en fleurs, tombe en sacrifice dans un si grand jour. On le presse ; il revient à ce mets favori ; cent fois il lui prodigue des louanges qui gagnent le cœur de la frugale villageoise. Enfin le repas se termine ; un cercle se forme autour du foyer ; tout le monde a pris place et l'on se prépare en silence à écouter la lecture des saints Évangiles.

» Les figures deviennent graves ; la grosse Bible, ouverte sur les genoux du père, cède à son doigt qui feuillette, avec une grâce patriarchale, ces pages tant de fois relues par les générations dont un si beau volume a fait l'orgueil. Le patriarche dépose avec respect le bonnet national : sur ses tempes nues, on voit descendre deux boucles de cheveux blancs comme la neige. Il cherche long-tems le verset que va chanter l'assem-

blée : une solennelle majesté respire sur ses traits et dans sa voix : « Chantons le Seigneur ! » Il a dit ; et leurs voix simples et leurs cœurs plus simples encore, harmonie plus digne de l'Éternel, montent vers le ciel qui les accueille.

» Ce sont les vieux airs de l'Ecosse ; ce sont les notes sauvages, dont le murmure plaintif a retenti de cascade en cascade : notes plus douces mille fois pour l'habitant du hameau, que les brillans prestiges d'une mélodie étrangère. En vain l'Italie flatte l'oreille par la magie de ses sons ; c'est en répétant les airs chéris de leurs aïeux, les vieux airs de la patrie, que l'émotion religieuse descend au fond de leurs ames, et qu'elles retrouvent, pour ainsi dire, un céleste unisson.

» Ce vieillard n'est plus un père, c'est le prêtre du Très-Haut. Il raconte les longues guerres du serviteur de Dieu, qui frappa les Amalécites ; il répète les douleurs de ce roi, qui, gémissant sous la colère céleste, éternisa, par ses hymnes, un sublime repentir ; il redit les plaintes pathétiques, les cris du malheureux Job. Tour à tour il demande à Isaïe ces accens sauvages qui échappent de sa lyre divine, et à Ezéchiel ses malédictions inspirées. Avec plus de vénération encore, il ouvre ces pages consolatrices où le fils de l'homme est annoncé : il dit comment la divinité même vint arroser du sang rédempteur une terre coupable, qui refusa un asile au fils même de l'Éternel. Il dit les triomphes de sa bonté, et les succès de ses premiers serviteurs; il commente les maximes profondes que ces élus du Christ ont laissées ; et tout le monde tombe à genoux auprès de ce patriarche vénérable à qui tous les caractères, dignes du respect des hommes, ont conféré le sacerdoce : il est époux, il est père ; c'est le prêtre que Dieu choisit.

» O religion sublime ! combien tu es grande à mes yeux, et qu'ils semblent pâles devant toi ces cultes païens de pompe, de luxe et d'artifice ; ces cultes de bruit et de foule, où l'œil voit de si magnifiques spectacles, où le cœur est vide et reste glacé. Que l'on compare les chants de ces coryphées, l'éclat de ces théories, la fumée de ces parfums, aux simples hymnes des fils du pauvre métayer ! C'est là, c'est au milieu de ces cœurs remplis d'espérance et de confiance en Dieu, c'est sous le toit de

cette cabane, d'où les cœurs s'élèvent vers l'Éternel, que l'Esprit Saint descend et habite ; c'est là qu'il se plaît à verser l'espoir d'une vie nouvelle, la croyance d'une existence plus heureuse, où tous les travaux cesseront, où toutes les larmes seront séchées.

» Alors la nuit avancée force tout le monde à se retirer. Les enfans du village vont retrouver leur couche grossière : les parens ont offert à Dieu, pour leurs enfans, leur prière secrète. Ce n'est pas pour eux; c'est pour leur jeune famille qu'ils ont prié, dans le secret de leurs cœurs.

» Écosse, mon pays! voilà les scènes plus belles qui font ta véritable grandeur. C'est par cette simplicité rustique et mâle que tu es sublime et que tu conserves ta puissance. Les princes et les ducs ne sont que le souffle des rois : l'honnête homme est l'œuvre de Dieu même. Les cabanes de l'Écosse renferment la vertu sans apprêt et le dévouement au devoir : ah! qui peut vanter ensuite le magnifique séjour de ces palais, où se pressent tant de misères brillantes, où les artifices de l'enfer luttent et combattent sans cesse, où la corruption se raffine, où le vice se subtilise? — Écosse! ô mon pays! voici le plus ardent de tous les vœux qui émanent d'un cœur dévoué à ton bonheur! Puissent les mêmes travaux rustiques, la même paix des ames, la même simplicité de mœurs, conserver purs de la contagion des villes, tes enfans robustes et courageux! Pendant que les couronnes se brisent, que les armoiries s'effacent, que les puissans tombent, que les peuples combattent, puissent leurs simples vies s'écouler inaperçues! Qu'on les flétrisse du nom de populace! mais, populace vertueuse, qu'elle s'élève, qu'elle grandisse, et forme autour de cette île adorée un rempart plus solide que l'airain, et plus redoutable que la flamme!

» C'est à toi, Dieu éternel, que j'adresse ma prière. Grand Dieu de la patrie, c'est toi qui inspires, qui gardes, qui protèges, qui ordonnes cet ardent amour du sol natal! Être impérissable, dont les mains versèrent un si noble sang dans les veines d'un Wallace; toi dont le décret est que l'on meure du moins si l'on ne peut défendre la liberté du toit paternel; répands

encore parmi nous cette flamme sainte; qu'elle anime le patriote, qu'elle embrase le cœur du Barde! puissent leurs efforts et leur génie défendre à jamais nos maisons et nos cabanes! »

Cette poésie, qui s'élève jusqu'au sublime et qui descend, pour ainsi dire, au fond du cœur, pour y émouvoir toutes les affections tendres et nobles, Burns ne la devait pas seulement à son génie, mais à celui de la patrie écossaise. Avant lui, des rois, des pâtres, des savans et des femmes, avaient chanté, dans le même dialecte, leurs amours et leurs peines, la gloire et les malheurs du pays. Dès le quatorzième siècle, Barbour, Harry l'aveugle, composèrent des chants populaires en écossais. Les *luenigs* des montagnes, airs plaintifs, énergiques et bizarres, se trouvent associés à des romances naïves dont les auteurs meurent inconnus et qui se transmettent de père en fils. Depuis l'époque de la réunion de l'Écosse à l'Angleterre, Ramsay, Fergusson, Lanark, Blacklock, Lapraik, avaient composé de jolies ballades dans le même idiome, doux, sonore, expressif, fécond en mots pittoresques, et que les Écossais ont comparé au dialecte dorique des Grecs. Des diminutifs fréquens lui prêtent une grâce rustique, et quelques mots français s'y sont glissés (1) : l'emploi de l'*e* muet y adoucit le fracas des diphthongues et le sifflement des consonnes. Beaucoup de racines celtiques attestent d'ailleurs son origine et, contre l'usage de la prononciation anglaise, si rapide et si brève, ces voyelles nombreuses et d'un son grave et lent, donnent au discours un caractère de mélancolie langoureuse.

Burns n'a point été ingrat envers ses devanciers. Il a

(1) *To fash*, fâcher; *bien*, bien-être, aisance; *bailli*, bailli; *placad*, placard, affiche; *souple*, souple; *douce*, doux, aimable; *glaive*, glaive, épée, etc., etc.

fait ériger, à ses frais, un monument funèbre au jeune Fergusson; et l'on remarquera, dans l'ode suivante adressée à la poésie pastorale, avec quelle sincérité d'admiration il préfère ou égale aux plus grands poètes, *Allan Ramsay*, auteur aimable de quelques poésies gracieuses que Burns devait éclipser.

A LA POÉSIE PASTORALE.

« Humble nymphe, ah! comme ils t'ont traitée! Ils t'ont forcée à fuir, toi, la plus modeste des Muses; leurs cris furieux t'ont effrayée. Que de poètes à ta poursuite ont perdu leur tems et leur savoir : les uns énervés et sans vigueur, sont tombés au premier pas; les autres, trop audacieux, ont effarouché ta pudeur tremblante.

» Dis-moi, simple fille, pourquoi la chanson du berger est si difficile et si rare. L'un sonne avec succès la trompette héroïque; l'autre chausse le brodequin ou le cothurne. Milton succède à Homère; Shakspeare est le petit-fils d'Eschyle; Pope soutient la vieille réputation d'Horace; et plus d'une femme a prêté à la lyre des sons dignes de la lyre enflammée de Sapho.

» Mais c'est en vain qu'ils cherchent à imiter Théocrite. Virgile lui oppose en vain son éloquence; Pope parsème de brillantes paillettes les morceaux qu'il emprunte aux chantres du paganisme. Des milliers, poètes sans noms, se lancent dans la même route, et ne méritent point qu'on les cite. Age brillant! âge de l'épigramme et de la satire! On sait être ironique, on a de l'esprit, on est éloquent et sublime; mais qui saura donner au pipeau champêtre cette grâce native, cette douceur rustique, rivale de la Muse sicilienne? Allan, qui saurait t'imiter, toi, le Théocrite de mon pays!

» Personne, honnête Allan, personne ne sera ton égal!... Viens, pourquoi ne recevrais-tu pas tes louanges? Sors de nos halliers, toi le plus naïf et le plus aimable de nos chantres;

sors, reçois ta récompense. Le tems qui peut briser nos rochers antiques, ne flétrira point ta couronne. Toute l'Écosse revit dans tes chansons. Ce n'est point Philomèle dont tu empruntes la voix à des régions plus heureuses; ce n'est point la fleur de la vigne qui parfume tes doux vers. C'est le ruisseau qui glisse et murmure dans les profondes vallées toutes blanches de paquerettes; c'est la chute des ondes sur le penchant de la colline; c'est leur cours limpide à travers ces petits bois de noisetiers qui les cachent; c'est le chant du merle pendant la soirée, se mêlant aux refrains des filles du village qui viennent y baigner leurs pieds nus.

» Tes amours du village sont la nature elle-même; point de tours affectés, point de brillantes saillies importées de la ville. C'est une magie invisible et puissante; c'est un charme de naïveté et de vérité, que le cœur le plus insensible reconnaît, que l'ame la plus dure est forcée de sentir. »

Burns donna lui-même de plus heureux modèles de cette vérité profonde qu'il recommandait et qu'il chérissait. Forcés de choisir au hasard dans le nombre de ses poésies quelques exemples de ce talent d'intéresser aux plus simples objets, nous nous contenterons de citer la pièce suivante que nous n'accompagnerons d'aucun commentaire, et dont on appréciera la grâce et l'intérêt.

A UNE PAQUERETTE, FAUCHÉE PENDANT LA MOISSON.

« Paquerette si modeste, belle fleur à la couronne de pourpre, ah! dans quelle mauvaise heure t'ai-je rencontrée sans t'apercevoir! Quoi! j'ai pu briser ta tige svelte et légère! J'ai foulé aux pieds ta beauté timide! Je te vois renversée dans le sillon; hélas! te rendre ta fraîcheur n'est plus en ma puissance, jolie paquerette, perle de nos montagnes!

» Quand ma charrue imprudente détruisit ta forme gracieuse, tu n'avais encore plié que sous le poids de l'hirondelle qui, reposant sur ta faible tige, la forçait de se mêler à l'herbe

humide. C'était là qu'elle commençait son hymne rapide ; c'était là qu'elle prenait son essor, et que, dans sa joie innocente, elle s'élançait vers l'orient qu'elle saluait de ses chansons, et qui faisait errer un rayon de pourpre sur le sein tacheté du bel oiseau.

» Ton berceau fut humble, ta naissance obscure; la dure gelée arrêtait tes premiers efforts; mais ta faiblesse même, triomphant de l'orage, s'éleva bientôt reine des fleurs voisines; emblême de grâce et de joie, jolie paquerette, tu brillas sur ces montagnes, et ta beauté délicate fut l'honneur du sol maternel.

» Ton sein de neige se tournait vers le soleil; ta tête modeste étincelait de rosée; faut-il, diamant de nos montagnes, que la charrue ait déchiré ta tige et que je te voie décolorée, gisante dans le sillon qui va se fermer sur toi !

» C'est ainsi que tombe la jeune fleur de nos villages, la simple fille que l'amour séduit pour la flétrir. Ainsi tombe aussi le jeune poète, dans les orages de la vie, que son imprudence accroît, et dont les flots l'engloutissent.

» C'est ainsi que vous périssez, talens humbles, hommes pleins d'innocence ! L'orgueil vous accable, la ruse vous enlace, le malheur vous renverse ; et toi-même, qui t'attendris sur le sort de la paquerette, ne vois-tu pas le jour de ta ruine qui approche, le destin qui te menace, et le malheur qui trace d'avance la place qui va ensevelir ta jeunesse? »

Toujours exempt de fadeur, d'affectation et d'emphase; doué d'une gaîté amère et poignante, dont les presbytériens écossais furent souvent victimes ; habile comme La Fontaine à tout embellir par la simple poésie de l'ame et par une énergique naïveté; chantre de l'amour, de la liberté, de la patrie, Burns est l'orgueil de l'Écosse : l'Angleterre même l'admire. Il est une partie spéciale de son talent dont nous n'avons pu donner aucune idée ; c'est *l'humour* caractéristique des paysans de l'Écosse, gaîté ca-

pricieuse et rude, fille de l'imagination plutôt que du plaisir, mêlée à la superstition, à l'amour romanesque et aux habitudes d'indépendance presque républicaine qui se sont nationalisées parmi eux.

La *Prière du Tartufe* (1), l'*Adresse au diable* (2), le *Sermon aux Saints et aux Justes* (3), sont des modèles de ce genre. Une plaisanterie plus bizarre et un mélange singulier d'imagination et d'ironie ont dicté *Tam o' Shanter* (4) et *Hallow'een* (5), tableaux vivement colorés des superstitions populaires en Écosse. Dans ses *Épîtres*, et dans quelques poésies du même genre, on admire la sagacité mâle et l'instinct du bon sens avec lesquels l'auteur, plus raisonneur que poète, juge les événemens et les hommes. L'*Ode à Edinbourg* (6), la *Plainte* (7), la *Vision* (8), le *Chant de Wallace* (9), le *Chant des mourans après la bataille* (10), s'élèvent sans efforts à la plus grande hauteur de pensées et d'expressions. La *Complainte de Marie Stuart*, que nous allons citer, se fait remarquer entre toutes ces poésies d'un mérite presque égal.

COMPLAINTE

DE MARIE STUART, AU RETOUR DU PRINTEMS.

« Les bourgeons brillent sur tous les arbres, et la nature s'est parée de son plus beau voile de verdure. Les marguerites sont dans le gazon; le plus beau soleil réjouit la terre; l'azur du

(1) *Holy Willie's prayer.*
(2) *Address to the De'il.*
(3) *Address to rigidly righteous.*
(4) *Tam o' Shanter* (*Thomas of Shanter.*)
(5) *Hallow'een.* (La Nuit des Fées.)
(6) *Address to Edina.*
(7) *The lament.*
(8) *The vision, in twa Duans.*
(9) *Scots who ha'e wi' Wallace bled.*
(10) *The Death-song.*

ciel éclate et rayonne. Hélas ! je suis dans une prison dure et cruelle, et rien ne sourit à mes yeux.

» Toutes les heures de la journée sont belles maintenant pour quiconque est libre. Dès le matin, l'hirondelle part comme un trait; et, portée sur une aile humide, éveille l'Aurore, qui colore son plumage blanc et noir. A midi, les notes brillantes du merle sont répétées par les échos de son bocage. Quand le soleil commence à sommeiller dans le ciel, la douce linotte gazouille encore. Ils ont la liberté, l'amour, le bonheur !

» La campagne a mille beautés dont le dernier pâtre peut jouir : le muguet dans le fond des bois, la primerose au pied des haies, l'épine parfumée sur tous les buissons ; le plus humble de mes sujets peut errer en liberté dans les vallées, et je suis la reine d'Écosse, et je gémis enfermée en une dure prison !

» J'étais reine aussi, mais vraiment reine, dans le beau pays de France (1). Heureuse alors, je me levais aussi légère de cœur, aussi joyeuse et aussi paisible que je me reposais le soir, libre de soucis et l'ame satisfaite. Ici l'on prétend que je suis souveraine, et mes tourmens ne finissent pas, et les traîtres m'environnent, et je suis enlacée d'entraves étrangères.

» Ah ! pour toi, femme fausse et cruelle, ma sœur et ma seule ennemie, j'invoque la vengeance, je l'appelle sur ton front ! Un jour, un jour te punira de tes barbaries ; ces douces larmes que Dieu même a fait couler dans le cœur des femmes, ces larmes de la pitié qui leur appartiennent, et qui soulagent tous les maux, jamais tu ne les a connues. Tu n'es point femme, et tu seras traitée comme un tyran barbare ; tu n'échapperas pas au glaive de Dieu, si le glaive des hommes t'oublie.

» O mon fils ! mon enfant ! que de plus favorables étoiles dirigent ta course ! Puisse la fortune n'être pas aussi cruelle pour toi qu'elle le fût pour ta mère ! Puissent les plaisirs qui jamais n'ont embelli mon triste règne, couronner toute ta vie ! Que Dieu te protège contre mes ennemis, mon enfant, et qu'il touche leurs cœurs de pitié en faveur de ta jeunesse ! Si jamais

(1) *Bonie France.*

tu rencontres l'ami de ta mère, souviens-toi de lui pour l'amour de moi.

» Je veux mourir bientôt! que bientôt il n'y ait plus pour la triste Marie, ni printems, ni belle aurore, ni jours d'automne, ni douce soirée d'été! Que l'hiver prochain, je quitte enfin ce donjon, et que je retrouve un asile dans l'étroite maison des morts! Que le vent hurle et siffle autour de ma tombe isolée; et que les fleurs de l'autre printems croissent au matin sur cette dernière couche où je trouverai enfin le repos! »

Heureux le pays où de tels chants deviennent populaires; où des pensées si nobles et si tendres naissent dans des cabanes, et trouvent des échos dans les palais! A défaut d'une poésie ornée et savante, d'une poésie d'académie et de cour, une muse plus vraie, plus naïve, fidèle aux émotions de la nature, idéale dans sa simplicité, populaire sans être ignoble, fait les délices du pâtre et du seigneur, du laird et de l'artisan. La littérature n'est plus un métier consacré aux jouissances exclusives du riche qui la paie et la méprise. Animé de deux sentimens sublimes, de l'amour du pays et du sentiment religieux, elle élève l'homme en l'arrachant à son égoïsme. Dans tous les rangs, le libre développement de l'esprit est favorisé; quiconque se sent doué d'une pensée plus active, d'une intelligence plus passionnée ou plus vaste, n'a qu'à reproduire naïvement ses émotions secrètes, pour associer à son génie et à sa gloire tous les enfans du sol natal. Dès qu'il a parlé, il est compris; c'est un bienfaiteur public, et il est sûr de son empire.

Horticulture.

MODIFICATIONS QUE LES ARBRES A FRUITS ÉPROUVENT DANS LES JARDINS.

« Tout est bien en sortant des mains de la nature ; tout dégénère dans celles des hommes ! » s'écriait Rousseau dans sa sombre misanthropie. Il suffirait, pour se convaincre de la fausseté de cette proposition, de voir tout ce que nous devons aux progrès de l'horticulture et à l'art de nos jardiniers. Il n'est pas un seul des arbres nombreux dont sont remplis aujourd'hui nos jardins et nos vergers, qui soit resté dans son état primitif : tous ont été changés par les soins de l'homme, et même il en est un grand nombre qui semblent être des créations tout à fait nouvelles et les résultats du hasard ou de la combinaison, plutôt que des productions spontanées de la nature.

Nous nous proposons, dans cet article, de présenter quelques considérations sur ce sujet intéressant sous tant de rapports. Nous ne nous bornerons pas à une exposition théorique des effets de la culture, mais nous développerons aussi les moyens pratiques employés pour arriver aux résultats que l'on a obtenus. Nous marquerons les différens degrés par lesquels l'art a été obligé de passer, et nous apprécierons les efforts des premiers cultivateurs dans les soins qu'ils donnèrent à leurs fruits favoris ; ce qui nous conduira naturellement à nous occuper de tous les moyens que l'on emploie pour parvenir à ces améliorations.

On peut supposer que, dans l'origine de l'horticulture, l'homme transplanta près de son habitation les arbres à fruits des forêts, qui devaient lui fournir et un ombrage

agréable et une nourriture toute préparée. Placés près de sa demeure, ils y furent protégés; ils reçurent un certain degré de culture; ils ne furent plus dominés par d'autres arbres, et les plantes sauvages cessèrent de croître à leurs pieds. Sous l'influence de ces soins, l'arbre dut se couvrir d'une plus belle verdure; il donna aussi des fruits plus gros ou plus abondans, et d'une saveur plus agréable. C'est ainsi, probablement, que l'attention de l'homme a été dirigée vers cet objet et qu'il s'est vu récompensé de ses premiers travaux.

Cette première amélioration, obtenue à l'aide de travaux peu fatigans, engagea l'homme à augmenter son verger; les moyens qu'emploie la nature pour propager les espèces avaient frappé son attention. Si ces arbres ne produisaient pas de rejetons, il put semer leurs graines, et, parmi les plants qui en résultèrent, il en remarqua quelques-uns d'une meilleure venue, et à feuilles plus larges que les autres : dès lors il s'attacha à ces plantes, qui devinrent naturellement l'objet de sa préférence. A ses premiers essais en auront succédé d'autres qui n'auront pas toujours été aussi heureux; mais, pendant ce tems, il aura pu trouver de nouveaux moyens pour propager les arbres qui lui donnaient des fruits préférables à ceux des forêts. S'il observa, par hasard, qu'une branche d'arbre détachée du tronc, placée en terre et dans des circonstances spéciales, se couvre de feuilles, pousse des racines et forme un arbre tout à fait semblable à celui dont elle a été séparée; s'il remarqua, ce qui arrive beaucoup plus souvent, que des branches d'un arbre, en partie couvertes de terre, se garnissent de racines et deviennent, avec le tems, un arbre indépendant du premier, il n'aura pu manquer d'avoir recours aux boutures et aux couches pour multiplier ses arbres de prédilection. Pour arriver de la connaissance de ces faits à celle de quelques-unes des propriétés des plantes,

les premiers jardiniers n'ont eu que quelques pas à faire ; et bientôt ils auront constaté que, parmi les arbres, il en est qui ont une existence individuelle, et d'autres qui sont une réunion d'existences distinctes les unes des autres et qu'on peut séparer sans les détruire. Malgré cette petite masse de connaissances, il s'est trouvé des cas dans lesquels les moyens de propagation auront été impraticables ; alors l'horticulteur a été obligé de recourir à la recherche de nouveaux moyens propres à multiplier le nombre de ses arbres, et à conserver les améliorations obtenues antérieurement. Comment sera-t-il arrivé à connaître la greffe ? Le tems, l'expérience, l'observation, le hasard même, ont pu y contribuer ; mais combien de générations ont dû s'écouler avant que l'on ait fait cette importante découverte ! découverte qui dut être considérée comme un prodige puisqu'elle a fourni le moyen le plus puissant pour conserver et perpétuer les améliorations obtenues dans les fruits, et qu'elle conduit aux résultats les plus avantageux pour chaque partie de l'art du pomologiste.

La connaissance de la greffe remonte à une très-haute antiquité ; mais on ignore l'époque précise où elle fut pratiquée pour la première fois : car, quoique l'on trouve des descriptions de jardins dans les auteurs sacrés et profanes des premiers âges, et que les rois, les prêtres et les prophètes ne s'en soient pas moins occupés que les poëtes, comme nous le prouvent le *Paradis*, le *Jardin des Hespérides*, les *Bosquets de Paphos*, etc. ; cependant les plus anciens ouvrages se taisent sur le greffe. Il paraît qu'elle n'était pas inconnue au commencement de l'ère chrétienne : on en trouve une preuve dans un passage du 2me chap. de l'Épitre de St.-Paul aux Romains : on pourrait, il est vrai, discuter sur la véritable signification du mot grec que nos traducteurs ont rendu par greffe ; mais ceci est de peu d'importance.

Il existe un autre moyen plus utile encore pour l'amélioration des espèces, et qui n'est connu que depuis la découverte du système sexuel des plantes par le grand Linnée. On avait bien, avant cette époque, quelques idées de la différence des sexes dans les plantes, comme le prouvent les écrits des naturalistes antérieurs; mais il était réservé à cet esprit éminemment observateur, de réunir ces faits et d'en donner une connaissance positive. C'est sur ces faits qu'il fonda son système et la classification des plantes, et quoique ce moyen de distinction soit trop artificiel, et que, sous ce rapport, il le cède à la méthode naturelle de l'illustre botaniste français de Jussieu, cependant le fait sur lequel repose le système de Linnée est resté si certain et a été tellement exploité par ceux qui s'occupent avec le plus de soin de l'horticulture, qu'on a obtenu beaucoup de variétés importantes et de nouveaux fruits par le croisement des espèces, c'est-à-dire, en faisant tomber le pollen qui se détache des organes mâles d'une espèce, dans les organes femelles d'une autre. Ainsi l'on a obtenu des plantes nouvelles qui n'appartiennent ni à l'une ni à l'autre de ces espèces, et qui cependant participent aux qualités de toutes deux. On imaginerait difficilement dans combien de cas ce moyen peut être mis en usage, et sur quelle vaste échelle les expériences de ce genre pourraient être faites. Le champ est ouvert et les générations futures connaîtront seules tout le parti que l'on peut tirer de ce moyen auquel nous sommes redevables, quels qu'en aient été les agens, de beaucoup de variétés que l'on a trouvées dans des lieux où elles n'avaient pu être le produit de l'art.

On augmente encore la fécondité des plantes, et l'on améliore la qualité de leurs fruits, en arrêtant un développement de végétation trop considérable, ce que l'on fait de différentes manières par des transplantations fréquentes, en blessant ou en retranchant tout-à-fait quelques-unes des

principales racines; en coupant la peau en anneau au-dessous du bourgeon ou des branches; en greffant plusieurs fois le même sujet; enfin en mettant les plantes dans des terrains légers, secs, peu profonds. L'effet de tous ces procédés artificiels est d'arrêter une végétation trop forte qui ne se fait qu'aux dépens des parties fructifères ou reproductives, et par conséquent de forcer ces dernières à se développer. Mais comment ce phénomène a-t-il lieu? C'est une question curieuse et à laquelle l'anatomiste répondrait beaucoup mieux que ne l'ont fait jusqu'ici tous ceux qui se sont occupés de la physiologie des plantes; car on observe le même phénomène dans l'économie animale; et si on l'explique bien dans un cas, il sera également facile à expliquer dans l'autre : les corps fortement constitués et chargés de graisse ne sont pas ceux qui sont doués de la plus grande fécondité.

Il nous reste encore à parler des moyens qui ont été employés pour hâter et conserver les arbres à fruit, et ces moyens sont de les défendre des attaques des insectes, de les placer dans des terrains ou des positions qui conviennent bien à leur nature, de les protéger contre les rigueurs des saisons par des murailles, des paillassons, des haies, etc., et de mettre ceux dont les fruits sont le plus délicats sous des châssis, sous lesquels tous les fruits de notre propre climat, aussi bien que les meilleurs de tous les autres, peuvent arriver à la plus parfaite maturité, et même le disputer en qualité à ceux que produit le sol natal. Mais ces différens objets demanderaient de trop longs développemens. Nous nous bornerons aujourd'hui à faire voir les effets et les résultats des moyens d'amélioration que nous venons de passer en revue, et nous commencerons par les espèces les plus simples.

La FRAISE, ce fruit si délicat, si parfumé, se trouve à l'état sauvage en Angleterre, comme dans beaucoup d'autres

contrées du globe, dans les bois et sur les coteaux. A cet état la plante est très-basse, son fruit très-petit et sans parfum, si ce n'est dans les expositions très-sèches. Si on la transplante dans un jardin où elle trouve un bon fonds de terre et une culture soignée, elle profite sous tous les rapports. On a importé en Angleterre beaucoup de variétés des contrées étrangères, et l'on peut assurer qu'on en a obtenu un bien plus grand nombre encore, par les graines produites à la suite d'un croisement.

La FRAMBOISE se trouve aussi à l'état sauvage avec la mûre de haies; il n'est pas de plante cultivée par l'homme qui ait autant besoin de ses soins et qui lui doive davantage. Elle est peut-être la plus vivace de toutes, et produit chaque année une grande quantité de rejetons, qui, si on ne les sépare pas dans la saison convenable, nuiront, non-seulement au fruit de l'année, mais encore au bois qui doit en porter l'année suivante. Qui ne connaît le parfum de ce fruit si justement estimé et dont le confiseur fait un si grand usage. Les propriétaires hollandais ont réussi à en obtenir deux ou trois belles variétés par les semis, et, comme il est facile d'employer ce moyen, nul doute que de nouveaux essais ne soient suivis de résultats également avantageux.

La GROSEILLE A ÉPINES. Autre production indigène de l'Europe : à l'état sauvage, elle est le produit d'un buisson d'une forme irrégulière, bas, garni d'épines et portant de petits fruits durs et insipides. Planté dans un plus riche terrain, taillé, séparé des rejetons qui l'entourent et protégé contre les insectes, cet arbrisseau éprouve un prodigieux changement. Il pousse avec force et même avec luxe; ses feuilles deviennent plus larges; son fruit plus fort, plus aqueux et d'une saveur plus agréable; enfin toute la plante prend un nouvel aspect. C'est le fruit domestique qui présente le plus de variétés. On voit des listes sans fin de nouvelles espèces parmi lesquelles il en est de très-recherchées.

La GROSEILLE A GRAPPE. Le lieu d'origine de ce fruit n'est pas bien connu; très-rapproché de la groseille à épine, il reçoit le même traitement, éprouve les mêmes modifications et peut être amélioré par les mêmes moyens. Un croisement entre la blanche hollandaise et la rouge produirait un très-bon effet. Il est probable qu'on parviendrait également à enlever à la noire (le cacis) ce goût sûr qu'elle a conservé jusqu'ici.

La CERISE. L'horticulture a fait des prodiges dans l'amélioration de ce beau fruit indigène. Cet arbre, né dans les forêts, et qui n'y porte qu'un petit fruit amer, introduit depuis long-tems dans nos jardins, a changé de forme et d'habitude, et a fourni un grand nombre d'espèces dont les fruits sont excellens. Toutes les améliorations ne sont pas épuisées; plusieurs nouvelles variétés ont encore été obtenues depuis peu par les soins de nos habiles pépiniéristes.

La PRUNE. Le point de départ de ce fruit est la prunelle sauvage ou des haies. Qui pourrait reconnaître dans un petit fruit aussi acide, aussi chétif, l'origine de cette belle prune si richement colorée, si charnue, si abondamment remplie d'un suc délicieux? Entre ces deux extrêmes il existe un grand nombre d'intermédiaires tels que les prunes de damas, de monsieur, de mirabelle, etc., qui, elles-mêmes, ont beaucoup de variétés. On en voit même de nouvelles sur les listes des pépiniéristes, et qui sont, non-seulement d'excellentes prunes, mais aussi des fruits d'une beauté rare.

La POIRE. Ce fruit, en si grand nombre dans nos vergers, venait jadis dans les forêts de l'Europe. La poire n'était qu'un arbre d'une taille peu élevée avec des feuilles très-étroites et un fruit dur, petit et d'un goût âcre. Depuis qu'il a été cultivé il a amplement récompensé les soins de l'horticulteur. Les qualités précieuses de son fruit et le parfum de son suc lui ont mérité la première place dans nos

jardins comme sur nos tables. On connaît la persévérance infatigable avec laquelle les jardiniers français se sont livrés à la culture de la poire, et les succès qu'ils ont obtenus; c'est de leur pays que nous sont venues presque toutes ces belles espèces, dont nous sommes en partie redevables aux institutions monastiques qui ont régné sur toute l'Europe et spécialement sur la France. Seulement il est à regretter que les variétés déjà si nombreuses de ce fruit aient reçu des noms différens dans les différentes provinces, ce qui fait que nos nomenclatures sont à peu près inintelligibles, même pour les personnes de l'art. Il faut espérer que cette confusion ne tardera pas à disparaître.

La POMME. On chercherait en vain des expressions qui pussent faire connaître tous les avantages que l'on retire de la culture de ce fruit. On trouve l'arbre qui le porte dans nos bois et dans nos haies à l'état sauvage; alors il est tortueux et se couvre de petits fruits si sûrs, que les porcs dédaignent souvent d'en faire leur nourriture; mais transplanté dans le jardin, soumis aux efforts de l'horticulture, il a, avec le tems, perdu ces mauvaises qualités, a formé un arbre admirable par la majesté de son feuillage, et il s'est couvert de fruits délicieux qui sont employés à des usages très-divers. Nous devons plusieurs bonnes espèces de ce fruit au croisement des différentes variétés. Il y a cependant, dans l'histoire de la pomme, une circonstance que nous ne devons pas passer sous silence; c'est la détérioration des anciennes espèces dont nos ancêtres vantaient également et la beauté et la bonté. Quelle est la cause de ce fait bien certain? Croira-t-on, comme l'a dit un pépiniériste, que diverses espèces d'arbres fruitiers doivent avoir, de même que certains arts, des périodes distinctes de jeunesse, de maturité et de vieillesse, et qu'à l'époque de la décrépitude ils ne peuvent être renouvelés par aucun des moyens ordinaires, comme la taille, la transplantation,

la culture, etc. ? On parvient maintenant à conserver les pommes avec la plus grande perfection en les mettant dans de vastes jarres à l'abri du contact de l'air. Il y a encore un autre moyen de les conserver pour les usages de la cuisine, et qu'il ne sera pas inutile d'indiquer ici, car il n'est pas généralement employé. On choisit des fruits d'une espèce propre à être cuite au four ; et on les coupe par légères tranches de deux ou trois lignes d'épaisseur que l'on fait sécher au soleil ou au four ; de cette manière on les garde pendant très-long-tems, pourvu qu'elles soient mises à l'abri de l'humidité. Lorsqu'on veut s'en servir, il suffit de les laisser une heure ou deux dans l'eau.

Voilà à peu près tous les fruits que l'on trouve à l'état sauvage dans nos climats; nous avons fait connaître la différence qui existe entre cet état et celui où l'industrie de l'homme les a fait arriver. Nous allons maintenant dire quelques mots des fruits étrangers qui ont été acclimatés, et dont la culture réclame une grande attention et beaucoup de soins de la part du jardinier.

L'ABRICOT. On suppose ce fruit indigène de l'Afrique, d'où il est venu par la Perse, la Grèce et l'Italie, jusqu'à nous, sous le nom de *a præcox*, qui indique sa précocité. On le met en plein vent ou en espalier, et, lorsqu'il est dans une position favorable, ses fruits mûrissent bien, de quelque manière qu'il soit cultivé. On en a déjà obtenu plusieurs variétés par les moyens connus, mais il reste encore beaucoup à faire sous le rapport, soit du volume, soit de la qualité de ce beau fruit.

La PÊCHE, dont le goût exquis égale seul la beauté de la forme et le charme des couleurs, est un exemple remarquable de ce que l'on peut obtenir par l'horticulture. En effet, c'est de l'amande ordinaire que l'on croit qu'elle vient ; elle n'en diffère que pour les qualités qui nous la rendent plus précieuse. On peut juger de la

supériorité de son fruit par l'estime qu'il a acquis, par les soins et les dépenses qu'il exige, soit dans les serres, soit en plein vent; c'est aussi le fruit qui récompense le mieux les travaux du jardinier et les dépenses du propriétaire. Ce qui contribue encore à le rendre plus précieux, c'est que, de tous nos arbres à fruits, le pêcher est celui qui perd le moins de ses qualités lorsqu'il est semé. Dans plusieurs provinces de la France et dans quelques parties de l'Amérique, ce fruit est devenu très-commun.

Le PAVIE. Ce fruit est, comme tous les écrivains en conviennent, entièrement dû à la culture : car l'amandier est la seule plante sauvage à laquelle on puisse le rapporter. C'est donc une branche collatérale de la pêche, et la meilleure preuve que l'on puisse en donner, c'est que, dans les semis que l'on fait de noyaux de pêche, on trouve quelquefois des pavies. Cette variété est cependant aussi distincte par sa forme que par ses autres qualités, et assurément elle mérite à tous égards le nom de *nectaryna* qu'elle a reçu parmi nous.

La VIGNE. Il est inutile de disserter longuement sur la valeur et l'excellence du fruit de cette plante, qui n'exige qu'un degré très-modéré de chaleur pour que ses fruits soient amenés à maturité, car elle appartient au sud des régions de la zône tempérée. Sa végétation est fort active et, comme ses rameaux ont besoin d'être soutenus, on peut la diriger à volonté, et lui donner telle forme que l'on juge à propos. On en distingue un grand nombre de variétés qui diffèrent par la fermeté des grains, la grosseur des grappes, le goût et la couleur du fruit; quoique la culture de la vigne remonte presque à l'origine des premières nations et que les hommes s'en soient toujours occupés avec un soin particulier, le nombre de ces variétés n'est pas encore aussi grand qu'il pourrait l'être. Le moyen le plus ordinairement employé pour propager la vigne est de cou-

cher ses rameaux : on peut aussi la greffer ou l'écussonner, et ce dernier moyen est spécialement employé quand on veut avoir différentes espèces sur le même pied, soit pour obtenir de la variété, soit pour se procurer une récolte plus abondante. Nos horticulteurs cherchent, dans ce moment, à acclimater les meilleures espèces, et rien n'est plus louable que ce projet.

Tous ceux qui s'occupent de météorologie sont obligés de reconnaître que, depuis quelques siècles, le climat de l'Angleterre a éprouvé de grands changemens; mais il n'en est pas de preuve plus évidente que l'histoire de la vigne dans notre pays. En effet, avant Henri VIII, chaque abbaye et chaque monastère avait sa vigne : on voit, dans les livres que tenaient ceux qui étaient chargés de recevoir les revenus de l'église, qu'à cette époque et même long-tems après, des quantités considérables de raisins étaient payées à titre de redevance, et on reconnaît encore, dans quelques localités, des vestiges de ces plantations de vignes qui, ordinairement, étaient sur des coteaux exposés au midi, dans des terrains secs, légers et sablonneux. Mais avec des printems aussi froids et aussi variables, et surtout avec des hivers aussi prolongés que ceux que nous éprouvons depuis bien des années, il est impossible que les vignes prospèrent en plein air, ou, au moins, on ne pourrait nullement compter sur une récolte certaine : d'ailleurs la culture de la vigne ne pourrait plus être aussi profitable qu'elle l'était à cette époque ; la liberté du commerce qui règne entre les nations, la promptitude et le prix modéré des moyens de transport nous permettent de nous procurer des raisins, ou la liqueur précieuse que l'on en retire, à un prix inférieur à celui que nous paierions s'ils étaient récoltés dans le pays. Nous conseillons cependant à ceux qui se livrent à cette branche de l'horticulture, de ne pas donner la préférence à un terrain trop riche; un terrain pauvre

en apparence convient beaucoup mieux à la vigne; car le premier ajoute beaucoup à la force de la végétation et nuit toujours à la qualité du fruit.

Le MURIER. Cet arbre n'a peut-être pas attiré, autant qu'il le méritait, l'attention de ceux qui s'occupent de l'amélioration des arbres à fruits. On l'a planté, il est vrai, en espaliers et le long des murs, et, dans ce cas, il a bien réussi; on peut aussi le greffer, mais il ne paraît pas qu'on ait encore tenté de lui appliquer les autres moyens d'amélioration qui, probablement, ne seraient pas sans effet.

L'ORANGER. La famille nombreuse d'arbres à laquelle appartient celui-ci, vient probablement du petit, mais utile citron. Les citrons de toutes les espèces et de toutes les formes, les oranges, les limons, sont autant de variétés que l'on en a obtenues par une longue suite de travaux. En Angleterre, on cultive cet arbre plutôt pour la beauté de sa verdure et le parfum de ses fleurs, que pour une utilité réelle; et, quoique l'on trouve dans les jardins de quelques riches propriétaires des orangeries où sa culture est portée à la plus grande perfection, il n'est cependant considéré que comme un objet de curiosité et de luxe; car le nombre immense de ces fruits qui sont importés du continent, rend inutile cette culture; on en peut dire autant du grenadier et de l'olivier que l'on parvient à élever dans ce pays, mais avec des frais qui ne permettent pas d'en faire un objet de spéculation.

Le FIGUIER. Pendant long-tems cet arbre est resté dans nos jardins sans y attirer l'attention, et l'on en voit encore un très-vieux dans l'enclos de l'un des colléges d'Oxford. Dans les pays où le figuier croît indigène, il donne deux récoltes par an, et cette propriété rend sa culture encore plus difficile dans ceux où l'on a bien de la peine à en obtenir une seule, surtout lorsque l'arbre est placé, d'après la méthode vulgaire, le long d'une muraille où trop souvent

l'on sacrifie l'espoir d'une riche récolte à une inutile symétrie. Il est cependant vrai de dire que, de nos jours, l'art a fait beaucoup de progrès tant dans la taille des espaliers que dans la manière de les établir. Le figuier ne peut résister à la gelée, il faut donc le protéger contre les froids.

Le COING. Ce fruit semble être resté tel que la nature l'a formé d'abord. Le goût en est tellement âcre qu'il ne peut pas être mangé seul; mais il est très-bon avec d'autres fruits, dans la pâtisserie, ou en forme de conserves, de marmelades, de compotes. Si le coing a toujours conservé le même goût, c'est sans doute parce que l'on n'a pas fait assez d'efforts pour l'améliorer; mais, à cet égard, il y a encore une conquête à faire pour l'horticulture.

La NÈFLE. On en cultive deux ou trois espèces qui ne sont dignes d'occuper que les derniers rangs parmi nos fruits de table. Ce fruit est cependant fort estimé par quelques personnes lorsqu'il est bien mûr. L'alizier, le cormier, et deux ou trois autres espèces du même genre connues dans le nord de l'Europe, sont à peine dignes d'être notés ici.

L'AVELINE. La culture ou le hasard a perfectionné la noisette de nos haies et nous a fourni plusieurs variétés d'avelines rouges et blanches. Si l'on veut rendre le noisetier plus productif ou plus hâtif, il faut l'enter sur lui-même.

Le NOYER. Cet arbre a été cultivé en Angleterre, plus pour la valeur de son bois que pour celle de son fruit. Cependant la noix se marie agréablement à nos meilleurs fruits, et souvent on lui donne la préférence dans de brillans desserts, parce que son goût, loin de nuire au bouquet du Bordeaux et du Bourgogne, le relève au contraire davantage, et qu'elle prolonge les heureux momens qui suivent un repas agréable, par les soins et le tems qu'elle exige pour l'extraction de son amande. Il y en a plusieurs espèces

qui diffèrent par le volume de leur fruit, par la dureté de la coquille ou du bois qui renferme l'amande. La plus belle de ces espèces est la grosse ou *double française*. La seule amélioration à laquelle on doit tendre en Angleterre, est d'obtenir une espèce qui résiste mieux au froid.

La CHATAIGNE. Ce que nous venons de dire de la noix est aussi applicable à ce fruit, puisque tous deux sont indigènes des mêmes climats, et que leurs fleurs souffrent également du froid. Le fruit du châtaignier est cependant inférieur à celui du noyer; il arrive rarement au même degré de perfection, ce qui n'empêche pas l'arbre lui-même d'acquérir de très-grandes dimensions, et le bois qu'il fournit d'être l'un des plus estimés. A une époque reculée, il doit avoir été bien plus abondant en Angleterre, ou au moins bien plus abondamment importé qu'il ne l'est aujourd'hui; car les bois de charpente des cathédrales, des abbayes, et des autres anciennes constructions, en sont presquè toujours formés. Il est doué d'une force égale à celle du chêne auquel il ressemble tellement qu'il est souvent difficile de l'en distinguer. Peut-être serait-il possible d'en obtenir, ainsi que du hêtre son congénère, des fruits plus beaux, en ne semant que les plus gros que l'on pourrait trouver.

Le MELON.—Le CONCOMBRE. Ces fruits exotiques sont cultivés sur une très-grande échelle chez nous. Le dernier, surtout, prend des formes très-variées entre les mains de nos cuisiniers.

L'ANANAS. Ce roi des fruits n'est et ne peut être, dans ce pays, que le partage de l'opulence et des rangs les plus élevés. On en cultive dans les serres plusieurs espèces qui viennent ensuite décorer les tables des riches et dont les fruits ne sont pas moins parfaits que s'ils avaient été cueillis sous les tropiques. Dans les contrées où ils viennent sans culture, on les trouve ordinairement le long des ruisseaux, à l'ombre des grands arbres.

Comme plusieurs autres fruits des tropiques pourraient être acclimatés parmi nous, ou du moins qu'on pourrait tenter des essais sans de nouvelles dépenses, au moyen de nos serres chaudes, il ne sera pas inutile d'indiquer ici quelques-uns de ces fruits à ceux qui sont en mesure de tenter ces essais.

Le BANANIER OU PLANTAIN. On a obtenu le fruit de cet arbre, en Angleterre, il y a quarante ans et plusieurs fois depuis. Lorsque la terre est assez relevée, il surpasse de beaucoup en beauté et en hauteur ceux qui croissent en plein air; car les vents déchirent leurs larges feuilles, et, dans cet état, l'arbre présente une triste apparence.

Le MANGOSTEEN est l'un des meilleurs fruits du monde; on dit qu'on le récolte en France. On peut lui joindre le *jambosteen*, le *rambosteen* et le *decku*, fruits indigènes de l'Archipel Indien; ils sont tous dignes d'être mis au premier rang.

L'ARBRE A PAIN, dont on distingue encore deux espèces, l'une à feuilles découpées, l'autre à feuilles entières et que l'on nomme Jack-fruit.

Parmi les fruits chinois, les suivans sont les meilleurs : le *litche* et ses variétés; le *whongiu*, l'*ayru*, le *cha-chu* et le *loungan* dont il y a deux variétés, l'une douce et l'autre acide. Enfin il y a encore quelques fruits que le commerce nous fournit et qu'il serait facile d'obtenir également dans nos terres. Ces fruits sont la datte, la noix de coco et le tamarin. Avant de terminer, nous répétons ici que les arbres des tropiques, lorsqu'on veut les transporter, doivent être greffés sur eux-mêmes ou sur un arbre du pays, pour qu'on puisse en obtenir des fruits plus promptement. Nous avons évité avec soin toutes les expressions physiologiques et les noms botaniques, afin de n'embarrasser aucun de nos lecteurs et rendre cet article aussi populaire qu'il pouvait l'être.

Mœurs Anglaises (1).

DINER CHEZ UN GRAND SEIGNEUR,

A LA CAMPAGNE.

Thomas Burton (je ne puis donner à mon héros un nom plus noble que le sien propre), Thomas Burton, fils d'un marchand de porcelaine du quartier de Cheapside (2), a dû l'éducation la plus brillante aux soins et à l'opulence de son père. Si j'étais biographe, et qu'à l'exemple des Kippis (3), des Hayley (4) et des Shepherd (5), je me fisse une étude et un plaisir d'examiner à la loupe toutes les parti-

(1) Note de l'Editeur. Un homme d'un grand savoir et en même tems de beaucoup d'esprit, M. Abel Rémusat, a pensé que, pour nous faire connaître les Chinois, il fallait traduire un de leurs romans; et, dans le fait, la traduction des *Deux Cousines* nous en apprend beaucoup plus sur les mœurs du Céleste Empire que les relations des diplomates voyageurs, si soigneusement claquemurés pendant leurs courts séjours dans les résidences impériales. L'Angleterre n'est pas, comme la Chine, défendue par une grande muraille, contre la curiosité des étrangers; mais la réserve hautaine des classes supérieures et celle des vanités bourgeoises qui se modèlent sur les hauts rangs, y opposent un grand obstacle. De là sans doute le peu d'intérêt des récits de nos voyageurs, chaque fois qu'ils ne parlent pas d'objets matériels. Aussi ce n'est guère que dans les tableaux qu'ils en ont faits eux-mêmes que l'on peut étudier les mœurs des habitans de la Grande-Bretagne. Notre tâche est heureusement beaucoup plus facile que celle du savant académicien, et pour faire connaître quelques-uns de ces tableaux de mœurs, c'est de l'anglais et non pas du chinois que nous avons à traduire. S.

(2) *Cheapside*, l'un des quartiers les plus fréquentés et les plus commerçans de Londres.

(3) *Th. Kippis*, auteur d'une *Biographie de Cook*, et d'une *Biographie Britannique*.

(4) *Hayley*, poète et historien, a publié la *Vie de W. Cowper*.

(5) *Shepherd*, auteur de la *Vie du Pogge*. Ces trois écrivains abondent en détails minutieux, communs d'ailleurs à tous les biographes anglais.

cularités de la vie du personnage que je célèbre, celui-ci pourrait défrayer à lui seul une douzaine de volumes. Son enfance, comme celle de *Shandy* (1), remplirait aisément deux cent cinquante pages in-octavo. Que de traits d'esprit ont annoncé son éclat futur! Quelle spirituelle saillie lui échappa, lorsqu'au sortir de sévrage il commença les premiers bégaiemens qui préludaient à son éloquence! Je saute à pieds joints par-dessus ces importans détails, si chers à nos compatriotes; je le suis rapidement à Oxford, dont il subit avec courage et habileté tous les examens; je ne compte même pas assez sur la complaisance de mes lecteurs pour m'arrêter long-tems avec Thomas Burton, dans Gray's Jnn (2), lorsque, devenu avocat stagiaire, il fit inscrire, sur les registres du barreau de Londres, son double nom fort peu romantique.

Avec de l'instruction et du bon sens, mon jeune héros se lança dans la société, et n'eut rien de plus pressé que de désapprendre à peu près tout ce que l'école de droit et le collége lui avaient enseigné. Tel est le monde; la jeune demoiselle, dès qu'elle dégénère en femme mariée, doit oublier sa première éducation, sous peine de ridicule, et la plus importante étude d'un homme comme il faut, qui se jette dans le tourbillon de la mode, est de se défaire à jamais de la rouille académique. Burton y parvint, chanta la romance, dansa dans tous les bals et troqua son érudition spéciale contre une brillante et superficielle universalité. Que faut-il pour réussir? se mettre au fait des anecdotes du jour, les commenter avec une audace légère, entamer une discussion avec présomption et grâce, réunir la patience d'écouter à la facilité de colorer des riens; jouer sur le piano la dernière contredanse française et répéter en son-

(1) On sait que *Tristam Shandy*, de Sterne, commence à porter culotte à la fin du cinquième volume de sa vie.

(2) *Gray's Jnn*, quartier spécialement affecté aux jeunes avocats.

riant ce que l'on vient d'apprendre en courant. Burton excella bientôt dans ce grand art d'être aimable. On se le disputait dans tous les salons de la haute bourgeoisie, et une sinécure, obtenue par la faveur d'un membre influent de la Chambre des Communes, en augmentant le patrimoine du jeune homme et sa considération personnelle, prêta plus de charme et de séduction encore à toutes les qualités brillantes que j'ai plutôt indiquées que je n'ai pu les décrire.

Mères, grand'mères, tantes, cousines et grand'tantes, toutes ces tribus qui veillent sur la destinée des demoiselles à marier, entourèrent le jeune Burton, le circonvinrent de leurs manœuvres, l'attaquèrent de toutes parts; c'était un fort bon parti. Sa place le forçait à s'exiler dans le nord de l'Angleterre, où il devait vivre en repos et toucher ses appointemens pour le bien de l'état. Avant son départ et après son arrivée, que d'intrigues conspirèrent contre son célibat! que de vœux trompés! que de plans déjoués!

Il s'était fait une liste de qualités négatives et de talens qui devaient être absolument étrangers à la femme qu'il épouserait. Fidèle à ce système, il refusa l'une parce qu'elle savait le latin; l'autre parce qu'elle déployait trop de grâce et d'abandon en dansant la walse voluptueuse que nous devons aux Germains; une troisième parce qu'elle avait étudié l'algèbre; une quatrième parce qu'elle chantait en véritable *prima donna* les ballades érotiques d'Anacréon Little (1). Il voulait que sa femme ne parlât français que si elle avait l'avantage assez rare de le bien prononcer; qu'elle cultivât les arts, non en artiste de profession, mais en femme de goût qui les aime; qu'elle fît l'aumône, mais sans le dire; qu'elle fût philosophe sans prêcher l'incrédulité; pieuse sans zèle intolérant et amer; décente sans

(1) *Thomas Moore* a publié une traduction des poésies d'Anacréon, et des poésies très-érotiques, sous le nom de *Thomas Little*.

nommer un pantalon *l'inexpressible* (1); propre et même recherchée, sans sacrifier aux soins de sa toilette son mari, son ménage et toutes les heures du jour.

Mais je crains de prouver, par mon exemple, cette triste vérité morale : Qu'il est facile d'imiter les défauts que l'on blâme le plus. Hâtons-nous de dire que le jeune homme, ayant trouvé cette femme introuvable, uni enfin à la naïve et spirituelle Marie Gatcombe, possesseur d'une fortune indépendante, d'une jolie maison de campagne et de tous les goûts qui prètent de l'élégance et du charme à la vie, fut aussi heureux qu'il est permis de l'être en ce bas monde. Romancier indigne, peindrai-je la félicité des deux amans sans mêler à mes pages sentimentales un clair de lune, l'écho de la vallée, les murmures du vent dans les feuilles de la forêt, une promenade dans une abbaye gothique, élémens nécessaires du succès d'un roman d'amour? Oserai-je, sans ces ornemens indispensables, me présenter à nos lectrices et briguer leurs suffrages? Hélas! la vérité seule est mon appui, elle est mon espoir, et je demande grâce pour la prosaïque naïveté de mon histoire simple et véridique.

Dans le fait, le mariage de Burton, conclu tout simplement dans le boudoir de Mme Gatcombe la mère; suivi (un an après les noces) de la naissance d'une petite fille d'une jolie figure, réunit au plus haut degré ce que l'on peut regarder comme les parties constitutives et essentielles du bonheur humain : le repos sans fadeur et l'intérêt dans le calme. Les époux s'aimaient tendrement; Burton dirigeait la conduite de sa femme par l'ascendant de la tendresse qu'il lui inspirait; Marie, par sa douceur et sa grâce, n'exerçait pas moins d'influence sur son mari. C'était l'utopie du ménage.

(1) *The inexpressible.* Les femmes anglaises qui n'affectent pas une aussi scrupuleuse délicatesse d'expression, le nomment aussi *small-cloth*, petit vêtement.

À peu de distance de *Burton's Cottage* (la chaumière de Burton), s'élevait la magnifique résidence des ducs d'Alverstoke. Tout chez Burton était élégant, gracieux et même riche; tout était splendide chez le duc. Le premier avait un petit verger, quelques arpens de parc assez giboyeux, un pâturage fertile, de beaux chênes et une charmante métairie; le duc voyait ses domaines s'étendre à une lieue à la ronde. Burton possédait une bibliothèque choisie, reliée avec goût, ornée de bustes précieux et de médailles antiques; le duc avait des statues, des camées, une salle d'honneur avec un trône ducal et un immense magasin de volumes dorés sur tranche. Burton comptait parmi ses tableaux un Van Ostade et même un Titien: le duc avait une galerie. Triste parallèle, désolant objet de comparaison, qui vint troubler le bonheur de Thomas Burton, et qui inquiéta même la bonne et charmante Marie Gatcombe!

Cependant la raison modéra un peu ces atteintes de jalousie, jusqu'au moment fatal où le duc d'Alverstoke, revenu de Londres, et instruit du mariage de Burton, fit les premiers pas vers ses nouveaux voisins; et, par un billet ambré, musqué, froidement poli, soigneusement plié, rédigé dans le style indirect et à la troisième personne, scellé du grand sceau des Alverstoke, invita Thomas et Marie, deux roturiers indignes, à venir s'asseoir à la table du duc et pair.

Dirai-je les divers sentimens qui agitèrent nos jeunes époux? la longue conversation où ils discutaient leur réponse; la solennité du billet qui annonça à *Sa Grâce* (1) que l'invitation était acceptée; les préparatifs de Marie; la mauvaise humeur de Burton? Je me contente d'esquisser ces détails, et j'entre avec eux dans le manoir presque royal d'Alverstoke. Vingt domestiques en grande livrée,

(1) Titre donné aux ducs dans la conversation et dans le style épistolaire.

sur le perron, dans l'antichambre, sur le grand escalier; profondes révérences, politesse pleine de morgue, reçue avec froideur; voilà l'histoire des préliminaires du repas. Enfin sept heures sonnent; la vaisselle plate et toute la magnificence armoriée d'un dîner de cérémonie sont apportées par la nombreuse troupe de valets. On s'assied; le dîner est servi.

Le seul convive qui partageât l'honneur unique que la popularité du duc faisait à Burton, était (faut-il le dire?) l'apothicaire du village voisin. Horrible pensée pour le pauvre Burton! le grand-seigneur, en le confondant avec le *frater*, avait-il prétendu lui faire mieux sentir la distance qui le séparait des Alverstoke? Johnny (tel était le nom du pharmacien rustique) était placé à gauche de la duchesse: Burton à sa droite. On causait peu; la conversation était frappée de glace comme le Champagne. Les filles du duc, miss Imoïnda et miss Lucilia, ne parlaient qu'à leurs frères; leurs frères ne parlaient qu'à la noble famille. La duchesse entama savamment une dissertation sur les fièvres nerveuses, sur le typhus, sur la fièvre jaune. Burton eut beau se montrer instruit, spirituel, homme de bon ton, ses efforts pour ramener à une condescendance moins hautaine la froideur de ses convives, demeurèrent inutiles: où étaient-ils ces tems heureux où les Dandys eux-mêmes se modelaient sur lui, où il donnait le ton, où il régnait de *Bloomsbury-square* à *Holborn* (1)?

« J'inviterai, s'écria tout-à-coup la duchesse, j'inviterai le célèbre docteur ***, à venir s'établir dans notre » voisinage! Qu'en dites-vous, M. Johnny?—Très-bien, » madame la duchesse! » répondit tristement et à voix basse l'apothicaire qui, cumulant les fonctions de médecin, de chirurgien et de pharmacopole, voyait, dans ce

(1) Quartiers de Londres.

beau projet, la ruine complète de sa petite fortune et la détresse de sa famille.

Un grand silence succède à cette aimable nouvelle, que Johnny reçoit avec toute la bonne grâce que l'instinct de la politesse peut lui imposer. Le duc, selon la coutume anglaise, propose à Mme Burton de boire avec elle, c'est-à-dire en même tems qu'elle, un verre de vin. Il poussa même la complaisance jusqu'à s'informer de la santé de son enfant, et, aussitôt après la réponse, se tournant vers son fils aîné prêt à repartir pour Oxford, lui développe longuement le plan qu'il doit suivre dans ses études, lui fait la liste des visites qu'il doit rendre, et, sans penser que le tiers-état, assis à sa table, peut fort bien s'ennuyer de ces détails, termine cet interminable monologue par un panégyrique, aussi long que laborieux, de son nom, de son caractère, de sa famille, de sa race, de sa meute, de ses chevaux et de son parc.

Plaignez Burton et sa jeune femme, dont le juste orgueil humilié, dont la jalousie vivement excitée par la comparaison qu'ils ne pouvaient s'empêcher d'établir entre le luxe de cette table *princière* et la simple abondance de leur maison bourgeoise, dont tous les sentimens froissés pendant ce repas, les soumettaient à une torture morale, qu'on ne peut apprécier à moins d'avoir appris par expérience combien de poids acquièrent, dans une demeure féodale, cette hauteur aristocratique, cette conscience de supériorité native, qui se laissent deviner à Londres, mais qui se déploient en liberté dès que le grand seigneur règne dans ses terres.

On s'était mis à table à sept heures précises; à huit heures dix minutes on se leva; les dames se retirèrent, et le bon ton de la famille d'Alverstoke s'opposant à ce que l'on se livrât à ces épanchemens de gaîté et à ces discussions animées, que les bourgeois anglais arrosent de vin de Ma-

dère, on but le café avec autant de gravité que six mandarins chinois auraient mis à cette occupation dans le Royaume du Milieu. Cependant Mme Burton avait suivi la duchesse dans son boudoir : pour ajouter à sa détresse, lady Imoïnda, frappée d'une migraine subite, quitta l'appartement, accompagnée de sa sœur, et alla se consoler, dans sa chambre à coucher, de la triste nécessité de dîner côte à côte auprès de Burton et de l'apothicaire.

Je crains de faire partager au lecteur l'ennui de mes héros, et je n'essaie pas de dépeindre la situation désastreuse où se trouvait la pauvre Marie ! Gardons-nous d'analyser trop curieusement, et de retracer avec une fidélité qui deviendrait fastidieuse, l'horreur du tête à tête imposé à Marie Burton : cette figure froide, ce maintien dédaigneux, cette décourageante apathie de la duchesse, qui ne laissait échapper que des paroles de glace, eussent découragé la personne la plus résolue à être aimable. La duchesse s'avisa de parler géologie ; Mme Burton n'en connaissait pas le nom ; phrénologie, même ignorance de la part de notre bourgeoise ; la physiologie et la métaphysique eurent leur tour. Tous ces mots, fort respectables sans doute, n'avaient pas même frappé l'oreille de l'innocente Marie. Jugez de tout son embarras, au moment où son ignorance spirituelle se trouvait ainsi confrontée avec le pédantisme frivole, avec la science superficielle dont nos grandes dames font aujourd'hui parade ! Quel tissu d'énigmes indéchiffrables offraient à la provinciale, et les protubérances du docteur Gall, et les découvertes de Chladny, et les questions politiques du catholicisme irlandais ! Avec quel sentiment de joie elle entendit sonner dix heures à la petite pendule de bronze, dont le cartouche, plus élégant que décent, attestait son origine, le Palais-Royal de Paris ! *Sa Grâce* fit le serment tacite que jamais femme aussi sotte n'avait paru dans les domaines d'Alverstoke ; Marie ne resta

pas moins persuadée que la duchesse était fort ennuyeuse, quoique fort savante : la plus modeste des deux femmes était, je crois, celle qui jugeait l'autre avec le plus de justesse.

Les hommes revinrent prendre place dans le salon occupé par la duchesse et la bourgeoise. Chuchotemens de bon ton, réponses compassées, ironies fines et à peine indiquées, formalités cérémonieuses; tout mettait Marie Burton au supplice. Bien élevée, mais peu accoutumée aux derniers raffinemens de la mode, elle ne pouvait se faire à ces dissertations à demi-voix, dont le son ne traversait pas même le boudoir, et ne laissait entendre à l'autre extrémité que le sifflement de l'*s* anglaise, note dominante de notre idiome musical.

Burton, plus habitué au grand monde, mais sentant fort bien la froideur offensante qui avait caractérisé spécialement l'hospitalité du duc d'Alverstoke, prit congé de bonne heure. Qui de nous, en sortant d'un salon à la mode, encore ébloui par l'éclat des diamans, des plumes, de la gaze, des fleurs artificielles mêlées dans les cheveux de femmes, n'a pas senti le charme ineffable, le bonheur de s'asseoir paisiblement au coin du foyer domestique? Qui de nous, après une pénible soirée de plaisirs, n'a pas remercié le ciel de se trouver débarrassé des égards de la politesse et des ennuis d'un entretien sans abandon? Comme on se sent libre! Avec quelle volupté intime et casanière on se plaît à tisonner et à reconnaître enfin que l'on est chez soi! Vous qui avez éprouvé les sensations dont je parle, figurez-vous le bonheur de notre couple, une fois affranchi de l'humiliante courtoisie du grand seigneur! Combien la petite ottomane du boudoir de Marie lui sembla préférable au grand canapé de velours cramoisi de la duchesse!

Cependant le dîner chez le grand seigneur avait porté un coup funeste au bonheur de nos époux. Cette morgue

pleine de dédain que l'on avait prodiguée à Burton changea en un sentiment d'envie presque effrénée les mouvemens de jalousie légère qu'il avait ressentis jusque-là. Plus de repos pour lui. Achetait-il une nouvelle voiture, un nouveau cheval; embellissait-il son jardin ou sa bibliothèque? il était facile de reconnaître dans tous ses projets un secret désir de rivaliser avec son voisin, de l'étonner et de le confondre. A ce sentiment de satisfaction personnelle, que lui avaient inspiré, au commencement de son mariage, l'aisance et l'élégance qui régnaient autour de lui, succéda une prodigalité jalouse, et jamais il ne s'estimait si heureux que lorsqu'il était parvenu à se maintenir sous quelque rapport sur le pied d'égalité qu'il s'efforçait en vain d'établir entre lui et son rival.

Bref, le paradis de Burton fut détruit à jamais; sa fortune ébranlée par ses dépenses: sa femme elle-même partagea la contagion de ses ridicules. On vendit la jolie petite maison de campagne; les voisins se moquèrent de la chute du roturier qui avait tenté d'élever son vol trop haut; et le jeune homme, réduit à habiter une triste ville de province, apprit à ses dépens qu'il est souvent dangereux d'aller dîner chez un grand seigneur.

(*Sayings and Doings.*)

Voyages.—Statistique.

STATISTIQUE DES ÉTATS-UNIS.

Un nouveau journal publié à New-York, l'*Annual Register,* fournira désormais à la statistique des faits certains, des documens dignes de confiance, des données pour la science et ses applications. Les rédacteurs y insèrent, d'après les actes officiels, des notices détaillées sur la situation intérieure de la république et de chacun des états qui la composent, ainsi que sur les relations extérieures du gouvernement fédéral avec les autres états, dans les deux continens. Nous jeterons un coup-d'œil sur les grands travaux exécutés dans ce pays pour y multiplier les voies de communication, créer ou perfectionner des ports, ériger des forteresses, augmenter la marine militaire, assurer tous les moyens de force et de prospérité ; mais, pour que ce beau spectacle paraisse dans toute sa grandeur, il faut attendre que plusieurs projets encore discutés aient été résolus, et qu'on ait mis la main à l'œuvre. On sait qu'aux Etats-Unis l'exécution est prompte, et que les plus grandes entreprises y sont terminées dans un espace de tems qui, en Europe, serait triple ou quadruple, pour des travaux moins considérables. Si l'on établit quelque jour la communication navigable entre le Rhin, l'Elbe et le Danube, dont le projet est annoncé, elle sera peut-être l'ouvrage d'un demi-siècle, tandis que la construction du grand canal entre le lac Erié et la rivière d'Hudson n'a pas exigé le sixième de ce tems! Quelle est donc la cause qui donne aux peuples de l'autre hémisphère une si prodigieuse activité ? Avis aux hommes d'état

de l'ancien continent; ils peuvent apprendre beaucoup, et des choses très-importantes, en étudiant le Nouveau-Monde.

Nous commencerons par la marine militaire des États-Unis; car la sécurité de cette république dépendra longtems encore de sa force navale. Sur terre, elle a toujours la certitude de n'être pas conquise, parce qu'elle n'y consentira jamais : quand bien même ses armées seraient peu aguerries, mal organisées et mal pourvues, elle finirait par détruire l'ennemi qui aurait envahi son territoire : ni d'Europe, ni d'Amérique, on n'enverra point d'armée sur les bords de l'Ohio; la barrière des Monts Alleghanis ne sera point forcée; les rivières qui en descendent couleront toujours libres depuis leur source. Mais un immense commerce extérieur a besoin d'une puissante protection : il faut donc une force navale imposante, mobile, toujours prête. Ce besoin de l'Union a été sagement apprécié par le président actuel, M. John Quincy Adams : à l'expiration de sa magistrature, on estime qu'il aura porté la marine de l'état au nombre de soixante-quinze vaisseaux de différentes grandeurs, parmi lesquels on remarquera *la Pensylvanie*, de cent trente-cinq canons, le plus grand des vaisseaux que l'on ait construits, disent les Américains. Mais le lieutenant Deroos, qui a visité les États-Unis en 1826, et publié ses observations en 1827, estime que le géant de la marine américaine ne surpasse point en grandeur le vaisseau anglais *le Nelson*. Il importe peu d'éclaircir un fait de cette nature; on soupçonne au reste que M. Deroos a vu trop vite et avec quelque prévention ce qu'il croit avoir observé en Amérique; la durée totale du séjour qu'il fit à New-York, Philadelphie, Baltimore, Boston et Washington, ne fut que de huit jours ! Arrivé de nuit à New-York, il alla d'abord au théâtre; le lendemain à midi il était embarqué pour Philadelphie. A son départ, lorsqu'il se vit à bord

d'un paquebot anglais, la joie qu'il ressentit à la vue du pavillon sous lequel il allait naviguer ne fut pas médiocre; il a soin d'en faire part à ses lecteurs. En somme, le lieutenant Deroos paraît plus propre à combattre les Américains en tems de guerre qu'à les juger en tems de paix. Cependant, malgré les justes reproches que l'on peut faire à son livre, il n'est point indigne d'attention, ni même de confiance : comme il n'est pas disposé à flatter les Américains, on peut croire au bien qu'il en dit. Il rend justice à l'habileté des constructeurs de Baltimore, dont les goëlettes mirent en défaut les croiseurs anglais, pendant la dernière guerre de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Un de ces bâtimens légers, que le voyageur vit sur les chantiers, était destiné à faire la contrebande sur les côtes de la Chine : tout y était subordonné à la célérité des manœuvres et à la rapidité de la marche; en dépit des préventions nationales, M. Deroos admirait cette heureuse alliance de la plus extrême légèreté, et d'une solidité capable de résister aux périls d'une des plus longues navigations que le commerce ait jamais entreprises.

Le marin anglais vit sur les chantiers, à Washington, deux frégates qui étaient faites d'après les meilleurs principes. Il ne trouva point en Amérique ces bassins où les navires de l'Angleterre sont construits si facilement : le tems n'a pas encore permis d'exécuter ces grands travaux préparatoires; il fallait se procurer des vaisseaux le plus promptement possible, et réserver pour cet impérieux besoin tous les fonds et tous les bras dont on pouvait disposer. Les Américains chargent leurs vaisseaux de toute l'artillerie que l'on peut y manœuvrer, et ils ont soin de rendre les ponts bien unis, afin que les manœuvres y soient d'autant plus faciles. Les méthodes de construction sont les mêmes dans tous les chantiers; chaque vaisseau doit être, jusque dans les moindres détails, parfaitement conforme au modèle

adopté par un comité spécial chargé de l'inspection des travaux. La marine militaire des États-Unis est actuellement composée de cinq sortes de bâtimens ; les vaisseaux à trois ponts ; ceux de la seconde grandeur et à deux ponts, qui portent 102 canons ; les frégates de 60 ; les corvettes de 22 ; et les goëlettes.

M. Deroos affirme qu'au commencement de 1827, la marine des États-Unis ne comptait pas plus de 46 vaisseaux de guerre sur l'Océan, les autres naviguaient sur les lacs. A la même époque, la marine anglaise était de 603 bâtimens. La disproportion était encore plus forte dans le personnel que dans le matériel ; les Américains n'ont pas un seul amiral, tandis que les Anglais en comptent jusqu'à 217. Dans l'Union, il n'y a que 33 capitaines ; dans la Grande-Bretagne, 824 ; ce grade est, entre les deux pays, dans le rapport de l'unité à vingt-cinq. Ce rapport ne se maintient point entre les lieutenans ; les États-Unis n'en ont que 212, et l'Angleterre 3,709 ; mais, à l'égard des aumôniers, l'Amérique prend une sorte de revanche : elle en a, proportionnellement à sa marine, près de quatre fois autant que les Anglais, qui, à ce qu'il paraît, sont moins religieux que les peuples des États-Unis. A l'exception du matériel, dont la valeur est incontestable, et qui donne la juste mesure de la supériorité maritime de la Grande-Bretagne, le reste ne peut pas être considéré comme un avantage ; le plus grand nombre des officiers de marine est celui des demi-soldes qui ne font aucun service, et surchargent en pure perte le budjet de la Grande-Bretagne. Les États-Unis ne paient que ce qui est employé : on a reconnu que les dépenses stériles de la marine anglaise équivalent *à la totalité* des dépenses si sagement réglées du gouvernement américain, y compris les intérêts de la dette publique, dette qu'une liquidation bien ménagée diminue tous les ans, et qui bientôt ne pèsera plus sur la nation. La

Grande-Bretagne ne peut entrevoir encore le tems où elle pourra se libérer, quoiqu'elle étende de jour en jour ses conquêtes et son commerce.

Les vaisseaux de guerre des Américains durent beaucoup moins que ceux de l'Europe, parce qu'on ne prend pas assez de soins pour les conserver. Si M. Deroos n'a pas été trop sévère, ou mal informé, il faut avouer que les reproches qu'il fait, à ce sujet, à l'administration de la marine des États-Unis, paraissent assez fondés. En visitant *l'Ohio*, vaisseau à deux ponts de 102 canons, le plus beau qu'il eût vu jusqu'alors, et en accordant à l'habileté des constructeurs les éloges qu'ils méritent, il s'étonnait qu'on pût laisser dépérir ce chef-d'œuvre. « Les Américains viennent dans la Méditerranée avec leurs meilleurs vaisseaux, des équipages choisis, commandés par les officiers les plus habiles : ils exécutent les plus belles évolutions avec une hardiesse et une célérité admirables, et ils ont donné la plus haute opinion de leur marine militaire; mais dès que ces excellens et magnifiques bâtimens sont rentrés dans les ports de l'Union, comme il n'y a point de fonds affectés à leur entretien, leur dépérissement est rapide : ils durent moins dans les ports que dans le service le plus actif. »

Une petite escadre américaine est entretenue constamment, dans la Méditerranée, pour protéger le commerce, et s'affranchir de l'humiliant tribut exigé par les Barbaresques. Le gouvernement des États-Unis, malgré ses maximes de sévère économie, croit devoir faire ce sacrifice pour l'honneur du pavillon national. Par des motifs semblables, une autre escadre surveille les côtes du Chili et du Pérou. Dans ces mers lointaines, comme dans la Méditerranée, la piraterie est venue à la suite de la guerre, et de prétendus blocus y servent de prétexte au pillage. Une troisième escadre, celle des Indes Occidentales, est destinée à la répression de deux attentats, la traite des noirs et la

piraterie. Par des causes assez compliquées, les négriers ont fait une plus longue résistance que les corsaires ; la fin de la guerre entre l'Espagne et ses anciennes colonies a fait cesser, en grande partie, les déprédations sur les côtes de l'Amérique ; mais un brigandage encore plus affligeant et plus honteux pour l'humanité continue avec la même atrocité sur les côtes et dans l'intérieur de l'Afrique, et, malgré la plus active surveillance, il échappe trop souvent aux recherches des croiseurs et à la sévérité des tribunaux.

Par une singulière fatalité, les États-Unis, qui ont une excellente école militaire, en sont encore à des projets pour l'instruction des marins. On s'occupe actuellement des moyens de réparer ce long oubli ; mais les futures écoles de marine auront à faire leur apprentissage, comme celle de West-Point a fait le sien. Il faudra des observatoires ; on se lassera de recevoir des étrangers les instrumens astronomiques et on aura l'ambition de les faire ; peu à peu, tous les arts consacrés aux sciences traverseront l'Océan, et s'établiront en Amérique. Nous ne pouvons nous abstenir de rappeler, à cette occasion, les grandes vues exposées dans le message du président, à l'ouverture du congrès actuel. « Les voyages de découvertes illustrent les nations qui les entreprennent, en même tems qu'ils reculent les limites des connaissances humaines. Nous avons recueilli le fruit des grands travaux exécutés par la France et l'Angleterre ; il est tems d'acquitter la dette de la reconnaissance, en contribuant à notre tour à l'augmentation du trésor commun. Il ne s'agit point d'expéditions qui puissent surcharger nos finances ; cent voyages autour du monde, comme ceux de Cook et de Lapérouse, ne coûteraient pas autant qu'une seule campagne de guerre. Mais une autre sorte de dépense doit être prise en considération ; c'est celle de la vie des hommes habiles et dévoués qui dirigent ces belles entreprises, et qui y succombent presque toujours. Quelle

compensation pouvons-nous offrir à leur pays? il n'en est qu'une seule : conservons avec amour la mémoire de ces hommes si utiles, et surtout marchons sur leurs traces; que nos compatriotes s'élancent aussi dans la carrière, et bravent les mêmes périls : qu'ils s'immolent, s'il le faut, pour la même cause! »

Des travaux projetés dans l'intérêt de la marine marchande ne seront pas moins profitables à celle de l'état. Telle sera la digue qui sera construite au cap Henlopen, à l'entrée de la baie Delaware. Ce grand ouvrage, qui n'aura pas moins de 1,600 mètres d'étendue, s'élevera au-dessus des plus grandes eaux, et mettra les vaisseaux à couvert du vent de nord-ouest, très-violent dans ces parages, et du choc des glaces flottantes. Les débâcles sont quelquefois très-périlleuses dans la baie Delaware, et, dans l'état actuel, son entrée n'offre aux vaisseaux aucun lieu de retraite; il est indispensable de créer un port artificiel, si l'on veut conserver à Philadelphie ses ressources commerciales qui commencent à décroître, quoique la population de cette cité ne cesse point d'augmenter. Le *brise-mer* que l'on se propose de construire s'élevera au-dessus des plus hautes marées : il sera tout en pierre comme la digue de Plymouth; des cônes tels que ceux de Cherbourg y seraient bientôt détruits par les vers : aucune construction en bois ne peut subsister dans ces parages. On estime que ce grand ouvrage coûtera douze millions de francs.

Ces précautions contre les agens naturels ne suffiront pas pour la sûreté de la navigation; il faut que les lieux de retraite qu'on lui a préparés n'aient point à redouter les attaques de l'ennemi. On se propose de fortifier les deux grands arsenaux de la marine militaire; l'un au sud, à Burwell, dans la rivière James, et l'autre au nord, à Charlestown, près de Boston. On a aussi résolu de construire des forts autour des rades d'Hampton et de Boston, lieux dési-

gnés pour la réunion des flottes ; la baie de Narragausez est regardée comme une dépendance nécessaire de celle de Boston, et elle est comprise dans le projet de fortification.

Après un examen attentif des frontières maritimes de la république, on a désigné les ports de refuge et les stations pour les bâtimens du commerce et pour ceux de l'état; ils seront fortifiés. Ces lieux sont la Baie Mobile, dans le golfe du Mexique; celle de Sainte-Marie, dans la Chesapeake; la Delaware, la baie de New-York, celles de la Buse (*Buzord's bay*), de New London, de Marble Head, de Portsmouth, de Portland, et du Mont Désert. Les embouchures du Kennebec et du Penobscot; Smithville et Beaufort, dans la Caroline du Sud; New-Haven, dans le Connecticut; Salem, dans l'état de Massachussets, et Wiscaffet, ont paru mériter aussi qu'on les mît à l'abri d'un coup de main, afin que l'ennemi ne pût point profiter de ces points commodes, pour faire une descente et pénétrer dans l'intérieur.

L'exécution de ces ouvrages de défense est assez lente; les Américains n'y mettent pas l'activité qui les caractérise: le danger leur paraît trop éloigné pour qu'ils s'en occupent sérieusement. Les ingénieurs ont même divisé les projets de fortifications en quatre classes, suivant l'époque présumée de leur construction : la quatrième classe est celle des ouvrages qui ne seront exécutés que *conditionnellement*. Le brise-mer du cap Henlopen sera construit long-tems avant qu'on pose la première pierre de ses fortifications.

On s'est occupé avec plus de diligence des travaux destinés à la défense d'un point dont l'importance, déjà très-grande aujourd'hui, doit augmenter rapidement, et surpasser un jour celle de toute autre partie de la frontière maritime; c'est le Delta du Mississipi. La Nouvelle-Orléans sera fortifiée : les événemens de la dernière guerre contre la Grande-Bretagne sont un sévère avertissement qui ne sera point oublié. Si cette place n'eût pas été sans défense,

les Anglais n'auraient pas même songé à l'attaquer. On est convaincu maintenant que l'invasion de 1814 a plus coûté aux États-Unis, qu'ils n'auraient à dépenser pour se mettre désormais à couvert d'une pareille tentative. Aujourd'hui l'embouchure du fleuve est protégée par des forts. Les ingénieurs avaient proposé d'occuper aussi l'île Dauphine, station excellente dont l'ennemi ne manquera pas de s'emparer, et d'où il pourra menacer la côte opposée, la tenir dans des alarmes continuelles, et conserver très-long-tems une offensive très-incommode.

Quoique les ouvrages à construire pour protéger les rades de Hampton, de la Delaware, de New-York, et le havre de Newport, soient compris dans la première classe, et regardés comme très-nécessaires, on ne se presse pas de les achever. Dans les circonstances actuelles, cette sécurité ne paraît pas téméraire : il vaudrait pourtant mieux ne pas s'y abandonner. On est même surpris que le gouvernement fédéral partage, à cet égard, l'incurie de la nation. On fait des projets de forteresses, afin de se dispenser, le plus qu'il est possible, du service des milices ; et, dès à présent, on se comporte comme si ces remparts étaient élevés partout, de manière que la république n'a réellement ni murailles ni armées, car on ne peut pas donner ce nom aux cadres que l'on conserve en tems de paix, et dont la totalité n'excède pas 6,000 hommes. Quelques places fortes de l'Europe exigeraient, en tems de guerre, une garnison plus nombreuse.

Cet état militaire, si faible en apparence, est cependant le plus considérable que le gouvernement fédéral ait eu jusqu'à présent. Immédiatement après la guerre de la révolution, il n'était que de 800 hommes : deux ans après il fut porté à 1,500, et ne reçut aucune addition jusqu'en 1790, époque de la nouvelle constitution. La force militaire fut réduite alors à un régiment d'infanterie et un bataillon d'ar-

tillerie, formant un total de 1,216 hommes : on comptait sur les milices pour la défense des frontières. Quand la révolution française ébranlait l'Europe, l'Amérique même sentit le contre-coup de cette commotion politique, et crut devoir augmenter sa force armée : en 1794, les troupes régulières de cette immense contrée s'élevaient à 6,000 hommes; mais, en 1796, cette force parut superflue ou dangereuse pour la liberté; elle fut réduite à 3,000 hommes.

Cet état de choses changea bientôt, au point que l'on tomba dans l'excès opposé. Le gouvernement fédéral, non moins effrayé que ceux de l'Europe, renonça pour le moment à ses ombrages ordinaires, et ne craignit pas d'accorder au pouvoir exécutif la faculté de disposer de toutes les forces de la nation : en cas de besoin, le président aurait pu rassembler une armée de plus de 100,000 hommes. Mais les discussions avec la France furent terminées à l'amiable, et l'immense déploiement des forces de la nation fut réduit, comme auparavant, à 3,000 hommes. Cependant des améliorations furent préparées à cette époque; le corps du génie fut constitué, et l'école militaire de West-Point reçut sa première organisation (1). Ces institutions et leurs heureux effets suffiraient pour rendre la mémoire de Jefferson précieuse à ses concitoyens, quand même il n'aurait pas d'autres titres à la reconnaissance publique.

Deux manufactures d'armes nationales suffisent pour approvisionner les arsenaux de toutes les armes portatives dont on peut avoir besoin pour l'armement des milices : l'une est à Springfield, dans l'état de Massachussets, et l'autre à Harpersferry, en Virginie. Chacune fabrique environ 15,000 armes par année. Le gouvernement n'a point de fonderies de bouches à feu : les établissemens particuliers fabriquent toutes celles qui lui sont nécessaires. A

(1) Voyez des détails sur cette école dans notre 10e numéro.

l'exception des armes portatives, l'industrie particulière est chargée de pourvoir à tous les besoins de la guerre. Onze arsenaux sont distribués entre les états de l'Union, en raison de la facilité des communications et des transports, afin que les milices puissent être armées le plus promptement possible, dans les cas où les dangers de la patrie l'exigeraient.

L'armée régulière, ou pour mieux dire, les cadres de cette armée, réduits à 6,000 hommes effectifs, sont composés de quatre régimens d'artillerie; tout le reste est de l'infanterie : aucun corps de cavalerie n'est entretenu en tems de paix. L'artillerie, divisée en petits détachemens distribués le long des côtes, est chargée de la défense des frontières maritimes : l'infanterie est moins disséminée. Comme elle est placée sur la frontière de l'ouest et destinée à contenir les Indiens non soumis, l'expérience a fait voir que des corps de troupes un peu nombreux étaient plus utiles qu'un grand nombre de faibles détachemens, et qu'il fallait occuper le territoire des sauvages, au lieu de se tenir sur la défensive dans son propre pays : en un mot on a reconnu que les maximes générales de stratégie étaient applicables aux guerres contre les peuplades non civilisées, aussi bien qu'aux plus brillantes campagnes où les sciences des peuples policés ont exercé toute leur influence sur l'art des combats.

L'artillerie des États-Unis est actuellement pourvue des meilleurs moyens d'instruction. En sortant de l'école de West-Point, les jeunes officiers sont envoyés à l'école d'application établie au fort Monroë en Virginie, où les quatre régimens d'artillerie passent successivement, pour s'exercer dans toutes les parties du service. Ce n'est qu'après un séjour de deux ans dans cette seconde école, que les jeunes officiers sont attachés à un régiment.

Si les milices nationales étaient bien organisées, et toujours prêtes à se réunir au premier signal, cette force serait plus que suffisante pour la sûreté de l'état; mais, jusqu'à présent, aucun des moyens que l'on a tentés pour engager les citoyens à se réunir et à s'exercer au maniement des armes, et à se mettre en état de concourir plus efficacement à la défense de la patrie; aucun acte du congrès ou de la législature de chaque état, n'a rien produit de satisfaisant. Pour faire connaître les obstacles qui retardent la création de cette partie essentielle et principale d'une armée républicaine, nous n'avons rien de mieux à faire que de citer quelques extraits d'une lettre du colonel Pickering de Salem, dans laquelle cet officier, d'après l'invitation du ministre de la guerre, expose ses vues pour l'amélioration du système de milice des États-Unis.

« Le secrétaire de la guerre est d'avis qu'une milice bien organisée et disciplinée est la seule force publique qui convienne aux peuples libres : certes, les États-Unis ne justifient point cette opinion. Jamais notre pays n'offrira l'imposant spectacle de toute une population virile instruite et disciplinée, prête à combattre sans désavantage les troupes régulières qui leur seraient opposées. J'ose même affirmer qu'un tel ordre de choses est impossible chez nous. Quiconque a lu les dépêches officielles de Washington, adressées au premier congrès pendant la guerre de l'indépendance, a dû remarquer qu'en accordant trop de confiance aux milices, et en s'obstinant à n'employer qu'un trop petit nombre de troupes régulières, la république a été plus d'une fois amenée jusque sur le bord de l'abîme. Une milice, telle qu'on la conçoit, est un être imaginaire, et n'exista jamais; je ne crains pas de le répéter.

» En 1777, l'Angleterre, craignant que la France ne profitât du moment où les îles britanniques étaient sans

défenseurs, pour y tenter une descente, parvint à former des corps de milice, à les instruire, à les discipliner; mais ces milices n'étaient point une levée en masse : l'Angleterre et le pays de Galles n'avaient fourni que 31,000 hommes. Il fallut, pour en faire des soldats, les enrôler pour trois ans; les retenir sous les armes au moins un mois pendant chacune des trois années; leur donner d'excellens instructeurs tirés des troupes réglées, et, si je ne me trompe, les *dépayser* et les envoyer dans des lieux où ils ne fussent occupés que de l'apprentissage auquel ils étaient soumis. Ils étaient traités à tous égards comme les troupes régulières; leur habillement et leur équipement étaient uniformes.

» Depuis que le peuple romain a terminé sa brillante carrière, on n'a vu de véritable milice que dans la Suisse. Cette république, environnée de voisins puissans, ne peut se passer d'armer et d'aguerrir tous ses citoyens, et de les faire concourir à la défense commune. Mais les États-Unis sont dans une position bien différente, et n'ont pas, à beaucoup près, les mêmes besoins. Le tems approche où l'on y comptera plusieurs millions d'hommes en état de porter les armes : est-il des circonstances où la patrie puisse les appeler tous à la fois à son secours? Sur le continent américain, ils ne voient autour d'eux que des états dont ils n'ont rien à redouter, et loin que la sécurité dont ils jouissent en ce moment puisse s'affaiblir à mesure que leurs voisins deviendront plus forts, tout leur garantit au contraire une supériorité qui croîtra sans cesse.

» Les milices doivent être chargées de faire exécuter les lois, quand les obstacles qui empêchent qu'on ne leur obéisse ne peuvent céder qu'à la force : on peut les armer contre une insurrection populaire ou contre une invasion. Les deux premiers objets n'exigent pas une instruction militaire poussée bien loin; la résistance à l'exécution des lois

n'est à redouter que de la part d'hommes sans instruction, et qui ne peuvent être d'habiles tacticiens. Dans les grandes villes, on a tout ce qu'il faut pour les cas très-rares où la force est appelée au secours des lois : des citoyens se réunissent et forment une garde vigilante et protectrice, digne de la confiance des magistrats et des habitans. Ces corps de milices d'élite acquièrent, à peu de frais et en peu de tems, le degré d'instruction qui leur convient; ils sont ordinairement composés de jeunes gens qui ont du goût pour les exercices militaires, et qui sont jaloux de s'y montrer à leur avantage. Dans les lieux où ce service volontaire ne suffirait pas, je crois qu'il ne serait pas difficile d'engager la jeunesse à contracter l'obligation d'entrer pendant un tems assez court (deux ans, par exemple,) dans des corps dont la composition et le service seraient imités des gardes urbaines de nos grandes villes. Les armes seraient tirées des arsenaux; chaque milicien recevrait une somme fixée pour se faire faire un uniforme simple et militaire, sans galons d'or ou d'argent, sans plumet de deux pieds de haut. A la fin de leur engagement, après une revue d'inspection, les miliciens qui auraient bien fait leur service, et dont l'instruction serait jugée suffisante, conserveraient leur arme et leur uniforme, et seraient congédiés. Tant qu'ils seraient au corps, on n'aurait pas besoin de leur recommander de tenir leur arme en bon état; ils en prendraient soin comme de leur propriété; les conseils de l'intérêt privé sont mieux suivis que les ordres d'un chef.

» Il ne serait peut-être pas facile de trouver sur-le-champ assez d'instructeurs pour tous les corps de milice d'élite que l'on aurait à former : cependant nos dernières campagnes ne nous ont pas enlevé tous les soldats capables de bien enseigner aux autres ce qu'ils ont si bien pratiqué

eux-mêmes. L'armée active et l'école militaire de West-Point viendraient aussi à notre secours. Au reste, l'exécution de ces sortes de projets est un fruit du tems ; on attendrait l'époque de la maturité, et, dans l'intervalle, on ne serait pas plus mal que nous ne sommes en ce moment, grâces à l'extravagante prétention d'exercer et de soumettre à la discipline toute la population en état de porter les armes.

» Parmi les exercices des miliciens, on se garderait bien d'omettre ceux qui forment d'habiles chasseurs. Dans les anciens établissemens, le gibier a presque totalement disparu, de manière que les habitans ont renoncé à la chasse. Ce serait là principalement que les jeunes miliciens devraient tirer au blanc, et brûler beaucoup de poudre, afin d'apprendre à l'épargner en tems de guerre.

» Quelques-unes des compagnies d'élite de Massachussets font annuellement quelque séjour dans un camp d'exercice. Cette pratique est excellente, et je voudrais qu'elle fût adoptée par les compagnies que je propose : le gouvernement serait chargé de tous les frais de campement; on choisirait des emplacemens salubres, d'un abord facile, où les provisions fussent abondantes; les soins donnés à l'instruction ne feraient pas négliger ceux de la santé des miliciens, ni même les agrémens compatibles avec les devoirs militaires et le régime des camps.

» Ce qui a si bien réussi en Angleterre n'aurait certainement pas moins de succès en Amérique. Je ne crains pas même de réduire à deux ans l'instruction de nos milices, en y consacrant seulement un mois par an; mais je voudrais que ce tems fût partagé en deux quinzaines; on serait encore plus assuré de le mettre entièrement à profit. Je voudrais aussi que le service du milicien ne commençât qu'à vingt-cinq ans, et qu'il finît à trente ans : c'est plus

qu'il ne faut. Quant au mode d'instruction que l'on n'a pas encore abandonné, je sais, par une longue et pénible expérience, ce qu'il est en état de produire. J'y ai perdu mes soins et mon tems; prétendre donner, en quatre jours, de véritables connaissances militaires à une masse d'hommes sans organisation, et par conséquent sans discipline, est une erreur si étrange, qu'on ne conçoit point comment elle a pu durer aussi long-tems. L'instruction que l'on croit avoir répandue par ce moyen est tout-à-fait illusoire : mais ce qui ne l'est pas, ce sont les tracasseries, les amendes, les mauvais effets d'une suspension de travail à laquelle un million d'hommes est condamné pendant quatre jours, sans que l'utilité publique en soit le dédommagement. Je ne puis trop insister sur ce point; tant que les milices ne seront pas organisées, formées en compagnies et en régimens, il n'y aura point de véritable instruction; et loin que l'esprit militaire se forme, il ne pourra que dégénérer. »

Ces observations sont très-importantes, même ailleurs qu'aux États-Unis et sur le continent américain. En nous bornant à ce qu'elles nous apprennent sur les forces militaires de la plus ancienne république de ce continent, nous remarquerons que les grandes améliorations méditées et préparées par le pouvoir exécutif sont encore accueillies assez froidement dans ce pays, où l'autorité publique tient toute sa puissance de l'esprit national. De là ces hésitations, cette marche incertaine, cette lenteur si peu d'accord avec l'activité que le même peuple manifeste dans toutes ses autres entreprises.

En effet, si l'on considère les travaux que ce peuple a terminés depuis que la paix lui a permis de s'en occuper sans interruption, on sera tenté de croire que la population tout entière leur a consacré ses ressources et ses bras. Les défrichemens se multipliaient; de nouvelles

manufactures s'élevaient ; le commerce prenait une prodigieuse extension ; les traces de la guerre ont disparu ; le Capitole est relevé ; les anciennes cités s'étendent et s'embellissent ; des villages sont transformés en villes opulentes. Le spectacle d'une prospérité dont toutes les sources coulent avec une si grande abondance, est plein de charmes et de consolation : on se livre à l'espoir que tous les peuples atteindront successivement le même degré de bonheur.

Jusqu'à présent, ce sont les canaux qui ont opéré aux États-Unis les merveilles les plus étonnantes. On estime que l'Angleterre a dépensé 320 millions dans l'espace d'un demi-siècle , pour établir des voies navigables entre toutes ses provinces, toutes ses villes manufacturières, tous les lieux qui peuvent alimenter le travail. C'est au moyen de ce système complet de navigation intérieure, que l'agriculture et l'industrie de la Grande-Bretagne sont arrivées au *maximum* de ce qu'elles sont en état de produire. Les États-Unis ne peuvent s'occuper encore d'un système de navigation qui s'étende à tout leur territoire ; avant de concevoir ce vaste projet, il faut conquérir à la civilisation des peuplades qui la repoussent ; porter successivement jusque sur les côtes de l'Océan Pacifique une population nouvelle, des arts, et principalement ceux qui sont nécessaires à l'agriculture et aux constructions. On a dû se borner, quant à présent, aux communications entre les fleuves et les lacs , entre les côtes et les états de l'ouest, au-delà de la chaîne des Alléghanys. Frappés des immenses avantages que procurera la jonction de l'Ohio avec le lac Erié , dont les eaux communiquent actuellement avec celles de l'Océan Atlantique, les ingénieurs réclament avec chaleur l'achèvement de ce travail , qui est d'une importance incalculable pour la nation , sous les rapports commerciaux , militaires et politiques : aucune autre voie navigable, aucune route ne peut être comparée à ces grands canaux.

Afin de les rendre encore plus utiles, on perfectionnera la navigation de l'Ohio et de quelques-uns de ses affluens; on creusera un chenal dans les bas-fonds de Muscle; les chutes de Louisville seront franchies par un canal latéral, etc. On présume que ces améliorations pourront être obtenues à peu de frais. Quoiqu'elles ne soient encore qu'en projet, comme on a la certitude qu'elles ne seront pas remises à une époque fort éloignée, les états de l'ouest ressentent déjà l'influence qu'elles exerceront un jour : lorsqu'elles seront finies, tout se trouvera disposé comme si les travaux avaient été exécutés par la génération précédente. Il n'y a presque plus de différence, quant à la manière de vivre, l'aisance et même les recherches du luxe, entre l'habitant des anciens états sur les côtes de l'Atlantique et le colon établi depuis peu sur les bords du Kentucky ou du Ténessée. On dirait qu'une circulation rapide et non interrompue a tout ramené à l'uniformité; ce qu'on ne voit que très-rarement dans des états beaucoup plus anciens et moins étendus.

En même tems que l'on continue avec ardeur la construction de ce grand ouvrage, on commence l'exécution de plusieurs autres projets. Un canal, entre le Potomack et l'Ohio, va procurer aux états du centre une partie des avantages dont le canal du lac Erié fait jouir les états du nord. Une route est tracée entre Washington et la Nouvelle-Orléans, ville qui ne cessera de s'accroître, jusqu'à ce que le bassin du Mississipi soit entièrement peuplé, embelli par les arts de l'homme, couvert de cités florissantes. La population qui doit couvrir cette terre privilégiée sera, un jour, plus nombreuse que celle de l'Europe toute entière; le fleuve ou le plus considérable de ses affluens sera joint à l'Océan Pacifique; alors, la position de Constantinople, si vantée aujourd'hui, ne sera pas comparable à celle de la Nouvelle-Orléans.

La nature du gouvernement fédératif embarrasse quelque peu l'exécution de ces grands projets. Déjà des discussions animées ont eu lieu dans le congrès ; on a cherché dans la constitution les limites de l'autorité centrale, et les droits de chacun des états de l'Union. Ces débats sont heureusement terminés, relativement aux points les plus importans ; on s'accordera sans peine sur tous les autres. Les plans et les devis de plusieurs autres grands canaux sont arrêtés ; il s'agit d'une jonction entre l'Alléghany et la Susquehannah, entre la rivière James et la Kenhawa, entre le lac Champlain et le fleuve Saint-Laurent.

Le canal du Potomack doit aboutir à Pittsbourg, sur l'Ohio ; sa longueur totale sera d'environ 564 kilomètres ; il s'élevera jusqu'à 700 mètres de hauteur, et descendra à l'ouest des montagnes d'environ 470 mètres. Le point de partage est placé plus haut que dans aucun des canaux construits jusqu'à présent. Celui du canal du lac Erié n'est qu'à 236 mètres de hauteur. L'Ohio est toujours le but de ces projets : celui que l'on a formé pour joindre cette rivière à la Chesapeake par la Susquehannah, a reçu l'approbation de tous les états qu'il traverse ; mais on prévoit quelques réclamations de la part des actionnaires du grand canal et de l'état de New-York. Quant à la jonction de la rivière James avec la Kenhawa, et par conséquent avec l'Ohio, les états du sud se réuniront à ceux du centre pour demander que l'on mette incessamment la main à l'œuvre.

Les ingénieurs ont encore proposé de faire communiquer la Delaware avec le port de New-York ; un autre canal, entre la baie Barnstable et celle de la Buse ; et enfin la jonction de Weymouth et de Taunton. Tel est le résultat des reconnaissances faites, jusqu'à présent, dans les lieux où il est possible de former des compagnies pour exécuter les travaux projetés, car les canaux et les routes sont laissés à l'entreprise ; les gouvernemens particuliers des différens

états ne se réservent que la surveillance. Nous ne dirons rien des embranchemens que ces voies peuvent recevoir ; les rapports des ingénieurs n'en parlent point, mais on sait que le canal de l'Hudson au lac Erié en a déjà reçu plusieurs. Mais quand même tout le territoire des États-Unis serait subdivisé par des canaux en îles très-petites et innombrables, et couvert, pour ainsi dire, d'un réseau de voies navigables, on ne serait point dispensé d'y construire des routes. Le froid rigoureux des hivers y couvre de glaces les côtes et les baies jusqu'à la latitude de Naples, de Lisbonne et même de Palerme : la navigation intérieure peut être suspendue assez long-tems. Quoiqu'on ait fait sur l'Hudson des essais assez heureux, pour ouvrir aux bateaux à vapeur un passage au milieu des glaces, on ne peut espérer que ce procédé s'étende à toutes les rivières et à tous les canaux. La correspondance et les voyages seraient donc exposés tous les ans à de fâcheuses interruptions, si l'on manquait de moyens de transport par terre.

Jusqu'à présent les États-Unis ont manqué de routes solides, quoiqu'elles soient toutes à péage et bien entretenues. On s'est borné, la plupart du tems, à débarrasser le sol des obstacles qui auraient arrêté les voitures, et à creuser des fossés pour l'écoulement des eaux. Quant au tracé on s'en est fort souvent rapporté à des ingénieurs sans instrumens, mais guidés par un instinct qui ne les trompe jamais; ce sont les troupeaux de bisons. Ces animaux réussissent à merveille à découvrir, dans les montagnes, les passages les moins élevés, les sentiers les plus commodes : et comme les chemins qu'ils suivent dans les forêts sont aussi battus et deviennent aussi fermes que ceux d'un pays peuplé et civilisé, l'homme n'a presque rien à faire pour approprier ces voies à ses besoins, et y faire passer ses chariots. C'est aux bisons que l'on doit, en très-grande partie, la route de Cumberland au Kentucky, l'une des plus fréquentées des

États-Unis. On ne sera donc point surpris d'apprendre que, dans ce pays où la main-d'œuvre est extrêmement chère, la construction d'une route ne coûte que 600 dollars par mille, ou 2 fr. et 2 c. par mètre de longueur. Comme les péages sont modérés et fixés avec équité, les voyageurs paient sans répugnance. « La législation des routes est si bien entendue en Amérique, dit un ingénieur français, qu'on peut la regarder comme parfaite; aussi ce pays sera bientôt le mieux percé, et, par cette raison, le plus civilisé et le plus homogène, malgré les barrières naturelles qui séparent les différens états, et les rendaient d'abord presque étrangers les uns aux autres. » Des compagnies se forment; les capitaux abondent; d'habiles ingénieurs, dont plusieurs sont déjà sortis de l'école de West-Point, sont chargés de la direction des travaux; tout se fait avec ordre et continuité, et le tems jugé nécessaire pour terminer chaque entreprise est le plus souvent devancé.

L'introduction des chemins de fer, en Amérique, doit amener à sa suite un changement considérable dans les projets ultérieurs sur les canaux et les routes. La grande et décisive épreuve qui va être faite de Baltimore à l'Ohio pourra être comparée au premier voyage d'un bateau à vapeur; elle fixera une époque dans l'histoire de l'industrie et du commerce. Le nouveau mode de transport satisfait mieux que tout autre aux besoins d'une population active, répandue sur un vaste territoire, et qui est encore dans la nécessité de se pourvoir, à de grandes distances, de plusieurs objets de consommation dont il lui serait trop pénible d'être privée. La route entre Washington et la Nouvelle-Orléans sera, tôt ou tard, transformée en chemin de fer: ce sera par ces voies que les journaux circuleront avec une rapidité qu'ils ne peuvent avoir encore dans ce pays, qui compte à peu près autant de lecteurs que d'habitans. Un grand nombre de voyageurs préféreront les chemins de

fer aux bateaux à vapeur, malgré toutes les commodités que l'industrie américaine a réunies dans ces embarcations. Ces avantages, bien sentis et bien appréciés, vont faire naître une multitude de projets; les spéculateurs sont avertis par ce qui s'est passé à Baltimore. Cette ville éprouvait depuis quelque tems les atteintes du mouvement qui fait refluer le commerce vers le grand canal du lac Érié : il fallait qu'elle se procurât de nouvelles ressources, qu'elle ouvrît avec les états de l'intérieur de nouvelles communications préférables à celles qui sont actuellement en usage ; et voilà que les chemins de fer viennent se présenter ! Dès que le prospectus fut répandu, tout fut bientôt prêt pour une prompte exécution. La compagnie qui s'est formée compte parmi ses actionnaires les plus notables citoyens de la ville, et leur a confié la direction de l'entreprise. La nouvelle route assurera, dit-on, pour très-long-tems, une supériorité incontestable dans le commerce des grains : elle recevra l'excédant des moissons si abondantes sur les bords de l'Ohio ; les états qui cultivent les terres les plus fertiles, et dont la prospérité va toujours croissant, préféreront, pour établir leurs relations commerciales, une voie qui réunit la célérité à l'économie. La contrée qui sentira le mieux ces avantages contient déjà une population de deux millions d'habitans : on y comprend les états de Kentucky, de l'Ohio et d'Indiana, ainsi que plusieurs comtés de la Virginie, de la Pensylvanie et du Maryland.

On peut reprocher aux chemins de fer la facilité que trouverait un ennemi qui aurait envahi le pays, d'y faire promptement de grands dégâts, en détruisant les communications les plus importantes; mais les États-Unis peuvent ne pas tenir compte de cette considération. On a dit avec raison que les fortifications qui leur conviennent le mieux, sont de bonnes routes très-multipliées qui donnent à leurs milices les moyens de se rassembler promptement, pour

se porter sur les points attaqués. On voit par l'exposé rapide que nous venons de faire, que les travaux publics y sont dirigés avec sagesse; qu'ils avancent avec plus ou moins de rapidité, selon le mobile qui leur imprime le mouvement; que les travaux civils, confiés à l'intérêt particulier, s'y tiennent constamment au niveau des besoins des fabriques et du commerce, et que ceux qui sont demandés ne se font pas attendre long-tems. Tout est donc en faveur du travail productif, dans un pays organisé comme les États-Unis; les lois, l'action du gouvernement et l'esprit public concourent à exciter son activité, et l'environnent de moyens de succès.

Afin que l'industrie et les entreprises commerciales trouvent constamment à leur portée tous les secours qu'elles peuvent réclamer, les banques sont très-multipliées dans chacun des états de l'Union. Ces établissemens obtiennent sans difficulté la sanction de l'autorité publique, et sont soumis à son inspection. Lorsqu'ils ont été constitués, ou, comme on dit, formés en corporation (*incorporated*), ils doivent tenir des états que l'on puisse toujours consulter, et où leur situation soit aperçue d'un coup-d'œil : leurs statuts règlent la forme de ces états. Dans la Nouvelle-Angleterre et à New-York, il paraît que l'émission des billets des diverses banques s'élève à 48,000,000 de dollars (258,720,000 fr.).

Un autre genre d'établissement aux États-Unis, et que l'on peut imiter partout, ce sont les grandes compagnies industrielles. Pendant la dernière session législative de l'état de Massachussets, on autorisa neuf banques, deux compagnies d'assurance et huit sociétés manufacturières. Quelques-unes de ces nouvelles banques n'ont pas plus de 240,000 fr. de fonds, et, par conséquent, elles ne peuvent avoir un grand nombre d'actionnaires, ni faire circuler des billets pour une somme considérable. Il n'en est pas ainsi

des sociétés manufacturières ; celle de Merrimae a un capital de plus de six millions de francs, et une autre se présente avec plus de trois millions. Comment l'Amérique du Nord peut-elle suffire à tant d'entreprises simultanées, rassembler des capitaux si prodigieux? C'est une question du plus haut intérêt, à laquelle les écrivains qui ont parlé de ce pays ne nous ont pas encore mis en état de répondre. Quoi qu'il en soit, il faut bien que les associations et les entreprises que l'on y fait soient profitables, puisqu'elles se multiplient de jour en jour. Des fortunes colossales s'élèvent rapidement; mais, à chaque succession, l'égalité des partages les subdivise, parce que les familles sont nombreuses et qu'il n'y a presque point de célibataires. Ainsi, comme les grandes fortunes privées sont très-rares aux États-Unis, toute entreprise qui exige une somme considérable de capitaux ne peut être exécutée que par association. En Amérique, aussi bien qu'en Angleterre, les procès sont ruineux ; et comme les difficultés de ce genre se rencontrent plus, en général, dans les petites spéculations que dans les grandes, on préfère confier ses petits capitaux à une compagnie que de les employer dans des spéculations privées.

Aux États-Unis, les lois relatives à l'usure varient beaucoup. Dans l'état de Massachussets, l'usure était poursuivie avec tant de rigueur, que les manufactures en ont profité. Avant 1815, il était défendu, sous des peines sévères, de prêter à plus de 6 p. %. Cette législation est adoucie maintenant ; mais le meilleur moyen de remédier à l'usure est la formation des compagnies, surtout dans les petits états où la publicité est plus réelle et plus prompte.

En comparant le commerce des États-Unis à celui de la Grande-Bretagne, d'après l'*Annual Register* et les documens officiels publiés par ordre du Parlement, on est conduit à des résultats très-curieux : nous allons les exposer sommairement.

Observons d'abord que les Américains comptent leur année commerciale du 30 septembre au 1er d'octobre de l'année suivante. Ainsi, leur année 1825 comprend neuf mois de 1826. En Angleterre, le commerce se conforme à l'usage civil, et commence son année au 1er de janvier. Suivant le calcul américain, la valeur des importations dans les États-Unis fut, en 1825, de 96,340,075 dollars, ou 518,973,000 fr.; les exportations s'élevèrent à 66,944,745 dollars, en denrées du pays, et 32,590,643 dollars, en productions étrangères ou objets de fabriques; en tout 99,534,788 dollars, ou 526,492,000 fr. Dans le même espace de tems, les importations des Royaumes-Unis s'élevèrent à 1,059,300,000 fr.; mais il faut observer que cette année fut tout-à-fait hors de règle, et que les spéculations y prirent tout d'un coup une extension qui devait amener une crise. En 1823, l'importation ne fut évaluée qu'à 730,300,000 fr., et il ne faut pas oublier que l'estimation officielle est toujours au-dessus de la valeur réelle. L'exportation correspondante à cette importation s'éleva, suivant les rapports officiels, à 1,352,052,000 francs, dont 220,000,000 fr. en produits des colonies, et 510,300,000 fr. en produits des fabriques anglaises; mais la valeur déclarée n'était que de 932,057,000 fr. Si on suppose que la population des États-Unis est la moitié de celle de la Grande-Bretagne, ce qui ne s'éloigne guère de la vérité, on en concluera qu'en raison de la population, le commerce anglais est au-dessous de celui des États-Unis; ainsi, les sages lois de ce peuple né d'hier, et son activité jointe à l'étendue et à la fécondité de son territoire, ont pu l'élever même au-dessus du niveau d'une nation ancienne qu'aucun peuple européen n'a jamais pu atteindre dans la carrière industrielle et commerciale. On peut juger d'après cela des superbes bénéfices réservés au peuple des États-Unis. Aussi ce n'est pas des souvenirs du passé dont s'enor-

gueillissent leurs habitans ; mais des prospérités indéfinies que l'avenir leur prépare et vers lesquelles ils s'avancent à grands pas.

On voit avec satisfaction que la majeure partie du commerce des États-Unis prend la route des ports de la Grande-Bretagne, ou qu'elle en est sortie. Les importations faites par les vaisseaux anglais s'élèvent à 36,000,000 de doll., et les exportations à 35,000,000. Les relations avec les Indes Occidentales et le reste de l'Amérique n'ont pas, à beaucoup près, la même importance ; le Mexique y est pour 6,470,144, la Colombie pour 2,239,255, Haïti pour 2,054,615. A Cuba, l'exportation est de 5,000,000, et ce que les États-Unis en tirent n'est estimé qu'à 500,000 dollars ! Au Mexique, les Américains ont des relations plus étendues et plus lucratives que celles des Anglais ; à Haïti, les deux nations sont à peu près sur la même ligne ; mais à Cuba, le commerce des États-Unis surpasse celui que la Grande-Bretagne fait avec toutes les Indes Occidentales.

La marine marchande de la fédération est encore plus considérable, en raison de la population, que le commerce extérieur qu'elle sert : ses accroissemens prodigieux ne permettent pas de douter que cette république n'occupe un jour le premier rang parmi les puissances maritimes. Au commencement de 1825, la marine des États-Unis comptait 1,389,163 tonneaux, et celle de l'empire britannique s'élevait à 2,542,216 tonneaux, y compris ses colonies. Les Anglais l'emportent beaucoup, quant au nombre des vaisseaux ; mais en comparant ce nombre à la population de chaque état, ce sont encore les Américains qui occupent le premier rang. Remarquons de plus que c'est presque uniquement au moyen de leurs propres vaisseaux que les Américains entretiennent leur commerce avec les autres nations ; les vaisseaux étrangers n'y entrent guère que pour un dixième. En 1824, il sortit des ports des États-Unis un

nombre de navires américains dont le tonnage s'élevait à 1,841,120 tonneaux, tandis que la totalité des navires étrangers, dont les deux tiers étaient anglais, ne formaient pas plus de 187,007 tonneaux. Si l'on met les Anglais à part, pour ne comparer les Américains qu'aux autres nations, on trouvera que, pour un navire étranger qui entre dans les ports des États-Unis, il part vingt-cinq navires américains pour le commerce d'exportation. Quelques fausses mesures par lesquelles le gouvernement central de la fédération a cru affaiblir le commerce anglais, et les représailles dont le gouvernement de la Grande-Bretagne a fait un légitime usage, ont tourné au détriment de la navigation des Américains ; ils fréquentent moins les Antilles anglaises, à l'exception de quelques entrepôts dont ils ne peuvent se passer ; mais ces discussions ne peuvent pas se prolonger, et les deux puissances ne tarderont pas à s'entendre.

L'ardeur des Américains pour la navigation et pour les entreprises commerciales est sans doute, au moins en partie, l'effet de leurs lois sur cet objet spécial ; mais avant que ces lois pussent exercer de l'influence, les colons anglais manifestaient déjà les dispositions qu'ils ont développées par tous les moyens dont ils ont dérobé le secret à leur ancienne métropole. Aujourd'hui, l'impulsion est tellement forte, qu'il suffit de ne pas la contrarier pour qu'elle amène des résultats extraordinaires, à l'aide d'une population toujours croissante. Les Anglo-Américains se ressentiront toujours de leur origine : une autre nation, avec les mêmes ressources, n'aurait pas fait ce que les États-Unis continuent à faire avec tant de grandeur. Les nations ont leur caractère aussi bien que les individus : celui du peuple des États-Unis est une activité native qui sait tirer parti des dons que la nature lui a prodigués, qui crée l'abondance, puis la richesse, puis se plaît à l'augmenter par des moyens qui lui font sentir l'étendue de ses facultés et de son pou-

voir. Mettez un autre peuple sur un sol aussi vaste et aussi fertile, il se reposera sur la nature du soin de pourvoir à sa subsistance; il croira n'avoir besoin que de peu de travail, prendra du goût pour la dissipation ou le repos, et vivra misérable. Remarquons toutefois que les habitans de la fédération ne sont pas tous d'origine anglaise; mais après les enfans d'Albion, la plus grande partie de la population du nord de l'Amérique est sortie de l'Allemagne, excellente pépinière pour former des colonies. Les Anglais eux-mêmes reconnaissent aujourd'hui qu'ils ont un peu perdu, au sein des richesses, de leur ancienne activité, de leur persévérance, de leur amour de l'ordre, et que c'est chez les Allemands que l'on retrouve ces qualités si précieuses.

Les documens que nous avons employés sont extraits principalement de l'*Annual Register,* et du rapport des ingénieurs sur les travaux et les routes des États-Unis, rédigé par M. Gallatin. L'*Annual Register* ne contient presque aucune notion sur les finances de l'état, soit que les rédacteurs n'aient pas encore eu le tems de recueillir les matériaux d'une notice sur cet objet, soit qu'ils aient pensé que leurs compatriotes s'en occupent peu, qu'ils se contentent de savoir que le gouvernement est économe, et que l'administration des deniers publics, surveillée par les représentans de la nation, mérite la confiance des citoyens. L'attention générale se dirige vers d'autres objets plus importans; on s'occupe, et non pas en pures spéculations, des sources de la prospérité publique et privée : on travaille encore plus que l'on n'écrit.

(*London Magazine.*)

Souvenirs de l'Italie.

N° III (1).

SOIRÉE CHEZ LA SIGNORA D***. — LES DEUX ANTIQUAIRES. — L'IMPROVISATRICE. — L'INNAMORATA. — UN JEU INNOCENT. — DE LA BOURGEOISIE EN ITALIE ET EN ANGLETERRE.

Quand la cérémonie de ma présentation fut terminée et que mon nom, décliné à tous les assistans, eut vingt fois fatigué mon oreille et les leurs, je trouvai enfin le tems et la liberté d'examiner le cercle qui m'entourait. Après m'avoir rendu le premier salut, chacun s'était reculé successivement vers la muraille, et un espalier que je pouvais facilement passer en revue invitait mes regards et mon examen.

Le premier qui rompit le silence et fixa mon attention, fut un homme jeune encore, chirurgien par état, érudit par goût, élève du fameux abbé Féa, et qui, d'un ton décisif, recommença les longs commentaires sur les Romains antiques, interrompus par mon arrivée. Il parlait doctement et longuement de l'édition d'*Horace* publiée par son maître, de ses élucubrations sur Winckelmann, sur les inscriptions du Panthéon et le port d'Ostie : je l'écoutais avec toute la déférence que commandait son air imposant. Cependant, un abbé maigre et de grande taille, presque caché dans l'embrasure d'une fenêtre, laissait de tems à autre échapper un ironique sourire : et, dès que le dissertateur reprit un moment haleine, l'abbé saisissant

(1) Voyez la première lettre dans le numéro 24, et la deuxième dans le numéro 26.

l'occasion favorable, entama *ex abrupto* une invective véhémente qui me révéla l'ennemi juré de Féa, le disciple de Nibby, et le champion des opinions nouvelles sur le temple de Pollux devenu le temple de la Paix. Le combat commence : les gladiateurs antiquaires le soutiennent avec acharnement; et la maîtresse de la maison, se tournant de mon côté, me fait remarquer que, dans le bon tems, ces choses n'arrivaient point, que l'orthodoxie régnait alors dans les affaires d'esprit comme dans les matières de foi, et que tout allait beaucoup mieux.

Cette interruption occasiona une armistice de quelques minutes entre les combattans. Trois ou quatre Anglais, récemment importés comme moi des rives de la Tamise, encouragés par ce silence momentané, s'approchant ou plutôt se glissant obliquement vers le groupe, commencèrent par les formules accoutumées de la pluie et du beau tems, mêlèrent à la conversation quelques saillies bien gauches, et mettant à contribution le bel-esprit de leurs valets et le bon ton de leurs postillons, donnèrent un échantillon comique de ce langage spécial qui leur est si familier sur le continent, et qui se compose de phrases anglaises parodiées en français, et de mots français parodiés en italien. A ces sublimes efforts, succédaient par intervalle le silence morne et la timidité hautaine de mes compatriotes : la signora cherchait à les ranimer ; elle épuisait tout ce que Rome, le Colysée, le Vatican, pouvaient offrir de questions intéressantes. Ces vaines tentatives de sa politesse échouèrent contre la mauvaise honte de ces messieurs : ils voyageaient pour faire comme tout le monde ; ils avaient vu ces merveilles pour remplir, selon les règles, leur rôle de voyageurs. Nulle admiration réelle n'échauffait leur ame ni ne vivifiait leurs discours. Bientôt les Italiens qui, par courtoisie, avaient cédé le champ libre aux étrangers, se trouvèrent relégués dans un coin de la

salle, et les Anglais, effrayés de leur position, reculèrent tristement jusqu'à l'extrémité opposée : madame, sa fille, les abbés, les antiquaires, tout leur faisait peur ; ils avaient peur, même les uns des autres ; et tous, dans le secret de leur ame, maudissaient cette coutume des peuples civilisés, qui oblige chacun des membres d'une réunion à contribuer pour sa part à l'amusement de tous, à fournir son contingent à la conversation, à jouer dans un salon un rôle actif et distinct. Ah ! combien ils regrettaient le *café des Mille Colonnes*, où l'on achète un plaisir indépendant, où l'on peut parler ou se taire, lire ou observer à sa guise !

Cependant on chuchotait, on attendait ; la signora D... redoublait de politesses ; les étrangers devenaient plus embarrassés et plus moroses. La conscience de leur gaucherie ajoutait encore à leurs peines secrètes, et donnait à leur visage une expression fort originale. Le silence et l'ennui s'emparèrent un moment de l'assemblée. Que faire? On n'avait ni glaces à l'italienne, ni punch à la française, ni thé à l'anglaise, pour chasser cette mélancolie générale, et rendre à nos Anglais l'usage de leurs sens et la liberté de penser et d'agir.

Ainsi chacun, ennuyé, embarrassé de sa personne, était devenu, grâce à l'intrusion des Anglais, à charge aux autres et à lui-même, quand la porte d'une chambre à coucher s'ouvrit, et livra passage aux deux nièces de la maîtresse de la maison. Bientôt une autre salle, mal éclairée, fut ouverte à son tour, et madame D... nous annonça qu'on allait faire de la musique. La plus âgée des deux nièces alla se placer devant le piano qui se trouvait dans la chambre mal éclairée. C'était une singulière personne que cette demoiselle. Son costume d'amazone ; ses traits plus mâles qu'expressifs ; ses sourcils noirs, froncés ; son front large, orné de boucles de cheveux bruns, tirant sur

le noir et jetés avec un grand désordre ; ses lèvres épaisses, animées d'un sang vif et d'une expression plus violente que gracieuse ; enfin, l'incarnat le plus prononcé se faisant jour à travers un teint basanné ; une taille haute, des proportions viriles, et les traces, faciles à remarquer, des progrès de l'âge et des menaces d'une maturité déjà voisine ; tout, chez la nièce de la signora, provoquait l'observation sans la satisfaire. Sa prononciation était brève et véhémente ; ses expressions négligées, impétueuses, répondaient à l'abandon et à la liberté de ses manières. Son costume, comme sa phraséologie, était fort peu en harmonie avec les convenances d'un salon et la délicatesse de ce goût raffiné, de cette élégance soutenue, que les personnes du plus haut rang ne possèdent pas toujours à Rome. Je ne pouvais me lasser de considérer la musicienne, quand elle laissa tomber ses doigts sur le piano avec une nonchalance et une négligence extrêmes, qui, chez une beauté du faubourg Saint-Germain, eussent paru le dernier période de l'affectation et de l'étude. Mais notre Romaine était sans art : à peine les accords aigus d'un piano discord se furent-ils fait entendre, elle partit d'un long éclat de rire. L'abbé s'était penché sur le dos du fauteuil qu'elle occupait, et les paroles mystérieuses qu'il avait prononcées avaient causé cette grande émotion de joie. On entoure l'abbé, on voudrait savoir le secret de sa conversation avec la nièce de la signora : il répète tout haut et avec une gravité pleine d'importance, le compliment fade qu'il vient de lui adresser. J'apprends, qu'en dernière analyse, c'est une *improvisatrice* que je vais entendre.

Viva! viva! s'écria-t-on de tous les coins de la salle ; *viva!* répétèrent plus faiblement nos Anglais perdus dans l'ombre. On pria, on supplia ; l'improvisatrice se laissa persuader sans beaucoup de peine. Il fut question alors de choisir pour elle un sujet d'improvisation. Chacun ouvrit

un avis différent : l'un des antiquaires eût préféré le panégyrique du *Temple de Pollux*; et l'autre celui du *Panthéon*. Les Anglais proposèrent *Alfieri, Dante, Rienzi, le Tasse*; les préjugés de ces dames repoussèrent obstinément tous ces grands noms. La maîtresse de la maison eût voulu que le choix tombât sur *Évandre*; il lui fallait quelque chose d'étrusque. Enfin, pour concilier tous les goûts, on s'arrêta sur le *Capitole*. C'était un beau sujet et je m'attendais à voir ses *fastes* immortels se dérouler devant moi, en des vers dignes de ce vieux sanctuaire de la gloire romaine. Hélas! je ne m'attendais pas à ce qui allait suivre, et j'ignorais que l'improvisation italienne fût un jeu d'enfant, une puérilité sans conséquence, un effort de mémoire, l'art de réunir des sons auxquels la raison n'attache aucun sens, enfin une opération qui n'a rien de commun avec l'esprit, avec l'imagination, avec la poésie.

L'improvisatrice se retourne, et d'un ton brusque : « A quoi comparerai-je le Capitole ? demande-t-elle.—Au phénix, à la mer, à l'Océan, à un aigle, à un laurier, à un œuf, à une couronne, répondirent tour à tour les antiquaires. — A une colombe, dit enfin un assistant. — *Una columba!* répéta l'assemblée avec admiration. *Per Bellona!* » On se tait, la dame accepte le défi avec enthousiasme ; chacun l'encourage et elle commence :

« Il Campidoglio è — com' una columba, » etc.

Le reste m'a échappé. Je me souviens seulement de la lenteur et du balancement du rhythme et du fonds même du parallèle qui consistait dans une comparaison des ailes du Capitole (*ale aperte e ferme*) avec les ailes de la colombe. On n'eût pas mieux dit dans un logogriphe ou une charade. Elle continue, et passe successivement en revue chacun des points de comparaison qui lui ont été imposés.

Les dilettanti, la tête penchée sur l'épaule gauche, puis sur l'épaule droite, admiraient avec extase ce tour de force qui me fatiguait étrangement. Quand une pause donnait aux auditeurs l'occasion de témoigner leur satisfaction, les mots suivans retentissaient de toutes parts : *Admirable ! quel talent ! elle est divine ! quelle voix, quelle inspiration, quelle facilité !* Cependant les Anglais, par la vague indécision de leurs paroles approbatives, semblaient protester contre le succès de l'improvisatrice, et la tante elle-même se contentait de dire : « C'est une bonne fille que notre Émilie. »

On eût pu, sans flatterie, donner de grands éloges, non pas au talent poétique de la dame, mais à sa voix et à son chant. Cette faculté, nationale d'ailleurs et fort commune en Italie, était remarquable chez elle. Quel est l'Italien si pauvre ou si abandonné de la nature, dont l'organisation ne soit pas musicale? La voix italienne, aigre et dure dans la conversation, devient passionnée, douce, flexible, pathétique, dès qu'elle chante. Le chant semble l'idiome originel de ce peuple, le langage spontané de ses émotions et de ses désirs, l'audacieuse et riche expression de ses plaisirs et de ses peines. Dans les climats du Nord, chanter est un effort pénible, un miracle d'industrie et d'adresse; la musique n'y fleurit qu'en serre chaude. L'Italie, sur le front de laquelle toutes les couronnes se sont pressées, et qui est déchue tour à tour de toutes ses gloires, n'a conservé que ce dernier titre; elle a perdu la supériorité en peinture ; elle règne encore par la musique. Ce goût parfait, cette organisation mélodieuse, ce sentiment de l'harmonie, sont le dernier privilége dont elle jouisse, la dernière illustration qu'elle réclame. C'est, avec son climat et les souvenirs de sa gloire, tout ce qui lui reste d'un si grand héritage.

On applaudissait toujours l'improvisatrice, et, me re-

tirant peu à peu du cercle, je me dirigeai vers une autre partie de la salle. Je m'étonnai d'apercevoir, assise dans l'ombre, la jeune sœur d'Émilie. Pourquoi ne suivait-elle pas sa sœur au piano? Pourquoi cette tristesse répandue sur tous ses traits, et cet air de vague inquiétude, qui eût fait croire qu'un songe agréable l'occupait? La mère vint à moi : « *È innamorata la poverina,* » me dit-elle, avec aisance, sans affectation, sans embarras; « *la pauvre petite est amoureuse.* » Elle me donna ce renseignement tout naturel, d'un ton assuré et naïf, et alla rejoindre le groupe des antiquaires.

L'*innamorata* était assise sur un sofa, dans le coin le plus obscur de la chambre. Son attitude, que j'observai attentivement, avait toute la grâce de cet abandon que les lois de la bonne société réprouvent, et que l'on admire dans les chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Une de ses mains soutenait sa tête languissante; l'autre restait négligemment jetée sur ses genoux. La délicatesse féminine, l'élégance faible et la douce langueur de sa physionomie et de sa personne, contrastaient singulièrement avec la virilité de sa sœur aînée. Ses cheveux noirs formaient un bandeau d'ébène sur son front blanc et poli comme le marbre. Quelques boucles éparses retombaient sur ses tempes, et sa main, de tems à autre, les rejetait en arrière. Ses yeux à demi fermés paraissaient annoncer le désir d'échapper au monde qui l'environnait. Ses paupières se soulevaient lentement, lorsque les exigences de la politesse la forçaient de prendre part à la conversation. Je lisais sur ses traits intéressans, sur son pâle visage, tant de langueur, de souffrance et de repos, tant de calme dans la douleur et de mélancolie sans aucun mélange d'affectation, que j'allai me placer près d'elle sur le sofa, n'osant lui parler, et saisi d'un respect involontaire joint à la pitié la plus profonde. Elle m'adressa la parole la première; d'un ton doux

et triste, avec un choix et une grâce particulière d'expressions. Je répondis sans trop savoir ce qu'elle m'avait demandé et tout occupé de l'intérêt qu'elle m'inspirait; mon langage irrégulier et mes méprises de prononciation firent naître un léger sourire sur ses lèvres décolorées. J'espérais que la conversation prendrait une tournure intéressante, et pourrait m'éclairer sur la destinée et les chagrins de la jeune rêveuse; mais je fus rappelé vers le groupe des antiquaires par la signora D... elle-même, qui venait d'ouvrir sur la table son grand ouvrage orné de figures, le *Latium*.

Toute l'assemblée avait, d'un vœu unanime, demandé que le savant auteur daignât expliquer, pour la millième fois peut-être, les mystères de cette glorieuse composition. L'abbé, d'un air mystérieux, jetait un coup d'œil sur les traînards et les rappelait à leur devoir. « *Zitto!* » s'écria-t-il en posant ses doigts maigres sur ses lèvres maigres. Et l'investigation commença.

On se presse autour du *Latium*. Personne ne bouge; on n'entend plus le plus léger murmure. L'*innamorata* occupait ma pensée; celle de l'abbé appartenait tout entière à l'*Opus tessellatum* et aux constructions cyclopéennes. De gré ou de force, il fallut imiter les assistans, et l'oreille basse, comme dit Horace, *demissis auriculis,* faire le voyage du pays latin, sous peine d'être signalé comme vandale, et anathématisé comme barbare par la congrégation qui m'entourait.

Le commencement de la cérémonie fut assez paisible; mais le second et le troisième débris que nos antiquaires rencontrèrent sur leur chemin, engagèrent de nouveau le combat. Ce fut bien pis encore lorsqu'ils tombèrent dans la *Cloaca Maxima*, scène de tant de guerres acharnées: ils n'en voulaient pas sortir; et le bruit de leurs voix glapissantes réveilla la jeune amoureuse, au milieu de ses songes enchantés: « La trêve de Dieu! signori, dit-elle; la

trève de Dieu, au nom du ciel! et quant au sujet de vos discussions, renvoyez le jugement au tribunal de la Rote.» L'avis était spirituel; on rit, et l'abbé lui-même, bon gré malgré, abandonna Tarquin et ses ennemis.

De page en page, l'auteur éclaircissait le texte par des commentaires. Ce livre si admiré lui avait coûté une partie de sa fortune et de sa santé. Avant de l'entreprendre, elle avait parcouru le *Latium* à pied, pénétré dans les retraites les plus inaccessibles, dans les cavernes, dans les ruines, bravé des périls de toute espèce, et accompli son dessein au milieu des vapeurs pestilentielles, des bandits, des loups, des contrebandiers et des reptiles qui habitent ces vieilles forêts. Son ouvrage, sans mériter, sous tous les rapports, la réputation colossale dont il jouit, est un bon catalogue, une des meilleures topographies que l'on connaisse, un monument aussi curieux qu'instructif. Ses yeux éteints se ranimaient, son teint se colorait, à mesure qu'elle rappelait à sa mémoire, et nous racontait ces jours de privations et de sacrifice. Je ne pus m'empêcher de sympathiser avec elle, et de m'enorgueillir de son orgueil. J'admirais cette abnégation de tout égoïsme, qui lui avait fait chercher, au détriment de ses intérêts, à travers tous les dangers, un objet de gloire intellectuel : sacrifice caractéristique et national, dont la noble et pure grandeur semble particulière à l'Italie.

A la narration intéressante et très-animée de la signora, succéda une excursion des savans sur le domaine des Cyclopes. Ce que l'on nomme architecture cyclopéenne peut se diviser en trois classes. La première se compose de ces premiers essais de l'art architectural, de ces rochers superposés et sans ciment, dont les ruines de Tirynthe offrent un modèle. Des pierres plus petites en remplissent les intervalles, qui, restés vides par le laps du tems, forment aujourd'hui de grandes fenêtres irrégulières. On regarde

ces ouvrages grossiers de la force dénuée d'art, comme des essais de forteresses improvisées par les aborigènes, pour repousser les attaques de leurs ennemis. La seconde classe ressemble à la première, à cette exception près, que les masses de pierres sont polies d'un côté; ce qui paraît offrir le second degré de la science de l'architecture. On voit à Fondi des murailles de cette espèce. Enfin, la troisième classe présente un immense progrès dans l'art de bâtir. Les pierres taillées par la construction y sont réunies par la seule juxta-position de leurs masses et de leurs formes; l'Asie et l'Europe sont semées de ruines construites dans ce style, dont l'usage se conserva long-tems. On l'appliqua au pavage : la plupart des routes de l'Étrurie sont encore pavées aujourd'hui suivant la même méthode.

On disputa beaucoup sur l'épithète *cyclopéenne*, donnée à cette architecture des premiers hommes. Il s'agissait de savoir s'il fallait la prendre à la lettre, ou comme une simple exagération poétique. L'improvisatrice Émilie se prononça en faveur des géans, dont le grandiose la charmait : elle soutenait que Polyphème et ses compagnons étaient les véritables pères de l'architecture, quand sa tante l'interrompit et fit entendre l'oracle suivant : « que les Cyclopes pouvaient bien ne pas avoir construit ces tours et ces murailles; que l'histoire ne faisait aucune mention de ce fait; mais qu'en tout état de cause, on ne pouvait attribuer de tels édifices qu'à eux ou aux Titans, ou à leurs cousins-germains, ou à quelques-uns de leur école. »

Là dessus on partit pour Fondi, Cortone, Orvieto, Numance, Murviedo; on passa en revue les prétendus autochtones de Rome; on dit du mal des Étrusques (les Étrusques sont encore abhorrés à Rome); l'abbé fit un petit voyage en Lydie, poussa jusqu'en Phénicie et se trouva tout porté sur les rivages de l'Égypte. Je me voyais avec terreur parvenu aux pieds de la tour de Babel, quand

le gros livre que feuilletait la signora nous laissa voir ses dernières gravures. On loua l'exécution de ces planches, gravées d'après les dessins de l'auteur, et dont l'aridité anti-pittoresque n'exprimait ni la variété, ni les accidens de la nature. Le livre se ferma, au milieu d'un concert d'éloges et d'une satisfaction générale. Un amusement moins spirituel, et qui peint bien les mœurs du *mezzo-ceto* à Rome, succéda à cette séance académique.

Émilie, l'improvisatrice, sortit pendant quelques minutes, et rentra portant un grand panier. J'imaginai que ces mains poétiques ne pouvaient porter que des lauriers et des roses. Quel fut mon étonnement, quand je la vis renverser, sur la table où le *Latium* venait d'être déployé, une grande quantité de sciure de bois, dont l'abbé forma une espèce de colline longitudinale! Était-ce l'*agger* de Servius Tullius, ou la *spina* du *Pseudo-Circus* de Caracalla? Je m'attendais à quelque nouvelle démonstration plus savante que tout le reste; la signora nous invita tous à prendre nos places.

Il ne s'agissait ni des dimensions de l'amphithéâtre, ni des combats du Cirque. Émilie, devenue présidente et arbitre de nos jeux, cacha dans les flancs de la montagne dont je viens de parler, une petite pièce de monnaie. Celui qui, en tournant autour de la table, mettrait la main sur l'objet caché, devait être proclamé vainqueur et demeurer possesseur du prix. On tourna long-tems; on rit beaucoup et de bon cœur; les antiquaires ne craignirent point de déroger à leur dignité en partageant la publique allégresse; le prix resta en définitive à la maîtresse de la maison. L'abbé, se rejetant dans son fauteuil, et se livrant à la plus enfantine gaîté, se consola d'avoir perdu, en citant deux vers d'Euripide, qui contenaient un éloge indirect de la signora, et faisaient allusion à son savoir, à sa générosité et à sa victoire. Je portais envie à cette facilité de s'amuser à peu

de frais, à cette naïveté d'émotions, qui est encore un caractère spécial de l'Italie.

Cependant chacun se levait pour prendre congé, quand les sons du piano se firent encore entendre. Je profitai de l'occasion, et j'invitai l'*innamorata*, qui pendant la soirée avait à peine quitté le sofa, à venir s'asseoir au piano. Le disciple de Féa se joignit à mes prières. Il la supplia de chanter « *quella canzone che le andava più al genio* », la chanson qui lui plairait le plus, « bien sûr, ajoutait-il, qu'elle ne repousserait pas une requête toujours agréable aux ames tendres, qui vivent de musique, de poésie et d'amour. » La jeune fille se leva lentement, jeta sur sa tante un regard qui semblait lui demander grâce, et se plaça tristement devant le piano. Ses beaux yeux noirs se levèrent au ciel, et, après un moment de silence, abaissant ses regards vers l'instrument, elle commença par un léger *tremolo*, suivi des paroles de la chanson populaire

O Roma, Roma!
Non sei più com' era prima!

« *O Rome! Rome! tu n'es plus ce que tu étais jadis!* » On chercherait vainement à exprimer dans un autre langage le pathétique simple et la mélodie passionnée de cet air et de cette chanson. Il semblait que la jeune fille, en plaignant les malheurs de Rome, pleurait ses propres chagrins; et l'effet touchant de cette naïve *canzonetta* s'augmentait encore du sentiment profond qui animait la chanteuse. L'assemblée se composait de gens qui trouvent qu'en général tout est très-bien comme il est. Mais quel Romain n'a pas senti au fond de son cœur fermenter une vague tristesse, au souvenir de la gloire romaine? J'observai attentivement les antiquaires, et je découvris sur tous les visages la même mélancolie amère; des regrets personnels, de cruels souvenirs se mêlaient à ces dernières traces du

patriotisme italien. Le vieux Latium, les récentes invasions, les injures nouvelles souffertes par l'Italie, étaient à la fois et un objet de peine publique, et pour chaque famille une source de souvenirs déchirans. L'abbé, fidèle à ses habitudes, essaya de parler de Carthage et des lieux où fut Troie; mais bientôt, forcé de quitter le champ de l'érudition par l'émotion qui le gagnait, il croisa les bras sur sa poitrine, laissa tomber sa tête, et se tut.

Felicissime notte ! fut le premier mot que l'on prononça. Chacun, suivant la coutume romaine, remercia la maîtresse du logis; mes compatriotes, toujours effrayés d'eux-mêmes et des autres, se hâtèrent de quitter la place, et j'imitai leur exemple. J'avais à peine entr'ouvert la porte de l'antichambre, quand les rayons de la lune me montrèrent le chapeau à trois cornes de l'abbé, qui, ce chapeau à la main, soutenait, contre le disciple de Féa, une querelle érudite de la plus grande véhémence. Il était question de déterminer l'étendue réelle de Rome avant Aurélien, et de savoir si la maison habitée par la signora était située sur l'ancienne *via lata.* Peu disposé à prendre parti dans cette discussion orageuse, et amoureux de la paix qui m'assurait ma neutralité, je me glissai entre les deux athlètes, et passant rapidement le seuil de la porte, je m'engageai dans la rue Moderne, qui me conduisit à la fontaine Trevi, d'où je m'acheminai vers la place des Apôtres.

Rien n'était plus favorable aux méditations philosophiques, que l'isolement, l'obscurité et le silence des petites rues étroites que je traversais. Je me livrai aux réflexions que m'inspirait la soirée que je venais de passer chez la signora : le souvenir et le contraste des mœurs de mon pays faisaient ressortir à mes yeux tout ce que ces mœurs nouvelles avaient de singulier et de spécial. Dans le Nord, il y a deux classes d'hommes distinctes; deux nations partout différentes, si ce n'est ennemies, que nulle al-

liance et nul point de contact ne rapprochent jamais, l'aristocratie et le peuple : entre l'une et l'autre, il n'est pas de territoire neutre où elles puissent se réunir. Des mœurs fortes et tranchées, des habitudes nationales, une ligne de démarcation que rien ne peut effacer, la morgue des hautes classes, l'attachement des classes inférieures à leurs coutumes, tout contribue à les isoler, à les tenir dans un état d'observation, d'éloignement, quelquefois d'hostilité mutuel. Chacune de ces nations a ses idées, ses usages, son gouvernement, ses préjugés, ses prétentions. Souvent elles appartiennent à différentes périodes de civilisation ; les mêmes règles, les mêmes principes ne peuvent gouverner l'une et l'autre. Dans les pays libres, ces anomalies sont plus frappantes. Les fonctions attachées aux divers ordres de l'état, les priviléges qui les accompagnent, rendent plus nécessaire une séparation exacte, minutieuse et graduée de tous les rangs des citoyens. Les classes supérieures de la société septentrionale doivent à leur éducation et à leurs usages une certaine délicatesse molle et dédaigneuse, une recherche affectée dans les manières, les goûts et le langage. Les classes subalternes, sur lesquelles l'état social repose, sont au contraire rudes, exclusives, grossières, presque sauvages, dans les pays où le commerce est le nerf de la politique, et où l'industrie est une puissance.

En Italie, et surtout à Rome, une situation des esprits et des choses, absolument opposée à celle que je viens de décrire, produit nécessairement d'autres résultats. Là le commerce est nul, ou se rapporte exclusivement aux arts, dont il augmente l'influence. Dans les rangs les plus humbles de la société, l'élégance, la grâce, le sentiment du beau, le besoin des jouissances de l'esprit, se glissent et pénètrent. La conversation des grands et du peuple roule sur les mêmes sujets. Le dernier citoyen s'intéresse aux arts,

les aime, les cultive et en parle : non par affectation, pour imiter ses supérieurs, mais par position, par goût, par nécessité. C'est sa nature propre ; il est fait ainsi. A ce penchant pour les plaisirs que donnent la peinture, la musique, la poésie, aux fréquentes occasions de le satisfaire, joignez une parfaite indolence, un grand amour du repos, et l'indifférence la plus complète pour ces principes de politique et de morale, qui en Angleterre sont, pour ainsi dire, l'ame et la vie de la société même. Le *far niente* est souverain à Rome. La philosophie romaine n'a qu'un symbole de foi très-expressif et très-court : « *Dulce otium ac pene omni negotio pulchrius.* Il n'est pas d'affaire si importante qui vaille un doux loisir. » Moins actifs et moins mobiles que les Français, moins réservés et moins fiers que les Anglais, les Romains savent mieux jouir de la vie, l'adoucir ou la supporter : l'urbanité, qualité précieuse qui se compose de sociabilité et de bienveillance, les distingue spécialement. Elle est à Rome l'apanage de tous les rangs ; on l'admire chez le prince, on la retrouve chez le paysan.

Cependant j'étais en face de la fontaine de Trevi ; véritable cataracte, dont les eaux bruyantes, se précipitant avec fracas au milieu du silence nocturne, avaient depuis long-tems excité mon attention et dirigé ma course. C'est un spectacle extraordinaire que ce tumulte des ondes bondissantes et bouillonnantes, au sein d'une ville de luxe et de plaisir. Mme de Staël, dans sa *Corinne,* place son héroïne auprès du bassin de la fontaine, et lord Oswald aperçoit son image réflétée dans l'eau : cela est possible en été ; mais au moment où j'ai vu la fontaine, la confusion et la turbulence de ses flots donnaient le démenti le plus complet à la supposition romanesque de Mme de Staël.

Ce monument remarquable offre des beautés et des défauts réunis dans une proportion presque égale. Il se compose d'un château d'eau qui termine le palais *Poli,* d'un

réservoir très-vaste dans lequel s'engouffre en mugissant un torrent d'eau limpide (*aqua virgo*), d'un beau Neptune qui semble faire jaillir l'onde à travers les rocs , et des Tritons qui lui servent d'escorte. L'idée première est grandiose ; l'ensemble frappe l'imagination; l'exécution des détails est mesquine. On admire la pose et la figure du dieu des mers , ouvrant une route au torrent qu'il dirige ; on rit de ces pauvres Tritons, d'une nature commune et chétive, qui ressemblent à des comparses de l'Académie Royale de Musique. Il est absurde d'avoir associé un château d'eau à un palais, que son voisinage dégrade et ruine de jour en jour davantage. Le duc de Bracciano (le banquier Torlonia) vient d'acheter le palais Poli , qu'il a fait réparer avec une magnificence dont Neptune s'apprête à détruire bientôt la pompe et l'éclat. Quant aux ornemens, aux statues placées des deux côtés, aux incrustations, aux colonnes corinthiennes, et aux embellissemens prétendus dont le mauvais goût a surchargé cette masse imposante, on ne peut sans dégoût en supporter la vue. Il fallait laisser à ce beau spectacle sa noblesse naturelle , sa simplicité et sa grandeur.

La place elle-même n'est qu'un amas de maisons délabrées et de tristes échoppes, contrastant avec la longue suite de colonnades qui appartiennent au palais Poli. Lorsqu'on a quitté la fontaine et la place , un seul souvenir reste dans la pensée, celui du torrent écumeux qu'on a vu bondir. Il était tard ; la cité de Romulus était silencieuse. Quand j'atteignis les murs de la Propagande, j'entendis sonner minuit , et je rentrai chez moi à la clarté de l'astre nocturne. Sur l'azur profond des cieux brillaient ces mêmes étoiles qui avaient éclairé Brutus et César, et qui , dans leur course égale , silencieuse , éternelle, éclairaient encore les folies et les vanités de leurs successeurs.

(*New Monthly Magazine.*)

Histoire Contemporaine.

TROUBLES DE LA CHINE.

Une grande révolution semble se préparer en Chine. Nous avons annoncé, dans un de nos précédens numéros, que son gouvernement actuel s'était aliéné tous les esprits; qu'une insurrection générale paraissait imminente sur tous les points de l'empire, et que déjà les populations musulmanes qui vivent à l'occident de Pékin avaient levé ouvertement l'étendard de la révolte. Les dernières nouvelles reçues à Canton font connaître quelques détails que nous nous empressons de communiquer à nos lecteurs.

C'est dans la petite Bukharie que le feu de la rébellion s'est concentré jusqu'ici. Ce pays comprend plus de 1000 milles anglais, de l'est à l'ouest, et 500, du sud au nord. Sa population n'est pas très-considérable : on ne la portait, au tems de d'Anville, qu'à près d'un million d'habitans. C'est la *Scythia extrà Imaum* des anciens, et aujourd'hui le pays de Cashgar. Il est borné à l'ouest par l'Hymalaya ; au sud par les montagnes toujours couvertes de neige du Thibet ; et au nord par les monts Altaï, Alak, Mogulistan et Mousart. Dans la plaine ou steppe qui se trouve au milieu, sont situées les villes Halis-Hala (Harashar), Okih-Soa (Aksa), Yarkand, Koten, Ili, Woushih, Yinkeih-shaurh (Bas-Cashgar), et Kihshih-Kourh ou Cashgar, que l'on a coutume d'appeler les huit cités musulmanes.

En 1789, Kien-Long, profitant d'un soulèvement qu'un membre de la famille impériale, nommé Hocho-Monty, y avait excité, réduisit ce pays. Il établit en même tems le

siége du gouvernement à Ili, où Hocho-Monty fut détenu jusqu'à sa mort, arrivée quelques années après. Il laissait deux fils, nés pendant sa captivité. Kien-Long les nomma chefs des huit cités musulmanes, sous sa propre autorité ; mais ils se révoltèrent bientôt, massacrèrent le résident chinois, furent battus, mis en fuite et tués dans les montagnes. Tout le territoire fut dès lors annexé à l'empire de Ta-Tsing, et considéré comme partie intégrante de la Chine. On plaça à Cashgar un résident et un corps de 1000 hommes; les autres villes eurent une garnison plus faible, l'étendue du pays ne permettant pas qu'on entretînt des troupes en grand nombre dans chacune de ces places.

Les officiers qui y furent envoyés traitèrent les Musulmans avec mépris. Ajoutant l'outrage à leurs exactions, ils contraignirent les femmes à leur servir de domestiques; en un mot, ils firent peser sur eux la plus intolérable oppression. Les Musulmans regrettèrent leurs anciens maîtres; ils regrettèrent les deux frères morts en combattant pour eux, et portèrent toutes leurs espérances sur le petit-fils de l'aîné, qui se nomme Chang-Ky-Wih ou Chang-Ky-Urh, et qui vient de les engager dans un soulèvement général. Ce jeune chef s'est concilié tous les esprits ; il passe même aux yeux du peuple pour un *shing-sin*, un sage, un saint homme, un prophète. Confucius est le shing-sin de la Chine.

Au nord de Cashgar habite la tribu tartare des Pouloutis ou Pruths, soumise aussi à la domination chinoise. Les officiers de l'empereur, chargés de poursuivre Chang-Ky-Wih, au commencement de l'année 1826, et de s'assurer de sa personne, ayant pénétré parmi eux, saisirent un de leurs frères, et le mirent à mort, afin de le faire passer, aux yeux de leur souverain, pour le véritable Chang, qu'ils n'avaient pu atteindre, et par là d'éviter une disgrâce. Les Pouloutis, indignés de ce crime, massacrè-

rent par représailles un officier chinois, et, mettant Chang-Ky-Wih à leur tête, marchèrent sur Cashgar, d'où ils furent repoussés.

Le résident King-Hing envoya aussitôt à leur poursuite deux officiers venus d'Ili; ceux-ci les atteignirent à la distance de 100 li (1), et les cernèrent dans une mosquée où ils s'étaient réfugiés. Mais Chang se fit jour avec les siens au travers des rangs ennemis, et s'échappa de nouveau. L'exaltation des Musulmans était extrême; ils se réunirent en nombre considérable, et massacrèrent un corps de 250 hommes, que le résident de Cashgar avait appelé de Ying-Kiai-Shaurh, place située à 140 li de la capitale. Les officiers chinois firent connaître à la cour leur malheureuse position, qu'ils regardaient comme désespérée; tous s'accordaient à dire que Cashgar ne pourrait résister en cas d'attaque, mais qu'ils la défendraient jusqu'à la mort et s'enseveliraient sous ses ruines.

On fit de suite partir 10,000 hommes d'Ili; mais on craignait qu'ils n'arrivassent trop tard. Les nouvelles continuèrent d'être défavorables; on apprit que les deux généraux Wou-Yun-Paou et Moky-Tung-Pou avaient perdu la vie.

Ces événemens avaient lieu en novembre 1826.

Dans ces circonstances, l'empereur nomma le ministre Chang-Ling commandant en chef, lui confiant le soin d'exterminer les rebelles, et il lui adjoignit, comme généraux de division, les deux gouverneurs Yang-Yu-Chung et Wou-Lung-Ho, qui se mirent aussitôt en marche, chacun à la tête d'un corps d'environ 5,500 hommes. Quant à Chang-Ling, on dit, mais c'est sans doute une erreur des copistes, qu'il a ordonné la levée de quatre cents fois 10,000 soldats,

(1) Le *li* est une mesure en usage à la Chine. Deux cents li répondent à un degré de vingt-cinq lieues.

dans l'intérieur de l'empire, et recueilli par de nombreuses taxes plus de vingt millions de taëls d'argent pour étouffer l'insurrection. Le gouvernement chinois, ajoute-t-on, vient d'écrire à la Russie pour l'engager à ne fournir aucun secours aux révoltés ; mais si l'empereur veut les soumettre par la force des armes et ne pas démembrer l'empire que son père lui a transmis, il pourra bien épuiser les ressources de la Chine proprement dite, et faire éclater les mécontentemens intérieurs qui déjà se manifestent en toute occasion. En effet, à la mort du vieux ministre Sung (1), que l'on considérait comme le pilier de l'empire, les enfans de Pékin, encore illettrés, chantaient dans les rues par allusion à son nom Sung qui signifie *pin*, et au soulèvement des tribus musulmanes :

Ying-wou kiaou
Ying-ko siaou
Sung-shou tayou
Taou-kouang tayou.

Ce qui signifie :

Le perroquet (l'empereur) appelle,
Le cockatou (2) (le rebelle) siffle,
Le pin est tombé,
Et le règne de la raison est passé.

Ces sortes de chants passent chez les Chinois pour être de sinistre augure.

Les derniers rapports présentent Pékin et la cour impériale dans de grandes alarmes. On dit tout bas que la société que le docteur Milne nous a fait connaître, dans les *Transactions* de la Société Royale Asiatique de Londres, sous le nom de *Triad Society*, s'agite et suit avec intérêt

(1) NOTE DU TR. C'est ce ministre qui introduisit à la cour de l'empereur de la Chine l'ambassade de lord Macartney.

(2) Ce nom est donné à des perroquets huppés de la famille des Cacatoes.

les progrès de la rébellion. On assure que le nombre des affiliés, dans les provinces de Canton, s'élève à plus de 400,000, et qu'ils ont à leur disposition des sommes très-fortes, chaque membre ayant été obligé de payer la valeur de deux dollars pour son admission. D'un autre côté, les *carbonari* chinois de la société du *Nénuphar* (1) s'agitent également, et ils pensent que le moment est venu d'affranchir leur patrie de la domination des Mantchous. Les esprits s'éloignent de plus en plus du gouvernement ; on se plaint généralement de l'administration de la justice ; on fait courir les vers suivans :

Ye mun pe tse ky
Yea li, wou tsin, mo keuo ly.

« Les portes de la cour du mandarin sont ouvertes, aussi grandes que le » caractère *pe;* ô vous qui avez raison, mais point d'argent, n'y entrez pas.»

Pendant le mois de novembre, les troupes chinoises éprouvèrent des alternatives de succès et de revers. Les rebelles s'emparèrent de deux districts, mais un de leurs partis fut taillé en pièces à O-Kih-Sou (Aksa ou Aksou), située au 41° de latitude et 37° de longitude. L'empereur témoigna sa satisfaction en l'apprenant ; mais on sut bientôt qu'un grand nombre de soldats avait péri par le froid, et les dernières nouvelles firent perdre tout espoir. Un document daté de Canton, au 2 janvier 1827, porte qu'Ili, Kiou-Chang et Cashgar sont tombés au pouvoir des rebelles ; que le commandant de cette dernière ville, King-Tsing, a reçu la mort en combattant, et que l'armée impériale a été détruite. On représente les Tartares comme très-nombreux ; ils ont reçu de nouveaux renforts de quel-

(1) NOTE DU TR. Voyez, sur cette société secrète, l'article inséré dans notre 17e numéro, sur les *Lettrés chinois*. Nous espérons être bientôt en mesure de donner à nos lecteurs des renseignemens détaillés sur les sociétés secrètes de la Chine.

ques tribus du nord, et ils ont réuni, dit-on, plus de cent mille hommes.

Voici un décret impérial, relatif à cette affaire, qui fait voir à quel point l'empereur cherche à stimuler le zèle de ses serviteurs.

ÉDIT IMPÉRIAL.

« King-Tsing, commandant à Ili, fut envoyé deux fois à Cashgar pour surveiller la conduite du rebelle Chang-Ky-Wih. Il y mit de la négligence, et ne nous fit connaître l'état des choses que d'une manière inexacte; mais en considération de ses bons services à Ili, où il s'était toujours distingué par son attention à remplir ses devoirs avec honneur, nous l'avions nommé résident de Cashgar. Six mois se sont écoulés depuis, sans qu'il ne nous ait fait de rapport sur la position réelle de Chang-Ky-Wih; et, d'après les lettres envoyées par le commandant en chef Chang-Ting, il paraît que les révoltés ont attaqué Cashgar, et qu'ils y sont entrés par un passage souterrain qu'ils se sont ménagé en moins de deux mois. Les troupes impériales ne purent réussir à les vaincre, malgré les efforts de King-Tsing; et bien que toutes les munitions de l'armée eussent été employées, et que le résident fût resté sans ressources, il résolut de sacrifier sa vie pour son pays, plutôt que d'abandonner la position. Nous pleurons sur lui et plaignons du fond du cœur sa malheureuse destinée. Nous ordonnons qu'il lui soit conféré le titre posthume de gouverneur du prince pendant sa minorité, et voulons que notre conseil nous fasse connaître le moyen d'étendre nos faveurs sur notre fidèle serviteur. Par notre volonté royale, son fils aîné sera présenté à la cour, et toute sa famille pourra revenir dans la capitale après les cent jours du deuil. Nous ordonnons aux gouverneurs des quatre provinces Kan-Sou, Sttin-Si, Honan et Chai-Taï, d'en prendre soin, et, pour

marque de notre libéralité, de lui faire compter mille taëls d'argent. Que le conseil le sache, et qu'il respecte notre volonté! »

L'original, dont nous avons donné une traduction presque littérale, ne fait pas connaître les circonstances de la mort du résident et de la défaite des troupes de l'empereur. On ne sait comment se termineront les événemens désastreux qui agitent la partie septentrionale de ce vaste empire. L'empereur, qui a étouffé l'insurrection de Formose, semble déterminé à réduire les rebelles par la force. Mais ceux-ci ont juré de leur côté de secouer le joug de fer sous lequel ils ont souffert si long-tems.

Si cette révolution se consomme, ce sera sans contredit une des plus importantes qui auront jamais eu lieu, puisqu'elle intéressera plus de cent cinquante millions d'ames (1). Les Mantchous, au commencement du 17ᵉ siècle, s'étaient introduits en Chine comme auxiliaires, et ils profitèrent de l'état de trouble où elle se trouvait, pour placer un de leurs chefs sur le trône. Ce chef fut le premier souverain de la dynastie régnante, celle des Thsing, qui compte six empereurs, en y comprenant celui qui occupe le trône aujourd'hui. A des époques antérieures, la Chine avait déjà été conquise en totalité ou en partie; mais les Chinois ont toujours fini par briser le joug des étrangers, et la postérité elle-même de Gengis n'a pas pu se maintenir plus d'un siècle parmi eux. Patiens, rusés, flegmatiques, ils sont éminemment propres aux conspirations. Quoique orgueilleux, ils n'ont rien de cette vanité pétulante qui fait commettre tant d'indiscrétions aux Français. Depuis l'établissement de la domination mantchoue, les affiliés de la Triade et du

(1) Voyez, dans le *Tableau Statistique* inséré dans ce numéro, l'évaluation de la population de la Chine, qui surpasse celle de l'Europe tou entière.

Nénuphar n'ont pas cessé, dit-on, de reconnaître un souverain indigène auquel ils paient des contributions régulières, et qui échappe toujours aux recherches de leurs tyrans. (*Asiatic Journal.*)

Sciences Médicales (1).

MÉTHODE SURE D'AMÉLIORER LA SANTÉ ET DE PROLONGER LA VIE (2).

Aucun médecin, régulier ou irrégulier, ne pouvait trouver un titre plus séduisant que celui-là. Il est d'une étendue convenable, et fera tomber, dans les filets de l'heureux inventeur, des bancs tout entiers de valétudinaires. A tout prendre, ce livre leur fera plus de bien que des médicamens, et si, ce qui est probable, l'auteur fait fortune, il l'aura bien méritée, en faisant voir à ses concitoyens la folie d'ébranler leur malheureuse collection de conduits et

(1) Note du Tr. L'article qu'on va lire est de l'auteur de l'article charmant des *Modes en Médecine*, inséré dans notre 6e numéro, et que probablement nos lecteurs se rappellent encore.

(2) *Sure Methods of improving health and prolonging life*; or, a treatise on the art of iving, long and comfortably, by regulating the diet and regimen. Embracing all the most approved principles of health and longevity; and exhibiting the remarkable power of proper food, wine, air, exercise, sleep, etc. in the cure of chronic diseases, as well as in the preservation of health, and prolongation of life. To whichis added, the art of training for health; rules for reducing corpulence; and maxims of health, for the bilious and nervous, the consumptive, men of letters and people of fashion. Illustrated by cases. By a Physician. London. 1827. 12mo.

de tuyaux, comme Addison appelle le corps humain, par des médecines nauséabondes.

Les principes diététiques vraiment importans pour la santé sont fort simples et en petit nombre : c'est à chaque individu à en faire lui-même l'application spéciale. Mais personne ne serait satisfait, si ces préceptes étaient présentés sous une forme concise. L'homme de la science n'aurait pas de livre à vendre, et le malade ne voudrait pas croire à l'importance d'un si petit nombre de mots. Si les ouvrages de ceux qui ont écrit sur la diète et l'exercice étaient analysés, on verrait que tous leurs préceptes pourraient être réduits à un seul : la modération. Mangez tout ce que vous voulez, mais n'en mangez pas trop. Toutes leurs théories sont suivies constamment d'appels à l'expérience particulière de leurs lecteurs. En principe, un aliment peut être en général considéré comme préjudiciable ; il est possible cependant que, dans la pratique, il convienne à tel ou tel individu. Il en est de même de l'exercice : prenez-en tant que vous pourrez sans inconvénient ; voilà la règle. Le médecin examine les différens modes d'en prendre ; il en apprécie les divers avantages ; et puis il termine en disant que c'est au malade à se consulter à cet égard. Ce n'est point par la nouveauté que des ouvrages tels que celui-ci se recommandent ; car il y a long-tems qu'on fait valoir les avantages de la tempérance et de l'exercice : mais il est toujours bon d'insister sur le profit qu'on en tire ; c'est le moyen de détourner les valétudinaires de l'idée qu'ils boivent la santé en avalant des drogues.

Il s'est opéré une différence dans le nombre et la nature des maladies, qui aurait dû arrêter l'attention de toutes les personnes qui réfléchissent. Le docteur Abernethy observe que, de son tems, les maladies produites par l'accroissement de l'action vasculaire, étaient fort rares, et que maintenant elles sont très-communes. Il en est de même des

affections nerveuses. Il dit, par exemple, que le *tic douloureux* n'était pas connu dans sa jeunesse. On tâche d'expliquer ce changement par des suppositions diverses; mais il faut en chercher la véritable cause dans la diminution de l'exercice, l'accroissement des occupations sédentaires, et le soin efféminé avec lequel on exclut l'air de l'intérieur des voitures, des appartemens et des lieux de réunion. Les progrès intellectuels de notre époque tendent à multiplier certaines maladies, en augmentant les occupations sédentaires; la plupart des améliorations de notre vie sociale produisent également des résultats analogues. Nos voitures publiques sont si compactes que l'air ne s'y introduit pas; d'un autre côté, on y est si commodément, qu'on ne peut plus se déterminer à voyager à cheval. Nos fauteuils, nos chaises longues, nos sofas, nos voluptueux lits de plumes semblent combinés pour empêcher l'action musculaire. L'invention des ressorts de voiture empêche le mouvement; il en est de même de l'application de la vapeur à la navigation. La tranquillité du corps paraît être le but de tous nos efforts, tandis que c'est la tranquillité d'esprit qui devrait l'être. Un peu plus de quiétude dans l'ame et de mouvement dans le corps diminuerait beaucoup le montant des taxes que la médecine prélève sur nous.

Il faut espérer que la civilisation fournira elle-même le remède de quelques-uns des maux qu'elle produit; et que la publication de livres tels que ceux-ci nous fera sentir combien il importe que nous employions une partie de notre tems à sauver l'autre. Il est indispensable, si nous voulons avoir une vie longue et heureuse, de reprendre l'usage de ces exercices qui exigent le grand air et l'action des muscles. Dans les villes, les exercices qui conviennent le plus à la localité, sont l'escrime, la lutte et la gymnastique, que nous avons empruntée à l'Allemagne, qui était dans une si haute estime en Grèce, et à laquelle il faut

principalement attribuer la beauté, la vigueur et les formes élégantes de ses habitans, formes dont la statuaire antique nous a conservé des types admirables.

L'ouvrage que nous annonçons est une compilation bien faite de tout ce qui a été dit de raisonnable sur la conservation de la santé, par les écrivains qui en ont fait une étude spéciale. Indépendamment des opinions des autres, nous avons aussi celles de l'auteur qui est lui-même un observateur judicieux. En faisant cesser des erreurs populaires, un écrivain peut être aussi utile qu'en exposant des vérités nouvelles. Ces erreurs sont très-nombreuses à l'égard des alimens et des boissons. Par exemple on croit, en général, que les alimens concentrés, tels que le thé de bœuf, les gelées, etc., sont fort nutritifs. S'ils l'étaient réellement, une personne qui en ferait sa nourriture habituelle, devrait prendre de l'embonpoint. Or l'essai en a été fait, et ceux qui se sont soumis à cette épreuve ont rapidement perdu leur embonpoint et leurs forces. Mais laissons parler notre auteur.

« On suppose communément qu'en extrayant ce qu'on considère comme les principes nutritifs des substances alimentaires, il est plus facile de nourrir les personnes malades ou délicates sans les incommoder; c'est cette persuasion qui a fait la vogue du thé de bœuf et des gelées de toutes les espèces. Quelques-uns de nos lecteurs seront sans doute bien surpris en apprenant qu'un chien qu'on avait nourri avec du thé de bœuf fortement concentré, maigrit très-promptement et ne tarda pas à mourir. Une diète semblable produirait les mêmes effets sur l'homme le plus vigoureux. C'est un fait non moins positif qu'un chien nourri de beau pain blanc, qui est considéré comme l'espèce la plus nutritive, ne vit pas plus de quinze jours. Soumis à la même diète, un lapin meurt au bout de dix ou douze jours avec tous les symptômes de la faim. Un

âne, nourri avec du riz bouilli dans l'eau, ne passe pas la quinzaine (1). Cela vient de ce que la diversité des alimens et un certain volume sont nécessaires à la nutrition. Il faut donc bien se garder de ne donner aux personnes malades et même à des individus bien portans, qu'une ou deux espèces d'alimens concentrés. Ces alimens, même dans l'état de santé, fermentent dans l'estomac, au lieu d'être digérés, et par conséquent ne nourrissent pas. Il en résulte que le bouillon bien réduit, le thé de bœuf, les gelées végétales et animales, doivent toujours être pris avec quelqu'autre substance et surtout avec du pain. »

Il importe aussi beaucoup de boire de l'eau douce. La distinction qui existe entre les eaux douces et les eaux crues est bien connue. L'épithète de crue, appliquée à l'eau, indique qu'elle ne peut pas dissoudre le savon, à cause des sels dont elle est remplie. Voici, d'après notre auteur, les signes auxquels on reconnaît la bonne eau.

« On peut supposer que l'eau est bonne dans une localité : 1° quand ses habitans sont bien portans et qu'ils ont le teint fleuri ; 2° quand quelques gouttes versées sur du bon cuivre n'y font pas de taches ; 3° quand elle est légère, et c'est peut-être le meilleur signe de sa bonté ; 4° quand elle fait cuire rapidement les légumes, et principalement

(1) NOTE DU TR. Le dr. Magendie a aussi essayé de nourrir exclusivement des chiens avec du sucre ; quoique cet aliment passe pour très-nutritif, les animaux sur lesquels on a fait cet essai sont morts au bout d'un certain nombre de jours. On s'est convaincu également, par une expérience tout opposée, de l'importance du volume des alimens. Des vents contraires avaient fortement écarté de sa route un navire marchand. Le capitaine reconnut avec effroi qu'il ne lui restait pas assez de farine pour achever son voyage, et bientôt il s'avisa d'un expédient qui lui réussit. Il fit scier quelques planches, et, après avoir fait tamiser la sciure, il la mêla avec la farine. Cette farine, ainsi mélangée, était convertie chaque jour en un pain grossier, qui empêcha l'équipage de mourir de faim pendant le reste de la traversée, quoiqu'assurément la sciure de bois ne contînt aucune partie nutritive. S.

les pois, les haricots, etc. ; 5° quand elle dissout complètement le savon ; 6° quand elle sort d'un sol sablonneux ; 7° lorsqu'elle prend facilement le goût et la couleur qu'on veut lui donner ; 8° quand elle ne gèle qu'avec difficulté, et qu'elle conserve à peu près la même température aux différentes saisons de l'année ; 9° lorsqu'elle s'échauffe promptement par l'action du feu, et qu'elle se refroidit de même à l'exposition de l'air. Enfin, on peut croire que l'eau est bonne, quand ses bords sont couverts d'une belle verdure. »

L'auteur assure que les premières feuilles du raisin des bois (1), convenablement séchées à l'ombre, ne peuvent pas être distinguées du thé, pour lequel nous payons tous les ans des sommes si considérables à la Chine. On voit, d'après cela, tout le profit qu'il y aurait à encourager la culture de cette plante. On sait que Jean Hussey, de Sydenham, qui vécut cent dix-neuf ans, n'a pris, pendant un demi-siècle, à déjeuner, que du thé de menthe adouci avec un peu de miel.

Un médecin très-connu a fait des expériences sur les effets que l'usage du vin produit chez les enfans. Pendant une semaine, il donna à l'un de ses fils, à l'issue du dîner, un verre de vin de Xérès, et à l'autre une belle orange. Il ne tarda pas à se convaincre de l'influence funeste que les liqueurs exercent sur la constitution des enfans, alors même qu'ils sont en pleine santé. Le pouls de celui qui prenait du vin de Xérès devint plus fort ; la chaleur de la peau augmenta ; les urines prirent une couleur foncée ; en un mot tout annonça que la santé de l'enfant éprouvait une forte altération. La semaine suivante, il soumit son autre fils à la même épreuve, et les effets furent identiques.

Ceux qui aiment l'eau-de-vie, et en général les liqueurs spiritueuses, s'imaginent qu'ils en diminuent les fâcheux

(1) C'est le *vaccinium* des Romains, ou le *vaccinium idea* de Linnée.

effets, en mêlant de l'eau à l'alcohol qu'ils boivent ainsi en guise de vin ; mais écoutons notre docteur :

« Les partisans de cette opinion prétendent que le vin n'est qu'un esprit délayé. Le vin contient, il est vrai, une grande quantité d'esprit ; mais, pendant la fermentation, cet esprit se mêle intimement à la partie aqueuse, et il est d'ailleurs considérablement modifié par les parties saccharines et mucilagineuses du raisin. Les esprits et l'eau se combinent très-imparfaitement ; et il est vraisemblable qu'ainsi mélangés ils s'évaporent promptement dans l'estomac, et qu'ils agissent sur ces parois comme de l'eau-de-vie pure. »

Le fait suivant nous fera voir la grande importance de la ventilation. A l'hospice de la Maternité, à Dublin, il mourut, pendant quatre ans, 2,944 enfans sur 7,650, dans la première quinzaine après leur naissance. On pensa que cette effrayante mortalité pouvait venir de ce que les salles ne contenaient pas assez d'air ; en conséquence on y multiplia les ventilateurs dans une proportion convenable, et la mortalité fut réduite à 279. Il résulte de ce fait que, sur 2,944 enfans qui étaient morts dans les quatre années précédentes, 2,655 avaient péri par l'insuffisance de l'air.

Le célèbre Lavoisier trouva qu'à une représentation théâtrale, l'air se composait comme il suit ; avant le lever du rideau :

Oxigène	27
Azote	73
Total	100

A la fin de la pièce, les parties constitutives de l'air se trouvaient dans les proportions suivantes :

Oxigène	21
Azote	76 1/2
Acide carbonique	2 1/2
Total	100

Ainsi l'oxigène ou l'air vital était diminué dans la proportion de 27 à 21, ou près d'un quart, et mélangé d'une quantité considérable d'acide carbonique.

La plus petite portion de la journée qui puisse être passée en plein air, est deux heures. C'est, dit notre auteur, une chose indispensable pour la santé et la longévité. L'action de l'air, indépendamment de ses avantages immédiats, a aussi celui de nous endurcir contre les variations de température.

Une sensibilité trop grande aux variations et aux impressions de l'air est une des causes les plus actives des maladies, dans les pays parvenus à une civilisation avancée. Les personnes qui vivent habituellement en plein air ne font guère d'attention à la chaleur et au froid, et ne sont point incommodées par l'humidité; tandis qu'un froid un peu vif ou un tems humide arrête la transpiration de ceux qui restent ordinairement dans l'intérieur des appartemens, et leur occasione des rhumatismes et des maladies inflammatoires du caractère le plus dangereux.

C'est par cette raison que l'usage de se retirer chaque soir dans une maison de campagne, suivi maintenant par un certain nombre de personnes dont l'industrie s'exerce dans les grandes villes, est excellent; et il serait à désirer que tous ceux qui se trouvent dans une situation semblable l'adoptassent. C'est, dit-on, un genre de vie trop dispendieux; reste à savoir si les maladies, les frais qu'elles occasionent, les travaux qu'elles forcent d'interrompre, ne coûtent pas bien davantage. Le dr. Garnett a observé qu'il est bien plus avantageux pour la santé d'aller, chaque jour, respirer l'air pur de la campagne, que d'y passer deux ou trois mois, tous les ans, pour vivre ensuite sans interruption dans l'atmosphère corrompue des grandes villes.

Les avantages relatifs du séjour des villes et de la cam-

pagne, sous le rapport de la salubrité, sont comme il suit :

« 1° Dans les grandes villes, la mortalité est dans la proportion d'un dix-neuvième à un vingtième, ou d'un vingt-troisième à un vingt-quatrième (1).

» 2° Dans les villes de moyenne grandeur, la mortalité est d'un vingt-cinquième à un vingt-huitième.

» 3° A la campagne, la mortalité est d'un quarantième à un cinquantième ou même à un soixantième.

» Ainsi nous pouvons assurer avec toute confiance qu'à Londres, il meurt annuellement une personne sur vingt. Qu'on juge d'après cela de l'avantage qu'il y a à vivre à la campagne, sous le rapport de la santé et de la longévité ! »

L'ouvrage dont nous rendons compte contient une preuve remarquable des avantages du grand air et de l'exercice du cheval, dans certaines maladies. « La cure que je vais rapporter est celle d'un parent du docteur Sydenham, qui était tombé dans un état de consomption, et qui paraissait menacé d'une mort inévitable. On avait inutilement employé toutes les ressources de la médecine. Le pauvre malade, dirigé par une espèce d'instinct, témoignait le désir d'essayer de l'exercice du cheval, mais le docteur Sydenham s'y opposait parce qu'il considérait cet exercice comme trop violent. Son malheureux parent voyant qu'il n'avait plus d'autre ressource, se décida à la fin à partir à cheval pour Exeter. Il était si faible, en se mettant en route, qu'il fallut deux hommes pour le maintenir à cheval, à la sortie de la ville. Quand il arriva à Brentford, les gens de l'auberge où il était descendu ne voulaient pas le recevoir, dans la crainte qu'il n'y mourût et d'avoir par conséquent l'embarras d'un enterrement. Il persista toutefois à se

(1) Note du Tr. Nous croyons que cette proportion n'est plus aussi forte depuis les nombreuses améliorations introduites dans la police sanitaire des grandes villes.

ISTIQU

s, des Forces Mer

ASIE.

Nous av puissances européennes. Ce op de bienveillance par nos lecteurs han conçoit sans peine que l'exéous présentons aujourd'hui, offrait bien nombreuses et moins bien coé de renseignemens, ou que ceux que nodu tableau, celle des dettes pıccupée par des guillemets, mais ce n'entre le funeste usage d'imposodigalités du présent. Il est inutile d'avımplacement, et ces populatioc leurs chefs dans les sables de l'Asie-Mme dans celui de l'Europe, rande du territoire qu'elles occupent.

NOM	...RE	FORCES NAVALES		...ONS.
	...EMS ...ierre.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	
ASIE RUSSE (				(1) qui est relatif aux finances et aux de tei
Royaume				
Royaume				
Provinces				
Royaume				
Iles Sibéı				
Steppe dı				
EMPIRE CHI	),000	(1)	—	(2) mpériale emploie constamment 31,000 hommpour no si vaste empire.
CHINE PROPRE				
PAYS ANNEXES OU VASSAUX : Manc				
Mong				
Tour				
Tibet				
Bout				
Coréı				
Arch.				

9

TABLEAU STATISTIQUE

Du Territoire, de la Population, des Finances, des Forces de Terre et de Mer

DES PUISSANCES DE L'ASIE.

Nous avons, dans notre 21[e] numéro, présenté le tableau du territoire, de la population, des finances, etc., de toutes les puissances européennes. Ce travail avait été accueilli avec trop de bienveillance par nos lecteurs habituels, pour ne pas nous déterminer à en faire un semblable pour les puissances des autres parties du monde. On conçoit sans peine que l'exécution du tableau de l'Asie que nous présentons aujourd'hui, offrait bien plus de difficultés que l'exécution de celui de l'Europe; les nations diverses qui en font partie, sont à la fois plus nombreuses et moins bien connues. Lorsque nous avons manqué de renseignemens, ou que ceux que nous avions étaient trop vagues ou trop confus, nous nous sommes interdit d'en faire usage. Une des colonnes du tableau, celle des dettes publiques, est presqu'entièrement occupée par des guillemets, mais ce n'est pas faute de renseignemens. Les nations de l'Asie ont été jusqu'à présent protégées par leur barbarie même, contre le funeste usage d'imposer l'avenir pour satisfaire aux prodigalités du présent. Il est inutile d'avertir que nous n'avons point compris, dans notre travail, des petits états dont on connait tout au plus le nom et l'emplacement, et ces populations à demi-sauvages qui errent avec leurs chefs dans les sables de l'Asie-Mineure ou dans les steppes de l'Asie septentrionale. Les différentes puissances sont placées dans ce Tableau, comme dans celui de l'Europe, d'après l'étendue plus ou moins grande du territoire qu'elles occupent.

NOMS DES PUISSANCES.	ÉTENDUE DU TERRITOIRE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION.	NOMBRE des HABITANS par mille carré.	FINANCES.		FORCES DE TERRE		FORCES NAVALES		OBSERVATIONS.
				REVENU PUBLIC en francs.	DETTE PUBLIQUE, capital en francs.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	
ASIE RUSSE (1)	276,020	11,992,000	43 ½							(1) On trouvera dans le tableau du n° 21 tout ce qui est relatif aux finances et aux de terre et de mer de la Russie.
Royaume de Kasan	11,521	5,746,000	498							
Royaume d'Astrakhan	13,823	2,599,000	188							
Provinces du Caucase	5,478	1,674,000	305							
Royaume de Siberie	211,847	1,602,000	8							
Iles Sibériennes dans les deux Océans	1,668	12,000	7							
Steppe des Kirghis	31,681	360,000	11							
EMPIRE CHINOIS	252,448	185,500,000	735	880,172,000	—	1,000,000	1,500,000	(1)	—	(2) Selon MM. Klaproth et Perring Thoms, la marine impériale emploie constamment 31,000 hommes, ce qui suppose un nombre bien faible de bâtimens pour un si vaste empire.
CHINE PROPREMENT DITE, avec les îles Hainan et Formose	61,137	150,000,000	2,453							
PAYS ANNEXES OU VASSAUX: Mandchourie	34,390	2,000,000	58							
Mongolie	91,360	3,000,000	33							
Tourfan ou Petite Boukbarie	27,290	1,500,000	55							
Tibet	27,375	12,000,000	423							
Boutan ou Tangustan	3,018	1,500,000	427							
Corée ou Kaoli	7,442	15,000,000	2,015							
Archipel de Likeio	436	500,000	1147							

NOMS DES PUISSANCES.	ÉTENDUE du territoire en milles carrés géographiques.	POPULATION.	NOMBRE des habitans par mille carré.	FINANCES.		FORCES DE TERRE		FORCES NAVALES	
				Revenu public en francs.	Dette publique, capital en francs.	En tems de paix.	En tems de guerre.	En tems de paix.	En tems de guerre.
ASIE ANGLAISE (1)	54,526	114,500,000	2,100	—	—	—	—	—	—
TERRITOIRE DE LA COMPAGNIE DES INDES ORIENTALES	53,548	113,670,000	2,123						
Possessions immédiates	20,087	80,442,000	4,038	517,123,000	1,023,146,000	213,000	400,00	18	—
Présidence de Bengal avec les nouvelles conquêtes	14,395	65,532,000	4,552						
Présidence de Madras	5,173	12,000,000	2,319						
Présidence de Bombay	519	2,510,000	4,837						
Possessions médiates ou Pays vassaux de la Compagnie	33,461	33,228,000	993						
Royaume d'Hyderabad ou de Nizam	4,521	10,000,000	2,222	48,000,000	—	20,000	—	—	—
Royaume de Nagpour ou du Bhouasla	3,297	3,000,000	909	14,220,000	—	18 000	—	—	—
Royaume d'Assam	1,610	572,000	355	—	—	—	—	—	—
Royaume du Mysore	1,272	3,000,000	2,362	26,634,000	—	6,000	—	—	—
Royaume d'Oude	930	3,000,000	3,226	45,280,000	—	5,000	—	—	—
Royaume de Baroda ou de Guicowar	848	2,000,000	2,353	17,705,000	14,222,000	22,000	—	—	—
Royaume de Jeypour	721	670,000	932	7,757,000	—	18,000	—	—	—
Royaume d'Indore ou de Holkar	535	1,200,000	2,243	19,393,000	—	34,000	—	—	—
Royaume de Sattarah	511	1,500,000	2,941	4,316,000	—	4,000	—	—	—
Royaume de Travancore	366	900,000	2,442	7,757,000	—	11,000	—	—	—
Etat de Joudpour	360	498,000	1,383	7,757,000	—	30,000	—	—	—
Etat d'Odeypour	340	250,000	735	1,586,000	—	18.000	—	—	—
Etat de Bicanère	310	220,000	677	776,000	—	10,000	—	—	—
Etat de Kotah	256	180,000	704	3,879,000	—	5,000	—	—	—
Etat de Jesselmère	238	180,000	754	6,465,000	—	15,000	—	—	—
Etat de Bhourtpour	233	450,000	1,948	4,654,000	—	3,000	—	—	—
Etat de Macherry	140	200,000	1,429	1,551,000	—	3,500	—	—	—
Etat de Bopal	107	250,000	2,336	776,000	—	3,000	—	—	—
Royaume de Cochin	82	280,000	3,415	—	—	—	—	—	—
POSSESSIONS IMMÉDIATES DE L'ANGLETERRE (île de Ceylan.)	978	830,000	847						
ÉTAT DES WAHABITES (la plus gr. partie de l'Arabie centrale et septentrionale)	27,700	5,000,000	181	—	—	—	200,000	—	—
ROYAUME DE PERSE ou D'IRAN	22,104	11,387,000	515	80,000,000 (2)	—	80,000	255,000	—	—
Provinces. Irak	4,414	2,660,000	603						
Taberistan	327	130,000	397						
Masenderan	356	850,000	2,416						
Ghilan	246	280,000	1,138						
Aran, ou Arménie	362	160,000	443						
Aserbéidian	1,431	2,000,000	1,397						
Kourdistan	610	450,000	725						
Khousistan	1,380	900,000	653						
Fars	5,951	1,900,000	319						
Kerman	3,088	600,000	193						
Kouhistan	1,112	170,000	153						
Khorassan	3,827	1,900,000	496						
ASIE OTTOMANE (3)	21,085	11,064,000	525						
Édjalets ou gouvernemens. Anatoli	4,296	2,216,900	516						
Kibris (île de Chypre)	241	120,000	499						
Itschil	794	360,000	450						
Karamanie	1,747	1,000,000	571						
Merasch	407	248,000	609						
Siwas	1,297	800,000	616						
Trabesun	453	170,000	375						
Tschaldir (partie de l'Arménie et de la Géorgie ottomane)	238	200,000	835						
Kars	148	130,000	880						
Erserun	1,374	450,000	327						
Wan	731	148,000	197						
Schehrsor, Bagdad et Basra réunis	4,068	1,232,500	303						
Mossul	264	144,000	546						
Diarbekr	684	376,000	550						
Rakka	1,725	320,000	186						
Alep	461	450,000	980						
Tarablus ou Tripoli (partie de la Syrie)	261	315,000	1,215						
Akka ou Acre (partie de la Syrie)	221	420,000	1,900						
Damas avec la Palestine	1,259	1,250,000	993						
Iles Asiatiques comprises dans l'édjalet ou gouvernement du Djesair	396	713,600	1,800						

OBSERVATIONS.

(1) On doit partager l'Asie Anglaise, en deux parties distinctes : 1° Les possessions immédiates de l'Angleterre, qui sont gouvernées par le roi. C'est la partie la moins considérable, elle ne comprend que l'île de Ceylan. 2° Les possessions de la Compagnie des Indes Orientales. Elles forment un des états les plus riches et les plus puissans du globe. Dans cet empire vassal de la Grande-Bretagne, il faut distinguer les possessions immédiates de la Compagnie. Elles embrassent les plus belles provinces du ci-devant empire du Grand-Mogol, et sont réparties dans les trois résidences de Calcutta, Madras et Bombay. A la vérité le Grand-Mogol existe encore à Dehly ; mais on ne le laisse pas sortir de son palais, où il est gardé à vue par des soldats de la Compagnie. Du reste, il est toujours environné d'une pompe royale, et la Compagnie fait placer son nom et son protocole en tête de quelques-uns des édits qu'elle rend pour l'administration de la partie de son territoire situé dans les anciens états de ce prince. Il y a quelques années, il sortait encore avec une escorte anglaise ; mais un jour il s'écarta de cette escorte, et depuis, on ne lui a plus permis de franchir l'enceinte du sérail. Ce qui est plus extraordinaire, c'est que la Compagnie prend dans certains actes la qualification de Grand-Amiral du Grand-Mogol qu'elle retient captif, parce qu'elle possède actuellement le territoire de Bombay gouverné antérieurement par un prince titulaire de la dignité de Grand-Amiral de l'empire de Dehly. Cette association de marchands souverains a eu recours aux expédiens les plus bizarres, pour colorer ses usurpations ou pour les déguiser. Les possessions médiates ou vassales sont classées dans le tableau d'après leur étendue. Les princes qui sont placés à la tête, n'en sont guères que les souverains nominaux ; l'autorité réelle appartient aux résidens anglais accrédités à leur cour. Nous n'avons pas compris dans les états de l'Inde la confédération des Mahrattes, qui a cessé d'exister.

(2) Nous avons suivi pour les revenus et l'armée de la Perse, les évaluations de M. Balbi, telles qu'elles se trouvent dans son *Essai statistique sur la Perse*. Nous ne pouvions pas prendre un guide plus éclairé et plus judicieux. Voyez, sur la Perse, l'article inséré dans notre 12e numéro, sur les Arabes et les Persans.

(3) Voyez, dans le tableau du 21e numéro, tout ce qui est relatif aux finances et aux forces militaires de la Porte-Ottomane.

NOMS DES PUISSANCES.	ÉTENDUE DU TERRITOIRE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION.	NOMBRE des HABITANS par mille carré.	FINANCES. REVENU PUBLIC en francs.	FINANCES. DETTE PUBLIQUE, capital en francs.	FORCES DE TERRE. EN TEMS de paix.	FORCES DE TERRE. EN TEMS de guerre.	FORCES NAVALES. EN TEMS de paix.	FORCES NAVALES. EN TEMS de guerre.	*OBSERVATIONS.*
EMPIRE D'AN-NAM (dans l'Indo-Chine (1).	16,700	23,000,000	1,370	130,000,000	—	150,000	—	125	—	(1) L'Empereur d'An-Nam ou de la Cochinchine reconnait, ainsi que le roi de Siam, la suzeraineté de la Chine, mais cette dépendance n'est que nominale; c'est par cette raison que nous n'avons pas classé ces deux états parmi les royaumes vassaux de la Chine. Voyez, sur l'empire d'An-Nam, l'article inséré dans notre 14e numéro, sur les nations Hindoues-Chinoises.
Nord-An-Nam ou Tonquin	5,348	18,000,000	3,366							
Sud-An-Nam ou Cochinchine	2,968	1,300,000	438							
Binh-Tuam ou Tsiampa	527	700,000	1,329							
Camboge	3,854	1,000,000	2,595							
Laos	2,290	1,400,000	611							
Lactho	1,702	600,000	388							
EMPIRE JAPONAIS.	12,569	40,600,000	3,230	517,000,000	—	120,000	500,000	—	—	
Japon proprement dit	7,288	39,099,000	5,502							
Ile de Iesso	2,951	1,500,000	5-6							
Ile Karafta ou Saghalien	2,244	100,000	45							
Groupe de Bonin	85	1,000	12							
KHANAT DE BOUKHARA (dans le Turkestan)	10,812	2,480,000	230	12,000,000	—	25,000	100,000	—	—	
ROYAUME DE CABOUL ou des AFGHANS.	10,733	8,020,000	747	15,000,000	—	20,000	150,000	—	—	
Afghanistan propre	7,704	5,800,000	753							
Sistan	1,103	420,000	381							
Multan	1,926	1,800,000	934							
PARTIE INDÉPENDANTE DE L'ILE DE BORNÉO (dans l'Océan indien)	10,000	4,000,000	400	—	—	—	—	—	—	
EMPIRE BIRMAN (dans l'Indo-Chine (2).	9,500	7,000,000	737	80,000,000	—	80,000	150,000	—	—	(2) Nous devons à M. Balbi la communication des renseignemens statistiques relatifs à l'empire Birman et au Khanat de Khiwa. Voyez, sur les Birmans, l'article sur les nations Hindoues-Chinoises.
KHANAT DE KHIWA (dans le Turkestan)	9,062	800,000	88	—	—	—	100,000	—	—	
ROYAUME DE SIAM (dans l'Indo-Chine (3).	6,519	1,700,000	263	5,000,000	—	—	80,000	—	—	(3) Voyez, sur le royaume de Siam, l'article sur les nations Hindoues-Chinoises.
Siam propre	3,778	1,200,000	317							
Presqu'île de Malacca, dont les princes sont vassaux	2,741	500,000	183							
CONFÉDÉRATION DES BELLOUTCHES (4).	7,072	2,700,000	382	1,000,000	—	4,000	60,000	—	—	(4) Les Belloutches parlent une langue particulière, que l'auteur de l'*Atlas Ethnographique* classe parmi les idiomes de la famille persane. Ce peuple est partagé en plusieurs tribus, dont les chefs reconnaissent la suzeraineté du Khan qui réside à Kelat. Ce dernier n'a presqu'aucune autorité sur les vassaux, en tems de paix, mais ses prérogatives sont très étendues en tems de guerre.
KHANAT DU KHOKHAN (dans le Turkestan).	6,250	1,000,000	160	—	—	—	60,000	—	—	
SUMATRA INDÉPENDANTE (dans l'Océan indien)	5,779	6,000,000	1,038	—	—	—	—	—	—	
CONFÉDÉRATION DES SIKHS (dans l'Inde occident. (5).	4,112	6,000,000	1,460	31,000,000	—	100,000	—	—	—	(5) Depuis plusieurs années le belliqueux Roungis-Singh est le chef de cette confédération. Les plus belles provinces lui appartiennent, indépendamment de ses récentes conquêtes dans le royaume de Caboul. Ce prince fait déjà trembler à Calcutta, les maîtres du Bengal. Il a fait discipliner ses troupes à l'européenne, comme le Grand-Seigneur à Constantinople, et Mohammed Ali en Egypte. Elles sont instruites et commandées par deux officiers français. Mais l'art de la guerre, tel qu'il est maintenant pratiqué en Europe, ne peut pas se passer des arts de la paix. Il faut nécessairement qu'ils arrivent à sa suite. Chose singulière, la poudre, qui semblait n'être qu'un moyen de destruction, deviendra la cause la plus active de la civilisation de l'Asie!
ASIE NEERLANDAISE	3,825	6,722,000	1,758							
Gouvernement de Batavia	2,354	4,800,700	2,039							
Gouvernement d'Amboina	27	62,000	2,279							
Gouvernement de Banda	30	44,000	1,482							
Gouvernement de Ternate	130	170,000	1,307							
Gouvernement de Makassar	230	360,000	1,607							
Gouvernement de Paleombang avec Benkoolen	922	1,220,000	1,325							
Sous-préfecture de Timor	131	85,000	648							
PHILIPPINES INDÉPENDANTES (dans l'Océan indien)	3,671	1,980,000	539							

NOMS DES PUISSANCES.	ÉTENDUE du territoire en milles carrés géographiques.	POPULATION.	NOMBRE des habitans par mille carré.	FINANCES. Revenu public en francs.	FINANCES. Dette publique, capital en francs.	FORCES DE TERRE. En tems de paix.	FORCES DE TERRE. En tems de guerre.	FORCES NAVALES. En tems de paix.	FORCES NAVALES. En tems de guerre.
ASIE ESPAGNOLE. (Iles Philippines)	2,390	2,647,500	1,106						
Manille	1,450	1,931,600	1,332						
Biscayes	879	670,400	762						
Mindanao avec les Bashi	61	45,500	713						
ROYAUME DE HERAT (dans la Perse orientale)	3,125	1,500,000	479	3,000,000	—	20,000	50,000	—	—
IMANAT D'YEMEN (dans l'Arabie méridionale)	2,500	3,000,000	1,200	12,000,000	—	5,000	60,000	—	—
ROYAUME DE NEPAL (dans l'Inde septentrionale (1)	2,496	2,500,000	1,002	7,110,000	—	17,300	—	—	—
TRIUMVIRAT DU SIND (dans l'Inde occidentale (2)	2,482	1,200,000	483	20,000,000	—	36,000	—	5 4	—
IMANAT DE MASCATE (dans l'Arabie orientale (3)	2,437	1,600,000	657	4,000,000	—	1,000	40,000	—	—
CELEBES INDÉPENDANTE (dans l'Océan indien)	2,125	3,000,000	1,412	—	—	—	—	—	—
ROYAUME D'OUDJIN ou de SINDIA (dans l'Inde centrale)	1,884	4,000,000	2,102	25,858,000	—	90,000	—	—	—
MOLUQUES INDÉPENDANTES (dans l'Océan indien)	1,518	980,000	646	—	—	—	—	—	—
ILES DE LA SONDE INDÉPENDANTES (Océan indien)	1,470	1,950,000	1,327	—	—	—	—	—	—
MINDANAO INDÉPENDANTE (Iles Philippines)	1,140	1,000,000	877	—	—	—	—	—	—
EMPIRE DE SOULOU (dans l'Océan indien (4)	621	280,000	451	—	—	—	—	—	—
ASIE PORTUGAISE (dans l'Inde et en Chine)	312	575,900	1,823						
Gouvernement général, ou vice-royauté de Goa	223	417,500	1,872						
Gouvernement de Dilli	85	120,000	1,412						
Gouvernement de Macao	4 5	38,400	,534						
ASIE FRANÇAISE (dans l'Inde (5)	20	96,000	4,800						
Territoire de Pondichéry	9	60,000	6,667						
Territoires de Karikall et de Mahé	11	36,000	3,273						
ASIE DANOISE (Tranquebar sur la côte de Coromandel	4	25,000	6,173						

OBSERVATIONS.

(1) Ce royaume n'a pas encore été placé parmi les états vassaux de la Compagnie des Indes; cependant son indépendance n'est que nominale, car il y a une garnison anglaise à Catamandou, résidence du Rajah.

(2) Depuis environ quarante ans, cette province de l'ancien empire du Grand-Mogol offre un véritable phénomène politique. Trois familles belloutches, de la tribu Talpouri, occupent simultanément le trône du Sind. Par le traité qu'elles ont stipulé, l'aîné mâle de chaque famille hérite par tiers du royaume du Sind, de manière cependant que le plus âgé des trois aînés a la prééminence, prend le titre d'Oumir, et se trouve à la tête du gouvernement. Le plus âgé après lui, occupe la seconde place, et le plus jeune, la troisième. On pourrait comparer, à quelques écarts, le gouvernement du Sind à celui de Gera situé dans la confédérations Germanique, et qui depuis 1802 jusqu'en 1824, appartenait aux trois maisons souveraines de Reuss-Schleitz, Reuss-Lobenstein et Reuss-Ebersdorf. Ce petit pays dont la surface est de 7 un quart milles carrés géographiques, et la population d'environ 22,000 habitans, était régi en commun par les trois princes, qui s'en partageaient également le revenu. Le triumvirat de Géra n'existe plus depuis 1824, par suite de l'extinction de la ligne mâle de Reuss-Lobenstein, dont les possessions ont été réunies à la branche de Reuss-Ebersdorf.

(3) On trouvera des détails intéressans sur l'iman de Mascate dans l'article intitulé *Souvenirs du golfe Persique*, inséré dans notre 11e numéro. Une partie considérable de la côte orientale de l'Arabie forme le noyau de principauté. Il possède aussi les ports de Bender Abassi, Minab et autres dans la Perse, ainsi que les îles Kischme, Lerrac et Ormus dans le golfe Persique, l'île Zanzibar et autres sur la côte orientale d'Afrique. Nous devons à M. Balbi les évaluations relatives à cet état, dont la flotte consiste en un vaisseau de 50 canons, 3 frégates, 1 brick, 4 battilas, un bagzila, et plusieurs batimens inférieurs. L'iman entretient en outre 4 gros vaisseaux marchands, percés pour 13 canons.

(4) Le prince musulman qui gouverne Soulou, prend le titre de sultan; c'est ce qui a fait donner à ce petit état la dénomination un peu pompeuse d'empire.

(5) M. Hassel, n'a point compté Chandernagor parmi les possessions de la France dans l'Inde, parcequ'il le considère plutôt comme un comptoir de commerce que comme une souveraineté.

rendre à Exeter, à petites journées, et il reprit tant de force dans le trajet, que quoiqu'un jour son cheval l'entraînât dans un marais, et qu'il fût obligé de continuer sa route, pendant plusieurs heures, avec ses habits tout humides, il n'en ressentit aucun mal, et il arriva à Exeter presqu'entièrement rétabli. Mais ayant cessé cet exercice, il ne tarda pas à retomber malade, et se souvenant alors de l'avis que lui avait donné le docteur Sydenham, au moment de son départ, que, s'il était assez heureux pour se rétablir par l'exercice du cheval, il ne faudrait pas y renoncer trop tôt, il reprit ses courses jusqu'à ce qu'enfin son rétablissement fût complet (1).

(1) Note du Tr. Le traducteur de cet article a pu se convaincre, par lui-même, de la grande utilité de l'exercice pris en plein air, dans certaines maladies. Au retour de la campagne de Russie, il fut atteint, à Kœnigsberg, du typhus qui y décimait les misérables restes échappés aux désastres de la retraite. Il éprouva, dès le principe, une torpeur générale et une répugnance invincible pour toute espèce d'alimens; tellement qu'une cuillerée de bouillon ne lui inspirait pas moins de dégoût que les médicamens les plus désagréables, et que ce n'était que par la contrainte qu'on parvenait à lui en faire prendre. Le mal avait une telle intensité que, dans quelques jours, ses forces furent entièrement détruites; il ne pouvait plus exécuter aucun mouvement, pas même celui de soulever le bras; l'émétique qu'on lui avait administré ne lui avait fait aucun bien; et le médecin qui le soignait avait déjà prononcé son arrêt de mort Cependant, par suite de la défection du général York, les Russes s'étaient rapidement portés sur Kœnigsberg. Le matin du jour où ils devaient y entrer, M. Gossuin, collègue et ami de M. Saulnier, et qui lui prodiguait tous les soins d'une mère ou d'une sœur, sans se laisser intimider par la crainte d'une maladie à laquelle on attribuait un caractère contagieux, lui dit que, s'il ne se sentait pas en état de se mettre en route, il resterait avec lui. Cette offre si généreuse exposait nécessairement M. Gossuin à une captivité plus ou moins longue dans les provinces lointaines de la Russie asiatique. M. S. ne voulut pas faire subir à son ami cette affreuse épreuve, et en conséquence il témoigna le désir de s'en aller. On le transporta sur une de ces voitures, ou plutôt de ces charrettes russes, en osier, appelées *brichka*, qui ont à peu près la forme d'un berceau d'enfant; et, le soir, il partit en poste pour Dantzick, avec M. Gossuin, en longeant les tristes rivages de la Baltique. Il faisait un froid de vingt à vingt-cinq degrés; un vent glacé, qui semblait devoir donner la

Quand quelqu'un se sent incommodé, au lieu d'aller chez son médecin, il fera bien de prendre six semaines ou deux mois de vacances, et de se rendre à la campagne chez un *dresseur* (1). Que le malade se soumette exactement à

mort, gelait la respiration du malade sur les contours d'un bonnet garni de fourrures, qui couvrait sa tête. De tems en tems on détachait les glaçons du bonnet, mais l'âpreté du froid les reformait au bout de quelques minutes. Quelle ne fut pas le lendemain la surprise de M. Gossuin, en voyant que cette course nocturne, dans une voiture qui n'était ni fermée ni suspendue, n'avait point incommodé M. S.; qu'au contraire il se trouvait mieux; et qu'il avait déjà repris un peu de force! Dans le cours de la journée cette amélioration se maintint et s'accrut. Le jour suivant ils arrivèrent à Dantzick, et M. S. était en pleine convalescence. Il trouva, dans cette ville, toutes les aisances qu'on pouvait attendre au milieu d'une population de cinquante à soixante mille ames; mais, au bout de deux jours de résidence, il retomba malade. Heureusement pour lui, le général Rapp, sur le point de soutenir ce siége glorieux qui devait immortaliser sa mémoire, fit sortir de la place toutes les bouches inutiles. Une fois sur la grande route et en voiture, M. S. se rétablit promptement; mais l'inactivité du séjour de Berlin le fit de nouveau retomber malade. Chaque séjour dans une ville était invariablement suivi d'une rechute. L'approche des Russes le força bientôt de quitter Berlin, et il retrouva encore une fois la santé sur la grande route. Ce ne fut qu'après de nouveaux voyages, dans l'intérieur de la France, que sa guérison fut complète. Toutefois, il convient d'observer que chaque rechute était moins grave que la précédente. Une circonstance remarquable c'est qu'il ne pouvait dormir qu'en voiture; dans un lit, le sommeil le fuyait obstinément. Il y était obsédé de ces impressions nouvelles, insolites, qu'éprouvent les malades dont le système nerveux a été fortement ébranlé, et chez lesquels il semble que de nouveaux sens se développent. Cet exemple et celui rapporté dans le texte font voir tout le parti qu'on peut tirer des voyages et du grand air. Ce remède devrait être employé plus souvent, au moins comme remède empirique, dans des cas désespérés. S.

(1) NOTE DU TR. Depuis un certain nombre d'années, il s'est établi, en Angleterre, une classe d'individus qui prétend guérir les maladies sans médicamens, ou en ne les employant que comme moyen très-accessoire. On les appelle *trainers for health*, littéralement dresseurs de santé, ou, pour abréger, *trainers*, dresseurs. Nous avions d'abord voulu les nommer en français *médecins hygiéniques*, mais cette traduction eût été d'autant plus inexacte, que la plupart ne sont pas médecins. Il faudra donc donner droit de bourgeoisie au mot *dresseur*, comme on l'a déjà donné à *budjet*, à *précédens*, à *brick*, à *gentleman*, que ne traduit pas notre mot *gentilhomme*, et à tant d'autres

ses prescriptions, et bientôt son corps sera en état de supporter les variations de notre température, le luxe et l'intempérance de nos dîners modernes, les soucis des affaires et l'espèce de réclusion à laquelle elles nous condamnent. Nous considérons comme le meilleur chapitre de l'ouvrage, l'exposé des théories et des procédés du dresseur, tel que cet art est pratiqué par Jackson, le capitaine Barclay et quelques autres. Nous allons terminer cet article, en citant la plus grande partie de ce chapitre.

« L'art du dresseur consiste dans le choix des alimens liquides et solides, des exercices, de l'air; dans la fixation des heures de repos, et de quelques petits médicamens préparatoires.

» 1° *Médicamens préparatoires.*—Au commencement du traitement, il sera bon, en général, de prendre un vomitif de seize à vingt grains d'ipécacuana, dans de l'eau; et, deux jours après, un petit purgatif doux qui sera composé de deux grains de calomel et de cinq grains d'extrait composé de coloquinte. Ce dernier médicament sera pris en pilules et au lit. Quand le malade a beaucoup d'embonpoint, et que ses sécrétions sont d'une mauvaise nature, cette pilule pourra être administrée une seconde et une troisième fois, après un intervalle d'une semaine. Le vomitif et le purgatif ont l'avantage de nettoyer l'estomac et les entrailles de tout ce qui peut embarrasser ces organes si délicats.

» 2° *Alimens solides.* — La diète doit être simple, et se composer d'un peu de viande, de biscuit ou de pain rassis, et des végétaux les plus faciles à digérer. Il faut rarement donner de l'agneau, et jamais de veau ou de

également d'origine anglaise. Il est juste, d'ailleurs, qu'un art nouveau porte le nom qu'il a reçu de la nation chez laquelle il a été inventé, de même que les rivages nouvellement découverts conservent les dénominations que leur ont données les peuples navigateurs qui y sont abordés les premiers. S.

porc. La viande de bœuf est celle dont on peut manger le plus long-tems sans dégoût, et elle est la plus nourrissante; mais le mouton et la venaison sont plus faciles à digérer. La viande doit toujours être fraîche; car, quand elle est salée, elle provoque des indigestions et une soif immodérée. Il faut manger le moins possible de graisse. Il n'y a pas d'inconvénient à donner de la volaille, une fois par semaine, pour varier. Nous recommanderons surtout les cuisses de volaille qui sont d'une digestion très-facile. On ne mangera pas de poisson, car il est à la fois indigeste et peu nutritif. Le malade ne prendra jamais de fromage et très-peu de beurre. Lorsque ses forces commenceront à être restaurées, on lui laissera prendre des œufs légèrement bouillis, mais jamais plus d'un par jour. On autorisera les navets, les haricots, les pommes de terre, après un traitement de trois ou quatre semaines, et quand le ton des organes digestifs sera amélioré; mais, s'ils incommodent, on y renoncera de suite. Il ne faudra, dans aucun cas, manger de pain tendre. Le biscuit doit être préféré, même au pain rassis.

» On ne mangera ni de puddings ni aucune espèce de patisserie. Les seuls assaisonnemens permis sont le sel et le vinaigre. Le sel doit être pris en petite quantité, et jamais de manière à provoquer la soif. Pris avec la même modération, le vinaigre n'a point d'inconvénient, surtout pour les personnes qui ont trop d'embonpoint. Il vaut mieux que les viandes soient grillées que rôties ou bouillies: lorsqu'on les rôtit, et surtout quand on les fait bouillir, elles perdent beaucoup trop de leurs parties nutritives. La quantité des alimens solides sera très-modérée : elle devra être réglée d'après l'âge, la force des facultés digestives, et la nature de la maladie; mais elle ne devra jamais excéder seize à dix-sept onces par jour.

» 3° *Alimens liquides.* C'est un principe incontestable

qu'il importe beaucoup de boire avec modération, car une trop grande quantité de liquide délaye dans l'estomac le suc gastrique, qui est le grand agent de la digestion. Des boissons trop abondantes ont aussi l'inconvénient de provoquer des transpirations qui affaiblissent beaucoup, quand elles ne sont pas le résultat de l'exercice. Dans aucun cas, il ne faudra boire plus de trois pintes anglaises, pendant toute la durée du jour, à déjeuner, à dîner, et un peu à souper : le plus souvent vingt-six onces suffiront. A déjeuner, les liquides se composeront de thé et de lait, et à dîner, de bière domestique et de vin. Quand l'individu qui est traité veut seulement rétablir ses forces, la bière domestique est la meilleure boisson, à dîner et à souper ; mais il n'en est pas toujours ainsi quand il est malade. Au reste, c'est lui-même qui doit se diriger à cet égard. Jackson, le fameux dresseur, assure que si quelqu'un, accoutumé au vin, veut boire de la bière pendant un mois, il s'en trouvera à merveille. On n'en boira pas plus d'une pinte à dîner, et d'une demi-pinte à souper. Si le malade insiste pour avoir du vin, le blanc doit être préféré au rouge. Les liqueurs spiritueuses seront toujours sévèrement défendues, même mélangées avec de l'eau. Il ne faudra pas prendre de liquides entre les repas, à moins d'une très-grande soif. Dans ce dernier cas, les liquides ne seront pas pris à grands traits, mais à petits coups ; ce qui, comme l'expérience le prouve, étanche davantage la soif. On ne boira pas chaud, et l'eau devra être aussi douce que possible.

» 4° *Exercice.* On commencera à prendre de l'exercice de bon matin ; en été à six heures, et en hiver à sept heures et demie, aussitôt qu'il fait jour. Les exercices qui conviennent davantage sont les promenades à pied et à cheval, les frictions, les jeux de boule, de balles, de billard, etc. Ces exercices seront pris alternativement, suivant l'occurrence ; mais un jour ne doit jamais se passer sans que l'un

ou l'autre des deux premiers n'ait lieu au dehors. Les exercices du dehors ne dureront pas moins de quatre heures, et pourront se prolonger pendant cinq ou six, à deux ou trois reprises différentes. Si un homme fortement musclé était plus grêle par suite de l'exercice, il faudrait en diminuer la durée ; dans le cas au contraire où la force musculaire s'augmenterait, ce serait une preuve que ces exercices lui conviennent.

» Le grand objet de l'exercice est d'accroître et de régulariser les sécrétions et les excrétions, et surtout les sécrétions de l'estomac, des intestins et de la peau ; d'augmenter le volume et la vigueur des muscles ; de donner du ton aux nerfs, et quand l'embonpoint est trop considérable, de le diminuer ; de réduire la quantité du sang, et de le rendre plus léger et plus limpide. C'est ainsi que l'on obtient un bon appétit, et des digestions promptes et faciles. La respiration devient plus forte ; l'esprit plus net et plus vif. L'air pur de la campagne et des exercices vigoureux sont les grands moyens d'acquérir de la force. La diète elle-même n'est qu'un moyen secondaire, pourvu que la quantité des alimens ne soit pas trop considérable.

» 5° *Air*. Plus l'homme vit au grand air, plus ses chairs prennent de fermeté. Les personnes qui suivent le régime d'un dresseur habile parviennent promptement à supporter les intempéries des saisons. Seulement quand leurs vêtemens sont humides, elles doivent toujours avoir soin d'en changer. L'exercice pris en plein air était considéré chez les anciens comme de la plus grande importance. Les principales écoles d'athlètes étaient établies à Capoue et à Ravenne, citées, dans toute l'Italie, pour la pureté de l'air qu'on y respirait. L'air de la campagne est surtout très-utile aux hommes de cabinet, et plus particulièrement aux gens de lettres, dont le talent est presque toujours accompagné d'une sensibilité maladive et souffrante, résultat

d'une extrême susceptibilité nerveuse. Quand, par suite d'un bon régime, leur santé s'améliore, leur ame ne prend pas moins de ton et de vigueur que leur corps.

» 6° *Sommeil.* Les personnes soignées par un dresseur doivent se coucher de bonne heure; à dix heures au plus tard. Comme elles sont soumises à des exercices violens, on peut leur accorder huit heures de repos, mais jamais davantage. Quand le régime est bon, le sommeil est profond, rarement interrompu, et par conséquent très-rafraîchissant.

» Il faut aussi que le malade soit d'une très-grande propreté, et qu'il prenne souvent des bains d'eau froide ou tiède. Lorsqu'il ne pourra pas se procurer de bain, il s'épongera le corps, tous les matins, avec de l'eau froide ou légèrement dégourdie, et il se brossera ensuite avec une brosse très-dure. Rien ne donne plus de ton aux chairs et au système nerveux que le contact souvent répété de l'eau froide. C'est sans contredit le plus innocent et le meilleur de tous les cosmétiques.

» *Effets de ce régime sur le corps.*—Il est évident qu'un régime semblable doit exercer une grande influence sur toutes les parties du corps, et plus particulièrement sur l'estomac, les poumons, la peau, les os et les nerfs.

» Son influence sur l'estomac est très-grande. L'appétit est aiguisé, et toutes les facultés digestives s'améliorent. Jackson, le dresseur, assure que son mode de traitement est très-efficace contre les affections bilieuses.

» En améliorant l'état des poumons, ce régime rend la respiration plus forte et plus libre; les esprits animaux deviennent plus vifs; les dispositions de l'ame plus gaies; et le corps plus leste. Quand les boxeurs se mettent dans les mains d'un dresseur, *ils améliorent leur souffle*, comme ils disent; ce qui signifie qu'ils sont capables de conserver leur respiration plus long-tems, et de la recouvrer plus tôt, quand ils l'ont perdue.

» Ce régime n'a pas moins d'influence sur la peau qu'il rend plus claire, plus douce, plus élastique, moins sujette aux éruptions. Même quand une personne trop grasse devient plus maigre par suite du traitement, sa peau, au lieu d'être lâche et ridée, se contracte et se resserre.

» L'art du dresseur exerce aussi une action très-salutaire sur les os et les nerfs. Les premiers deviennent beaucoup plus durs ; on sait que ceux des chevaux de race ont la même résistance que l'ivoire; et il est bien rare que les membres des boxeurs soient rompus, malgré les coups qu'ils reçoivent sans cesse. Quant aux nerfs, ils s'améliorent tellement, que jamais une personne qui a été traitée n'est devenue paralytique.

» Ce traitement n'est pas moins utile à la beauté et à l'élégance des formes, qu'à la santé. Le ventre diminue; la poitrine s'élargit; les muscles, et les autres parties du corps qui étaient trop grêles, s'accroissent et se fortifient; ceux qui avaient un développement exagéré diminuent. On a observé que les hommes qui se livrent à des exercices habituels, tels que les maîtres d'armes, conservent les formes et les proportions de la jeunesse dans un âge très-avancé.

» L'art du dresseur, dit le docteur Jameson, est arrivé à un tel degré de perfection parmi nous, qu'il parvient à modifier essentiellement toute la structure du corps humain ; et que, dans l'espace de quelques mois, une vieille carcasse toute épuisée est souvent convertie en un corps sain et vigoureux. Tel individu qui, avant le traitement, ne pouvait pas presser le pas, sans avoir des étourdissemens et sans perdre haleine, peut ensuite courir plusieurs milles, avec toute la vitesse d'un chien de chasse. Ce qui est encore plus remarquable, c'est que les effets du traitement ne sont pas moins durables qu'ils sont prompts et satisfaisans. »

(*London Magazine.*)

Nouvelles des Sciences,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Volcan de Popocatepetl, au Mexique. — Deux membres de la Compagnie Anglaise qui exploite les mines du Mexique, accompagnés d'un voyageur anglais, ont fait, au mois d'avril de cette année, une excursion jusqu'au sommet du Popocatepetl, volcan qui surpasse de plus de 600 mètres la hauteur du Mont-Blanc, visité aujourd'hui par presque tous les voyageurs en Suisse. L'intrépidité des observateurs anglais n'a pas été infructueuse pour les sciences physiques et géographiques; elles fournissent des mesures de hauteur et de nouvelles observations sur le malaise que cause la raréfaction de l'air sur les montagnes très-élevées.

Les trois voyageurs anglais se rendirent d'abord à Tochimilco, petite ville peu éloignée de la montagne qu'ils voulaient explorer. Ils firent une visite à l'alcade qui les reçut très-bien, leur procura toutes les instructions qu'il put recueillir, leur fournit des guides et des Indiens pour porter leurs effets et leurs provisions, et enfin proposa de les accompagner: cette offre fut reçue avec empressement; mais, dès la première journée de marche, la curiosité de l'alcade s'évanouit; il se rappela que certaines affaires exigeaient sa présence, et il retourna chez lui. Heureusement les guides qu'il avait procurés aux voyageurs connaissaient bien les lieux et les chemins; leur secours pouvait suffire pour le succès de l'entreprise. On passa la nuit dans un

petit bois dont les arbres n'étaient point connus des trois Anglais ; cette station était à 3,824 mètres au-dessus du niveau de l'océan. Les forêts de pins n'atteignent point cette hauteur.

Le lendemain, au clair de la lune, les voyageurs se mirent en marche. Avant le lever du soleil, ils avaient franchi les limites de la végétation qui, dans cette contrée et à cette latitude, ne dépasse point 3,900 mètres d'élévation. L'expédition était alors divisée en deux bandes assez éloignées l'une de l'autre; les trois Anglais et un jeune Espagnol qui portait le baromètre formaient l'avant-garde; les Indiens avançaient plus gravement, sans se presser : il fallut s'arrêter pour les attendre. Le thermomètre était à 2° au-dessous de la glace (échelle de Réaumur) ; le ciel parfaitement serein ; et, à quelque distance au-dessous des voyageurs, la terre disparaissait sous un océan de nuages au-dessus duquel on ne découvrait que les sommets des plus hautes montagnes. Le soleil, qui parut alors sur l'horizon, rendit ce spectacle très-imposant.

Les Indiens arrivèrent; on déjeuna, puis on continua l'ascension. Bientôt il fut question de franchir un amas de roches entassées, écroulement récent d'une partie du cratère. Les Indiens s'alarmèrent ; quelques promesses leur rendirent un peu de courage ; mais, comme le chemin devenait toujours plus difficile et plus dangereux, ils refusèrent absolument d'aller plus loin. Il fallut donc que les voyageurs se chargeassent eux-mêmes de quelques vivres et de leurs instrumens, et qu'ils fissent seuls le reste du voyage. Leur nombre devait diminuer encore, et par conséquent, leurs embarras devaient s'accroître ; le jeune Espagnol ne put résister à la fatigue et aux pénibles effets de la raréfaction de l'air : il fallut le laisser seul, tandis que les trois Anglais, plus robustes, achevaient d'escalader le cratère du volcan, et d'atteindre le sommet. Ils étaient à 5,139 mètres de hau-

teur, lorsqu'ils se séparèrent de leur jeune compagnon ; ils devaient s'élever encore de 312 mètres.

Ce ne fut pas sans de grands efforts, et des pauses très-fréquentes, que nos voyageurs atteignirent enfin le terme de leur excursion. Les observations qu'ils firent dans l'intérieur du cratère n'apprennent rien de nouveau ; ce volcan n'a rien qui le distingue de tous ceux que l'on a décrits jusqu'à présent. Il paraît que ses feux sont encore très-actifs, et que ses éruptions se prolongeront pendant une longue suite de siècles.

Les voyageurs retrouvèrent le jeune malade tout à fait abattu. La fièvre était violente, le mal de tête insupportable, il fallait un prompt secours, et surtout un air plus condensé. Les observateurs auraient voulu passer la nuit dans ce lieu, retourner le lendemain au volcan dont ils n'avaient pu faire qu'une reconnaissance rapide et superficielle : l'humanité ne le permettait point. Ce ne fut pas sans beaucoup de peines que le malade fut descendu ; et pour comble d'infortunes, la nuit survint pendant la descente ; on ne trouva pas les Indiens, et on s'égara. Les feux allumés pour servir de signaux ne procurèrent aucune information ; il fallut se résoudre à passer la nuit parmi les rochers ; mais, au milieu de ces tribulations, la santé revenait au malade, et, quand le jour parut, il était tout à fait remis. Après quelques heures de marche, on aperçut enfin les Indiens : ils étaient montés sur les mules des voyageurs, et regagnaient tranquillement les premières métairies que l'on rencontre sur les flancs de la montagne.

Ainsi, le malaise que ressentent ceux qui respirent un air trop raréfié ne dure pas plus long-tems que l'action de la cause qui l'a produit. Le Popocatepetl, élevé de 5,471 mètres, ou 2,794 toises au-dessus du niveau de la mer, égalerait, à très-peu près, le mont St.-Élie dans l'Amérique Russe, élevé de 2,797 toises, d'après les mesures prises par

Malaspina : l'émule du Popocatepetl, le volcan d'Orizava atteint aussi la même hauteur. Ces mesures peuvent être employées avec confiance par la topographie et la géographie physique.

Mines de diamans soupçonnées en Sibérie. — C'est en raisonnant par analogie, que l'on a conçu l'espoir d'ajouter à la découverte du platine en Sibérie, celle de la plus précieuse de toutes les substances minérales, le diamant. Dans la partie inférieure de la Toura, rivière qui prend sa source dans l'Oural et se jette dans la Tobal après un cours de plus de 140 lieues, les sables sont de même nature que ceux qui renferment les diamans du Brésil. Le fer hydrate y abonde comme dans l'Amérique du Sud. Dans l'un et l'autre pays le sable est siliceux, et contient des fragmens de jaspe, etc. Des recherches ont commencé, mais elles ne sont pas très-actives; on pense que le gouvernement ne tardera point à leur donner une plus forte impulsion. Si elles conduisent à la découverte dont elles sont l'objet, le prix des diamans baissera nécessairement, car la Toura ne sera point la seule rivière qui en fournira; cet avantage lui sera probablement commun avec la plupart des courans qui prennent leur source dans la chaîne de l'Oural, et portent leurs eaux, soit à l'Ob, soit à la Kama. Le commerce n'est pas seul intéressé à l'exploration de ces richesses souterraines : jusqu'à présent il était peu vraisemblable que le diamant pût être formé par la nature dans les régions froides, puisqu'on ne l'avait trouvé qu'entre les tropiques; s'il existe en Sibérie, il faudra renoncer à des opinions formées trop légèrement et s'en tenir aux faits qui, dans la science de la nature, doivent composer toutes nos connaissances. L'analogie entre les deux continens devient chaque jour plus complète, quant aux substances minérales, et cette observation s'étend aussi aux régions qui

diffèrent le plus par la température de la surface et par la végétation et les animaux. S'il était permis d'aller au devant des faits et de les interpréter, on dirait, avec plusieurs géologues, que des causes intérieures ont seules déterminé la formation et la structure des minéraux, au lieu que les êtres vivans ont été soumis à l'action de plusieurs causes extérieures, et ont dû varier avec elles, suivant les tems et les lieux.

Migrations de papillons. — Au mois de juin 1826, M. de Meuron, de Neufchâtel, étant à sa maison de campagne près de Granson (canton de Vaud), vit par la fenêtre de sa salle à manger un objet qu'il discernait mal, à cause de la distance, et parce qu'il a la vue très-courte. Il chargea son fils d'aller à la découverte, et le jeune homme, frappé d'étonnement, appela toute sa famille, pour qu'elle fût témoin de ce qui se passait alors dans le jardin. Une bande immense de papillons le traversait en bel ordre et avec une grande vitesse, se dirigeant du sud au nord. La vue des hommes ne changeait rien à leur direction, et tous paraissaient suivre des lignes exactement parallèles. Un seul coup de filet en procura une multitude, car la colonne aérienne n'était pas moins serrée que celles de harengs dans la mer. On n'y trouva qu'une seule espèce ; c'était le papillon nommé par les Français *la belle dame.*

Il n'était pas nécessaire d'être naturaliste pour observer avec un vif intérêt un fait aussi remarquable, et chercher à le connaître dans tous ses détails. Dans la famille de M. de Meuron, les emplois furent distribués sur-le-champ, suivant les facultés de chacun. Les jeunes gens se chargèrent de courir le long de la colonne volante, et de parvenir, s'il était possible, à mesurer sa longueur. Leurs efforts n'eurent point de succès ; l'immense et inoffensive armée continua son passage, sans qu'il fût possible

d'en voir en même tems les premières et les dernières troupes. La colonne avait près de quinze pieds de large. Le passage dura plus de deux heures; le vol était continu, rapide, sans interruption : les insectes ne se posaient sur aucune fleur. « Voilà, dit M. Huber auquel on doit cette intéressante narration, les faits tels qu'ils m'ont été communiqués par une famille pleine d'instruction et de discernement; des naturalistes de profession n'auraient pas mieux observé, ni exposé leurs observations avec plus de clarté et de précision. Les enfans de M. de Meuron se livrent avec ardeur à l'étude de l'histoire naturelle des insectes, et profitent de toutes les circonstances favorables pour enrichir leurs collections. On est donc pleinement assuré de l'exactitude de ce qu'ils ont vu et décrit. »

Tout le monde partagera la surprise de M. Huber, en considérant que ces papillons réunis en colonnes si longues et si serrées, partis en même tems et dirigés vers le même but, proviennent de chenilles qui ont vécu solitaires. « Si l'on m'eût dit que des bandes de *petites tortues*, de *paons de jour* ou de *morios*, s'étaient formées pour passer en d'autres cantons, je l'aurais cru sans peine : leurs chenilles vivent en familles nombreuses sur les orties ou sur les saules; un nombre prodigieux de papillons peut prendre son vol en même tems, dans les mêmes lieux; et, comme tous sont dans les mêmes circonstances, il peut se faire qu'un mouvement commun leur soit imprimé par le concours de ces causes dont tous éprouvent l'action. Mais quelle est donc la puissance qui a rassemblé tant d'êtres épars, qui dirige leurs immenses légions en sens contraire de leurs besoins présumés, qui les pousse du midi vers le nord, des contrées fertiles et chaudes où ces insectes ont subi leur transformation, vers les régions froides et stériles des montagnes? D'où viennent-ils et où vont-ils? Le lieu de leur naissance était absolument inconnu aux pre-

miers observateurs, ainsi que le terme de leur migration. » M. Huber essaie de découvrir l'un et l'autre, et ses recherches, comme on s'y attend bien, ne pouvaient être tout-à-fait infructueuses; il pousse l'investigation jusqu'aux limites des faits connus. Son attention devait se fixer principalement sur l'Italie, puisque les bandes volantes venaient du sud. Le professeur Bonelli, de l'Académie de Turin, a observé, dès le mois de mars 1826, la formation de ces légions de *belles dames* dans le Piémont, aux environs de la capitale; leur nombre augmenta jusqu'à la fin de mai, époque où l'on vit des colonnes de ces insectes prendre leur vol vers le nord. L'émigration dura plusieurs jours; le nombre de ces nuages brillans et cependant incommodes diminua ensuite, ce qui n'empêcha point qu'il n'en restât encore dans le pays.

L'abondance de ces papillons et leur formation en colonnes de voyage ne sont pas des faits nouveaux en Piémont : on peut consulter, sur cet objet, un Mémoire de M. le comte de Loche, inséré dans le recueil des Mémoires de l'Académie de Turin. Il est donc très-probable que l'une des grandes colonnes formées au pied des Alpes italiennes aura franchi les montagnes; qu'elle aura suivi les vallées; que celle du Rhône en aura obtenu la meilleure part; qu'un nouveau partage fait sur le lac de Genève ou sur ses bords aura subdivisé cette colonne venue en Suisse par le Valais; et que MM. de Meuron n'ont vu qu'un détachement et non pas une armée tout entière. On est d'autant plus fondé à le croire, que le papillon *belle dame*, peu commun en Suisse, y a paru en 1826 avec une abondance extraordinaire, et que son apparition a beaucoup devancé l'époque ordinaire, car ce n'est qu'à la fin de l'été et au commencement de l'automne qu'on était accoutumé à le voir. On a aussi remarqué que ces voyageurs d'une espèce nouvelle, étaient plus grands, plus brillans, plus beaux,

que les indigènes de même race. « J'en ai trouvé, dit M. Huber, un très-grand nombre au pied des montagnes et dans le Jura, et ils étaient alors une des plus belles parures de ces contrées. »

Ces hôtes nouveaux ont employé leur tems : on pense bien que les accouplemens et les pontes ont eu lieu, et que cette visite aura laissé des traces que l'on reconnaîtra long-tems, quand même elle ne serait pas renouvelée. Heureusement les chardons et les artichauts ne sont pas les seules plantes dont leurs chenilles se nourrissent. Elles s'accommodent aussi très-bien de la vipérine et des feuilles de passeroses.

« Je me suis borné à l'exposition des faits connus, dit M. Huber : une de nos plus belles espèces de papillons nous vient du sud, en colonnes serrées, traverse notre pays, et ne s'arrêtera probablement qu'en Allemagne. Ses migrations se renouvelleront-elles souvent? nous visitera-t-elle tous les ans? Le savant naturaliste italien que j'ai cité assure que, depuis quelques années, ce phénomène se reproduit dans le Piémont. Nous n'avons aucune connaissance, aucune idée des causes qui déterminent ces insectes à quitter le pays natal, à chercher un autre climat; on ne peut les comparer aux oiseaux de passage. Dans l'ignorance complète où nous sommes sur plusieurs circonstances essentielles, il serait fort inutile d'essayer une explication que les observations ultérieures feraient évanouir. Les naturalistes sont avertis; ils guetteront nos papillons à leur passage, suivront leurs mouvemens, et les découvertes sur cet objet seront un jour la matière de l'un des chapitres les plus intéressans de l'histoire des insectes. »

Pouvoir attribué aux serpens de charmer les animaux dont ils font leur proie. —Les croyances populaires ne sont pas toujours des erreurs sans fondemens : elles reposent

quelquefois, comme celles des sciences, sur des faits plus ou moins bien observés. M. Nash, de Willamsburgh, dans l'état de Massachusetts, a eu l'occasion de voir des petits oiseaux autour d'un grand serpent noir; son récit, inséré dans le journal du professeur Silliman, est très-digne de l'attention des naturalistes, et doit trouver place dans l'histoire des serpens. « Je me promenais, dit M. Nash, à un mille de mon habitation, vers midi, au mois d'août; le gazouillement singulier de quelques oiseaux m'attira, d'autant plus que ce n'était point le cri naturel d'aucune des espèces que je voyais réunies. Mon approche fit fuir toute la petite bande qui alla se percher sur un saule : en même tems, je vis un serpent noir qui montrait sa tête, à l'entrée de sa retraite souterraine. Je soupçonnai que sa présence était la cause du bruit que j'avais entendu, et je fus curieux de savoir s'il recommencerait. Je choisis mon poste pour tout observer : à peine y étais-je établi, que le serpent sortit de son trou, lentement, avec une tranquillité apparente ou réelle, et les oiseaux s'en approchèrent de nouveau. Je les vis courir tout à l'entour, et très-près, sauter par-dessus, si bien qu'à la fin l'animal fit quelques mouvemens, soit pour se dérober à ces agaceries, soit pour en profiter et saisir un des assaillans. Je remarquai dans les oiseaux un moment de frayeur, mais ce ne fut qu'un moment : dès que le serpent fut en repos, toute la bande recommença ses manœuvres autour de lui : enfin l'ennemi se glissa sous l'herbe; mais ni les cris ni les sautillemens ne cessèrent; les oiseaux ne quittèrent point la place où le magicien semblait les retenir par un pouvoir surnaturel.

» Les mouvemens de ce peuple aîlé ne paraissaient nullement ceux de la peur, ou de l'aversion; on eût dit qu'ils obéissaient à une sorte d'attrait pour le serpent, attrait que le sentiment du danger pouvait diminuer, sans le surmon-

ter. Ce n'est pas ainsi qu'ils se comportent envers d'autres ennemis tels que les écureuils, les chouettes, et une espèce encore plus malfaisante, les petits garçons dénicheurs d'oiseaux. On entend alors des cris de frayeur, d'appel au secours, de colère, de désespoir. Autour d'un serpent, c'est un gazouillement qui ne paraît exprimer aucune passion violente. Je visitai soigneusement toutes les haies et tous les arbres des environs, pour examiner si la sollicitude paternelle n'était pas le but de ces mouvemens, s'il n'était pas question d'occuper l'ennemi, et de le détourner des lieux où était déposé l'espoir d'une famille; mes recherches furent inutiles, il n'y avait aucun nid dans les environs.

» Il faut donc chercher une cause naturelle à cette singulière disposition des petits oiseaux envers les serpens. Le pouvoir d'attraction exercé par le reptile réside-t-il dans ses yeux ? Serait-il l'effet d'une émanation ? Peut-on l'attribuer à des frémissemens, des vibrations, etc. ? Et ces causes, si quelques-unes sont réelles, ne varient-elles pas dans les différentes espèces de serpens; quelques espèces n'en sont-elles pas dépourvues ? Je n'ai vu, ni pu constater qu'un seul fait, mais il peut mettre sur la voie, donner lieu à des recherches d'une haute importance, à des découvertes en physiologie. »

M. Silliman rapproche de la narration de M. Nash un fait de même nature dont il fut témoin, ainsi qu'un ami qui l'accompagnait. Ils venaient de traverser la rivière d'Hudson, et continuaient leur route sur la rive opposée, entre des broussailles où une foule de petits oiseaux voltigeaient avec une vivacité extraordinaire, tandis que d'autres, réunis en bande nombreuse sur le grand chemin, paraissaient fortement occupés d'un objet que les voyageurs aperçurent enfin; c'était un très-gros serpent noir, en partie roulé sur lui-même, dressant la tête, et dardant sa langue avec une grande vitesse. « Ses yeux étincelaient », dit

le professeur. L'approche de la voiture mit le serpent en fuite, ainsi que la troupe aîlée qui l'entourait : mais dès que les voyageurs furent éloignés, tout se rétablit comme auparavant. M. Silliman exprime le regret que ses occupations ne lui aient pas permis de s'arrêter et de compléter cette intéressante observation.

Accroissement et habitudes des jeunes rhinocéros. — Grâce à la ménagerie du Rajah du Nepaul et aux recherches actives de M. Hodgson, l'histoire naturelle des animaux de l'Inde fait des progrès, et devient de jour en jour plus intéressante. Un champ, jusqu'ici inexploré, est ouvert à l'observation. Des espèces, exposées sans cesse aux regards des curieux, nous dévoileront des mystères que le silence et l'obscurité des forêts nous auraient peut-être dérobés pour toujours. Un jeune rhinocéros est né dans la ménagerie du Rajah; on ne dit rien de la mère; espérons que cette omission n'est pas irréparable. Le jeune animal, mesuré trois jours après sa naissance, avait deux pieds anglais de haut, trois pieds cinq pouces de long, et quatre pieds deux pouces dans sa plus grande circonférence. A l'âge de dix-neuf mois, il était haut de quatre pieds quatre pouces. Dans le cours de sa croissance il n'avait point cessé de ressembler à sa mère. Les plis de la peau s'étaient formés assez promptement; la corne n'avait encore que deux pouces de longueur. Le tems de la gestation avait été de dix-sept mois, et le jeune animal continuant à croître à l'âge de dix-neuf, M. Hodgson pense que ces animaux, ayant une croissance fort lente, doivent vivre très-long-tems.

Le jeune rhinocéros dont il s'agit était fort doux et n'avait rien de farouche. De ce fait isolé on pourrait conclure que cette espèce n'est pas aussi indomptable qu'on l'a dit, et qu'on pourrait même l'apprivoiser. Cette expérience fournirait sans doute des faits curieux et instructifs, mais il y a

peu d'apparence que le rhinocéros devienne jamais utile à l'homme. Privé de l'intelligence et des organes de l'éléphant, presqu'aussi dispendieux à nourrir, plus difforme et moins fort, il ne peut, sous aucun rapport, lui être comparé. L'industrie indienne pourrait faire beaucoup d'autres acquisitions bien plus précieuses que celle-là.

Singe blanc. — Superstition indienne. — On n'a qu'une description très-imparfaite de ce singe extraordinaire qui fut pris dans les environs de Ramri ; on dit seulement que c'est le premier individu de cette espèce que l'on ait vu dans le pays, de manière que son apparition ne pouvait manquer de passer pour un miracle. Dès que le roi d'Ava en fut averti, il commença par dépenser 20,000 roupies en sacrifices et réjouissances publiques : il était persuadé qu'un événement aussi extraordinaire ne pouvait être qu'une preuve de la protection céleste, et qu'une ère de félicité allait commencer pour son peuple. On envoya chercher en grande cérémonie le nouveau messager de Brama ; une cage d'or fut la demeure qu'on lui offrit pour le transporter dans la capitale, afin que le monarque pût jouir de sa vue. Mais il était bien jeune pour les fonctions dont on le disait chargé : il fallut lui chercher une nourrice ; ce qui n'était pas facile. Heureusement une femme vint s'offrir, et l'associa dévotement à son propre fils, donnant à ses deux nourrissons les mêmes soins ; mais le nouveau venu n'en profita pas long-tems. Sa santé parut d'abord se soutenir ; tout allait à merveille ; le septième jour vit anéantir les espérances du monarque et du peuple d'Ava. On dit que le jeune singe avait le poil d'un beau blanc, bouclé, aussi doux que de la soie. Cet animal, qui n'était peut-être qu'une variété individuelle, rappelle un autre singe qui n'était certainement pas de la même espèce, car il venait du Brésil : le gouverneur du Para en avait fait présent à La

Condamine, lorsque cet académicien retourna en France par la rivière des Amazones, après avoir terminé, avec ses deux collègues, la mesure d'un arc du méridien dans la vallée de Quito. On le voit encore aujourd'hui au Jardin du Roi, à Paris. Buffon en a fait une espèce particulière qu'il nomme *Mico* : mais comme ce serait le seul individu de cette espèce que l'on eût vu dans l'espace d'un siècle, ce n'était peut-être non plus qu'une variété individuelle. Son poil était blanc et lisse; et, ce qui le rendait encore plus remarquable, une teinte de rose animait ses deux joues. Il mourut dans la traversée : La Condamine dit qu'il était trop délicat pour supporter le climat de la France, et que ce fut l'approche de l'hiver qui le fit périr.

Expériences sur des bouteilles de verre, plongées dans la mer à de grandes profondeurs. — Pendant un voyage à la Nouvelle-Galles du sud, M. Dunlop sut mettre à profit les loisirs de la navigation : ses expériences sur la perméabilité de certains corps méritent d'autant plus d'attention, qu'elles ne sont pas toujours d'accord avec d'autres résultats obtenus, soit par les mêmes moyens, soit par la presse hydraulique ou la machine de M. Perkins. Les premiers essais de M. Dunlop furent faits à la profondeur de 80 brasses. Une bouteille de porter, dont le bouchon était recouvert d'une toile goudronnée et bien ficelée, fut soumise, pendant environ 10 minutes, à cette pression de plus de 12 atmosphères. La toile ne fut pas déplacée, et son enduit parut intact; mais le bouchon avait été poussé dans la bouteille qui fut retirée pleine d'eau. De petits ballons de verre qui contenaient des thermomètres furent retrouvés tels qu'ils étaient au moment de l'immersion. On ne découvrit dans l'intérieur aucune trace d'humidité. De trois flacons soumis à la même épreuve, l'un demeura fermé;

un autre eut son bouchon enfoncé d'un demi-pouce ; et dans le troisième, il fut poussé jusque dans l'intérieur; les trois flacons étaient également remplis d'eau : ainsi, la pression d'une colonne de 80 brasses d'eau suffit pour que le liége devienne perméable à l'eau. Les trois bouchons étaient couverts de la même résine ; cette matière avait été fracturée avec beaucoup de régularité, en rayons partant du centre du bouchon, également distans, comparables aux traits du burin d'un graveur.

Afin de rendre le liége moins perméable, M. Dunlop fit tremper des bouchons dans une forte dissolution de gomme élastique par l'éther, et les fit sécher avec soin, avant de les employer. Après avoir bien bouché les flacons destinés à un second essai, on appliqua par-dessus plusieurs couches de vernis, puis une peau bien assujettie et bien pénétrée de vernis ; et, pour être certain que les bouchons ne seraient pas poussés en dedans, le cou de quelques flacons fut armé d'un couvercle en cuivre, bien scellé avec de la cire à cacheter. Cette fois, les vases furent descendus jusqu'à la profondeur de 180 brasses, ce qui procurait une pression de 28 atmosphères. Les flacons armés de couvercles en cuivre n'avaient pu la soutenir; ils étaient pulvérisés, à l'exception du fond où le verre était plus épais, et du cou renfermé dans l'armature de cuivre. Parmi ceux dont le bouchon n'avait pas été fortifié par un couvercle métallique, presque rien ne fut dérangé, mais une petite quantité d'eau avait pénétré dans l'intérieur. L'observateur ne craint pas d'affirmer qu'après un assez long séjour à cette profondeur où ils n'étaient restés qu'une dixaine de minutes, tous les vases auraient été pleins d'eau. Dans l'une et l'autre épreuve, le verre parut absolument imperméable à l'eau.

On regrette que l'observateur n'ait pas été assez bien

pourvu de thermomètres pour vérifier les observations du capitaine Sabine (1), sur la température de la mer en raison de la profondeur. Les recherches de cette nature sont plus pénibles qu'on ne l'imaginerait; M. Dunlop lui-même fut surpris de la difficulté que l'on éprouve, lorsqu'il s'agit de faire mouvoir un poids dans des eaux très-profondes, au moyen d'une corde prolongée jusqu'à la surface. Il propose de recourir à un autre moyen d'obtenir une très-haute pression, et de s'en tenir soit à la machine de M. Perkins, soit à la presse hydraulique.

Nutrition du fœtus. — Il existait déjà, parmi les physiologistes, une grande variété d'opinions sur la manière dont se fait la nutrition du fœtus, les uns attribuant cette fonction à la veine ombilicale et par conséquent au sang que ce vaisseau est supposé porter de la mère à l'enfant; les autres voulant qu'elle ne soit due qu'à une substance nutritive que contiendrait l'eau de l'amnios, et qui arriverait aux organes du fœtus, absorbée, selon quelques-uns, par la peau, selon d'autres, par le canal intestinal; enfin les poumons, les organes génitaux, les glandes mammaires, le liquide de la vésicule ombilicale, celui de l'allentoïde et l'humeur gélatiniforme du cordon, ont été considérés successivement comme autant de sources qui fournissent les matériaux de la nutrition du fœtus. Le docteur Lee vient de faire des recherches qui lui ont démontré que le foie sécrète, pendant la gestation utérine, un fluide auquel il attribue également le même usage. Il s'est assuré que l'estomac du fœtus, depuis trois mois jusqu'à neuf, contient toujours un fluide transparent, muqueux et acide; mais dans lequel on ne trouve jamais mélangée la moindre proportion d'aucune substance albumineuse ou nutritive; tandis qu'au dessous de l'estomac, c'est-à-dire dans la partie

(1) Voyez, dans notre 3e numéro, le détail de ces expériences.

supérieure des intestins grèles, on rencontre toujours une masse pultacée jaunâtre qui, par ses caractères physiques aussi bien que par ses propriétés chimiques, ressemble exactement au chyme de l'adulte; en un mot, à de l'albumen pur. La partie inférieure des petits intestins ne contient qu'une très-faible quantité de cette substance. Le méconium est confiné dans les gros intestins. Mais le fait le plus remarquable et celui qui a porté l'auteur de ces recherches à en tirer la conséquence que nous avons annoncée d'abord, c'est que l'on trouve, dans le canal hépatique du fœtus, un fluide ressemblant à celui que renferme la partie supérieure des intestins grèles, c'est-à-dire, de l'albumen pur. De là, il est permis de conclure que le foie sécrète, à une certaine époque de la vie du fœtus, une substance qui sert à sa nutrition et qui est absorbée dans les petits intestins. Si ces faits sont constatés par de nouvelles recherches, et nous pouvons affirmer qu'ils le seront certainement, ils suffiront pour expliquer, d'une manière satisfaisante, et le volume énorme du foie dans le fœtus et l'action qu'exerce la bile, dans tous les âges, sur l'économie animale, mais particulièrement sur la croissance et la force du corps. Nous dirons encore, pour appuyer les faits que nous venons d'annoncer, que le docteur Lee a été aidé, dans ses recherches chimiques, par le savant docteur Prout, l'un des chimistes les plus profonds et les plus célèbres de notre époque.

Sciences Médicales.

Collége royal de Médecine de Londres. — Il vient de s'élever entre ce collége et le docteur Harrison, gradué de l'école d'Edinbourg, une discussion qui inspire beaucoup d'intérêt. Elle repose sur l'un de ces priviléges autrefois si communs, si contraires dans tous les tems au véritable in-

térêt de la science, et que l'on serait étonné de voir soutenir de nos jours par des médecins qui jouissent d'une certaine considération dans leur état, si l'on ne savait combien l'intérêt, l'habitude, souvent même le désir de ne pas revenir sur un premier pas, ont de puissance sur l'esprit de l'homme. Henri XIII défendit, par une charte en faveur du Collége royal de Médecine, à tout médecin, quelle que fût l'université où il eût pris ses degrés, d'exercer la médecine à Londres, ou dans un rayon de sept milles autour de cette capitale, sans avoir reçu une licence dudit Collége; laquelle licence s'accorde toujours après un seul examen fait de vive voix, et sans exiger du candidat, pour prouver qu'il a étudié, d'autre pièce que la somme de 57 guinées.

Le docteur Harrison, fort des titres qui lui avaient été accordés par l'école d'Edinbourg, négligea de se soumettre à ce réglement, et néanmoins il venait exercer son art dans le rayon privilégié, et même jusque dans la ville de Londres. Aussitôt grande rumeur : il s'éleva entre les censeurs du Collége et lui une vive discussion dans laquelle ce dernier n'a pas voulu reconnaître l'autorité des censeurs. Sommé de se présenter devant eux, il s'y est constamment refusé, et cette affaire doit être bientôt jugée : elle intéresse vivement toutes les personnes de l'art, et beaucoup de gens sages espèrent qu'elle fournira l'occasion de détruire ou de modifier au moins ce réglement, reste d'un siècle encore barbare.

Du passage de différentes substances dans la sécrétion urinaire. — Le docteur Whoeler, l'un des plus infatigables physiologistes, a fait un grand nombre d'expériences pour déterminer les substances qui passent de l'estomac ou de tout autre organe, chez l'homme et chez les animaux, dans la sécrétion urinaire. Presque toutes ces expériences

ont été faites sur des chiens qui étaient gardés avec soin après qu'ils avaient pris à jeûn la substance enveloppée dans un peu de pâte, et qui ensuite étaient tués avec l'acide prussique; la mort que détermine ce violent poison étant regardée comme la plus prompte et la moins cruelle.

M. Whoeler n'a pas eu recours à la ligature de l'œsophage pour empêcher que les substances introduites dans l'estomac ne fussent rejetées par le vomissement, persuadé qu'une telle opération doit produire, sur le système nerveux de l'animal, une impression bien capable de déranger les différentes fonctions sécrétoires et excrétoires, et par conséquent modifier les résultats : malheureusement trop de physiologistes expérimentateurs n'ont tenu aucun compte de cette influence ; aussi nous ne craignons pas de dire que leur négligence sur ce point a dû être cause de plus d'une erreur de leur part. Comme il est impossible de faire pénétrer une sonde dans la vessie du chien, M. Whoeler se trouva fort heureux d'en rencontrer un qu'il suffisait de menacer pour lui faire rendre ses urines. Cet animal lui servit pour beaucoup d'expériences.

Nous négligeons les détails de ces faits, qui sont en très-grand nombre, pour arriver aux résultats eux-mêmes. L'auteur divise en quatre classes les substances qui ont fait l'objet de ses recherches.

La première comprend toutes celles dont on ne retrouve aucune trace dans l'urine, et qui sont le fer, le plomb, l'alcool, l'éther sulfurique, le camphre, l'huile animale de Dippel, le musc, la matière colorante de la cochenille, le tournesol, le vert végétal, etc.

Mais ici l'auteur cherchant à connaître les causes qui empêchent ces substances de passer ou d'être reconnues dans la sécrétion urinaire, il trouve que quelques-unes sont d'une nature à éprouver, par la digestion et la chylification, un changement si complet qu'elles ne peuvent

plus être appréciables dans l'urine; que d'autres, qui par leur nature sont plus disposées à s'animaliser, sont entièrement employées pour la nutrition du corps; que quelques autres peuvent être excrétées par une voie différente que les reins, tels que le camphre et plusieurs principes odorans qui peuvent sortir par la perspiration et l'exhalation pulmonaire. Enfin il en trouve qui, introduites dans le canal intestinal, doivent changer de nature et cesser dès lors d'être absorbées, ou dont les qualités astringentes les font repousser par les bouches des vaisseaux absorbans.

La seconde classe comprend les substances suivantes que l'on retrouve dans l'urine, mais décomposées; l'hydro-perferro-cyanate de potasse (changé en hydro-protoferro-cyanate), les combinaisons de la potasse et de la soude avec les acides tartarique, matique et acétique (sous forme de sous-carbonates), et l'hydro-sulfate de potasse (changé en sulfate de potasse).

Si ces substances éprouvent une décomposition avant d'arriver dans l'urine, l'auteur l'attribue à deux causes diamétralement opposées : ainsi, selon lui, la transformation de l'hydro-perferro-cyanate de potasse en hydro-protoferro-cyanate dépend de la désoxidation opérée probablement par quelque substance animale; tandis que le passage de l'hydro-sulfate de potasse à l'état de simple sulfate peut être attribué à l'oxygénation qui s'opère pendant l'acte de la respiration.

Dans la troisième sont comprises celles qui forment de nouvelles combinaisons avec différentes substances animales et qui sont sécrétées dans cet état par les reins : le soufre que l'on retrouve dans l'urine à l'état d'acide sulfurique et d'acide hydro-sulfurique, l'iode sous forme d'hydriodate, et les acides oxalique, tartarique, gallique, succinique et benzoïque combinés avec un alkali.

La quatrième classe comprend ceux qui passent dans

l'urine sans avoir éprouvé aucun changement : presque tous les sels de potasse, quelques sels de soude, de baryte et de nickel ; plusieurs principes colorans comme l'indigo dissous dans l'acide sulfurique, la rhubarbe, etc. Plusieurs principes odorans, l'essence de térébenthine, la valériane, le safran, et enfin l'huile.

On peut remarquer que presque toutes ces substances qui passent dans l'urine sans éprouver de changement, sont des diurétiques, et conséquemment des excitans des reins.

L'auteur conclut de ces faits que tous les principes de l'urine préexistent dans le sang ; c'est aussi la conclusion que MM. Prévôt et Dumas ont tirée de leurs expériences. On est également porté à conclure de la forte disposition qu'éprouvent les sels végétaux alkalins à se transformer, dans l'économie animale, en carbonates, et à en sortir sous cette forme par les reins, que ces sels doivent être très-utiles dans le traitement interne des formations et des dépôts d'acide urique dans les reins et dans la vessie. L'expérience a prouvé également l'utilité de ces sous-carbonates, et on les administre aussi dans ces cas, mais pendant peu de tems, parce qu'ils affaiblissent les organes digestifs. On peut souvent leur substituer avec avantage le surtartrate de potasse, le sulfate de potasse et de soude, et les fruits qui contiennent des sels végétaux alkalins, surtout les cerises, les groseilles, etc. Ces derniers rendent l'urine alkaline, et peuvent être supportés bien plus facilement par les organes digestifs que les carbonates alkalins.

C'est d'après ce principe que le professeur Chelius prescrivit l'usage des cerises à un homme qui rendait une quantité considérable de gravelle sous forme d'acide urique. La maladie disparut : quand la saison des cerises fut passée, il prit avec le même avantage de la limonade et de la crême de tartre. L'auteur a obtenu également de très-heureux effets du surtartrate de potasse dans la même maladie.

Psychologie.

Vie criminelle d'un enfant de sept ans. — Aux dernières assises de Preston, les juges ont condamné à la déportation perpétuelle un enfant de sept ans, qui annonçait pour le crime une effrayante précocité. Cet individu extraordinaire est né à Blackburn ; ce fut dans cette ville qu'il commit son premier vol, à l'âge de quatre ans, avec des circonstances qui attirèrent l'attention des magistrats. Une fois entré dans cette funeste carrière, il ne l'a plus quittée, et ses talens précoces se sont développés rapidement. Blackburn, Manchester, et, en dernier lieu, la maison de détention de Preston, où ce dangereux enfant était renfermé, furent le théâtre de ses exploits. L'apparition d'un prodige de cette espèce mérite l'attention des philosophes. Les questions auxquelles ils auront à répondre sont d'une haute importance. On demandera s'il n'est pas prouvé que l'enfant apporte en naissant le caractère qu'il doit développer dès son entrée dans la vie sociale. Si ce fait peut être constaté et mis hors de doute, on en déduira d'importantes conséquences pour l'éducation, son but, ses moyens et ses effets. Ces recherches sont difficiles ; elles égarent trop souvent les esprits ordinaires ; il est à désirer qu'elles ne soient traitées que par des hommes d'une ordre supérieur.

Commerce.

Du commerce de Java et de Madura. — M. Krusenion, directeur des revenus et domaines à Batavia, a présenté un rapport de beaucoup d'intérêt sur le commerce de Java et de Madura, à Son Excellence le Commissaire général des possessions hollandaises dans les Indes Orientales. On y voit que les importations faites des pays étrangers,

pendant l'année 1825, s'élevaient à plus de quatorze millions de florins; en voici le tableau :

Pays-Bas	2,539,741 florins.
Angleterre	1,930,438
France	174,854
Hambourg	136,682
Suède	12,770
Madère	100,000
Amérique	2,427,825
Cap de Bonne-Espérance	35,175
Ile-de-France	78,206
Golfe Persique	50,034
Côtes de Malabar	44,290
Ceylan	30,753
Côtes de Coromandel	2,560
Bengal	591,113
Siam	28,342
Cochinchine	467,153
Chine	88,142
Manille	90,085
Japon	875,405
Nouvelle-Hollande	35,495
Archipel Oriental	4,310,741

Il est douloureux, pour un Français qui lit ce tableau, de voir que sa patrie prend, à ce commerce, une part si peu proportionnée à la grandeur de sa population.

Agriculture.

Culture de la cochenille aux Indes Orientales. — Peu d'années se sont écoulées depuis que le précieux insecte qui donne la cochenille et le carmin a été transporté aux Indes Orientales, ainsi que le cactus sur lequel il se nourrit. M. Landsdown Guilding, naturaliste distingué, a formé une *nopalerie* dans son jardin; et la Société des Arts de Londres doit avoir reçu des échantillons de ses premiers produits. Le cactus *nopal* qu'il cultive est celui que Linnée

désigne, et non celui de Decandolle, qui est le *cactus tuna* du naturaliste suédois. On possède à Mexico deux variétés, ou peut-être deux espèces distinctes de cochenille ; l'une d'une qualité supérieure, que l'on nomme *tina*, et l'autre commune, que l'on désigne par l'épithète de *silvestre :* malheureusement, cette dernière est la seule que l'on ait transportée dans les possessions anglaises ; mais la Compagnie des Indes encourage de tout son pouvoir les tentatives pour l'importation de l'espèce de première qualité, et sans doute elle aura bientôt à recompenser le zèle de quelque spéculateur entreprenant et heureux. Cet objet n'est pas d'une médiocre importance, car la Grande-Bretagne seule ne consomme pas moins de 150,000 livres de cochenille, qui lui coûtent environ 275,000 liv. st. (6,675,000. fr.). Depuis une douzaine d'années, on nourrit quelques cochenilles dans les serres du jardin royal de Kew. Le mâle est pourvu d'aîles, et la femelle, qui en manque tout-à-fait, peut à peine se mouvoir. M. le professeur Kooker de Glasgow a publié, dans le *Botanical Magazine*, une très-bonne notice sur ces insectes, accompagnée de dessins exacts ; c'est un écrit non moins recommandable par l'élégance du style que par l'importance de son objet. Il paraît que cette belle culture pourrait avec succès être introduite dans le midi de la France, si un riche capitaliste consentait à consacrer quelques fonds à ces utiles essais, et si la direction des plantations était confiée à un homme éclairé qui fût au fait des procédés de culture suivis dans les Indes Occidentales et Orientales.

Variétés céréales cultivées à Chelsea. — Il y a maintenant, dans le jardin botanique de la compagnie des apothicaires de Londres, plus de 200 variétés de froment, outre un très-grand nombre d'orges et d'avoines. Cette riche collection de céréales a été faite par un gentilhomme

espagnol qui les a recueillies lui-même dans presque toutes les contrées du globe. La compagnie qui possède ce précieux dépôt s'occupe des moyens de le rendre profitable à l'agriculture de la Grande-Bretagne; son jardinier, M. Anderson, a reçu l'ordre de répandre, autant qu'il serait possible, les plus intéressantes des variétés nouvelles, et d'en distribuer des semences à ceux qui voudront les cultiver, *dans toute l'étendue de la domination britannique.* On regrette que cette libéralité agronomique ne s'étende pas aux pays étrangers; elle serait encore plus digne d'éloges, et ses auteurs acquerraient des droits à la reconnaissance de tous les peuples civilisés. Cette munificence serait d'ailleurs bien entendue dans les intérêts privés de la Grande-Bretagne, car elle ne produit pas tout le grain qu'elle consomme; et il lui importe, par conséquent, que les céréales soient plus abondantes chez les autres nations, pour qu'elle puisse les acquérir à meilleur compte. Règle générale : plus la politique des différens peuples sera généreuse, plus elle sera habile.

Industrie.

Purification des huiles de poisson. — Le but de cette opération est de débarrasser ces huiles des matières étrangères qu'elles tiennent en dissolution ou en suspension dans l'état de simple mélange, et de leur faire perdre l'odeur infecte qui en rend l'emploi si désagréable. M. Davidson, chirurgien de Glasgow, qui a fait une longue suite d'expériences sur cet objet si important pour les fabriques anglaises, a reconnu que l'huile de baleine peut être soumise aux procédés ordinaires, pour en séparer les substances huileuses, mais que celle des phoques, des morues et des chiens de mer a besoin d'une opération préalable. Comme elle contient de la gélatine que l'acide sulfu-

rique ne rendrait pas insoluble, c'est par une dissolution de tanin qu'il attaque cette matière, et la précipite au fond des vases ; il ne s'agit plus alors que de séparer l'huile de l'eau de dissolution du tanin et des autres matières étrangères qu'elle peut contenir encore : elle est préparée pour subir l'épuration ordinaire.

Cette opération terminée, il reste encore à faire perdre à ces huiles l'odeur de putréfaction qu'elles ont contractée par les procédés de fabrication, et qui n'a fait qu'augmenter avec le tems. Cette désinfection a plusieurs avantages, et il faut mettre en première ligne celui d'assainir les fabriques où ces huiles fétides sont employées, et où les ouvriers sont dans la nécessité de les manipuler et d'en respirer long-tems les malfaisantes émanations. On a reconnu, en Angleterre, que l'huile de morue est la meilleure pour la préparation des cuirs, à cause de la quantité considérable d'adipocire qu'elle contient. Sans l'addition de cette matière, le cuir ne conserverait pas aussi long-tems sa souplesse ; l'adipocire plus fixe est moins altérable que le cuir, mais trop dure pour être introduite à froid dans le cuir et le bien pénétrer, n'y peut entrer qu'au moyen d'une huile qui la tienne en dissolution. Ainsi, l'huile de morue est décidément la plus précieuse pour les corroyeries, et plusieurs fabricans sont persuadés qu'elle leur est absolument nécessaire. Voici comment M. Davidson parvient à la désinfecter, ainsi que les autres qui ne sont pas moins fétides.

Pour un quintal d'huile, prenez une livre de chlorure de chaux que vous ferez dissoudre dans une suffisante quantité d'eau. Lorsque la dissolution sera parfaitement claire, faites le mélange avec l'huile, en agitant fortement : l'odeur sera totalement détruite ; mais vous aurez une matière épaisse et blanchâtre dont on ne pourrait faire aucun usage. Ajoutez-y alors trois onces d'acide sulfurique étendu dans seize à vingt fois son poids d'eau, et faites bouillir

doucement, en agitant le mélange; après l'ébullition, filtrez le liquide encore chaud, afin d'en séparer le sulfate de chaux qui s'est formé; laissez refroidir et reposer pendant quelques jours : vous trouverez alors une huile limpide et inodore que vous enlèverez de dessus l'eau qui aura gagné le fond du vase. M. Davidson avertit que la quantité de chlorure de chaux nécessaire pour désinfecter un quintal d'huile, peut varier en raison du degré de putridité, et que, par conséquent, il faut avoir toujours un peu de dissolution de cette substance en réserve, afin de pouvoir en ajouter jusqu'à ce que l'huile ait totalement perdu son odeur.

Nouveau projet d'un passage sous la rivière de Mersey, en Angleterre. — Le port de Liverpool, assis sur la Mersey, à trois milles de l'embouchure de cette rivière, est situé en face du Chestershire, dont il est séparé par une largeur maritime de cinq quarts de mille, ou à peu près. Les rapports importans et multipliés qui existent entre lès comtés de Lancastre et de Chester; les difficultés et les dangers du passage d'une rivière où les vagues orageuses, refoulées par la mer, arrêtent parfois la navigation pendant des jours entiers; ont fait naître, il y a quelque tems, les projets d'un passage subfluvial, semblable à celui qu'on creuse maintenant sous la Tamise. Les auteurs de ce projet, voulant sans doute attendre les résultats des travaux commencés à Londres, ont ajourné jusqu'ici l'exécution de cette entreprise colossale, et c'est depuis un mois seulement qu'elle est devenue le sujet d'un nouvel examen et d'une discussion.

M. Beamish, l'un des ingénieurs du passage sous la Tamise, étant venu assister aux dernières séances tenues pour cet objet, annonça à l'assemblée, de la part de M. Brunel, qu'il est hors de doute que l'on pourra pratiquer un pas-

sage sous la Mersey, en employant les procédés qu'on emploie à Londres. Il estime que les dépenses ne s'élèveront guère qu'à 150,000 ou 200,000 liv. st. (3,750,000 ou 5,000,000 fr.); tandis que les revenus, calculés sur une échelle très-limitée, devront produire 12 à 15,000 liv. st. (300 à 375,000 fr.). Dans une séance subséquente, on a donné connaissance de la lettre suivante du 19 mai 1827, écrite par M. Brunel, à l'un des membres de la réunion : « Vous aurez entendu parler de notre dernier désastre, dont les détails exagérés ont pu porter le découragement dans les esprits de vos amis; vous pouvez cependant les assurer que, loin de nous inspirer des craintes, cet événement n'a fait qu'augmenter notre confiance, puisque le bouclier a préservé les ouvriers du danger d'être engloutis sous l'éboulement, et empêchera la rivière d'arrêter nos efforts par l'ouverture occasionée dans son lit. Chez vous, pareille chose ne saurait arriver; si, comme on le présume, la Mersey coule sur un roc, nous travaillerons avec une entière confiance. Il a fallu une ouverture de près de six pieds pour remplir d'eau notre passage. Aucune irruption de ce genre n'est à redouter sous un rocher. »

Ce projet, considéré comme l'un des plus hardis qui aient jamais été conçus dans la Grande-Bretagne, occupe beaucoup les esprits à Liverpool. Son exécution sera un nouveau monument du génie du grand ingénieur français, qui, si heureusement pour l'Angleterre, lui a consacré son talent.

Voiture tirée par des cerfs-volans. — Le *Times* parle de la singulière invention d'une voiture qui, au lieu de chevaux, a été tirée par des cerfs-volans (*kites*); la première épreuve en avait été faite, il y a trois ou quatre mois, sur la grande route, entre Reading et Windsor. Suivant le rapport qu'on en publia, on avait vu la voiture en question,

portant plusieurs personnes, faire vingt milles (environ 6 lieues) par heure, et même dépasser la voiture du duc de Glocester, quoique celle-ci fût emportée au grand galop. L'inventeur de cette nouvelle mécanique (pour laquelle on dit qu'il a pris des patentes à Londres et à Paris) vient de publier un livre qui en donne la description, et cette description n'est pas moins singulière que la découverte elle-même.

Le récit que l'inventeur (qui est un cordonnier nommé Pocock, de Bristol) fait de ses travaux *aéropleustiques* est vraiment curieux et même intéressant, quoiqu'il soit douteux qu'on puisse jamais adapter cette invention à quelque objet d'une utilité générale. Sans entrer dans des détails trop minutieux, il nous suffira de dire que l'auteur termine sa narration en citant l'expérience qu'il fit dans le chariot appartenant à sa famille, et qui, suivant lui, a pleinement justifié ses espérances, en ce que toutes les voitures pourraient être mises en mouvement au moyen des cerfs-volans. Il dit de quelle manière il est parvenu à augmenter la force de ces machines ; il donne ensuite la description d'un char particulier plus commode que ceux qui sont en usage, et plus propre à être tiré par des cerfs-volans. Au moyen de fils de cuivre, M. Pocock est parvenu à rendre ses cerfs-volans actifs ou inactifs (*operative or inoperative*), à volonté. Une autre invention donne au voyageur le pouvoir de diriger la course des chars tirés par cette machine, au lieu d'aller toujours en droite ligne, et cela de quelque côté que le vent puisse souffler. M. Pocock destine ses cerfs-volans non seulement à tirer des voitures, mais à plusieurs autres usages, tels qu'à touer des barques et des vaisseaux, à transporter une corde à un bâtiment naufragé, et aussi à porter, comme les ballons aérostatiques, des personnes en l'air, pour traverser des rivières, des bras de mer, des remparts de forteresses, faire des observations, etc. Nous aurons probablement occasion d'en-

tretenir de nouveau nos lecteurs de cette singulière découverte.

Perfectionnement du savon pour la toilette. — On reproche aux savons de toilette les plus renommés une trop forte action sur la peau, en raison de l'alcali non combiné qu'ils contiennent en quantité plus ou moins grande, mais dont aucun n'est exempt. Pour les rendre tout-à-fait innocens et propres à nettoyer sans corroder, il faut leur faire subir l'opération suivante. Prenez cent parties de savon choisi, sept parties d'une marne très-fine et très-pure, un huitième de potasse (deux onces pour cent livres de savon) : que toutes ces matières soient bien mêlées, après avoir été divisées séparément en parties très-menues ; qu'on ajoute à ce mélange une quantité d'eau suffisante pour en former une pâte liquide, ayant à peu près la consistance de la crème ; faites bouillir en agitant sans cesse, et fortement. Dès que la matière aura pris de la consistance, retirez-la du feu, et versez-la promptement dans des moules, pour la réduire en briquettes. Toute la causticité aura disparu, et le savon formera une mousse encore douce, onctueuse et légère, et il sera d'un meilleur usage qu'auparavant. Ce procédé pour lequel l'inventeur s'est muni d'un brevet, peut être exécuté en petit, aussi bien qu'en grande fabrique.

BOURSE DE LONDRES.

Prix des actions dans les différens canaux, docks, travaux hydrauliques, compagnies des mines, etc., etc., pendant le mois de septembre 1827.

	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Septembre 1827.
CANAUX.			
Ashton	»	100	130
Birmingham	»	17 10	305
Coventry	»	100	1250
Elesmere et Chester	»	133	110
Grande Jonction	»	100	310
Huddersfield	»	57	17
Kennet et Avon	»	40	29 5
Lancastre	»	47	33
Leeds et Liverpool	»	100	390
Oxford	»	100	750
Régent	»	40	28
Rochdale	»	85	102
Stafford et Worcester	»	140	850
Trent et Mersey	»	100	1850
Warwick et Birmingham	»	100	295
Worcester et *idem*	»	78	51
DOCKS.			
Commercial	»	100	84
Indes orientales	»	100	84 10
Londres	»	100	87 5
Ste.-Catherine	100	60	59 10
Indes occidentales	»	100	206
TRAVAUX HYDRAULIQUES.			
Londres (orientale)	»	100	122
Grande Jonction	»	50	65
Kent	»	100	30
Londres (méridionale)	»	100	86
Middlesex occidental	»	60	69
COMPAGNIES DU GAZ.			
Cité de Londres	100	90	167 10
Nouvelle cité de Londres	100	50	92 10
Phénix	50	31	33
Impériale		50	46
Générale unie	50	40	23 10
Westminster		50	55 10
COMPAGNIES D'ASSURANCE.			
Albion	500	50	56
Alliance	100	10	9
Id. maritime	100	5	4 10
Atlas	50	5	9 10
British commercial	50	5	4 15
Globe		100	151
Gardian	100	10	21 10
Hope	50	5	5
Impériale	500	50	95
id. sur la vie	100	10	8 5
Law life	100	10	10
Londres	25	12 10	20 10
Protecteur	20	2	1 3
Rock	20	2	3
Echange royal		100	260

COMPAGNIES DES MINES.	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Septembre 1827.
Anglo-Mexicaine.	100	85	30
Id. Chilienne.	100		
Bolanos.	400	400	320
Brésilienne.	100	20	46
Colombienne.	100	20	8 10
Mexicaine.	100	21	7
Real del monte.	400	410	410
Mexicaine-Unie.	40	32 10	12
SOCIÉTÉS DIVERSES.			
Compagnie d'Agriculture Australienne.	100	11	16
Exploitation du fer anglais.	100	40	8
Compagnie d'Agriculture du Canada.	100	10	6
Id. de la Colombie.	100		
Navigation par la vapeur.	100	13	3 10
Banque provinciale irlandaise.	100	25	23 10
Compagnie de Rio de la Plata.	100		
Id. de la terre de Van Diemen.	100	5	3
Reversionary interest society.	100	65	62
Compagnie du passage sous la Tamise.	50	42	6
Pont de Waterloo.	100	100	5
Pont de Vauxhall.	100		

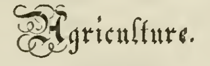
Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 24 août 1827 jusqu'au 24 septembre 1827.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Bank Stock, 8 p. o/o	—	—	—
3 pour o/o consolidés	88 1/8	86 1/4	86 3/4
3 p. o/o réduit	—	—	—
3 1/2 p. o/o réduit	—	—	—
Nouveau 4 p. o/o	102	100 3/8	101 1/8
Longues annuités expirant en 1860	—	—	—
Fonds de l'Inde, 10 1/2 p. o/o	256 1/2	254	254 1/2
Obligations de l'Inde, 4 p. o/o	94 s. p. m.	87 s. p. m.	94 s. p. m.
Billets de l'Échiquier, 2 d. par jour	62 s. p. m.	55 s. p. m.	60 s. p. m.

FONDS ÉTRANGERS.		Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Obligations autrichiennes,	5 p. o/o......	93 1/2..	93	93 1/2
Id. du Brésil...........	*id*...........	67 1/2..	63 1/4..	64 »
Id. de Buenos-Ayres....	6 p. o/o......	64 3/4..	55	55 »
Id. du Chili............	*id*............	28	24	24 »
Id. de Colombie, 1822..	*id*............	27.....	22 1/2..	24 1/2
Id. *id.*, 1824..	*id*...........	30 1/2..	26	28 »
Id. du Danemarck.....	3 p. o/o.......	63 3/8..	61 1/2..	62 1/4
Rentes françaises........	5 p. o/o.......	102 1/2..	101 1/2..	101 1/2
Id.................	3 p. o/o......	73 1/4..	72 1/4..	72 1/4
Obligations grecques....	5 p. o/o.......	15 3/4..	15.....	15 3/4
Id. Mexicaines..........	5 p. o/o......	55 1/4..	35 1/2..	39 »
Id. *Id*..............	6 p. o/o......	67 3/4..	46.....	49 1/4
Id. Péruviennes.........	6 p. o/o......	25.....	23 1/2..	24 »
Id. Portugaises..........	5 p. o/o.......	76 3/4..	75 1/2..	76 »
Id. Prussiennes, 1818....	*id*.	101 1/4..	100 1/4..	101 1/4
Id. *id.* 1822......	*id*...........	100.....	99.....	99 »
Id. Russes..............	*id*...........	94.....	91 1/4..	92 1/4
Id. Espagnoles.	*id*...........	—.....	—.....	— »

REVUE

BRITANNIQUE.



PROGRÈS DE LA RICHESSE AGRICOLE EN ANGLETERRE.

Quiconque a observé, avec la plus légère attention, la direction suivie par la presse périodique, dans la Grande-Bretagne, pendant ces cinq dernières années, doit nécessairement s'être aperçu des efforts continuels que l'on a faits pour persuader au public que notre richesse et notre prospérité résultaient principalement, si ce n'est exclusivement, de notre industrie manufacturière et commerciale. Il n'y a rien là-dedans qui doive nous surprendre : la plupart des écrivains qui voudraient faire prévaloir les intérêts des fabriques et du commerce, aux dépens de ceux de l'agriculture, sont, en général, nés dans les villes; leur société habituelle se compose de personnes intéressées dans des entreprises industrielles ou mercantiles. Il n'est pas étonnant d'après cela qu'ils attachent une importance à peu près exclusive à ce genre de spéculations. C'est, d'ailleurs, dans le commerce que se trouve la plus grande partie de leurs lecteurs, et plusieurs des écrivains qui ont des idées plus saines sur ce sujet sont obligés de sacrifier les intérêts de la vérité aux préjugés

de ceux dont ils jugent utile de se ménager la bienveillance. Telles sont, selon nous, les véritables causes des efforts que l'on fait sans cesse pour rabaisser dans l'opinion l'industrie agricole. Quelle que soit l'influence de la propriété foncière au parlement, il faut convenir qu'elle est très-imparfaitement représentée dans la république des lettres.

Il y a aussi une autre raison qui fait méconnaître l'importance de l'agriculture, par les faiseurs de discours et les beaux esprits de profession. Il ne faut qu'une attention très-légère pour s'apercevoir des progrès des manufactures et du commerce. Une fabrique présente un objet tangible qui arrête de suite les regards. Mais quand un grand terrain a été enclos et mis en culture, ou que les produits d'un champ déjà cultivé ont été portés au triple ou au quadruple, par l'introduction d'un nouveau système agricole, il est rare que ce progrès arrête l'attention, en dehors du cercle des voisins immédiats du propriétaire. Il existe des moyens nombreux de se faire une idée exacte des accroissemens du commerce et des fabriques du pays, pendant une époque donnée; mais il est bien plus difficile de se rendre compte de tout ce que nous avons acquis par une agriculture perfectionnée. S'il était possible d'obtenir ces données, il n'y a aucun doute que les produits des capitaux et de l'industrie, appliqués à l'agriculture depuis le milieu du siècle dernier jusqu'à cette époque, paraîtraient au moins égaux à ceux de l'industrie manufacturière pendant le même période.

Les efforts des écrivains dont nous parlons ont eu des résultats très-funestes. Ils ont divisé le pays en partis et en factions, qui considèrent leurs intérêts comme distincts de ceux des autres, ou plutôt comme leur étant diamétralement opposés. Les propriétaires du sol et ceux qui le cultivent croient que les fabricans veulent les priver

des bénéfices qu'ils doivent légitimement recueillir, tandis que la classe industrielle considère la classe agricole comme une réunion d'hommes avides qui voudraient tout lui ravir. Il en résulte que le producteur du blé et le filateur de coton se regardent réciproquement, si ce n'est comme des ennemis qu'ils doivent anéantir, au moins comme des rivaux qu'il faut entraver le plus possible. Rien cependant n'est plus absurde que la jalousie excitée entre deux classes, dont les intérêts, envisagés sous leur véritable point de vue, doivent s'entr'aider au lieu de se nuire, et ne peuvent être isolés sans qu'il en résulte pour tous des inconvéniens très-graves.

Il nous sera facile de faire voir, à tous ceux dont l'esprit n'est pas prévenu par des préjugés opiniâtres, que si nous considérons, d'une part, l'étendue des capitaux engagés dans l'agriculture, et, de l'autre, les produits qui en résultent, la culture du sol est plus utile au pays que les fabrications les plus ingénieuses, ou les plus brillantes spéculations du négociant.

Il est incontestable que c'est le cultivateur qui fournit au fabricant les matières qu'il exploite et sur lesquelles son industrie s'exerce. Les plantes légumineuses, les céréales, l'huile, le vin, la viande elle-même sont tous des fruits de la terre. L'industrie manufacturière ne peut pas se passer de l'agriculture, car elle se borne à en approprier les produits à nos besoins ; mais celle-ci pourrait, jusqu'à un certain point, subsister isolément. « Le froment et les autres graines utiles croîtront toujours quelque part, observait Gabriel Plattes, il y a deux siècles. Si vous en entravez la culture en Europe, ils se feront jour tout à coup aux Antilles ou en Tartarie. » Ce n'est pas avec moins de raison qu'un autre écrivain disait : « L'agriculture, détruite par des causes diverses, fuit les lieux où on l'opprime, et ne s'arrête que dans les contrées où elle peut fleurir en paix. Elle règne là où il n'y avait autrefois que

des déserts, et les lieux où elle cesse de régner deviennent des solitudes. »

L'introduction des prairies artificielles, et le système alterne des moissons vertes et des récoltes en grains, ont prodigieusement augmenté les produits du sol en Angleterre. Les moissons vertes ont accru les moyens de nourrir les bestiaux, qui, à leur tour, en augmentant les engrais, ont beaucoup enrichi le sol. D'un autre côté, l'application des machines à un grand nombre d'opérations agricoles, qui étaient auparavant exécutées à la main, a considérablement réduit le nombre des hommes et des animaux, que des cultures plus étendues et plus variées auraient rendu nécessaire.

Il ne sera peut-être pas déplacé de présenter ici à nos lecteurs une esquisse rapide des améliorations introduites par nos agronomes, depuis le commencement du 18e siècle. Le nord-est du comté de Norfolk contient beaucoup d'excellente terre et des portions considérables d'un sol d'une qualité très-inférieure. Jusqu'au commencement du dernier siècle, les terrains de mauvaise qualité étaient restés à peu près dans l'état de nature, et on ne les a mis à profit qu'à l'époque de la culture en grand du navet. Ce précieux légume n'était cultivé jadis que dans un petit nombre de jardins; mais lord Townshend, qui avait suivi George Ier dans une de ses excursions en Allemagne, en qualité de secrétaire d'état, vit des navets cultivés en pleins champs, pour la nourriture des bestiaux; à son retour il apporta de la semence, et il recommanda fortement à ses fermiers une pratique qui, en Hanovre, avait rendu productifs des champs auparavant stériles. L'expérience réussit; la culture des navets en pleins champs se répandit promptement dans tout le comté de Norfolk, et ensuite dans les autres districts de l'Angleterre. C'est à partir de cette époque que ce comté a acquis sa réputation comme canton agricole. Des terrains qui ne rapportaient pas plus d'un ou deux

schellings par acre, en rapportent maintenant quinze ou vingt; et de misérables garennes où l'on ne voyait que quelques lapins étiques, sont couvertes des plus riches moissons. M. Colquhoun, dans ses *Recherches statistiques*, estime que, dans le Norfolk, les récoltes annuelles de navets ne s'élèvent pas à moins de quatorze millions (350,000,000 fr.); mais si on considère que cette culture a permis d'utiliser des terrains qui, sans elle, seraient sans valeur; qu'elle laisse le sol dans un état si satisfaisant, qu'on peut être sûr d'y faire ensuite une moisson abondante d'orge ou de luzerne, et que cette luzerne est une excellente préparation pour le froment; on se convaincra que les avantages qui résultent de la culture en grand du navet sont très-supérieurs à sa valeur comme nourriture des bestiaux. Si on nous demandait quel est l'homme qui, dans les tems modernes, a rendu le plus de services à son pays, nous n'hésiterions pas à nommer le noble pair auquel des courtisans frivoles avaient donné le sobriquet de *Townshend navet*. Dans moins de cinquante ans, la culture qu'il avait importée du Hanovre s'est propagée dans tout le pays, et ses produits ne sont pas inférieurs à l'intérêt de notre dette nationale (1).

Il y a peu de personnes qui occupent un rang plus élevé, parmi les agronomes, que le comte d'Égremont. Il y a quarante ans, le *Stag-Park*, à Petworth, qui contient de sept à huit cents acres de terrain, était tout couvert de genets, de buissons et d'arbres rabougris, et n'aurait pas pu se vendre plus de cinq schellings l'acre. En 1790, le propriétaire de ce terrain improductif résolut d'en tirer parti. En conséquence, on le dégagea de tout ce qui le couvrait, et on le divisa en compartimens réguliers séparés par des haies. Au moyen d'une rotation de culture bien entendue, on ob-

(1) NOTE DU TR. Cet intérêt s'élève en francs à plus d'un milliard. Voyez le *Tableau statistique de l'Europe*, inséré dans notre 21[e] numéro.

tint, en grande quantité, de l'orge, des navets, des luzernes, de la chicorée, etc. Les récoltes sont aujourd'hui si abondantes, que cette grande propriété ne produit guère moins de 30 schellings par acre. On récolte dix quarters d'avoine et cinq quarters de froment sur un acre de terrain où un mouton aurait jadis péri d'inanition.

Il y a environ cinquante ans, *Clumber-Park,* qui appartient au duc de Newcastle et qui ne contient pas moins de 4,000 acres, était une bruyère entièrement stérile. En 1760, le génie de l'agriculture vint féconder ce sol improductif : le noble propriétaire y fit construire un château magnifique ; la bruyère disparut ; 2,000 acres y furent plantés, et ils sont aujourd'hui ombragés par une belle forêt ; le reste du terrain donne d'abondantes moissons de grains de toute espèce, grâce à un excellent système de culture ; et les prairies artificielles qui s'y trouvent ne nourrissent pas moins de 4,000 têtes de bétail.

Nous serions injustes envers nos voisins du nord, si nous ne disions rien des efforts qu'ils ont faits, depuis le commencement du siècle dernier, pour accélérer les progrès de l'agriculture. Dans un district où une généreuse émulation semble animer les propriétaires et les cultivateurs, nul ne mérite d'être mentionné plus honorablement que feu M. Barclay, à Ury, terre située dans le comté de Kincardine. Doué d'une force de corps athlétique et d'un esprit ardent, énergique, étendu, il appliqua à l'agriculture ses facultés extraordinaires, avec une persévérance qui a rarement été égalée et jamais surpassée. Tant d'efforts ont été couronnés du plus heureux succès. En 1760, il hérita du domaine d'Ury, qui s'étend sur les deux rives de la Cowie. A cette époque, à l'exception d'un petit nombre de vieux arbres, autour de la maison d'habitation, il y avait à peine un buisson de quelque valeur dans toute la propriété. La Cowie, qui parcourt ce grand domaine dans une longueur de trois milles (une lieue),

s'était creusé un profond canal. Des sources sorties des terrains voisins se dirigeaient vers la rivière, et elles formaient, sur ses bords, des bourbiers et des dépôts marécageux qui tombaient dans l'eau de tems en tems par petites portions, que le courant entraînait ensuite à la mer. Il en résultait que la Cowie empiétait sans cesse sur le sol environnant qu'elle détruisait pièce à pièce. Ses rives ne produisaient que des aunes et quelques plantes marines qui n'auraient pu servir de pâture aux bestiaux, quand bien même elles eussent été accessibles.

Cette portion de la terre d'Ury avait, en outre, l'inconvénient très-grave d'avoir une inclinaison trop forte vers la rivière, ce qui ne permettait pas de la cultiver avec la charrue. Une centaine d'acres se trouvait ainsi, depuis des tems immémoriaux, entièrement inutile pour le propriétaire. Quand M. Barclay entra en possession de ce domaine, il conçut le projet d'en tirer parti. Il commença par dessécher les marécages des deux rives, et il les planta ensuite, dans toute leur longueur, avec des chênes, des frênes et des ormeaux. La croissance de ces arbres a été singulièrement favorisée par la douceur de la température de l'enfoncement dans lequel ils se trouvent, d'autant plus que les ondulations diverses du terrain mettent la plantation à l'abri du vent, de quelque côté qu'il souffle. Rien ne peut surpasser l'état prospère de cette superbe plantation. Beaucoup d'arbres ont maintenant de quinze à vingt pouces de diamètre, et trente à quarante pieds de hauteur au-dessous des branches. Il y en a environ 400,000 pieds, et il est probable qu'il y en aura au moins 100,000 qui arriveront à une maturité complète. La valeur définitive de ces arbres sera très-grande. D'ici à trente ans, il est probable que cette plantation faite dans un terrain de 100 acres, qui jadis ne donnait aucun produit, aura une valeur au moins égale à la totalité des champs labourables du domaine d'Ury. Mais indépendam-

ment de cet avantage direct, M. Barclay a encore recueilli celui de protéger le reste de sa propriété contre les ravages et les empiétemens continuels de la Cowie.

Quant aux terres labourables, elles furent divisées en un certain nombre de petites fermes, et chaque tenancier eut droit de pâture sur les collines voisines de la portion de terre qu'il avait prise à bail. Auparavant le sol était embarrassé par des dépôts d'eau stagnante, des fondrières où les bestiaux étaient sans cesse en danger de perdre la vie, et surtout par des pierres qui ne se trouvaient pas seulement à sa surface, mais qui pénétraient fort avant dans ses profondeurs. Il n'y avait pas d'enclos ; on n'employait point la chaux comme engrais, et on ne récoltait guère que de l'avoine. Les chariots à roue n'y étaient pas employés ; il n'y avait pas, d'ailleurs, de chemins sur lesquels ils auraient pu l'être. Bref, il eût été difficile de trouver une terre qui réunît au même degré tous les inconvéniens de l'ancien système de culture, et où l'on trouvât moins les avantages obtenus par les procédés actuels. Mais M. Barclay avait étudié les meilleures méthodes d'agriculture dans les belles plaines du Norfolk, et bientôt tout changea sous sa main puissante. Le domaine d'Ury se compose d'environ 1,900 acres ; il en a planté un millier en bois, qui ont aujourd'hui une valeur de 100,000 liv. (2,500,000 fr.). Il n'y avait avant lui que 450 acres en terres labourables ; il les a rendus beaucoup plus productifs par de meilleurs procédés agricoles, et il est parvenu à féconder les 450 autres, en faisant combler les fondrières, en desséchant les marécages, en enlevant les pierres, etc. Il en résulte que cette terre qui, lorsque M. Barclay en hérita, ne produisait pas 200 liv. (5,000 fr.), produit aujourd'hui 1,800 liv. (45,000 fr.), indépendamment des bois et des plantations qui, comme nous venons de le voir, représentent actuellement un capital de 100, 000 liv. (2,500,000 fr.).

Nous pourrions multiplier beaucoup ces exemples particuliers que nous avons donnés comme des preuves de l'esprit d'amélioration qui s'est introduit parmi nous, depuis environ soixante-dix ans. Tous les districts ont rivalisé de zèle, et ont fait preuve du même désir d'accroître et d'améliorer les produits du sol. On pourra se faire quelqu'idée de l'ardeur avec laquelle on s'est livré aux opérations agricoles, en considérant l'immense étendue des terrains incultes qui ont été enclos dans le cours du dernier siècle. Le premier acte du parlement pour autoriser à enclore un terrain communal de vague pâture, est celui de Ropley, en 1709. Le rapport du comité des terrains incultes, en 1796, porte que le nombre des bills d'enclos passés jusqu'à cette époque s'élevait à 1776, et il estime la quantité des terrains enclos à 2,837,836 acres, ce qui fait environ 1,600 acres pour chaque acte. Afin que nos lecteurs puissent se faire des idées exactes à ce sujet, nous allons mettre sous leurs yeux le tableau des bills passés postérieurement à cette époque jusqu'à l'époque actuelle.

Années.	Nombre.	Années.	Nombre.
1797	85	Report	1,467
1798	48	1813	111
1799	69	1814	112
1800	80	1815	75
1801	122	1816	43
1802	96	1817	30
1803	104	1818	38
1804	52	1819	46
1805	71	1820	36
1806	76	1822	33
1807	91	1823	14
1808	92	1824	22
1809	122	1825	19
1810	107	1826	23
1811	133	1827	19
1812	119	1828	22
	1,467	Nombre total des bills d'enclos, depuis 1797 jusqu'en 1827	2,110

Si les calculs du comité des terrains de vague pâture sont exacts, la quantité des terres communales encloses depuis 1796 s'élève à 3,376,000 acres. Classés sous différens règnes, le nombre des bills et la quantité de terrains enclos sont comme il suit :

Règnes.	Nombre des actes.	Étendue du terrain enclos.
Reine Anne	2	1,438
George Ier	16	17,660
George II	226	318,778
George III	3,554	5,686,400
George IV (jusqu'en 1827).	188	300,800

Il résulte de cet etat que, depuis le commencement du dernier siècle, plus de six millions d'acres ont été enclos et défrichés, et que les onze-douzièmes l'ont été sous un seul règne, celui de George III, protecteur constant et éclairé de l'agriculture.

Dans l'hypothèse même où un tiers de cette étendue de territoire eût déjà été soumis à une espèce de culture, il en résulterait encore une addition de quatre millions d'acres ou du septième de la quantité de terre cultivée antérieurement, et un accroissement de cent soixante millions st. (4,000,000,000 fr.) au capital précédemment employé dans l'agriculture. L'Angleterre a produit huit millions de quarters de plus, et elle a pu alimenter une population additionnelle d'un million et demi, avec des terres qui étaient jadis tout-à-fait stériles. Malgré tous ces efforts, on estime que l'Angleterre, contient encore, à elle seule, environ six millions d'acres de terres en friche, et qu'il n'y en a pas moins de trente millions dans les trois royaumes. Une portion de cette vaste étendue de terrain est sans doute condamnée à une stérilité éternelle, mais on obtiendrait probablement des prodnits considérables de la plus grande partie, par un bon système d'agriculture. Pendant les deux cents dernières années, le gouvernement anglais ne s'est

guère occupé que de l'amélioration des cultures de ses possessions coloniales, et il a laissé aux particuliers le soin d'améliorer celles de l'intérieur. Nous n'avons pas dépensé moins de cinquante millions pour ces colonies, et les guerres qu'elles ont occasionées nous ont au moins coûté deux cents autres millions, ce qui fait en tout deux cent cinquante millions (6,250,000,000 fr.). Certes, aucun homme de sens ne peut douter que si la moitié de cette somme avait été employée sur notre propre territoire, il en serait résulté un accroissement immense dans ses produits. « L'industrie, dit Harte, dans son admirable *Essai*, est la force motrice de l'agriculture; et un seul acre en friche doit être considéré comme une souillure dans un état. »

En parlant des perfectionnemens agricoles introduits dans ce pays, depuis le milieu du siècle dernier, il serait impardonnable de ne faire aucune mention des améliorations qu'à éprouvées l'éducation des bestiaux. Si le nouveau système de culture a doublé la quantité de fourrage qu'on aurait pu tirer du sol avec l'ancien système, d'un autre côté, les améliorations introduites dans l'éducation des bestiaux ont probablement doublé la quantité de nourriture animale qui aurait été envoyée au marché, du tems des vieilles méthodes, comme le produit d'une quantité donnée de fourrages.

Tous ceux qui se sont occupés d'agriculture n'ignorent pas que l'éducation des bestiaux est la tâche la plus difficile du fermier. C'est surtout dans cette branche de l'industrie agricole que les perfectionnemens sont tardifs. Les avantages qui résultent de l'adoption d'une bonne rotation de culture paraissent prompts et certains, si on les compare à ceux que l'on obtient par l'amélioration des races de bestiaux. Feu M. Backwell avait acquis à cet égard une réputation très-légitime. Ce n'est point ici le lieu d'examiner le mérite de ses théories, ni la valeur relative des races qui

ont rendu son nom si fameux. Nous nous contenterons d'observer que c'est à ses nombreux essais que sont dus les efforts qui ont été tentés ensuite pour améliorer l'éducation des bestiaux dans les différens districts de l'Angleterre. Ses succès lui attirèrent promptement des imitateurs et des rivaux, d'abord dans son voisinage, et successivement dans tout le royaume. L'école de Dishley a eu sans doute, comme toutes les écoles, ses erreurs et ses ridicules. C'était à qui, parmi les élèves et les émules de M. Backwell, obtiendrait la gloire d'élever des moutons dont les côtes seraient enveloppées de sept à huit pouces de graisse. Mais ces absurdités sont passées, et tout ce qui était vraiment utile dans l'école de Dishley s'est maintenu. Chaque paroisse d'Angleterre sait maintenant comment obtenir, avec une quantité donnée de fourrage, une quantité correspondante de moutons, et non pas de graisse de mouton. Ceux qui examinent de bonne foi quel était l'état de nos bestiaux, avant que M. Backwell s'occupât de l'améliorer, et ce qu'ils étaient devenus, au moment de sa mort, conviennent tous que personne n'a rendu de plus grands services à notre agriculture. Ce qu'il importe principalement d'observer, c'est que ce n'est point quelques localités particulières qui ont profité des heureux efforts de cet habile agronome; la Grande-Bretagne tout entière en a ressenti l'influence, et les progrès que nous faisons à cet égard sont si continuels et si rapides, que nos petits-fils diront, sans doute, qu'en 1827 cette branche de notre industrie agricole était encore dans l'enfance.

L'accroissement de la production de la viande, et l'extension des cultures de pommes de terre, doivent produire par la suite un changement presque total dans la diète ordinaire des habitans de la Grande-Bretagne. Cet heureux changement a déjà augmenté la quantité des denrées alimentaires que l'on peut obtenir d'une portion donnée de terrain, et il est

par conséquent éminemment utile au pays. Mais ce ne sont pas là les seuls avantages qui en résultent : non-seulement il accroît dans une forte proportion la masse des alimens, mais, ce qui peut-être importe encore davantage, il en rend la production moins précaire et moins incertaine. Les pommes de terre et plusieurs autres végétaux, ainsi que le lait et la viande de boucherie, sont beaucoup moins exposés à l'influence et aux accidens des climats et des saisons, que les céréales. Jadis on entendait fréquemment répéter que la terre était trop dure pour être labourée, ou bien que la pluie et la grêle avaient détruit les récoltes. Quand cela arrivait, les paysans de certains cantons de l'Écosse saignaient leurs bestiaux, et après avoir fait bouillir le sang qu'ils en tiraient, de manière à le rendre solide, ils le mangeaient, au lieu de pain, avec leur lait. Ces misérables expédiens ont été abandonnés depuis l'extension des cultures de pommes de terre, et tous les récens bienfaits que nous devons au génie de l'agriculture. En devenant plus variée, notre diète est devenue nécessairement moins dépendante des phénomènes atmosphériques, que celle des peuples qui vivent exclusivement de froment ou de seigle. Quand un de nos alimens habituels nous manque, nous trouvons presque toujours une compensation dans l'abondance d'un autre.

Jadis le sol de l'Angleterre était divisé et subdivisé en un grand nombre de cultivateurs inhabiles. Celui qui avait pris à bail trente ou quarante acres passait pour un fermier très-riche. Aidé des membres de sa famille, il exécutait lui-même tous les travaux de la ferme. C'était avec ses propres mains qu'il confectionnait ses impuissans et grossiers instrumens de labour, à l'exception peut-être de sa charrue. Sa herse mal construite avait des dents de bois durcies au feu; ses harnois étaient faits en osier ou avec du crin qu'il avait lui-même tressé. Un charpentier nomade,

qui allait de ferme en ferme, avec ses outils sur l'épaule, après avoir coupé un frêne dans une haie voisine, en faisait une mauvaise charrue, dans l'espace de quelques heures. Indépendamment des instrumens aratoires, la famille du fermier fabriquait aussi les tissus et la plupart des petits meubles dont elle avait besoin. Le soir, en hiver, avant l'heure du souper, le cultivateur, entouré de ses fils et de ses valets de ferme, faisait ses paniers d'osier, ses cuillers de bois, ses tasses de hêtre et les autres ustensiles du ménage. Pendant la même saison, la fermière, avec ses filles et ses servantes, s'occupait, depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit tombante, à tricoter des bas, à tisser et à filer de la laine et du lin. Ces fils étaient ensuite remis au tisserand du village, qui, après en avoir fait une étoffe, la faisait teindre dans la ville la plus proche, et la reportait ensuite dans la famille, qui en composait ses vêtemens. Pendant la durée de cet état de choses, les manufactures du pays étaient, pour ainsi dire, domestiques. Dans la chaumière; comme dans le palais du prince, l'aiguille, la quenouille, le rouet, étaient constamment en activité. Nos grands-mères acquéraient souvent une brillante réputation par leurs ouvrages d'aiguille. Les cavaliers les plus élégans du seizième siècle et même du dix-septième portaient des vêtemens filés par la main délicate de leurs femmes et de leurs filles, et souvent même par des mains royales. Quand une fille de grande maison se mariait, elle apportait toujours avec elle un assortiment d'étoffes de lin et de laine, produits de son industrie et de son zèle virginal, et qui devaient servir à la parer dans le haut rang où elle allait vivre.

Les manufactures et le commerce étaient alors dans l'enfance, et il n'existait aucun fondement sur lequel ils pussent reposer d'une manière solide. Les produits obtenus par la coupe des toisons et par un mode de culture très-impar-

fait, étaient fort peu considérables. Ils étaient presqu'entièrement consommés dans l'enceinte de la ferme; le propriétaire n'en recevait qu'une bien faible partie à titre de rente; et les petites taxes imposées pour les exigences de l'état paraissaient un fardeau intolérable. Cet ancien système social s'est progressivement modifié depuis le règne de la reine Élisabeth, jusque vers le milieu du siècle dernier, époque à laquelle les machines ont été employées dans un grand nombre d'opérations qui, auparavant, s'exécutaient à la main. C'est de l'invention des machines à carder, des *mull-jenny* (1) et de quelques autres appareils mécaniques pour abréger le travail, que date l'accroissement du revenu des propriétaires. On sait vaguement que l'élévation de la rente de la terre se rattache à la direction nouvelle qu'a prise l'industrie manufacturière, au milieu du dix-huitième siècle: nous allons essayer d'expliquer ces rapports d'une manière plus satisfaisante qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour.

Tant que l'ancien système se maintint dans toute sa vigueur, il est clair que le tenancier de chaque terre devait entretenir dans sa propre maison, ou du moins dans les limites de sa ferme, un nombre d'individus suffisant, non-seulement pour les travaux du labourage, mais aussi pour la confection des ustensiles et des vêtemens nécessaires pour lui, sa famille et ses serviteurs. Avant l'introduction des prairies artificielles et des autres récoltes vertes, qui, en donnant une succession constante d'alimens pour les bestiaux, assurent, aux ouvriers employés dans l'agriculture, une série non interrompue de travaux, les hommes et les chevaux du fermier restaient oisifs pendant une partie considérable de l'année. La nourriture qu'ils consommaient, pendant tout ce tems, était une perte sans compensation pour le propriétaire, directement, et indirectement pour le

(1) Voyez l'histoire de ces belles inventions dans le premier article de notre 27e numéro.

public. Mais au moyen du système de cultures alternes qui prévaut aujourd'hui, et des récoltes successives qui en sont la conséquence, les hommes et les animaux entretenus par le fermier ne restent jamais inactifs. Il en résulte une économie énorme qui, à titre de rente, devient le partage du propriétaire.

Quelles que soient les améliorations introduites dans les instrumens aratoires, nous ne prétendons pas cependant que, sous le nouveau système, un attelage de chevaux de labour puisse faire, dans un tems donné, le double d'ouvrage qu'il y a deux siècles; mais comme jadis on ne cultivait guère que les blés de mars, il était indispensable que tout l'ouvrage fût exécuté dans le court espace d'un mois, ou, tout au plus, de six semaines; la charrue restait inactive jusqu'au printems prochain, et les chevaux cessaient d'être employés jusqu'à l'époque de la moisson. Le labourage se faisant simultanément, le fermier était obligé d'entretenir un nombre excessif d'attelages. Quelle différence aujourd'hui ! un seul peut suffire dans une ferme qui jadis aurait eu besoin d'en avoir deux et peut-être trois. Immédiatement après la moisson, l'attelage est employé à préparer le sol pour le froment; viennent ensuite quelques travaux d'hiver; après quoi on s'occupe des semailles de carême; quand elles sont terminées, on approprie le terrain pour les navets. Cette préparation et quelques autres travaux qu'il serait superflu de détailler emploient l'attelage jusqu'au moment de la récolte. Lorsqu'elle est finie, la même rotation recommence. De cette manière, la charrue n'est jamais inoccupée un seul instant. Un attelage employé dans une succession constante de travaux fait nécessairement beaucoup plus d'ouvrage que deux attelages ne pouvaient en faire du tems des bonds et de l'activité intermittente de l'ancienne agriculture.

Supposons que le propriétaire d'une ferme de cent acres fût jadis obligé d'entretenir dix chevaux, dix hommes pour labourer, semer et récolter, et dix femmes pour carder et filer. Sous le système des cultures alternes, cinq chevaux et cinq ouvriers suffiront pour exécuter tous les travaux de la même ferme, tandis que les nouvelles machines permettront à deux femmes de fabriquer la même quantité de tissus que dix femmes en fabriquaient auparavant. Le propriétaire économise ainsi, à son profit, l'entretien de cinq chevaux, de cinq hommes et de huit femmes. Les hommes et les femmes, que ce changement a permis aux cultivateurs du sol de congédier, se livrent à d'autres travaux dont ils augmentent nécessairement les produits. Quelques-uns trouvent de l'emploi dans les manufactures établies pour la fabrication des objets de nécessité ou de luxe, qu'achètent les propriétaires fonciers, enrichis par les procédés économiques de la nouvelle agriculture ; d'autres entrent, en qualité de domestiques, dans les maisons de ces propriétaires, et ils consomment la même quantité d'alimens qu'ils auraient consommée s'ils eussent continué à labourer la terre. Quoique fort avantageux aux propriétaires fonciers, le nouvel arrangement est donc bien éloigné d'être préjudiciable aux classes ouvrières qui en profitent aussi, mais non pas cependant dans la même proportion.

Telle est la véritable cause des rapides accroissemens du revenu des propriétaires du sol, dans ces derniers tems. Autrefois, presque tout le produit de la terre était employé à nourrir et à vêtir ceux qui la cultivaient ; maintenant les progrès de l'industrie agricole et la substitution partielle des machines aux bras, permettent au fermier d'exécuter les mêmes travaux à moitié moins de frais.

C'est aussi par suite de l'introduction de méthodes plus rationnelles et plus économiques, que l'on a mis en cul-

ture des terrains auparavant négligés. Tout ce qui diminue les frais de l'exploitation des meilleurs sols aura toujours pour résultat de faire exploiter les sols d'un degré inférieur de fertilité naturelle. Supposons que, du tems des anciennes méthodes, un acre de bonne terre produisît quatre quarters de froment, et que, pour remplacer la semence, pour nourrir et habiller les ouvriers et pour payer la dépense des animaux de la ferme, il fallût aussi quatre quarters de froment; il est clair que, dans ce cas, il n'y aurait aucun excédant, et que, par conséquent, le propriétaire ne toucherait pas de rente. Supposons maintenant que, par suite d'une agriculture perfectionnée, on parvienne à réduire de moitié les frais d'exploitation, la terre produira alors une rente équivalente à deux quarters de froment. Tant que les produits des terres de première qualité ne faisaient que compenser la dépense de l'exploitation, les terrains d'une qualité inférieure devaient nécessairement être négligés, mais ils ont dû cesser de l'être quand les meilleurs sols ont commencé à donner des profits considérables. Seulement, au lieu de retirer un revenu équivalent à deux quarters de froment, par exemple, comme dans les bonnes terres, le propriétaire des terres inférieures devra se contenter de la valeur d'un quarter, ou d'une somme encore moins élevée. Ainsi les progrès de l'industrie agricole ont exercé une double influence : ils ont 1°, augmenté, dans une forte proportion, les produits des bonnes terres; et 2°, ils ont fait mettre en valeur des terrains qui, sans eux, n'auraient jamais pu l'être.

Mais ce n'est pas seulement le propriétaire foncier qui profite des progrès de l'agriculture, et ils ne sont guère moins utiles aux classes mercantiles ou industrielles. Quand une portion de terre, que l'on cultivait jadis avec quatre chevaux et deux hommes, peut l'être avec deux chevaux

et un seul homme, on économise l'entretien d'un ouvrier et de deux chevaux. Le produit de cette économie reviendra d'abord au propriétaire, comme un revenu additionnel. Mais, attendu qu'il ne peut pas plus manger qu'auparavant, il dépensera cet accroissement de revenu en faisant vivre des ouvriers employés à la fabrication d'articles qu'il désire posséder, aussitôt qu'il a le moyen de les acquérir.

A mesure que l'excédant des produits agricoles, sur les frais de culture, s'augmente ou diminue, les manufactures languissent ou prospèrent. Dans ce pays, la portion des produits consommés annuellement, dans l'exploitation de la terre, est, comparativement, très-faible. Le surplus se divise inégalement entre le fermier, à titre de profit, le collecteur des taxes, celui des dîmes et le propriétaire. A l'exception de ce que ces individus consomment pour leur nourriture, tout le reste est échangé contre des produits manufacturés d'utilité ou de luxe. Chaque perfectionnement qui augmente les fruits du sol dans une proportion plus forte que les avances, tourne donc à l'avantage des fabriques. L'argent, touché à titre de rente, doit seulement être considéré comme la mesure de cet excédant, et cette rente, loin de nuire, en s'augmentant, à la prospérité de l'industrie manufacturière, en est au contraire le véhicule le plus énergique.

Cette industrie ne languit, chez les autres nations, que parce que l'industrie agricole y languit également. En France, par exemple, le pays est divisé en une multitude de petites fermes, parmi un grand nombre de cultivateurs qui, non-seulement travaillent personnellement à la terre, mais qui confectionnent aussi une partie des articles que les cultivateurs anglais tirent exclusivement des fabriques; la plupart des fermiers français font eux-mêmes leurs instrumens aratoires, car le système en vigueur parmi nous

au commencement ou au milieu du siècle dernier prévaut encore chez nos voisins ; les cultures alternes ne sont connues que dans certaines provinces, et la triste jachère s'étend, comme une lèpre, sur une grande partie du territoire. Il en résulte que le taux de la rente est peu élevé, et qu'une portion beaucoup trop considérable des produits du sol se consomme dans l'enceinte de la ferme. Pour exploiter une étendue donnée de terrain en France, il faut deux fois autant de monde et d'animaux qu'en Angleterre ; et, malgré cet emploi excessif de travail humain et animal, secondé par tous les avantages du sol et du climat, il est reconnu que, terme moyen, un acre français produit un quart de moins que dans la Grande-Bretagne, à cause de l'infériorité des méthodes agricoles. On a calculé que, parmi nous, quatre millions de cultivateurs produisent des alimens pour eux, pour six millions d'individus qui travaillent dans les fabriques, et pour deux millions d'oisifs ou de personnes engagées dans les professions savantes. En France, au contraire, sur une population de plus de trente millions, il y en a au moins vingt millions qui s'occupent des travaux de l'agriculture. En d'autres termes, deux cultivateurs y sont occupés à produire des alimens pour eux et pour un ouvrier industriel ; tandis qu'en Angleterre un seul cultivateur produit assez d'alimens pour lui et pour deux artisans. Lors donc qu'un ouvrier peut être utilement ajouté à ceux qui s'occupaient déjà des travaux agricoles, il procurera les moyens d'en occuper deux autres dans l'industrie, avec des avantages correspondans.

La prospérité de notre commerce intérieur et extérieur ne dépend pas moins que celle de notre industrie, de la prospérité de notre agriculture. Les différens articles importés dans ce pays des divers coins du monde, le sont en grande partie pour être échangés contre les fruits de

notre propre sol. Quand une livre de poivre ou de thé est vendue par l'épicier du village, ce n'est, en dernière analyse, qu'un échange d'un produit de Surinam ou de la Chine, contre une quantité équivalente de bœuf ou de grains anglais. Détruisez cet excédant de denrées alimentaires; que le cultivateur ne produise plus que ce qui lui est nécessaire pour sa propre consommation; et cet échange ne pourra pas avoir lieu.

Comme, dans ce pays, le commerce et les fabriques occupent un bien plus grand nombre d'individus que la culture du sol, on croit généralement que les classes industrielles et commerciales sont plus importantes et plus utiles à l'état que la clas e agricole. Rien n'est plus faux, moins philosophique et plus dangereux que cette manière de voir. Quand le commerce et les fabriques sont considérés, non sous le rapport du nombre de bras qu'ils occupent, mais sous celui des capitaux qui y sont engagés et des profits qu'ils créent, il est facile de se convaincre qu'ils n'ont pas droit à la supériorité qu'on leur attribue. Il faut toujours se rappeler que le fabricant ne crée pas la richesse; il ne fait que modifier et qu'accroître celle qui a été produite par les travaux de l'agriculteur. Tandis que l'industriel prépare l'étoffe dont on doit plus tard faire un habit, ou construit la maison qui sera ensuite habitée, il faut qu'il s'alimente des produits que le cultivateur a fait naître. Les maisons, les manufactures, les navires, les machines de tout genre, représentent en partie les alimens consommés pendant qu'on les construisait. Il est inconcevable que des vérités aussi simples aient pu être méconnues par des économistes et même par des hommes d'état pratiques.

L'importance relative de l'agriculture se fait surtout sentir, quand on examine les différens canaux par lesquels ses produits se distribuent. La première portion du produit brut de la terre est employée pour les semailles et pour la nourriture des individus qui composent la classe

agricole, les fermiers, les ouvriers qu'ils salarient, les collecteurs des dîmes, etc. Une autre portion sert à alimenter les propriétaires, les fonctionnaires militaires et civils et les domestiques qui sont à leur service. Il est impossible de faire une estimation exacte de la quantité d'alimens consommés par les différentes classes que nous venons de citer, et de celle qui sert à nourrir les ouvriers employés à la fabrication des articles de nécessité ou de luxe que ces classes achètent; mais nous croyons que cette dernière quantité peut être, par approximation, estimée à la moitié. Afin d'être plus clair, nous supposerons que les transactions commerciales du pays se font par échange et sans l'intervention de l'argent; cela ne changera rien au résultat qui serait tout-à-fait le même, si l'argent intervenait comme mesure des valeurs. Sans aspirer à un degré de précision qui ne peut pas être atteint et qui, au surplus, serait inutile, nous supposerons aussi que l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande contiennent cinquante millions d'acres en état de culture; que chaque acre produit, terme moyen, deux quarters de blé ou tout autre aliment d'une valeur égale; que cinq millions d'individus, ou un homme par dix acres, 1,500,000 chevaux, ou trois chevaux par cent acres, sont employés aux travaux de l'agriculture. Nous avons lieu de croire que ces données ne s'éloignent guère de la vérité. Cela posé, la quantité de quarters employée pour les semailles ou consommée par les hommes et les bestiaux sera répartie comme il suit :

	Quarters.
5,000,000 d'hommes, à 3 quarters par homme, qui consomment.	15,000,000
1,500,000 chevaux, à 4 quarters par cheval..................	6,000,000
Semences de diverses espèces équivalentes à................	7,000,000
	28,000,000
2,000,000 de personnes composant les classes qui ne sont pas directement engagées dans les travaux de l'agriculture, ou dans ceux des fabriques consomment, à 6 quarters, par homme...	12,000,000
	40,000,000

Le montant de tout ce qui est consommé en semailles ainsi que par les hommes et les chevaux occupés à la culture de la terre et par les classes improductives, telles que les gens de loi, les médecins, les ecclésiastiques, les propriétaires fonciers, les capitalistes, les fonctionnaires publics, etc., fait environ les quatre dixièmes de tout le produit de la terre; le reste est absorbé par la classe industrielle ou mercantile. En estimant à soixante schellings le quarter de froment ou les autres alimens d'une valeur correspondante, les soixante millions de quarters qui composent l'excédant des consommations des classes étrangères au commerce et aux manufactures, représenteront la somme de cent quatre-vingts millions st. (4,500,000,000 fr.); et quand on calcule que cette énorme somme passe, chaque année, par quatre, cinq, six mains, et quelquefois davantage, on peut se former une idée de l'immense étendue du commerce des céréales, et, en général, de celui des produits de notre sol. Notre commerce extérieur n'est, à côté, que d'une importance fort secondaire.

Si nous examinons maintenant le montant des capitaux employés à la culture de la terre, notre richesse agricole se présentera sous un aspect encore plus imposant. En évaluant la valeur de la terre, terme moyen, à 30 liv. par acre, et le capital du fermier employé à son exploitation, à 10 liv., également par acre; et en estimant, comme nous l'avons déjà fait, à cinquante millions le nombre d'acres en culture, nous verrons que les capitaux exploités par l'agriculture dans les trois royaumes, tant ceux des propriétaires que ceux des fermiers, s'élèvent à la somme monstrueuse de deux milliards st. (50,000,000,000 fr.)!

Cet exposé convaincra sans doute tous les esprits qui réfléchissent, que la culture du sol forme la source la plus abondante de la richesse nationale; et tous ceux qui désirent sincèrement le bien de leur pays doivent faire

leurs efforts pour en faciliter les progrès. Entreprendre des desséchemens, des canaux, des routes vicinales ou toute autre chose de nature à augmenter les produits de la terre ou à abréger le travail nécessaire pour la mettre en valeur, c'est le moyen le plus efficace d'assurer la prospérité des manufactures et du commerce. Ces derniers ne sont que les branches et les feuilles de l'arbre politique dont l'agriculture forme le tronc. Et cependant avec quelle négligence n'a-t-elle pas été traitée par les hommes d'état de nos jours! Un conseil d'hommes habiles et expérimentés est chargé de veiller aux intérêts des fabriques et du commerce, tandis que l'agriculture, sans direction commune et sans boussole, est abandonnée aux efforts isolés des particuliers. Il est impossible de ne pas blâmer une politique étroite qui néglige les premiers intérêts de l'état pour ne porter son attention que sur des intérêts secondaires. Que dirait-on d'un jardinier qui ne s'occuperait que des branches et des feuilles de ses espaliers, et qui ne donnerait aucun soin aux troncs et aux racines?

Cet état de choses est d'autant plus fâcheux que la propriété foncière ne trouve point, dans l'opinion, l'appui que le gouvernement lui refuse. A entendre certains écrivains, la rente ne serait qu'une odieuse extorsion, un moyen légal d'enlever au pauvre le fruit de ses labeurs et d'accroître le bien-être d'un certain nombre d'hommes cupides et oisifs, aux dépens des classes industrieuses. Ces accusations sont aussi criminelles qu'elles sont absurdes. Il nous serait facile de faire voir que la rente ne fait de tort à aucun des membres de la société; qu'elle n'a aucune influence sur la valeur des produits agricoles qui se vendraient pour le même prix, ou s'échangeraient contre la même quantité de marchandises, si les rentes étaient entièrement abolies. D'ailleurs, n'est-il pas juste que celui qui place un capital économisé par lui ou par ses pères,

en tire un profit annuel sous le nom de rente? Cette rente est tout aussi légitime que le profit que fait celui qui a engagé ses capitaux dans une manufacture de laine ou de coton.

La production du blé n'est, au fond, qu'une grande fabrique. Le sol est la matière brute dont les fruits sont le produit manufacturé. Le propriétaire et le tenancier de la terre forment, par le fait, une association pour la confection de cet article. Comme base de toute l'opération, le propriétaire se procure le sol qui, dans l'état de nature et avant qu'il ait été préparé par l'industrie humaine, est de peu ou de nulle valeur. Les bâtisses, les clôtures, les portes, les routes, les fossés, etc., doivent tous être préparés à ses frais. La valeur de ces articles, ou, ce qui revient au même, le travail dont ils sont les résultats, constituent le versement du propriétaire dans l'affaire en participation qu'il conclut avec le fermier. Si les propriétaires n'avaient pas avancé leurs capitaux pour l'amélioration de la terre, elle n'aurait pu donner que des fruits sauvages, et la population qui cultive aujourd'hui nos champs, ou qui travaille dans nos fabriques, ne subsisterait pas vingt-quatre heures. Tels sont les faits; mais tandis que l'homme qui établit une manufacture de coton est élevé jusqu'aux cieux et signalé comme un bienfaiteur public qui fait l'aisance d'un grand nombre d'ouvriers industrieux, et qui augmente, dans une forte proportion, la richesse nationale, le propriétaire qui, par ses avances, a centuplé les produits de la terre, est représenté comme une plante parasite et malfaisante qu'il faudrait extirper du sol.

Ceux qui croient que les manufactures et le commerce peuvent fleurir dans un pays qui possède un vaste territoire, quand l'agriculture y est négligée, feront bien de jeter les yeux sur ce qui s'est passé en France et en Espagne, pendant le quinzième, le seizième et le dix-septième

siècle. Quand Henri IV monta sur le trône de France, il trouva son royaume dans une condition déplorable, son agriculture négligée, son commerce détruit. Il prit la résolution magnanime de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour assurer la prospérité de son royaume, et il trouva, dans le bon Sully, un homme capable de s'associer à l'exécution de ses grands desseins. Le roi et son vertueux ministre se convainquirent que le sol devait servir de base à la grandeur du pays, et l'agriculture, sous les encouragemens que le monarque lui prodiguait, fit des progrès rapides, et fleurit en France plus qu'elle ne le faisait alors parmi nous. Cette sage politique a été, en grande partie, le principe de la force que ce royaume a déployée sous Louis XIII, et dans la première partie du règne de Louis XIV.

A l'époque où Colbert obtint la prépondérance dans les conseils de Louis, l'esprit d'amélioration s'était répandu en France avec une énergie extraordinaire. La France était en marche, comme on dirait aujourd'hui, mais la route qu'on lui fit suivre la conduisit à un abîme. Colbert pensa qu'un grand commerce et de nombreuses manufactures augmenteraient beaucoup la richesse du royaume. Repoussant avec dédain la bêche et la charrue de Sully, il n'épargna aucun soin et aucun effort pour faire, de la France, la première puissance commerçante du globe. Il excita le peuple des campagnes à les abandonner pour entrer dans les fabriques; et, afin que les manufacturiers vendissent leurs marchandises à meilleur marché que dans les autres pays, il adopta tous les expédiens qui pouvaient faire baisser le prix du pain. Il s'opposa, en conséquence, à ce que les grains sortissent du royaume; il en empêchait même le transport d'une province à l'autre, tandis qu'il encourageait l'importation de toutes les manières. Dans son zèle pour les manufactures et le commerce, il alla en-

core plus loin ; et il accabla le cultivateur de taxes et de contributions pour soulager le fabricant.

Mais tous ces moyens violens, pour l'encouragement des manufactures, eurent un résultat tout-à-fait contraire à celui que l'on voulait obtenir. Au lieu de baisser, le prix des denrées alimentaires s'éleva. Il en résulta que l'agriculture française fut ruinée, sans aucun profit pour l'industrie. Occupé de fabrications de tout genre, le peuple tira son pain de l'étranger. Comme cette source était insuffisante et précaire, il y avait souvent des famines, et la France tomba beaucoup au-dessous du point qu'elle avait atteint sous le ministère de Sully. Colbert était, sans aucun doute, un homme de génie ; toutefois, ses talens avaient plus d'éclat que de solidité. Aussi, tandis que Sully a acquis à juste titre la réputation d'un homme d'état, prudent, froid, avisé, « qui ne décochait jamais son trait que quand il était sûr d'atteindre le but, » Colbert ne peut être considéré que comme un novateur audacieux et brillant, qui a ruiné par ses combinaisons téméraires le pays qu'il voulait enrichir.

Tous les dangers de la politique de Colbert seront encore plus sensibles, si nous comparons la situation de l'Espagne, à la fin du quinzième siècle, avec sa situation actuelle. Sous une succession de souverains protecteurs de l'agriculture, l'exploitation du sol avait été suivie avec beaucoup d'activité et de succès ; et ce royaume était ainsi devenu l'admiration et souvent même la terreur du reste de l'Europe. La découverte de l'Amérique, et l'acquisition de colonies étrangères donna malheureusement une autre direction à l'énergie espagnole. Les immenses richesses acquises tout-à-coup dans le Nouveau-Monde tournèrent toutes les têtes dans la Péninsule. Les bénéfices lents, mais certains, de l'agriculture, parurent misérables à côté de ces fortunes monstrueuses que l'on acquérait au-

delà des mers. Les cultivateurs abandonnèrent leurs terres, et, suivant les estimations les plus modérées, la population de l'Espagne a diminué de cinq millions d'ames depuis la découverte de l'Amérique. Peu de contrées pourraient l'emporter sur ce beau pays, sous le rapport de la fécondité du sol et de la douceur du climat ; mais l'abandon de l'agriculture l'a fait disparaître de la carte politique de l'Europe.

Parmi les nombreux services rendus à la Grande-Bretagne, par le souverain le plus patriote qui ait jamais réglé les destinées d'un grand peuple, il faut compter surtout les utiles exemples que le feu roi nous a donnés, en favorisant les progrès de l'agriculture avec persévérance, par tous les moyens dont il pouvait disposer. Nous n'examinerons pas si cette prédilection constante pour l'industrie agricole était le résultat d'une prévision philosophique des avantages immenses qui devaient en résulter pour la nation, ou bien le penchant naturel d'un esprit sain et d'un cœur pur pour les jouissances innocentes et paisibles de la vie champêtre. Quel qu'ait été le motif qui l'ait déterminé à se délasser des soins de l'empire dans le sein des plaisirs que procure l'agriculture, il n'en a pas moins rendu d'inappréciables services à ses sujets. Assez de monarques ont mis leur gloire à dévaster des champs fertiles ; George III, au contraire, a cherché la sienne dans les efforts qu'il a faits pour augmenter le bien-être de ses peuples, en accroissant la masse de leurs denrées alimentaires. Ces utiles exemples, donnés par un grand prince, ont exercé la plus heureuse influence. Ce goût des travaux et des améliorations agricoles, né sous les ombrages du domaine royal de Windsor, se répandit bientôt jusqu'à Woburn, Holkam, Petworth, et il ne tarda pas à pénétrer graduellement dans les parties les plus reculées de notre île. Les propriétaires et les fermiers sortirent de la funeste lé-

thargie dans laquelle ils avaient sommeillé si long-tems. Ils apprirent enfin à apprécier les ressources trop négligées de leurs domaines paternels; et la lumière qui brilla tout-à-coup au-dessus d'eux fut le principe d'améliorations plus variées, plus importantes et plus utiles que toutes celles qui avaient eu lieu dans le cours des dix siècles antérieurs. Une ère nouvelle commença pour l'Angleterre ; on ouvrit de nouvelles routes; de nouveaux canaux furent creusés dans toutes les directions; on tenta de nouvelles cultures; on dessécha des marais, on défricha des bruyères stériles. Des terrains immenses, qui étaient jadis le triste séjour des bêtes fauves, sont aujourd'hui successivement décorés par les blonds épis du froment et par la vive verdure des prairies artificielles.

C'est depuis que l'exemple de ce bon roi a mis à la mode l'industrie agricole dans les classes les plus élevées, que les sociétés locales d'agriculture se sont établies dans tout le royaume, et enfin la société générale d'agriculture. Nous conviendrons que plusieurs de ces sociétés, en dirigeant quelquefois leur attention vers des objets puériles ou absurdes, ont donné un peu de prise au ridicule, comme celle, par exemple, qui offrait un prix « pour le meilleur mode de nourrir les moutons avec une diète végétale. » Toutefois, on ne saurait nier qu'en général elles n'aient réussi à donner des notions plus rationnelles aux fermiers, et qu'elles n'aient fait naître, parmi eux, un esprit d'émulation et de recherche qui a produit des avantages incalculables, non-seulement pour ceux qui s'occupent directement de l'exploitation du sol, mais aussi pour tous les habitans du pays en général. Il ne faut pas cependant se faire illusion : tout ce qu'on a fait depuis soixante-dix ou quatre-vingts ans, est bien peu de chose à côté de ce qui reste à faire. Quels que soient les progrès de l'agriculture anglaise et sa supériorité sur celle du continent,

elle est encore à une bien grande distance du point qu'elle doit atteindre, et vers lequel il faut hâter sa course. Considérée comme art pratique, elle a sans doute fait des pas immenses ; mais, sous le point de vue scientifique, elle est toujours dans l'enfance.

Aussi c'est avec un vif regret que nous ne voyons pas les propriétaires fonciers s'appliquer à répandre les principes généraux des sciences naturelles parmi le peuple des campagnes, comme on les répand aujourd'hui dans le peuple des villes. Indépendamment de considérations plus généreuses, leur intérêt bien entendu aurait dû cependant les engager à user de toute leur influence, pour donner aux cultivateurs une connaissance, au moins partielle, de ces sciences dont l'application judicieuse pourrait tant augmenter les profits de l'agriculture. Nous sommes persuadés qu'il serait plus utile pour le pays d'enseigner la minéralogie, la chimie, la botanique, l'histoire naturelle, la mécanique, etc., aux cultivateurs, qu'aux artisans des villes. Si le fabricant de machines connaît bien les principes d'après lesquels un métier doit être construit, il importe assez peu que l'ouvrier qui doit y travailler comprenne ces principes, car c'est bien plus de ses bras que de son intelligence qu'il a besoin. Il s'en faut bien qu'il en soit de même de l'agriculteur ; il peut, il est vrai, se procurer une charrue et quelques autres instrumens aratoires bien construits par des mécaniciens qui se dévouent exclusivement à la fabrication de ces appareils; mais pour le déterminer à les acquérir, il est nécessaire que quelques principes de mécanique l'aident à comprendre tous les inconvéniens des grossiers instrumens que lui ont légués ses pères. Supposons cependant qu'on parvienne à faire sentir à un fermier ignorant les avantages des outils perfectionnés ; est-ce là tout le parti qu'il peut tirer des sciences? Comment, sans la chimie, la botanique, la minéralogie,

se ferait-il une idée juste des divers sols de sa ferme, des moyens d'en corriger les défauts et de tirer un bon parti de leurs avantages, et surtout d'approprier les semences et les gazons artificiels à la nature de la terre qu'il cultive. Tant que ces sciences ne seront pas plus connues dans les campagnes, l'agriculture ne sera que ce que malheureusement elle est encore aujourd'hui, un art empirique, un amas confus de procédés plus ou moins imparfaits, au lieu d'être l'application scientifique des moyens artificiels d'accroître les forces productrices de la terre. Le fermier du Norfolk, par exemple, sème indifféremment des navets, dans les terres les plus légères comme dans les plus fortes. La culture de ce précieux légume, en plein champ, a produit, ainsi que nous l'avons vu au commencement de cet article, des avantages incalculables ; mais on les a beaucoup réduits en étendant cette culture à toutes les espèces du sol. Il nous serait malheureusement trop facile de multiplier ces exemples des inconvéniens de l'ignorance des cultivateurs.

La culture de nouveaux gazons artificiels, la découverte de nouveaux engrais, l'emploi plus judicieux de ceux déjà connus, tels seraient les résultats infaillibles que l'on obtiendrait en initiant la classe agricole aux sciences naturelles. La science, a dit un grand homme, c'est la force, c'est la puissance; par son moyen, on peut surmonter les obstacles de la nature la plus rebelle. Ne voyons-nous pas déjà que, par suite de l'application d'une saine théorie, des districts sablonneux de la Grande-Bretagne produisent aujourd'hui une aussi grande quantité de denrées alimentaires que les bords les plus fertiles de nos rivières et de nos fleuves. Il est très-probable que tous les sols seraient productifs, si on y cultivait les plantes qui leur conviennent, ou qu'on en modifiât la nature par un bon choix d'engrais. Les terres imprégnées de parties mé-

talliques sont, en général, très-stériles, et surtout celles où se trouve du minerai de plomb. Cependant *l'arenaria verna* (1) prospère dans cette espèce de sol, qui est si contraire à la plupart des plantes. L'illustre président de la société royale, feu Sir Joseph Banks, essaya de faire venir dans son jardin l'arenaria verna ; mais, pour y réussir, il fut obligé d'envoyer chercher aux mines des débris de minerai de plomb. Il les introduisit dans un puits qu'il fit creuser pour les recevoir. La surface du sol se couvrit bientôt, dans cet endroit, d'une abondante végétation produite par l'arenaria qui ne pouvait venir dans aucune autre partie du jardin.

Ce qui serait le plus à désirer pour l'instruction de la classe agricole, serait une série de traités clairs et concis, dans lesquels on exposerait tous les procédés qui reposeraient sur des théories rationnelles, et dont l'expérience aurait garanti l'efficacité. Le défaut ordinaire des écrits sur l'agriculture, c'est que la doctrine qui y est enseignée est trop générale ; voilà ce qui entretient, contre ces livres, les préjugés des fermiers. La plupart des agronomes qui écrivent ont des préceptes qu'ils appliquent indifféremment à tous les sols, comme les charlatans qui ont des remèdes universels pour toutes les maladies. Un cultivateur du Norfolk, qui occupe un sol sablonneux et où il ne tombe peut-être pas vingt pouces de pluie par an, fait un essai qui lui réussit ; il en rend compte dans une brochure ou dans quelque écrit périodique. Un fermier du Cornouailles, dont l'imagination s'échauffe en lisant le récit des heureux essais tentés dans le Norfolk, se décide à faire la même expérience ; mais comme sa terre n'est pas de la même qualité, et qu'elle est deux fois plus humide que celle du Norfolk,

(1) Note du Tr. L'arénaire a reçu le nom qu'elle porte, parce qu'elle croît dans les sables. C'est une espèce de bruyère qui sert à la nourriture des bestiaux.

il échoue complètement. Dès lors il maudit les systèmes, se promet de ne plus lire de livres d'agriculture, et retombe dans les routines que ses pères lui ont léguées. Une rotation de cultures opérée d'après des livres, et même d'après des livres justement estimés, peut aussi avoir des inconvéniens très-graves, si on ne donne pas le degré d'attention nécessaire à la différence des terres, des températures, des engrais, de l'aisance et de l'intelligence des fermiers, etc. De là l'absurdité de prescrire des règles générales, dans lesquelles on ne tient pas compte de ces différences. C'est contre cet écueil qu'a échoué le conseil d'agriculture. Si ce conseil se fût borné à remplir l'utile tâche de constater les pratiques agricoles qui sont en usage dans les différens districts de l'Angleterre, en exposant avec exactitude les circonstances diverses d'humidité, de chaleur, etc., il aurait rendu d'importans services, et très-certainement il existerait encore; mais des esprits plus ambitieux entreprirent de rédiger un code général pour régir toutes les opérations agricoles du royaume, et l'absurdité de ce projet fit tomber le conseil d'agriculture dans un tel discrédit, qu'il fut obligé de se dissoudre.

En écrivant l'article qu'on vient de lire, notre intention n'a pas été de déprécier les utiles travaux de l'industrie; mais seulement de rétablir l'agriculture dans ses droits. Nous le répéterons, en terminant : les industriels et les cultivateurs ne doivent pas se considérer comme des rivaux, et bien moins encore comme des ennemis. Plus l'industrie manufacturière fera de conquêtes, plus les cultivateurs seront bien logés, bien meublés, bien vêtus; et plus la science de l'agriculture s'avancera, plus le peuple des villes sera abondamment et délicatement nourri. Rien ne se concilie davantage que la morale dont nous naissons avec les principes dans le cœur, et l'économie politique, produit de l'observation et d'une civilisation perfectionnée. L'une et l'autre nous engagent à nous entr'aider récipro-

quement, au lieu de chercher à nous nuire. La prospérité des diverses classes, comme celle des différens peuples, est, à quelques égards, solidaire. Cette vérité sera mieux comprise, à mesure que les sociétés s'éclaireront davantage (1).

(*Quarterly Review.*)

(1) NOTE DU TR. La classe des grands propriétaires manifeste aujourd'hui, en France, la plus honorable direction. Elle commence à se lasser de l'oisiveté de la vie de garnison et de celle de la vie des cours; et elle accueille avec une faveur prononcée les livres et les publications périodiques qu'elle juge le plus utiles. François Ier et ses successeurs immédiats l'avaient fait sortir de ses domaines, par la séduction des plaisirs qu'ils réunissaient autour d'eux. Elle y revient maintenant, persuadée que l'indépendance qu'elle avait perdue, pendant deux ou trois siècles, vaut mieux que les jouissances contre lesquelles elle l'avait échangée. Elle y apporte aussi, avec l'amour de l'indépendance, un goût qu'elle n'avait pas autrefois, celui des améliorations agricoles; goût qui ne se propage que lorsqu'il vient de haut; car il ne peut pas naître dans le peuple des campagnes qui, absorbé par le détail de ses soins journaliers, ne l'éprouve que quand on le lui communique. Nous profitons de l'occasion qui nous est fournie par l'article qu'on vient de lire, pour appeler l'attention de nos lecteurs habituels sur la ferme-modèle établie à Roville, dans le département de la Meurthe; institution vraiment utile, établie par le zèle désintéressé de quelques particuliers, dans ces dernières années. C'est-là que M. Mathieu de Dombasle, l'un des agronomes les plus éclairés de l'Europe continentale, enseigne les principes et l'application des meilleures théories agricoles. Les propriétaires qui ne peuvent pas aller à Roville, ou y envoyer des élèves, pourront encore profiter des leçons de M. de Donbasle, en lisant les *Annales de Roville* qu'il rédige lui-même, et dans lesquelles il expose ses procédés avec une clarté et une élégance faites pour inspirer le goût des utiles et purs travaux des champs, à ceux qui ne l'ont pas encore. S.

Beaux Esprits de notre Age.

N° XIV.

M. IRVING ET LE DOCTEUR CHALMERS.

Le révérend Édouard Irving (1) est le plus populaire et le plus célèbre des prédicateurs anglais : sa dure et violente éloquence, sa fougue sévère, sa doctrine intolérante, ont fait fortune à Londres. Sans vouloir expliquer ce caprice de la mode, nous essaierons d'analyser le mérite réel du ministre presbytérien. L'astre de sa gloire est à son apogée; une critique impartiale, dénuée de malveillance comme d'enthousiasme, aura du moins l'intérêt de la nouveauté.

On a prodigué à cet orateur les injures et la flatterie : ébloui de l'éclat et de l'ardeur qu'il répand autour de lui, le public s'est contenté de l'admirer ou de le maudire. Il est plus difficile de déterminer la part réelle de réputation qui doit lui être assignée. Est-ce l'homme d'église que l'on écoute, l'apôtre de la parole divine que l'on exalte en lui ? Non ; c'est l'*acteur* que l'on s'étonne de trouver dans le lieu saint. Une *transposition d'idées*, jointe au talent naturel de M. Irving, a fait son succès, et entouré sa chaire d'une foule avide de l'entendre. Ce succès, sans exemple

(1) Note du Tr. Le prédicateur écossais de la secte presbytérienne dissidente, M. Édouard Irving, dont M. Hazzlitt, auteur de cet article, a tracé gaiement le portrait, est un disciple inflexible de Wiclef, Knox et de Calvin. La chapelle calédonienne (située près de Halten-Garden, à Londres,) a été construite aux frais d'une grande dame; elle est spécialement consacrée aux prédications de M. Éd. Irving. Les lecteurs instruits ne le confondront pas avec M. Washington Irving, né en Amérique, auteur du *Sketch-Book*, et d'une histoire encore inédite de Christophe Colomb, écrivain aimable, doué d'atticisme, de grâce, et qui ne ressemble en rien à son homonyme.

jusqu'ici, et qui n'a cessé de s'accroître, atteste l'un des caractères les plus prononcés et les plus dangereux qui signalent les tems modernes, la soif de la nouveauté. Vous entendez jaillir tout-à-coup de la tribune calviniste les foudres d'une éloquence profane; Shakspeare et Byron embellissent les sermons du prédicateur. Ses gestes ont de la force, de l'élan et de la grâce; sa diction est poétique; sa prononciation tragique; ses yeux se remplissent de larmes; son visage s'anime de fureur. Quelle anomalie! quelle merveille! on se presse autour du prophète; on compare son jeu à celui de Kemble; on tremble, on admire, on critique; et sa renommée s'établit.

On n'avait encore vu, en Angleterre, rien qui ressemblât à M. Irving. Les sermons étaient de petits traités ennuyeux de théologie et de morale, décemment prononcés d'une voix languissante, écoutés avec tout le respect que peut comporter un profond ennui. Le nouveau prédicateur apparaît : poète par le style, fanatique dans sa doctrine, doué d'un extérieur imposant, d'une voix tonnante et d'une grande audace. Comme homme d'église, comme acteur dramatique, comme homme public, il combinait et réunissait toutes les singularités possibles. S'il eût écrit et publié ses sermons, on les eût trouvés surannés, violens, emphatiques; en suivant la route battue par les théologiens ses frères, il se fût résigné à une paisible et sainte obscurité; s'il eût débuté comme acteur, on eût raillé sa prononciation écossaise, on eût ri de le voir loucher : mais tant de qualités diverses et disparates se rencontrant dans un même personnage, formaient le plus bizarre des phénomènes. Gentilshommes anglais, dégoûtés des courses de chevaux, ladys fatiguées de lire des romans, bourgeois que les combats de *Tuck-le-Moine* (1) et de *Shaw le Garde-du-*

(1) Boxeur.

Corps (1) commencent à ne plus intéresser, accoururent pour contempler ce nouveau prodige. Voici quelque chose d'inconnu et d'invraisemblable. Un homme de stature gigantesque, debout dans l'antique tribune de Calvin, déclare la guerre à son siècle. Crib ou Molyneux (2) offriraient un aspect moins redoutable; l'hercule apostolique joint, aux proportions extraordinaires que lui a données la nature, de belles formes et d'heureux développemens, l'aisance et l'éloquence de la pantomime. Un reflet des cieux sauvages qui l'ont vu naître, quelque chose de brusque et de heurté, contribuent encore à fixer l'attention sur lui. Ce teint pâle et olivâtre, ces traits caractérisés, ces longs cheveux noirs et bouclés, ces poses pittoresques, complètent le prestige : cette noble et mâle figure semble échappée des pinceaux du Caravage. On frémit, on admire, et l'on finit par se demander si l'obliquité de ses regards de feu ne favorise pas les impressions de terreur que l'orateur veut communiquer, et si elle ne lui donne pas une certaine énergie plus farouche.

Cependant l'athlète, au lieu de se perdre dans la carrière épineuse des scrupules et des dogmes, attaque de front la philosophie, la poésie, les sciences modernes. Il joute avec Locke, saisit Dugald Stewart (3) par son côté faible, lance un argument à Voltaire, donne en passant un coup d'estocade au ministre secrétaire d'état (4), et un coup de boutoir à un membre de la famille royale (5). Spectacle animé, amusant, digne d'attirer la foule, et fait pour

(1) Garde-du-corps, qui donne des leçons et des représentations publiques d'espadon, ou combat à coups de sabre.

(2) Deux boxeurs célèbres.

(3) Dugald Stewart, professeur de philosophie à Édinbourg, auteur de l'*Essay on moral science*, etc. *Life of dr. Robertson*, etc.

(4) M. Canning.

(5) M. Irving s'est permis d'attaquer le duc de Sussex, dans un sermon auquel S. A. R. assistait.

satisfaire, par sa nouveauté et sa hardiesse, la curiosité la plus avide, l'oisiveté la plus exigeante.

La théorie religieuse de M. Irving n'a rien de nouveau quant au fond. C'est la bonne vieille école du presbytéranisme, avec sa damnation éternelle, son fanatisme indomptable et ses terreurs salutaires. Rejetée depuis longtems comme sauvage et barbare, cette doctrine dormait avec les cendres de Cromwell et de Knox. L'élégance des salons répudiait une dévotion si austère et si cruelle. Notre orateur n'a pas craint de l'exhumer et de la remettre en honneur. Entassant les citations de Bayle et de Tindal, précipitant dans la fournaise éternelle tout ce que les sceptiques et les incrédules ont publié de plus hardi, il faut le voir, exécuteur de la vengeance divine, nourrir de ces alimens la flamme de l'enfer, en rallumer les feux amortis, et verser dans le sein des auditeurs cette horreur agréable, cet effroi dramatique, premier élément de son succès, et dont la puissance entraîne sur ses pas toutes les grandes dames qui veulent être émues. Vulcain forgeait avec moins de peine et d'ardeur la foudre du roi des cieux : la violence de l'action du prédicateur, le bruit de son poing retentissant sur la chaire de chêne noirci, la sueur qui découle de son front, achèvent de justifier un parallèle mythologique, que me pardonnera sa charité.

Ainsi toute l'originalité de M. Irving est dans la main-d'œuvre : *il a versé du vin nouveau dans de vieux vases,* contre le précepte de l'Évangile. Il s'est contenté de remettre à neuf la vieille doctrine. Le sacré et le profane, la poésie et la prose, l'ancien et le moderne, le spiritualisme mystique et le judaïsme charnel, la pétulante attaque, usitée au barreau, le dogmatisme du prêche, l'exagération du théâtre, le fracas du néologisme, la bizarrerie du vieux style, se sont mêlés et confondus dans un seul homme. A cet ensemble hétérogène, son talent prêta de l'éclat; et

la nouveauté, du charme. Cette vive opposition de tous les contrastes dut frapper le public d'étonnement. Le petit nombre des hommes sincèrement pieux se plaignit tout bas de la profanation du lieu saint, devenu à la fois une scène, une arène, un cirque, une académie. Mais ces voix rares se perdaient au milieu des acclamations qui saluaient M. Irving dans sa marche triomphante. L'idole populaire continua sa route demi-sacrée et demi-profane. A peine les remontrances de quelques sages parvenaient-elles jusqu'au prédicateur; et si le matin un de ses vieux amis avait cherché à lui rendre la conscience des devoirs réels de son état, l'impression de ses conseils ne tardait pas à s'effacer : le soir, dans un salon, une belle dame s'adressait en souriant à M. Irving : « *J'ai été à votre sermon : c'est admirable.* » *Mes trois filles et moi, nous irons tous les dimanches;* » *décidément je vous préfère à tout ce que Londres* » *a de plus agréable. L'Opéra, les leçons de miss Macaulay* (1), *les routs de lady G...*, *ses concerts, que* » *nous suivons exactement, nous amusent beaucoup* » *moins.* »

L'intelligence de cet orateur a de l'étendue et de la force; mais je doute qu'avec deux ou trois pouces de moins, une figure sans expression, une voix faible et timide, une tournure commune, il eût jamais fait fortune. Il doit sa vogue à cette étonnante fusion de qualités contraires, qui se font valoir par le contraste et qui se multiplient, pour ainsi dire, l'une par l'autre. Son mérite réel ne lui a pas donné la vingtième partie de son succès : ce n'est pas là ce qui attire et concentre sur lui les regards, ce qui l'isole de tous les prédicateurs, passés et présens, et l'environne, si j'ose le dire, d'une auréole de gloire, d'étonnement et d'effroi. Figurez-vous, à sa place, et doué de

(1) Professeur d'histoire.

qualités plus brillantes encore, quelque ministre d'Écosse, petit de taille, le front chauve, la face enluminée, la voix criarde et plaintive : le prestige se dissipe; plus d'illusion, plus de gloire. Vainement le nain, échappé des bois de la Calédonie, voudra-t-il, de sa main impuissante, agiter et lancer la foudre : les cœurs se ferment, les esprits inattentifs ou railleurs échappent aux efforts du Démosthènes calviniste. Privé de beauté ou d'élégance, il eût divisé, subdivisé ses sermons sur la prédestination et la grâce, sans gagner un seul auditeur, sans ramener au bercail une seule ouaille égarée : on eût toléré son premier point, dormi à son second point, et regardé son troisième et dernier point comme un port, un asile, un refuge, comme la fin d'un supplice et le terme d'un martyre. Mais M. Irving! une voix sonore, des muscles vigoureux, et une physionomie imposante, l'ont garanti de cette injustice, et ont lancé son nom glorieux sur les vagues les plus agitées de l'océan populaire.

Un ecclésiastique attaquer Jérémie Bentham (1)! c'est une nouveauté curieuse. Par quelle secrète divination, par quel heureux instinct, abandonnant le cercle étroit du bigotisme et la rouille des vieilles théories, a-t-il été découvrir, par-delà les limites accoutumées de sa profession, l'ennemi de sa croyance? Son regard plane au-dessus de sa congrégation assemblée, traverse l'espace, et pénètre jusque dans le sanctuaire du moraliste et du jurisconsulte. Aussitôt beaux esprits de s'éveiller, philosophes de s'étonner; Londres est en émoi, les savans sont en armes. Il n'attend pas que l'on revienne de l'étonnement causé par un coup si hardi, et s'adresse à M. Brougham (2); lance un trait à M. Canning; mystifie M. Coleridge (3), et, si

(1) Voyez une notice sur ce publiciste dans notre 17e numéro.

(2) Voyez une notice sur cet orateur dans notre 21e numéro.

(3) Voyez une notice sur M. Coleridge dans notre 19e numéro.

j'ose le dire, *stultifie* lord Liverpool. Vous diriez un oiseau de proie saccageant un nid d'étourneaux.

Ceux même qui craignent qu'il ne les attaque se mêlent à la foule, et vont entendre les sarcasmes théologiques dont l'apôtre les accable. Ils y retournent par affectation d'indifférence. Le public veut savoir si l'assaut, par sa violence, vaincra leur témérité, ou si les objets de cette invective poétique feront bonne contenance sous le feu même de ses batteries. On assiste à ce combat avec intérêt, comme on verrait une belle charge de cavalerie, exécutée avec précision, soutenue avec courage. D'autres prédicans se contentent de la guerre défensive; celui-ci prend l'offensive. Sans patente et sans licence, il transforme en un club politique et philosophique, religieux et moral, dont il est le président et le seul membre, la chapelle calédonienne (1). Au lieu de s'en tenir à une passive orthodoxie, de se retrancher dans le texte de la Bible, comme dans une citadelle, de s'y renfermer, de s'y maintenir à grands renforts de citations, d'annotations et de commentaires, il s'élance comme Achille, effraie par de fréquentes sorties, s'arme de toutes les ressources de la dialectique moderne, fait tonner contre la perversité de l'homme les bouches ardentes de l'enfer, et ne rentre dans la place qu'après le carnage.

D'autres flattent le public, M. Irving l'insulte. Il exerce sur nous une puissance semblable à celle que Pierre Aretin faisait peser sur les princes dont la faiblesse payait un tribut à sa plume satyrique. Sa main brise les idoles que l'on révère le plus. Politiques, moralistes, hommes du pouvoir, hommes d'état, hommes de lettres, critiques, journalistes, acteurs, poètes, il n'épargne personne. Les professions, les rangs, les titres, les dignités, les plaisirs, les travaux, les délicatesses même et les élégances de la vie, ne trouvent

(1) Voyez la note de la page 215.

point grâce devant lui. Que tout s'écroule; que le souffle du courroux divin réduise en cendres les palais de la grandeur et du commerce, les temples de la richesse et du plaisir! Age dégénéré, tremble, repens-toi, renverse et détruis tes œuvres; et, au milieu de la grande ruine d'une civilisation corrompue, ne respecte que M. Irving, le messager de ce désastre, seul debout sur les débris qu'il aura entassés!

Il déclare la guerre à tous les arts, à toutes les sciences, aux progrès, aux espérances, aux souvenirs de l'humanité, à nos vices comme à nos vertus; que restera-t-il donc? l'église d'Écosse et M. Irving à la tête de cette communion. Nouveau Pierre l'Hermite, il veut que toute amélioration de la vie sociale ou privée soit flétrie comme un crime; il demande *table rase,* plus de vanités, de luxe, de jouissances, de métropoles, d'hiérarchie; la destruction de Londres, de ses ateliers, de ses canaux, de ses magasins; donnez-lui pour congrégation un vieux pâtre, sa fille et son petit-fils au maillot; pour temple un autel de gazon, au centre de quelques mauvaises cabanes, construites sur la place où fut la capitale de l'Angleterre. Détruisez tout : et que, pour adorer Dieu dans la vérité et la simplicité de la doctrine, on laisse M. Irving improviser enfin une société telle qu'elle doit être, le monde nouveau qu'il réclame au nom de la parole divine, et d'après l'ordre du roi des cieux!

Tels sont les prodiges que M. Irving prétend opérer à coups d'argumens et par la toute-puissance de la rhétorique. Étonnez-vous ensuite qu'un homme qui rompt en visière à la société civilisée, qui vient annoncer la chute de tout ce qui existe, ait fait du bruit dans le monde? Si un docteur d'Édinbourg publie quelque nouvel ouvrage sur les sciences morales, il le dénonce aussitôt comme immoral ; si un nouveau théâtre s'élève, le prédi-

cateur fulmine; si un pont se construit ou qu'un temple s'achève, sa colère tonne. Il relègue la religion dans les bois déserts, la sainteté dans les rochers du Benlomond (1), et bannit des cités populeuses la possibilité même du salut. Mais, incroyable contradiction ! lui-même il habite la ville, et son enthousiasme ne s'éteint pas encore; seul il a le droit d'être impunément citadin. Qui n'accuserait de bizarrerie et d'injustice ce privilége qu'il s'accorde et cet anathème qu'il lance? Une longue file de carrosses armoriés ne se presse-t-elle pas sur la route de sa chapelle? les flatteries et les caresses de l'aristocratie ne récompensent-elles pas ses efforts ? cette capitale qu'il maudit n'a-t-elle pas fait sa gloire; et qui parlerait aujourd'hui de M. Irving, si la pairie et le Parlement, les poètes et les artistes, les dames de cour et les dandys, ne composaient son auditoire?

Il y a là-dedans, non-seulement du charlatanisme, mais de l'ingratitude; certes M. Irving n'eût pas donné ce téméraire démenti à sa propre existence, s'il n'avait consulté son miroir et compté sur la puissance qu'exerce toujours sur les hommes un extérieur imposant : ses qualités physiques lui donnaient le droit de tout hasarder. Il a osé; il a réussi. M. Wilberforce, orateur plus habile, mais maigre, d'une taille petite et sans noblesse, produit moins d'effet. On le voit à la Chambre des Communes nager entre deux eaux, placer ses votes sous le vent, flatter l'opinion, caresser le peuple, ménager le ministère, appeler à son aide et les dévots et les paysans et les philosophes, biaiser sans cesse, et ne réussir que par ce louvoiement continuel, auquel s'accommodent si bien les molles et flexibles ondulations de sa voix. Quelle différence entre l'action indirecte qu'il exerce avec tant de peine, et l'ébranlement que communiquent à la société entière les accens redoutables de

(1) Le Benlomond, montagne élevée et pittoresque qui domine les fameux lacs d'Écosse.

M. Irving ! L'un et l'autre sont soumis à la fatalité que leurs qualités physiques leur imposent.

M. Fox, autre ministre dissident, doué d'une éloquence communicative et facile, d'une physionomie agréable et plus bienveillante que celle de M. Irving, jouit d'une réputation beaucoup moins étendue. Cependant M. Fox est homme du monde, cause bien, fait sa partie de whist, a de l'instruction, du goût et du talent. Mais, hélas! son respect des convenances et l'exiguité de sa taille le perdent et le confondent dans le peuple des prédicateurs. Quand il fend la foule pour monter en chaire, sa tête ne s'élève pas au-dessus de sa congrégation; il ne se permet pas d'attaque publique contre un prince du sang royal. Il n'a point cette audace sans bornes et ce courage guerrier qui animent M. Irving, toujours prêt à prendre les armes pour un paradoxe, toujours ardent à frapper au cœur les opinions modernes et les vices à la mode, champion décidé des préjugés d'autrefois, antagoniste infatigable de l'esprit du siècle. Dans une si dangereuse entreprise, où tout autre aurait succombé, j'ai dit quels moyens l'ont fait réussir; une théologie ornée et rajeunie, un vieux calvinisme étayé du romantisme moderne, une ambition démesurée, une audace égale, une force musculaire, et une énergie de poumons, digne des combats populaires de l'antique éloquence du Forum et de l'Agora (1).

Le docteur Chalmers, célèbre il y a quelques années et dont la réputation a pâli devant celle de M. Irving, était plus disert et plus instruit. Son esprit embrassait plus d'objets, et son analyse était plus profonde. Il lui manquait les avantages physiques de son successeur : c'est lui qu'il faut lire ; c'est M. Irving qu'il faut entendre.

Dans les *Oraisons* de M. Irving (2), la magnificence du

(1) Ἀγορὰ, place publique d'Athènes.

(2) *Few Orations for the Oracles of God.*

style relève une matière commune, et l'hyperbole prodiguée fatigue le lecteur en dépit de la nouveauté et de l'éclat des images. Les *Discours* (1) de M. Chalmers sont plus humbles ; rien de théâtral chez lui. La conscience, la bonne foi, les scrupules théologiques dans toute leur force et toute leur naïveté, semblent les avoir dictés. Il se livre sans réserve et sans relâche à la recherche d'une vérité épineuse et cachée, qu'il poursuit à travers des routes inconnues. Ce n'est plus un homme : c'est le génie de la controverse, luttant contre le nœud gordien des dogmes et des mystères, le front hérissé, l'œil fixe et ardent, la voix tremblante et l'imagination entraînée vers les régions de l'idéalisme le plus abstraït. Tel cet admirable portrait que traça Walter Scott ; ce vieux Balfour de Burley, au fond de sa cave, une Bible à la main, et appuyant l'autre sur le pommeau de son épée, la bouche écumante et la poitrine haletante, presse et terrasse, dans ses visions, l'ennemi du genre humain.

Cette furie prophétique et froide à la fois, cette opiniâtreté raisonneuse et théologique du docteur Chalmers, sont loin d'offrir l'intérêt puissant que M. Irving, par son adresse, son talent d'élocution et son jeu brillant, attache à tout ce qu'il prononce. Mais on ne peut s'empêcher de suivre, avec attention, la série compliquée des raisonnemens de M. Chalmers ; sa subtilité infinie, le tissu serré, la nouveauté bizarre et l'enchaînement vigoureux de ses argumens, plaisent et répondent à ce penchant naturel de l'esprit humain, qui veut combattre, riposter, et ne se croit pas vaincu, s'il ne l'est dans les formes. Les preuves de M. Chalmers ne peuvent satisfaire complètement le lecteur, très-embarrassé toutefois d'y répondre. Ses prémisses sont douteuses et ses conclusions plus problématiques encore ; mais

(1) *Sermons on Astronomy by dr. Chalmers.*

les unes et les autres sont possibles, et les unes comme les autres se développent et s'enchaînent avec un art merveilleux. On l'a vu, dans ses discours, faire le tour de l'univers, accumuler hypothèses sur hypothèses, s'élever d'une supposition invraisemblable à une autre plus invraisemblable, s'engager dans un labyrinthe de difficultés inextricables, nous faire l'histoire des planètes et nous raconter les desseins de Dieu sur les comètes; et, après cette périlleuse excursion, nous laisser dans le doute le plus profond sur tous ces objets, et dans l'étonnement qu'on eût osé les aborder. Ainsi s'élève, au milieu d'une gloire fragile, l'ange ou le demi-dieu que le mécanicien de l'Opéra porte aux nues; nous admirons son audace, nous tremblons pour sa vie; l'illusion n'est pas complète, mais l'adresse et la témérité nous plaisent.

Quant à M. Irving, ce n'est pas son style, c'est lui qu'il faudrait décrire; il compte sur lui bien plus que sur ses discours; ses gestes sont ses idées, ses regards sont ses argumens. Moins logicien, mais plus orateur, plus abondant, plus habile que M. Chalmers, plus fleuri et moins passionné, plus impétueux et moins profond, plus exagéré et moins subtil, il s'adresse aux sens; M. Chalmers à l'intelligence. L'un sait mieux son métier et produit plus d'effet; l'autre obéit plus consciencieusement à sa vocation; l'un semble représenter en Angleterre la secte des *anthropomorphytes*, l'autre la théologie des casuistes.

(*New Monthly Magazine.*)

Sciences Physiques.

HISTOIRE DES PARAGRÊLES (1).

Le mot *paragrêle* veut dire *qui protège contre la grêle*, comme *paratonnerre* signifie *qui garantit de la foudre*; mais ce n'est pas seulement sous le rapport grammatical que l'on peut rapprocher ces deux appareils. Ils reposent l'un et l'autre sur le même principe scientifique, et ils doivent être adoptés ou tomber ensemble. L'ignorance qui commence toujours par proscrire ce qu'elle ne comprend pas, a d'abord protesté contre cette utile invention. En Italie, la superstition a aussi réclamé contre cette belle découverte; c'était, disait-elle, vouloir contrarier les voies de la Providence. On ne sera pas surpris de cette étrange objection, si on se rappelle qu'en France, à peu près à l'époque où une philosophie dégagée de préjugés publiait *l'Encyclopédie*, le parlement de Paris proscrivait l'inoculation, par des considérations tout-à-fait semblables.

L'Amérique du Nord, féconde en découvertes nouvelles et prompte à s'approprier celles des autres, a encore obtenu, à cet égard, la gloire d'ouvrir la carrière. Il paraît que ce fut en 1819 que furent élevés dans le Nouveau-Monde les premiers paragrêles, d'après les principes du docteur Franklin, et avec un grand succès. Du Nouveau-Monde, ils ont passé dans l'ancien, et ils sont aujourd'hui très-répandus en France, en Italie et en Suisse; mais long-

(1) Note du Tr. En reproduisant cet article, emprunté à l'un des écrits périodiques les plus estimés de la Grande-Bretagne, notre intention n'a pas été de trancher une question importante; mais seulement de fournir de nouveaux faits à ceux qui la discutent encore.

tems avant (en 1788), Pinazzi, de Mantoue, avait proposé l'érection d'un grand nombre de pointes métalliques dans les champs, afin d'enlever aux nuages leur électricité et de les empêcher par ce moyen de se résoudre en grêle. Plusieurs savans regardèrent cette proposition comme très-raisonnable, particulièrement quelques membres de l'académie de Dijon et d'Arras. Quelques années après, M. Lapostoll, de Genève, voulut perfectionner les appareils de Pinazzi, en ajoutant aux pointes métalliques, des cordes de paille; mais l'expérience leur fut contraire.

Les paragrêles de M. Lapostoll étaient tombés en discrédit, et les expériences faites en Amérique étaient peu connues en Europe, lorsqu'en 1821, M. Tollard, professeur de physique au collége de Tarbes en France, s'occupa de ce sujet important, et fit plusieurs modifications aux paragrêles qu'on avait proposés avant lui. Il conseillait d'élever, au milieu des champs, des perches de saule, de peuplier, de pin, de châtaignier ou de tout autre bois, armées de pointes de cuivre aiguisées et communiquant à une corde faite avec de la paille de riz ou d'avoine, et tressée dans toute sa longueur avec un fil crû. Il prétendait avoir, par ce moyen, protégé le territoire de dix communes. Cette assurance produisit beaucoup d'effet, et fixa l'attention générale; les journaux français s'emparèrent de la question, et parlèrent les uns pour, les autres contre les paragrêles. Les Italiens, de leur côté, ne gardèrent pas le silence sur un sujet si important, et la théorie des paragrêles fut attaquée et défendue en France, en Italie et en Suisse.

Telle est, en abrégé, l'histoire des paragrêles. Si l'on ne peut pas citer un grand nombre de faits, c'est qu'il s'est encore écoulé fort peu de tems depuis leur établissement; au reste, les résultats obtenus jusqu'ici sont tous en leur faveur. Beaucoup d'hommes éclairés se sont plu à les répandre. C'est aux soins de M. Crud, que le territoire de

Bologne doit d'être protégé sur ses différens points ; presque tous les vignobles du canton de Vaud sont également défendus par des paragrêles, dont l'établissement est dû au professeur Chavannes; la Lombardie est redevable des siens à M. Belthromi : dans ces divers pays, et dans beaucoup d'autres encore, on ne regrette point la légère dépense que l'on a faite pour les élever. On a vu déjà plusieurs fois les districts qui ne sont pas protégés, entièrement ravagés par la grêle, tandis que les autres n'avaient éprouvé aucun dommage; et même, dans plusieurs occasions, les champs voisins de ceux qui étaient armés de ces utiles appareils, ont seuls été dévastés, comme si la Providence eût permis à la science de dire à ce fléau destructeur, en lui montrant le paragrêle : « Tu ne dépasseras pas cette limite ; c'est ici que tes ravages s'arrêteront. »

Si les phénomènes météorologiques de la grêle ne sont que le résultat de l'état électrique de l'air, et surtout des nuages qui le traversent, nul doute que les pointes métalliques qui exercent une si grande influence sur l'état des nuages, en leur enlevant le fluide électrique qui s'y trouve en excès, ne modifient également la production de la grêle ; car, comme on le sait, elle n'arrive à un volume aussi considérable que celui sous lequel elle tombe quelquefois, que parce que les petits morceaux de glace se chargent de vapeurs qui se congèlent à leur surface, pendant qu'ils sont ballottés dans l'air entre deux nuages différemment électrisés, de même que ces fragmens de moëlle de sureau, que l'on voit s'agiter avec tant de vitesse sous une cuve de verre placée au-dessus d'un plateau électrisé.

Les nuages orageux sont ordinairement éloignés de 8 à 10 mille pieds de la terre, et malgré cette distance, les pointes métalliques des conducteurs peuvent établir un courant électrique entre la terre et ces nuages, et par conséquent, neutraliser leur force électrique. Les électro-

scopes aériens, tel que celui de Kinnerslay, se chargent d'électricité à peu de distance de terre. Un cerf-volant armé d'une pointe, et élevé de cent pieds, par exemple, au-dessus de terre, fournit autant d'électricité que l'on peut en désirer prudemment ; ainsi, il n'est donc pas nécessaire que les paragrêles aient une grande hauteur, pour qu'ils puissent agir sur les nuages. Les feux de Saint-Elme, de Sainte-Barbe, de Castor et Pollux, fournissent aussi des preuves journalières de la distance à laquelle une pointe métallique peut agir sur les nuages orageux. On a voulu établir également des règles fixes sur l'espace que protége un paratonnerre ; mais il est évident que cette influence variera suivant un grand nombre de circonstances différentes, tels que le degré de conductibilité de la verge métallique, l'état météorologique, barométrique ou hygrométrique de l'air, l'intensité et la hauteur du nuage, et le rapport d'électricité entre la terre et le ciel. Cependant, comme il faut une règle pour la pratique, dans les pays où les paragrêles sont en usage, on les met à une distance de cent à deux cents pieds, et lorsqu'il en est de hauteurs différentes, on place ces derniers à des distances égales.

Quant au paragrêle lui-même, voici comment est construit celui qui est employé aujourd'hui dans le pays de Vaud, dans le Bolonais, etc. C'est une perche de bois dont la grosse extrémité a été en partie brûlée, parce qu'elle doit être enfoncée dans la terre : à l'autre extrémité s'adapte une pointe de métal, mais surtout de cuivre, qui est en communication avec un fil métallique, pour lequel on a creusé sur toute la longueur de la perche, une rainure où il est maintenu à certaines distances par de petites attaches ; ce fil métallique arrive jusqu'à l'extrémité inférieure, et s'y termine sur un petit morceau de fer qui doit se trouver en contact avec la terre. La perche elle-même est couverte d'un vernis, puis fixée dans le sol, et soutenue,

si on le veut, par un tuteur ou défendue par des épines. Voilà l'appareil simple que la science oppose à ce fléau dévastateur, qui détruit souvent en un instant l'espoir de bien des années, et auquel les habitans des plus belles contrées de l'Italie et de la Suisse, où il exerce si souvent des ravages, n'avaient d'autre moyen à opposer, que quelques coups de canon tirés au hasard, et dont l'effet ne répondait jamais à leur attente.

(*Edinburgh Philosophical Journal.*)



Histoire Contemporaine.

ANECDOTES SUR BOLIVAR.

Simon Bolivar est né dans la ville de Caracas, province de Venezuela ; sa famille, l'une des plus riches du Nouveau-Monde, est d'origine purement espagnole. Il en est le seul représentant mâle.

Jeune encore, il vint en Espagne : les fils des principaux colons pouvaient entrer à Madrid dans la carrière militaire, soit dans le régiment d'infanterie des gardes espagnoles, soit dans les compagnies des gardes du corps, dont *une* sur *quatre* leur était réservée. Quelques-uns s'estimaient plus heureux d'obtenir à grands frais la croix d'un ordre de chevalerie ou toute autre décoration qui, en Amérique, les distinguait de la foule ; car les emplois importans ou lucratifs y étaient exclusivement occupés par les Espagnols européens. Peu de ces colons voyageaient hors de la Péninsule. Parmi ce très-petit nombre, il faut compter Bolivar. La France et l'Italie d'abord, ensuite, et plus tard, l'An-

gleterre, les États-Unis, les Antilles, qu'il parcourut successivement, accoutumèrent son esprit à comparer les hommes et les choses des différens pays.

La révolution méditée par les Anglais, commencée à Caracas par le général Miranda, sous leurs auspices, favorisée par l'agitation de l'Espagne en 1808, poussa Bolivar sur un théâtre orageux, où le premier rôle lui était destiné. Il avait le rang de colonel à l'époque où Miranda, son compatriote et son ami, succombait dans cette entreprise : celui-ci, comme on sait, vint expier, dans les prisons de la carraque de Cadix, le tort de n'avoir pas réussi. Les Anglais ne pouvant se montrer en même tems ennemis de l'Espagne en Amérique, et ses alliés en Europe, aimèrent mieux abandonner les créoles, qu'ils avaient excités à combattre pour leur indépendance.

Bolivar ne fut point, dit-on, étranger à l'arrestation du général Miranda. On n'a point encore expliqué les circonstances qui firent participer Bolivar à l'accusation de Miranda, devenue l'objet d'un grave reproche. Cependant, après qu'elle eut eu lieu, il s'éloigna aussitôt de la Côte-Ferme, et courut se réfugier aux Antilles, où les patriotes se rendaient en foule de tous côtés, pour se soustraire à des proscripteurs impitoyables.

Fidèle à la cause qu'il embrassa ouvertement dès ce jour, plusieurs volumes ne suffiraient point à raconter les efforts, les expéditions de Bolivar, pour exciter et soutenir le courage des Américains; les chances variées de ses entreprises; ses revers, ses victoires; les obstacles de toute nature qu'il eut à surmonter; les dangers qu'il a courus et auxquels il a merveilleusement échappé : poursuivi jusque dans les pays étrangers par des assassins attachés à ses pas, qui poignardèrent son secrétaire, endormi par hasard dans le lit de son maître ; surpris au milieu de la nuit et de son quartier-général, par une troupe espagnole qu'un traître con-

duisit à son hamac dont il venait à peine de sortir pour un instant (1); confiant jusqu'à l'imprudence, brave jusqu'à la témérité, dans sa vie privée comme dans les combats; supportant à la fois les privations, les fatigues, l'intempérie des saisons dans les fanges des *llanos*, sur la crète des Andes, sur la double côte de l'isthme de Panama, sous le ciel de feu de l'Amérique méridionale; toujours le premier en avant, ardent à la guerre, aimant beaucoup les femmes, sans qu'aucune ait pu le subjuguer; Bolivar, qui semblait d'une constitution délicate, et menacé d'une maladie chronique, a survécu à toutes ces épreuves physiques et morales. Il conserve encore, à l'âge de cinquante ans, toute sa force d'esprit et de corps, et, ce qui étonnera davantage, une supériorité absolue sur les militaires et les citoyens de toutes les classes, de toutes les couleurs, dans ces vastes pays, dont les populations diverses, par un accord unanime, l'ont appelé leur *Libérateur*, depuis dix ans.

Bolivar, veuf d'une femme espagnole qui lui fut chère, et qu'il perdit de bonne heure, n'a pas d'enfans de cette union. Il ne s'est point remarié depuis. J'ai déjà dit qu'il était le seul mâle de son nom et de sa famille.

Quiconque n'a vu de bien près ni Bolivar, ni l'Amérique ci-devant espagnole, n'est point en mesure de juger un personnage tel que celui-là. Il est certain, en effet, que les qualités de l'homme privé ont contribué puissamment à faire pardonner la gloire de l'homme public : ces qualités ne sont pas même soupçonnées par les auteurs de pamphlets ou des déclamations qui circulent en Angleterre ou en France.

Le cœur de Bolivar est plein de générosité, d'une générosité poussée jusqu'à l'exaltation; son désintéressement ressemble à la prodigalité. Il a dédaigné sans affectation,

(1) Son aide-de-camp Tovar, couché auprès de son chef, fut mis en pièces par une décharge de mousqueterie qui devait tout balayer.

oublié sans réserve les injures personnelles, les ingratitudes fréquentes, fermé les yeux sur toutes les faiblesses. Il a offert courageusement sa poitrine aux poignards ou aux baïonnettes de ses ennemis, sur la moindre apparence d'un repentir, d'une trêve, d'une conciliation. Morillo lui-même ne put s'empêcher d'admirer cet abandon chevaleresque de toute précaution personnelle. Dans une entrevue au village de *Sainte-Anne,* la première et la seule, je crois, qu'il ait été possible de ménager entre les Espagnols et les insurgés, Morillo voyant Bolivar s'avancer à sa rencontre, à peu près seul, congédia sa propre escorte, et rivalisa de générosité avec son noble adversaire..... et cependant la mort ou l'arrestation de Bolivar, dans cette conjoncture, aurait indubitablement mis fin sur-le-champ à cette grande lutte, du sort de laquelle dépendait celui de la domination espagnole, sur les contrées immenses de l'Amérique du Sud !

A une époque récente, lorsque les troubles civils du Venezuela rappelèrent Bolivar de Lima, sa présence seule arrêta le soulèvement général. Paez, accompagné de cinq cents chevaux, vit aussi venir au devant de lui cet homme irrésistible, suivi d'un seul aide-de-camp, le lieutenant-colonel Wilson, fils du général anglais Sir Robert Wilson, et âgé de dix-neuf ans. Il se précipita de son cheval, et courut embrasser les genoux de son chef, dont il redevint aussitôt le lieutenant, et probablement même l'ami le plus dévoué.

Si la guerre de l'indépendance fut cruelle, atroce, il est certain que Bolivar, victorieux, réclama toujours les droits de l'humanité, les usages de la guerre entre peuples civilisés, et qu'il ne donna qu'à regret, et à la dernière extrémité, son assentiment aux représailles qui furent trop souvent exercées par les Américains. Les Espagnols n'épargnaient ni l'âge, ni le sexe, ni les prisonniers, ni même

les citoyens paisibles..... tous les excès leur paraissaient permis ; Bolivar crut devoir enfin effrayer ces Cannibales par la crainte d'être traités avec une égale barbarie.

Quant au désintéressement, à l'insouciance de son avenir sous le rapport pécuniaire, assurément Bolivar a donné tous les gages possibles. En effet, il prodigue tout ce qu'il a ; il s'engage à prodiguer bientôt ce qu'il n'a point encore. Son luxe militaire n'éclipserait pas celui d'un chef d'escadron de l'armée française. Un mulet, dans les marches, pour sa personne ; trois ou quatre pour ses effets, ses registres, ses papiers, et sa cuisine ambulante ; quelques chevaux, qu'il cède volontiers à ses aides-de-camp, ou au moindre officier qu'il trouve démonté : tel est son modeste équipage. Un surtout bleu, avec une broderie fort simple au collet ; quelques plumes de coq à son chapeau à trois cornes, de forme anglaise plate et alongée ; un pantalon de drap rouge, presque collant, orné d'un mince galon d'or sur les coutures extérieures, le long de la cuisse ; des brodequins lacés sur le coude-pied ; voilà le costume qui le fait d'abord reconnaître. Un front garni d'une forêt de cheveux qui ne sont plus tout-à-fait noirs ; d'épaisses moustaches, dont le noir de jais commence également à perdre son éclat ; des yeux vifs de la même couleur ; un regard animé, perçant ; une taille svelte, élégante ; un son de voix aigu, pénétrant ; des mouvemens prompts et presque continuels : tâchez de vous faire une idée de tout cela, et vous aurez vu Bolivar en personne.

Il n'arrive pas souvent que le *Libérateur* ait *six bonnes chemises* dans son porte-manteau, et sa garde-robe n'est nulle autre part, car il n'a point de domicile fixe. Sa petite maison de campagne, auprès de Bogota, ne satisferait point la vanité bourgeoise d'un mince marchand de la cité. Quand Bolivar vient l'habiter pendant quelques jours, la municipalité la décore provisoirement, en empruntant des

meubles aux principaux citoyens de la ville. Cette maison, composée d'un rez-de-chaussée, n'a qu'une seule façade de quatre croisées. Le jardin peut avoir au plus un arpent. Les deux maisons patrimoniales de Bolivar, à Caracas et dans le village de *Saint-Matéo*, ne sont point préparées pour le loger. Bolivar n'a point de cassette particulière, et jamais un écu dans sa bourse. L'argent n'a de prix à ses yeux, que dans l'instant où il le donne à quiconque a recours à lui. Son traitement, fixé par la loi, est de 30 mille dollars (environ 164,000 fr.). Il n'a jamais demandé aux caisses publiques que des *à-comptes* sur le courant de ce qui lui est dû; tout ce qui l'entoure vit sans faste, ainsi que lui, sur ces 30 mille dollars. Les secours qu'il accorde à sa famille sont assignés sur le revenu de ses propriétés, qui sont fort négligées, parce qu'il ne s'en occupe nullement. Aucun emploi honorifique ou lucratif n'a été confié à ses parens, et cependant il en a plusieurs qui seraient capables de les remplir.

L'avancement militaire, dans son armée, est rigoureusement obtenu par l'ancienneté ou par des actions d'éclat sur le champ de bataille. La confirmation de tous les emplois, depuis le grade de lieutenant-colonel inclusivement, jusqu'à celui de général en chef, a constamment été laissée au sénat, suivant la marche que la constitution trop libérale a prescrite. Les officiers de l'état-major du *Libérateur* n'ont d'autre faveur que celle d'être plus exposés dans toutes les occasions, et plus souvent appelés à des missions hasardeuses.

Il est incontestable que Bolivar n'a point cherché à se faire des créatures, pas plus dans le militaire que dans le civil. Je sais bien qu'il a des amis, des admirateurs; je ne crois pas qu'il voulût avoir des *Séides*. Tout fait voir qu'il espère seulement en lui-même, et que, fort de l'éclat de

son dévouement à la cause publique, il compte sur l'adhésion générale des Colombiens.

Ceux qui ont aperçu des germes de résistance, ou des troubles sérieux et prochains, dans la prétendue rivalité de Paez et de Santander, trahissent des espérances mal conçues, ou plutôt une connaissance bien imparfaite des individus et des localités. Paez est un guerrier intrépide, comme l'un de ceux dont les dernières guerres d'Europe ont immortalisé le souvenir dans les armées de la France. Qu'était le *brave des braves* devant le géant qui n'existe plus, et qu'il voyait à cent pieds au-dessus de lui? Santander a peu de titres militaires à faire valoir. Administrateur laborieux, prudent, éclairé, il connaît sa portée; il ne voudrait point la dépasser. D'autres raisons, qu'il serait inutile de développer ici, justifieraient, au besoin, l'opinion que j'ai de sa modération. Il ne sera point le rival du chef auquel il doit tout, et dont il reconnaît l'ascendant.

L'objet unique de Bolivar, l'aliment de toutes les facultés de son ame, c'est la gloire. Il règne dans ses écrits, dans ses moindres paroles, une pompe d'expression qui, de la part de tout autre, serait véritablement de l'enflure; mais ce langage hyperbolique n'est point l'effet de l'art. Celui qui l'emploie a réellement fait et vu de grandes choses, se nourrit de grandes pensées, conduit une grande révolution.

Ce qui distingue éminemment Bolivar, c'est la promptitude, la fermeté de sa résolution; dans le moment fatal, il ne recule ni n'hésite jamais un seul instant devant la difficulté. Cependant, aux yeux de tout homme capable de voir, et qui ait vu le terrain, le moindre titre de Bolivar à la célébrité serait d'avoir combattu mille fois, plus ou moins heureusement, toujours avec la même négligence de sa vie..... Les marches inconcevables, continuelles, de 5, 6,

7 et 800 lieues, des bords arides et brûlans de Carthagène aux confins de la Guyane déserte, marécageuse et tourmentée par des chaleurs dévorantes; de la Guyane à la Nouvelle-Grenade par l'immense et terrible Cordillière qui les sépare; de Bogota jusqu'aux limites de Venezuela sur les rives de l'Orénoque; et de l'Orénoque jusqu'à l'Apurimac, bien au-delà de la capitale du Pérou, à travers des mares pestilentielles, des roches escarpées, parmi les nuées d'insectes et de reptiles inévitables, avec des soldats qui manquaient habituellement de pain, de vêtemens, de chaussures; ces marches, il faut le dire, sont bien autrement mémorables que des batailles gagnées suivant les règles de la tactique ordinaire. Chacune de ces entreprises exécutées est à elle seule un triomphe prodigieux : oser les concevoir, s'y condamner soi-même, s'avancer à la tête de soldats novices, nés et nourris dans la Colombie, s'en faire suivre sans murmure, combattre avec eux, en arrivant, une grande armée espagnole, et la forcer de capituler toute entière sur le champ même qu'elle avait choisi pour l'accabler, faut-il d'autres miracles pour révéler une vocation héroïque ?

Bolivar n'a point usurpé le commandement : il n'est que là où il doit être. Il y est si naturellement que je le crois incapable de s'y troubler au point d'en abuser.

Napoléon exploitait l'Europe, et des Français étaient avec lui. Washington lutta contre des ennemis formidables, mais ses soldats étaient Anglais aussi. Sans vouloir diminuer ces deux colosses, n'oublions pas qu'ils trouvèrent des élémens, qu'ils n'étaient pas *seuls*. Bolivar, au contraire, a tout créé, même les hommes. L'Espagne lança d'abord contre lui vingt mille soldats aguerris dans les combats acharnés de la Péninsule, pour qui le sol américain était une terre classique, pleine des souvenirs d'une valeur consacrée dans les histoires nationales; Bolivar n'a-

vait que des créoles timides, amollis par le climat, dégradés par des institutions déplorables; et quelques aventuriers étrangers dont le secours fut souvent rendu inutile par une foule de contrariétés inséparables d'un pareil amalgame.

Considérez Bolivar sous cet aspect : il est bien grand. Des critiques minutieux ou superficiels diront, répéteront, qu'il a commis plus d'une faute dans ses courses militaires; que, plus d'une fois, Paez, Sucre, ou tel autre de ses lieutenans, eurent l'honneur de réparer un échec ou de fixer une victoire indécise. En est-il un seul néanmoins, parmi ces lieutenans, dont le chef s'est toujours empressé de proclamer hautement les services, qui ne se sente accablé par la masse de grandeur que représente l'ensemble de Bolivar ? qui ne reconnaisse à l'instant son infériorité relative, et toutefois, sans rien perdre de son orgueil, parce que Bolivar, parmi tout ce qui l'environne, a rendu les comparaisons impossibles ?

La guerre avec l'Espagne est finie; la carrière nouvelle où le force d'entrer une grande nécessité publique, sera-t-elle aussi heureuse et aussi glorieuse pour Bolivar que celle qu'il vient de parcourir? Sera-t-elle aussi bien adaptée à la trempe de son esprit, au développement de ses moyens? Certes, il en a dès long-tems prévu et redouté les chances et la responsabilité. Sa répugnance à porter le fardeau de la dictature législative n'est point équivoque. Il l'a publiquement témoignée en toute occasion; ses goûts, ses habitudes particulières, que toute l'Amérique connaît, expliquent et fortifient cette répugnance. Qui pourrait cependant élever des doutes sur la pensée dominante, *l'idée fixe* de Bolivar? l'indépendance, la gloire, la liberté de la Colombie, sont les uniques biens qu'il a voulu conquérir et qu'il veut conserver comme son propre ouvrage; mais il sait que le tems est venu de remettre le sabre dans le fourreau; que c'est à la loi seule qu'il appartient de protéger désormais

la fortune, le repos, les droits des citoyens; que la sagesse politique et administrative peut seule épurer et consolider les résultats de sa longue victoire; et Bolivar qui sent très-bien les difficultés de la *transition*, n'entre qu'avec une sorte de timidité dans cette carrière où le plus noble, le plus sincère dévouement, presque toujours mal interprété par la génération présente, n'est soutenu que par le faible espoir d'une reconnaissance tardive et, pour ainsi dire, posthume. On l'a vu plus d'une fois quitter l'épée pour la plume, et, pendant les courts intervalles d'un combat à l'autre dans cette guerre si vive, essayer de fixer l'attention de ses concitoyens par d'éloquens discours politiques, ou par des avis pleins de sagesse et de vues profondes sur les constitutions à donner à l'état. L'esprit de républicanisme qui, parmi les jeunes publicistes de l'Amérique méridionale, est plutôt une disposition servile à copier le système des États-Unis, leurs voisins, que le produit d'une conviction éclairée, a fait apercevoir et calomnier, dans les conseils de Bolivar, une tendance marquée à fortifier le pouvoir exécutif par des institutions propres à contenir les excès d'une tumultueuse démocratie. La grande majorité de tous les congrès américains, la majorité *parlante* n'est et ne sera, long-tems encore, composée que de docteurs en droit et en théologie, c'est-à-dire, d'avocats et d'ecclésiastiques, nourris des anciennes subtilités des écoles de l'une et de l'autre faculté, habiles à soutenir toutes les questions par des raisonnemens astucieux et diffus, dépourvus en général de connaissances positives, tous grands théoriciens et singulièrement novices dans l'art de combiner les passions et les intérêts vivans, avec la nécessité d'un ordre social qui les modifie et les contienne dans de justes limites.

Il n'est pas moins certain que Bolivar est un ami sincère de la liberté raisonnable et pratique; que, regardant de

plus haut et plus loin que le reste de ses compatriotes, les connaissant mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes, il a senti que ces peuples, à peine sortis de l'esclavage et d'une enfance habilement prolongée, non encore purifiés de la corruption morale dont ils furent infectés pendant trois siècles, avaient besoin d'un frein salutaire pour ne pas se livrer aux funestes divagations dont ils sont menacés dès l'instant où la crainte d'un oppresseur étranger cesserait de rallier toutes les pensées dans une seule; Bolivar, plus intéressé que nul autre à l'indépendance, l'honneur et la prospérité du pays qu'il a conquis sur l'Espagne, voudrait-il se démentir lui-même et se déshonorer aux yeux de tout l'univers?

Aujourd'hui, devenu régulateur politique, sa tâche est de régenter ses compatriotes, de leur imposer des lois dont une civilisation avancée peut seule apprécier les avantages et la nécessité. Mais Bolivar, élevé dans la guerre, naturellement impétueux, accoutumé à vaincre, ne s'irritera-t-il pas contre les difficultés de chicane qu'opposera nécessairement à l'accomplissement de ses vues la vieille éducation politique de ses concitoyens? Moins frappé du modeste éclat de la couronne civique, que pressé, comme il l'a toujours été, de surmonter tout obstacle qui retardait son triomphe, ne donnera-t-il pas involontairement les formes, la couleur du despotisme militaire aux actes de l'autorité légale, qui doit être ferme sans doute, mais calme et fidèle à la marche tracée par la loi?

Bolivar, enfin, joint-il à ses brillantes qualités le *don* de *savoir attendre*, ce don si nécessaire à l'homme d'état, et que le ciel a si rarement accordé aux mortels les plus favorisés?.... Je n'ose l'affirmer.

Déjà, dans les pays qui ne sont plus électrisés par sa présence, où le touchant spectacle de sa générosité, de sa franchise, et la simplicité de ses manières faisaient taire

toutes les méfiances, s'élèvent des murmures capables de blesser une ame aussi avide de gloire que fière et sensible à la moindre attaque dirigée contre la pureté de ses motifs.

Les Péruviens paraissent avoir oublié promptement les services qu'il leur a rendus. Ils ont cherché des complices de leur ingratitude même dans cette armée colombienne qui, miraculeusement conduite par Bolivar jusqu'aux dernières limites du Pérou, le délivra d'un joug intolérable. Car c'est à Bolivar, autant et plus qu'à cette armée, que le Pérou doit son existence politique, et la liberté dont il jouit de se gouverner par lui-même.

Un chanoine, nommé *Vidaurre,* dont ses compatriotes, à la vérité, n'estiment pas plus le jugement que l'érudition pédantesque, n'en a pas moins obtenu le déplorable honneur de remplir les journaux de l'Europe d'une foule d'imputations fausses et absurdes. Malheureusement il reste toujours quelque chose de la calomnie. Des hommes plus dangereux, dont on ne saurait deviner les noms obscurs, ni les vues secrètes, alimentent sous main ce système de méfiance et de dénigrement; plusieurs sources, non moins corrompues, se réunissent de divers points très-éloignés l'un de l'autre, pour grossir ce torrent d'impostures et de diffamations, auquel l'Amérique et l'Europe fournissent à la fois des tributs intéressés et perfides.

Bolivar sera-t-il entraîné? Se laissera-t-il égarer, pousser hors de sa route? L'illustre Washington fut toujours l'objet de son culte, le modèle qu'il se proposa d'imiter. Nul Américain, jusqu'à ce jour, n'a pu soupçonner la sincérité de ses nombreuses démarches pour faire agréer sa démission. Tous ceux qui l'ont vu dans l'abandon de son commerce intime rendent témoignage de cette sincérité manifestée par ses paroles, par ses actions, par ses habitudes constantes. Quand il reçut à Lima la nouvelle de la grande victoire d'*Ayacucho,* après en avoir solennellement ac-

cordé tout l'honneur au général Sucre, Bolivar voulut cesser même de porter l'uniforme militaire. Il déclara que sa tâche était remplie. Il écrivit aussitôt une lettre mémorable au congrès de Colombie, renouvelant avec instance la prière d'accepter sa rénonciation à la présidence.

« Au commencement de cette guerre si longue et si opi-
» niâtre, dit-il dans sa lettre, j'étais jeune et riche; elle
» est aujourd'hui heureusement et glorieusement terminée.
» Je suis vieux et pauvre; malgré cela, j'ai peut-être en-
» core des ennemis... Otons-leur tout prétexte : daignez
» m'accorder ma demande, avec une pension qui me per-
» mette d'achever tranquillement ma vie dans une obscure
» retraite, loin de l'Amérique. Ma patrie ne saurait me
» récompenser d'une manière plus satisfaisante pour moi,
» plus conforme à mon ambition; je l'ai bien servie, et je
» ne cesserai de faire des vœux pour sa gloire et sa pros-
» périté. »

J'assistais, en 1824, à la mémorable séance dans laquelle cette lettre fut communiquée aux deux chambres réunies en congrès général; le président du sénat, Barralt, en fit la lecture. Un silence de stupeur régna dans toute l'assemblée et dura quelques minutes, après que la lecture en fut achevée. Enfin, le député Antoine Torrès se lève, et, d'une voix très-émue, prononça ce peu de paroles : « Messieurs,
» ce silence universel n'a pas besoin d'être expliqué. Mettre
» seulement en discussion la demande du Libérateur rela-
» tive à sa démission, serait vouloir assassiner la patrie. »

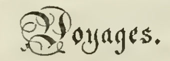
Il fut impossible de délibérer régulièrement; un bruit extraordinaire d'applaudissemens, parti de toute l'enceinte du congrès, couvrit la voix de tous les députés, qui se levèrent tous à la fois en signe d'adhésion aux sentimens de Torrès, et la séance finit. On s'embrassait dans les corri-

dors, dans les cours, dans les rues adjacentes. On se félicitait mutuellement d'avoir vu rejeter la démission de Bolivar, comme si la patrie venait d'être sauvée du plus grand malheur. L'homme en faveur duquel éclatait cet enthousiasme si désintéressé et si unanime, était absent depuis plusieurs années, et se trouvait alors à plus de six cents lieues de distance (1).

Malgré le refus également prononcé en dernier lieu par le congrès, d'accepter cette démission renouvelée pour la *troisième fois*, Bolivar continue à presser à Londres la vente qu'il propose depuis deux ans à une compagnie anglaise, de sa principale propriété patrimoniale dans le Venezuela, des grandes mines de cuivre d'*Arva*, et des terres qui en dépendent. La première clause du contrat est que le prix de la vente soit déposé immédiatement dans une banque en Europe, afin de lui préparer un revenu annuel de *trente mille francs*. C'est tout juste à quoi se borne l'ambition véritable, profondément sentie (j'en ai toutes les preuves dans mes mains), de celui qu'on accuse d'aspirer à l'empire universel de l'Amérique du Sud. Non, ce Bolivar qui, après quinze ans de travaux et de commandement suprême, n'a pas besoin d'être plus riche pour vivre selon ses principes et ses goûts, qui est impatient de venir jouir philosophiquement de ce modique revenu, à deux mille lieues du théâtre de sa gloire, n'est point tel que nous le représentent chaque jour ses diffamateurs, qui le dénoncent alternativement à l'Europe et à l'Amérique.

(1) Note du Tr. A cette époque, Bolivar écrivait à l'un de ses anciens amis, alors à Bogota, qu'il l'autorisait à demander 200 piastres en son nom dans la ville, et à montrer sa lettre qui permettait de tirer la somme à vue sur son intendant à Caracas. Aucun homme à argent ne crut cette garantie assez bonne pour s'y fier. Telle est l'opinion qui existe sur les finances particulières de Bolivar, dont certainement la bonne foi n'est pas suspecte. Un Français vit cette lettre et fournit aussitôt les 200 piastres, sans vouloir accepter aucune garantie.

Je n'ajouterai plus qu'un mot. Bolivar tient cependant à l'humanité. Il est possible qu'il succombe : d'autres aussi sont descendus de bien haut. L'Amérique méridionale y perdrait beaucoup. Ses troubles intérieurs s'augmenteraient, se prolongeraient même pendant long-tems; mais elle n'en resterait pas moins perdue, impénétrable pour l'Espagne. Si celle-ci conserve encore de folles espérances, si elle peut trouver des hommes, des vaisseaux et de l'argent, qu'elle ose renouveler ses désastreuses tentatives!... l'Europe commerciale, libérale, royaliste, absolutiste, ne gagnerait rien non plus à de nouveaux désordres dans cette belle et malheureuse portion du globe. L'Angleterre seule pourrait, à la faveur de la confusion et de divers prétextes, s'approprier quelques portions de terre sur la côte ferme, ou les rivages de la mer Pacifique ; mais elle est déjà assez riche en colonies : en voulant en avoir d'autres, elle pourrait peut-être compromettre celles qui lui sont acquises depuis long-tems.



Voyages.

ONZIÈME LETTRE SUR L'ORIENT (1).

BALBEC.

Nous partîmes de Damas le 1er mai, pour visiter les ruines de Balbec. Après avoir salué d'un dernier regard la plaine célèbre qui se déployait à nos yeux du haut de la montagne, et nous être arrêtés ensuite dans un joli vallon où

(1) Voyez les lettres précédentes dans les numéros 7, 8, 10, 13, 14, 18, 20, 22, 23 et 24.

deux ruisseaux viennent confondre leurs eaux limpides sous des berceaux de verdure, nous fûmes entraînés dans un défilé tortueux, flanqué de roches nues et sillonné par un rapide torrent. Ce défilé conduit à une plaine semée de hameaux dans l'un desquels nous passâmes la nuit.

Le lendemain soir nous nous arrêtâmes à l'autre extrémité de la plaine, dans un gros bourg nommé *Zibolané*, entouré de vergers et traversé par une petite rivière. La chaumière d'un paysan nous servit encore d'asile. Nous y trouvâmes un bon feu, de la volaille, des œufs, du café, et, mieux que cela, une réception amicale qui se ressentait du voisinage de Damas.

Le troisième jour, nous aperçûmes les ruines de Balbec. De ce côté, on ne les découvre qu'au moment d'y pénétrer. Elles touchent à un village peuplé de quelques centaines d'habitans, presque tous musulmans. Cette localité forme la limite des pachalics d'Acre et de Damas, et n'appartient à aucun des deux. Le prêtre grec, qui y célèbre l'office divin pour un petit nombre de familles chrétiennes, nous offrit un gîte dans une grande chambre obscure, à quelques pas de son appartement.

Après nous y être reposés quelques instans, nous cheminions vers les ruines du fameux temple de Balbec, quand le scheik ou chef du village vint à nous, accompagné d'un de ses gardes et de quelques habitans, et nous barra le passage, en nous demandant qui nous étions. Sur notre réponse, il se mit en devoir de nous rançonner; mais, après de vives altercations, il nous ouvrit l'entrée des ruines, moyennant vingt-sept piastres.

Le coucher du soleil, sur cet immense monument et sur les montagnes voisines, est d'une magnificence impossible à décrire. Des nuées de pigeons, au plumage nuancé de mille couleurs, voltigent de portique en portique, de chapiteaux en chapiteaux, au-dessus des arbustes et des fleurs

que baigne un cours d'eau rapide. Le mur d'enceinte de la grande cour du monument, du côté du nord, est d'une hauteur prodigieuse; il a 600 pieds de long. Le mur de l'ouest est plus dégradé; on y remarque trois énormes pierres de 60 pieds sur 12. Le temple a une longueur de 180 pieds, et une largeur de 90. Il est entouré d'un seul rang de colonnes au nombre de 44, ayant 60 pieds de haut et 26 de circonférence. Ces colonnes sont, comme les murs du temple, en beau granit rose. Elles supportent des chapiteaux corinthiens, très-peu dégradés et d'un travail exquis. L'état de conservation des architraves, corniches et décorations du temple, est vraiment admirable. On voit çà et là des colonnes à demi renversées contre les murs; l'une d'elles a son piédestal plongé dans le bassin d'une jolie fontaine.

La magnificence de cette galerie passe toute expression. Du côté de l'ouest, elle domine la plaine, et elle est jonchée de débris de colonnes, de frises, de chapiteaux. Au nord, est une vaste cour où se dessinent des salles élégantes et des niches destinées à recevoir des statues. Au sud, la colonnade se réfléchit dans le cristal du bassin dont je viens de parler. L'intérieur forme un parallélogramme de 120 pieds de long. Le pérystile et les murs sont couverts de bas-reliefs représentant des divinités du paganisme, et des aigles aux ailes déployées.

Le monument n'a pas eu seulement à souffrir des outrages du tems, la main des hommes a pris plaisir à le dégrader. Facardin, prince des Druses, avait porté le marteau sur ces belles ruines; il se repentit amèrement de cette profanation, lorsqu'il revint d'Italie où il avait pris le goût des arts. Il paraît, à quelques vestiges d'une architecture barbare, que les Turcs ont fait jadis du temple une citadelle.

A cent pieds de l'édifice, sur une éminence, règne un

rang de colonnes d'ordre corinthien plus hautes que celles de la grande galerie ; six seulement sont encore debout. C'est sur leurs magnifiques chapiteaux que s'arrêtent les derniers reflets du soleil. On dirait que la main du tems les a maintenues là comme des sentinelles éternelles postées sur le tombeau des siècles.

Au sud-est, à quelques pas du village, on voit une galerie en marbre, richement sculptée et surmontée d'un dôme encore debout; elle est plus dégradée que tout le temple.

A un mille de là, et dans la plaine, on vous montre la carrière d'où on a tiré les quartiers énormes qui ont servi à la construction du monument. Un de ces blocs, taillé avec soin sur quatre faces, est encore adhérent au rocher. L'extraction de ces masses colossales et leur mise en place à une si grande hauteur, ont dû coûter d'immenses travaux. Les plus petites colonnes sont d'une seule pièce, les plus grosses se composent de trois ou quatre. Sous le pavé du temple règnent des galeries souterraines de quelques cents pieds de longueur, séparées par un mur d'une épaisseur prodigieuse. L'intérieur du temple formait trois ailes; plusieurs des pilastres qui marquaient cette division, sont détruits. Dans le fond s'élève le sanctuaire dont l'idole a disparu, mais dont les belles sculptures ont été parfaitement conservées.

A Balbec, comme dans les autres ruines de l'Orient, un voyageur ne saurait goûter d'autres plaisirs que ceux de l'imagination. L'habitation du moine grec était misérable et obscure au dernier point; sa barbe, ses cheveux, son costume, toute sa personne, étaient d'une saleté repoussante; on l'eût pris pour un Santon musulman. Il avait une frayeur extrême de l'officier turc qui commandait dans le village.

Les ruines de Balbec offrent, au lever de l'aurore, un

coup-d'œil non moins magnifique qu'au coucher du soleil. Un bandeau de pourpre presse à l'horizon le front neigeux des montagnes ; et à leurs pieds, une ligne de vapeurs, fuyant dans le lointain, offre l'image d'une rivière. Bientôt le soleil vient dorer les chapiteaux des six colonnes colossales, et, par degrés, il étend son coloris magique sur les magnifiques débris de l'immense monument.

Nous partîmes de Balbec, dans l'après-midi. L'aspect de quelques hameaux et des traces de culture ne tardèrent pas à ranimer le paysage. Nous rentrâmes ensuite dans les montagnes ; et, à nuit close, nous trouvâmes une franche hospitalité dans un village échelonné dans un défilé très-étroit. Notre cabane était blanche et propre, mais les habitans qui se pressaient autour de nous, la pipe à la bouche, l'eurent bientôt enfumée. Dès l'aurore, nous nous remîmes en route ; nous étions au milieu des brouillards, sur l'un des points les plus élevés du Liban. Il faisait très-froid ; aussi fûmes-nous enchantés de rencontrer, vers midi, au milieu de ces rochers, un toit hospitalier sous lequel nous trouvâmes un bon feu, et ce breuvage merveilleux, cet élixir universel, ce *champagne* de l'Orient qui, dans les khans les plus misérables, désaltère et console les voyageurs. Quand l'atmosphère s'éclaircissait, nous y jouissions des sites les plus romantiques, au milieu de rochers et de précipices coupés çà et là par des villages et des masses de verdure. Peu à peu, le passage prit une teinte moins sévère ; et le lendemain, après avoir disputé à une caravane l'asile que nous avions découvert, nous descendîmes vers Beyrouth, à travers un pays d'une végétation plus riche.

Le consul anglais nous y reçut à merveille, et nous retint pendant cinq jours. Nous tenions toujours à notre projet de visiter Palmyre ; mais il fallut y renoncer, en apprenant que la guerre entre les deux pachas de Damas et de

Saint-Jean d'Acre était plus acharnée que jamais. Nous rencontrâmes deux ou trois corps très-bien équipés appartenant à Émir-Buschir, prince des Druses; ils se rendaient en désordre sur le champ de bataille, au secours du pacha d'Acre. On nous dit que le grand-seigneur, fatigué des atrocités commises par son féroce lieutenant, lui avait expédié un capidgi-bachi, porteur du fatal cordon; mais qu'à l'instar de son prédécesseur Djezzar, le pacha venait de le faire arrêter. Au reste, cette guerre est surtout fatale aux pauvres paysans, et aux malheureux, qu'on pille et qu'on massacre sans pitié. Ces derniers, dont un grand nombre avait cherché un refuge de la Morée en Syrie, s'étaient empressés de transporter leurs effets dans les montagnes, et de les soustraire dans quelques monastères à la rapacité des Druses et de leurs alliés; mais ces monastères ne tardèrent point à être dévastés.

J'ai déjà parlé d'Émir-Buschir et de la visite que nous lui fîmes, lors de notre premier séjour à Beyrouth. Ce prince ambitieux et cruel, dont les crimes et la fourberie ont consolidé le despotisme, a toujours été un auxiliaire vivement recherché par l'un des deux pachas d'Acre ou de Damas, dont les querelles désolent depuis si long-tems la Syrie. Il n'en a coûté au pacha d'Acre, pour le mettre de son bord avec dix mille montagnards, que quelques bourses et un kandgiar enrichi de diamans. Il nous est souvent arrivé de rencontrer des soldats d'Émir-Buschir en rase campagne, et de faire route avec eux. Leur aspect était moins farouche, et leur conduite avec nous plus amicale que celle des bandes du pacha. Toutes les fois que nous apercevions celles-ci, nous tremblions d'être pillés ou égorgés. Elles ont une telle habitude de trancher la tête, ou tout au moins le nez et les oreilles des malheureux qui tombent en leur pouvoir, que la plus sanglante expédition est pour elles une bagatelle. Pendant notre séjour à Saint-Jean d'Acre,

une femme voyant quelques soldats entrer dans la ville avec les têtes des fellahs (1) sans défense, qu'ils avaient massacrés, pour faire croire que ces horribles trophées étaient les têtes de leurs ennemis, et obtenir ainsi la récompense promise, cette femme, disons-nous, leur reprocha vivement leur lâche férocité. Nul doute que cette prime du carnage ne coûta la vie à une foule de paysans inoffensifs.

A Beyrouth, nous trouvâmes dans un violent chagrin M. J....., négociant anglais, que nous avions connu à Smyrne. En voici la cause : un jeune Grec attaché à son service, d'ailleurs fort bel homme, était le Lovelace de la ville ; mais, hélas ! il ne possédait pas dix piastres. Or, on sait que l'argent est le nerf de l'intrigue. Que fait donc notre petit maître asiatique ? Un beau jour, il profite d'un voyage de son maître à Damas, fait main-basse sur le coffre-fort, et poursuit de plus belle le cours de ses galans exploits. Par malheur, un ordre d'arrestation le surprend au milieu de ses conquêtes. Il languissait dans un cachot, lorsqu'un enfant de ses geôliers (où va se nicher la pitié !) lui persuada de se faire musulman. Notre homme à bonnes fortunes, peu scrupuleux de sa nature, goûta fort un avis qui lui offrait la clef des champs, et le voilà qui se promène aujourd'hui gravement, le turban sur la tête, menant à Smyrne joyeuse vie, et affranchi désormais de tous démêlés avec la justice, tandis que son maître se désole sur une terre étrangère.

Les femmes du Liban portent, de tems immémorial, un costume assez bizarre ; la partie la plus remarquable est une espèce de mitre argentée, sculptée grossièrement, qui a jusqu'à un pied et demi de haut, et qu'elles attachent sous

(1) C'est de cette manière qu'on nomme les paysans arabes.

le menton, à l'aide d'un cordon de soie. Elles jettent par-dessus un voile qui ne cache leur figure qu'à demi, et qui leur donne un air élégant et théâtral.

Un jour nous vîmes arriver chez le consul un jeune Suisse d'une physionomie intéressante, mais un peu sauvage. La fatigue et le chagrin se peignaient sur ses traits; il venait de la montagne chercher un refuge à Beyrouth. L'histoire de ce pauvre garçon offre un exemple frappant d'enthousiasme religieux : la voici en peu de mots. Sa jeunesse avait été très-orageuse, il avait *dépouillé le vieil homme,* et s'était imposé le devoir de prêcher l'Évangile dans le pays où la loi divine avait été d'abord promulguée, et de ramener au giron de l'église les Turcs et les Arabes. Il aborda en Égypte, où il séjourna quelque tems, mais ses ressources s'étant épuisées, il se rendit à Saint-Jean d'Acre, à l'aide de légers secours que lui procura M. Lee, consul anglais à Alexandrie. Il erra long-tems dans les montagnes de la Palestine sans y faire de prosélytes, et sans y trouver l'hospitalité. En effet, il était pauvre, et ne savait pas un mot d'arabe. Enfin, il était parvenu à connaître cette langue. Un soir qu'il cheminait le long de la chaîne du Liban, il arrive à un bouquet d'arbres où une jeune fille cueillait des fruits ; elle fixe son attention par sa tournure élégante, et, comme il était myope, il met ses besicles, et s'assied au pied d'un arbre pour la contempler. La jeune fille, qui n'avait jamais vu de besicles, jette un cri d'effroi. Deux jeunes gens qui travaillaient près de là accourent. A l'aspect de l'appareil qu'ils aperçoivent sur le nez de notre apôtre, ils le prennent pour un magicien, se jettent sur lui, le frappent et le dévalisent. C'est en cet état qu'il se présenta au consul ; nous l'engageâmes à renoncer au projet de convertir les infidèles, et à retourner sans délai dans sa patrie. Docile à nos conseils, il partit muni d'un léger viatique. Nous apprîmes depuis qu'il avait débarqué à Alexan-

drie; mais j'ignore s'il est rentré en Suisse. Quoi qu'il en soit, on ne saurait trop admirer les travaux apostoliques qui tendent à arracher les Orientaux à leurs erreurs et à leurs superstitions; mais aussi l'on ne saurait mettre trop de prudence dans l'accomplissement de cette respectable mission. La fourberie des Syriens ne se joue que trop souvent de la simplicité des missionnaires : en voici un exemple. Un jour, deux Turcs du Liban se laissèrent baptiser, et promirent de devenir d'utiles agens de conversion, moyennant quelques centaines de livres à prendre sur un des plus riches et des plus zélés promoteurs de cette œuvre pie. Eusèbe, évêque du mont Liban, personnage bien connu de nos Sociétés Bibliques, vint en Angleterre, il y a six ans, pour leur révéler l'état déplorable des chrétiens de Syrie; il reçut, aux divers colléges d'Oxford, les honneurs du chaperon, et sut captiver la confiance de plusieurs ministres. Sa petite taille, ses cheveux et sa barbe rouges, avaient quelque chose de repoussant; mais les détails déchirans qu'il donnait sur la désolation de sa patrie affectèrent vivement ses auditeurs; il repartit avec un secours de 800 liv. st. et une grande presse destinée à l'impression de la Bible. Lorsque nous passâmes à Sidon, nous y trouvâmes le digne prélat qui menait joyeuse vie aux dépens de nos guinées. Au moyen de ses 800 liv. st., fortune colossale dans ces cantons, il avait acheté une jolie maison avec jardin; au reste il n'avait pas employé un penny à l'amélioration du sort des chrétiens d'Orient, et la presse, ou plutôt quelques-uns de ses débris, vendus à un brocanteur, étaient devenus la propriété d'un imprimeur d'Alexandrie.

Nous vîmes à Beyrouth *il signor* ***, comte romain, arrivant des bords du Tibre, dans le seul but de voir les ruines de Balbec. Voyageant sans domestique à l'âge de soixante-dix ans, ce pauvre vieillard avait besoin de tout son en-

thousiasme pour ne pas succomber aux fatigues de la route. Il aborda d'abord à Chypre avec une fièvre qui l'y retint deux mois. A peine rétabli, il s'embarqua pour Beyrouth, où il arriva bien portant. A sa conversation pleine de feu et d'énergie, lorsqu'il parlait du temple dont il allait visiter les ruines, on pouvait juger qu'il éprouvait, à faire ce pèlerinage, le même plaisir qu'ont les fidèles musulmans a découvrir les minarets de la Mecque. Il resta quelques jours à Beyrouth, mais nous quittâmes cette ville trop tôt pour apprendre si son voyage avait été heureux, et s'il n'avait pas été enlevé en chemin par quelque corps de troupes.

Mon vieux camarade de voyage, M. W..., n'était pas curieux. Il était resté trois semaines au Caire sans faire d'excursion aux Pyramides. Son enthousiasme et son zèle avaient un autre objet. Il partit un matin de Beyrouth avec un déluge de pluie, pour essayer de faire du prince des Druses un bon chrétien. Celui-ci le reçut fort poliment, écouta ses homélies avec une gravité imperturbable, ne quittant son chibouque que pour prononcer quelques mots d'assentiment sur la vérité de sa doctrine; après quoi il retint son hôte à dîner. M. W... se remit en route enchanté du succès de sa visite; mais la nuit le surprit au milieu des défilés qu'il avait à parcourir en traversant le Liban, et il s'égara. La pluie tombait par torrens et le vent soufflait avec une extrême violence, lorsque le guide aperçut, dans l'un des versans de la montagne, la clarté d'une cabane solitaire. Harassé de fatigue et mouillé jusqu'aux os, M. W... se dirigea en toute hâte de ce côté, la cabane servait de retraite à un moine *maronite* qui le reçut avec cordialité et lui offrit des vêtemens, un bon feu et un repas frugal. Quelques instans après, un moine grec vint se réfugier sous le même toit, et prit place au foyer hospitalier. On ne tarda pas à causer de religion, et de l'état de l'église en Orient. C'était, de part et d'autre, se jeter le

gant. Le Maronite défendit la supériorité de sa doctrine, le Grec le traita à peu près comme un schismatique, et M. W..., oubliant ses fatigues, déplora avec amertume l'erreur funeste qui les aveuglait tous deux. L'orage épouvantable qui menaçait à chaque instant de renverser la cabane n'interrompit pas leur discussion; il dura toute la nuit, et le lendemain à son retour, M. W... ne se plaignit d'autre chose que de l'entêtement de ses deux antagonistes.

Cependant la neige couvrait encore les redans supérieurs du Liban; l'air y était glacé, et les habitations fort rares. Les forêts de cèdres, jadis la gloire de cette montagne, pour parler le langage de l'Écriture, ont disparu en grande partie pour faire place à de riches vignobles. Heureusement le mont Carmel a conservé, bien mieux que le Liban, son aspect riant et majestueux. Il est semé de villages et d'habitations isolées, et couvert de champs cultivés ou de gras pâturages. Je me souviens que, dans une de nos excursions, nous y fûmes reçus dans une cabane de chétive apparence où nous trouvâmes d'excellent lait, du miel délicieux, des tapis et des coussins commodes, et surtout un accueil très-affable.

Notre dernier séjour à Beyrouth fut beaucoup plus agréable que le premier, et, à ce sujet, j'ai remarqué que le climat des côtes de Syrie est plus sain que ceux de l'Italie et de la Grèce. La température y est sujette à moins de variations; le voyageur n'a à craindre d'autre inconvénient que les fortes pluies qui, chaque année, se succèdent pendant un mois environ. Je suis convaincu que l'humanité gagnerait beaucoup à ce que les malades atteints de phthysie vinssent y séjourner, au lieu de se rendre tous les ans sur les côtes de la Méditerranée, en France et en Italie, où trop souvent le *mistral* et le *sirocco* les précipitent dans la tombe. C'est avec raison que les moines retirés dans les

monastères du Liban bénissent leur destin. La situation de leurs retraites est admirablement choisie, au milieu d'un paysage magnifique que borne l'immensité des mers, ils conservent long-tems, sous le ciel le plus heureux, toute la vigueur de l'âge mûr. Chez les Arabes, comme chez les Druses, vous rencontrez un nombre prodigieux de vieillards affranchis de toute infirmité, et dont l'aspect vénérable commande l'admiration.

(*New Monthly Magazine.*)

Souvenirs de l'Italie.

No IV.

LES CARTES ET LA NOBLESSE. — VIE DES ANGLAIS A ROME. — SOIRÉE CHEZ LE DUC DE LAVAL. — LE CARDINAL CONSALVI. — LES CARDINAUX ET LES JEUNES ROMAINES. — MADAME BONAPARTE. — GUERRE DE PASQUIN CONTRE LE PAPE, ETC. — LA PRINCESSE BORGHÈSE.

Le lendemain, lorsque je m'éveillai, il était grand jour, et je vis ma table couverte de billets, de cartes de visite, d'invitations, en réponse aux lettres de recommandations que j'avais fait distribuer la veille. Ces cartes de visite, dans la variété de leur forme et de leur couleur, offraient une image assez plaisante de la société romaine, si féconde en contrastes bizarres. Mon domestique, ami de l'ordre, avait eu soin de débrouiller le chaos et de rétablir la hiérarchie : la princesse marchait avant le prince, le prince avant le duc ; le duc étranger avait le pas sur le duc indigène ; le duc italien primait le comte ; et le dernier de toute la file, écrasé par la masse de ses compétiteurs, un pauvre professeur de langues, fort savant d'ailleurs, cachait ob-

scurément son mérite modeste, effacé par les favoris de la fortune, dont mon valet s'était constitué le chambellan.

Pour moi, je parcourus au hasard toutes les cartes. La première qui tomba sous ma main portait : *Il conte cavaliere* (admirez cette hyperbole de noblesse, cette tautologie aristocratique!) *le comte cavalier Velli;* ce nom, en gros caractères rouges, flamboyait, pour ainsi dire, au milieu de quatre écussons chargés de gueules, de sinople, de lions dormans, et de toutes les merveilles de l'art héraldique. Mon valet m'apprit que l'héritier de cette haute noblesse était réduit à un seul domestique et à cent piastres de revenu. Je déplorais la décadence de la féodalité, quand un billet frappa mes yeux ; un billet! non, c'était une gravure. A droite, on voyait un vase antique avec cette inscription : *Pollio ;* à gauche, l'arbuste qui fournit le papyrus ; sur le second plan, les bustes des ancêtres présumés du gentilhomme ; dans le fond, des bas-reliefs, des torses, des statues, placés dans une confusion savante, et qui attestaient le goût du maître pour l'antiquité. Enfin, sur une corniche négligemment jetée dans un coin, se trouvaient gravés ces mots : *Il conte Landolina Nava di Syracusa.* J'admirai long-tems la modestie et la vanité qui avaient dicté ce billet, l'adresse avec laquelle le savoir, la généalogie, les connaissances et les prétentions du comte, étaient rappelés à la fois dans ce petit morceau de papier, véritable épitome de sa gloire. « Vous verrez mieux que cela, » me dit mon valet. En effet, l'une des cartes représentait le Colysée, l'autre le Vatican, la troisième le Capitole ; chacun avait fièrement écrit son nom sur le marbre et la pierre de ces monumens glorieux. Au pied d'une vieille ruine, dormaient les titres gothiques de la comtesse de C..., doyenne des douairières de la Grande-Bretagne ; je trouvai l'à-propos excellent, et le choix remarquable : je conservai cette carte et ses deux ruines.

C'est ainsi qu'à Rome la niaiserie nobiliaire se complique d'un pédantisme naïf; nouveau ridicule, qui se joint au goût des arts, et qui donne à l'orgueil féodal quelque chose d'inoffensif. Sur les cartes appartenant à des femmes, on ne s'était pas contenté de désigner le nom du mari, mais on y avait ajouté leur nom de demoiselles, puis les noms de leurs mères, du père de leurs mères et du grand-père de leurs grands-mères. Si le visiteur était académicien, son diplome se trouvait transcrit sur sa carte : secrétaire de légation, il ne vous faisait grâce ni de ses propres titres ni de ceux de son ambassadeur : tel autre était conseiller intime d'une altesse, qui elle-même faisait partie du conseil d'état d'un prince, lequel se rattachait encore à quelque supériorité suzeraine : ces divers rapports, et les dignités de chaque personnage, étaient expliqués sur la carte du secrétaire intime, avec une formalité aussi diffuse que scrupuleuse.

Il faut convenir que toute cette friperie de grandeur a perdu beaucoup de son prix ; il y a une foule de nobles : les ex-majestés qui, depuis la chute de l'empire français, sont venues en grossir la multitude, ont achevé de ruiner son crédit ; rien de plus rare qu'un nom tout seul, sans particule et sans titre. Par une coquetterie, facile à concevoir, quelques familles d'antique origine ont fini par se dégoûter d'un honneur devenu trivial : les Falconieri, par exemple, se contentent de signer de leur nom ; et bientôt, la simple roture, assimilée à la plus haute noblesse, se trouvera de très-bon ton.

Je passai plus d'une demi-heure à examiner toutes les vignettes qui accompagnaient mes cartes de visite. L'une représentait Corinne improvisant ; l'autre Minerve et Apollon ; la troisième, qui était une invitation pour une soirée musicale, m'offrait pour emblème Ulysse et les Syrènes. Le nom d'une jeune romaine brillait dans le calice d'une rose ;

un poète avait mêlé le sien aux cordes de sa lyre ; un peintre s'était modestement inscrit sur le socle du buste de Raphaël ; ces prétentions, à la fois ingénieuses et ingénues, me faisaient sourire ; Rome est peut-être le seul endroit du monde où la vanité n'ait point de mystères, et se donne pour ce qu'elle est.

Cependant un de mes compatriotes m'interrompit dans cette occupation piquante. Il venait me raconter le nouveau scandale de Rome, et surtout les aventures piquantes dont nos Anglais étaient les acteurs. Pourquoi sont-ils devenus un objet de haine pour les classes inférieures, de ridicule pour la bonne société ? Rome qu'ils enrichissent les abhorre : anomalie fort singulière et qui prouve toute l'influence du caractère personnel sur le bonheur et l'estime. La hauteur, le dédain, le silence de quelques-uns de nos compatriotes, leur arrogance à la fois répulsive et vulgaire, leur ont fait, à travers l'Europe, des légions d'ennemis. C'est avec peine qu'ils se mêlent aux gens comme il faut ; c'est avec une insultante froideur qu'ils traitent les rangs secondaires. Ils sèment la haine et la recueillent avec le mépris.

Un Anglais, qui ne s'était pas entendu avec un forgeron de la *place d'Espagne*, sur le prix d'un objet à raccommoder, avait dit une injure au forgeron ; l'agresseur, insulté à son tour par l'ouvrier, lui avait donné un coup de cravache, et le fils du forgeron, enfant de seize à dix-sept ans, voyant son père en butte aux outrages de l'Anglais, avait frappé ce dernier à la cuisse, d'un instrument pointu qu'il tenait à la main. On ne parlait que de cet assassinat dans les cercles anglo-italiens de la cité papale. Le jeune forgeron avait fui, et les Anglais faisaient retentir de leurs plaintes les salons du banquier Torlonia, duc de Bracciano, et de quelques cardinaux. Mais, je le demande, cet étranger dont l'insolence avait maltraité l'artisan romain de la *place*

d'Espagne, se serait-il conduit avec une inconvenance aussi grossière, s'il avait eu affaire à un ouvrier de Cheapside ou d'Oxford-Street? Et quel Anglais souffrirait dans sa maison, comme Torlonia, les invectives et les déclamations de quelques étrangers contre le caractère national?

Joignez à ces motifs d'animadversion contre les Anglais, leur économie soupçonneuse, qui est à la fois une insulte aux étrangers et une preuve de sordide avarice. Ils dépensent beaucoup et ne dépensent pas noblement. Leur profusion est sans grâce. Les précautions continuelles qu'ils croient devoir prendre font peine et font pitié : ils trouvent le moyen d'être prodigues et de paraître avares. L'un d'eux, lord W....., allait chez un peintre célèbre, pour acheter un petit tableau. « Combien? demanda-t-il sèchement. — Quarante louis. — Combien de jours ce tableau vous a-t-il coûtés?—Douze jours. — Eh bien, je vous donnerai cent quarante-quatre francs; douze francs par jour, cela est raisonnable. » L'artiste, indigné, retourna le cadre, tourna lui-même le dos à l'amateur qui savait si bien sa table de Pythagore, et le laissa seul livré à ses réflexions et à ses calculs.

Ces sottises arrogantes, que l'on raconte et que l'on commente dans les cafés de Rome, se reproduisent chaque jour : elles deviennent le sujet intarissable des plaisanteries et des sarcasmes des peintres italiens, français et allemands, dont le *Café de l'Académie* est le point de réunion. C'est là qu'on s'indigne en commun contre ces étrangers sordides, et qu'on s'exerce et s'encourage à les tromper à qui mieux mieux. On leur vend de faux antiques, on emploie mille ruses pour duper la sagacité prétendue de ces connaisseurs défians. Plus ils craignent qu'on ne les trompe, plus ils sont dupes du peuple qu'ils affectent de mépriser.

Pendant que nous devisions sur la ridicule conduite de

nos compatriotes en Italie, les heures s'enfuyaient; le tems était orageux et je me décidai à ne sortir que le soir. De toutes les invitations qui couvraient ma table, je choisis celle de S. Ex. le duc de Laval, ambassadeur de France à Rome. Intime ami de Mme Recamier, de Mme de Staël et de Ferdinand VII, roi d'Espagne, le duc de Laval est un modèle d'urbanité, de grâce et de bon goût. Dès neuf heures, je trouvai réunis dans ses salons magnifiques, plus de trois cents personnes, tant Italiens qu'étrangers, presque tous du plus haut rang. Ébloui de tant de splendeur, je ne pus distinguer et détailler, que quelques momens après, cinquante à soixante des plus belles femmes de Rome, qui, rangées en cercle au milieu du salon, attiraient tous les hommages et fixaient tous les regards.

C'était chose curieuse de voir la foule des vieux cardinaux romains promener, au milieu de ces beautés légèrement vêtues, leur catholicisme mitigé par la galanterie, et leurs pensées dévotes que ne troublait pas sans doute la vue des plus blanches épaules du monde. Deux Anglaises, l'une née à Londres, l'infortunée miss Bathurst (1), et l'autre qui, née à Rome, nous appartient par son mariage avec M. Dodwell, brillaient au milieu de ce cercle où tout ce qu'il y a de plus gracieux dans le monde semblait s'être donné rendez-vous.

Mme Dodwell réunissait en sa faveur le plus grand nombre de voix; miss Bathurst marchait immédiatement après elle. Mmes Bonacorsi, Martinetti, Sorlofia, ne manquaient pas de chevaliers prêts à soutenir à outrance la suprématie de leurs attraits. Quatre cardinaux environnaient miss Bathurst d'une admiration extatique et prolixe; le plus empressé, le plus ardent de tous, était le cardinal de Gregorio, fils naturel de Charles III, roi d'Espagne. Grâce à son origine, le cardinal se croit plus d'à moitié

(1) La même qui a été noyée dans le Tibre.

roi, et très-propre à devenir pape. Il ne cache ni ses espérances, ni ses titres, et j'entendis sortir de sa bouche ces paroles, dont la franchise, peu ecclésiastique, a quelque chose d'expressif et d'ingénu : « *Ma foi, la Sainte-Alliance n'aura pas de peine à trouver le Pape qu'il lui faudra ; c'est moi : ce qui coule dans mes veines, c'est bien du sang légitime ; et honni soit qui mal y pense !* »

Je restai pendant deux heures en observation au milieu de cette assemblée brillante, où l'esprit, le bon goût et l'urbanité le disputaient à l'éclat des parures. Je me retirai ensuite, accompagné de quelques jeunes Romains, avec lesquels j'avais déjà lié connaissance, et qui s'entretenaient des nouvelles du jour avec plus de liberté qu'on n'aurait dû l'attendre dans un pays où l'on exerce, sur la pensée, une inquisition si active. Ils parlaient du conclave qui s'était assemblé pour l'élection de Léon XII, et l'un d'eux se vanta d'avoir recueilli plus de huit cents pages in-quarto d'épigrammes, bonnes ou mauvaises, sur la session des électeurs du pontife. Une des anecdotes racontées par l'un d'eux, chemin faisant, mérite de trouver place ici. Un seigneur russe, dont la magnificence et l'esprit sont très-populaires à Rome, entretient, à ses frais, une troupe d'acteurs français : dans l'un des vaudevilles que *M. Demidoff* (c'est le nom du grand seigneur) voulut faire représenter dernièrement sur son théâtre, l'un des personnages se nommait *Saint-Léon*. *Saint-Léon!* un pape et un saint sur la scène! le scandale était immense, et le cardinal Della Somiglia, principal ministre de Léon XII, pensa tomber malade de désespoir. Ce ministre, qui joint à une surdité invétérée la singulière infirmité de ne se souvenir ni des choses, ni des noms, et qui oublie souvent comment il s'appelle, entama, sur cette importante affaire, des négociations avec le seigneur russe, qui dépense soixante mille francs par mois à Rome, et que le sacré collége eût été

désolé de mécontenter. Après un grand nombre de démarches diplomatiques, on se résolut cependant à faire un coup d'état. Défense fut envoyée aux acteurs de jouer le vaudeville en question ; d'employer dorénavant, dans leurs *dramatis personæ*, le nom d'un saint, d'un apôtre ou d'un pape ; et de prononcer, sur la scène, l'interjection : *ô mon Dieu !* si fréquente dans la conversation française.

Telle est l'administration papale : à côté de ces folies qui font lever les épaules, l'histoire doit inscrire des mesures plus dangereuses et dont l'impolitique extravagance a quelque chose d'invraisemblable dans son excès. On vient d'assigner pour refuge aux assassins dont le vieux Latium est peuplé, trois villes, dont l'une est Ostie. Dès que le meurtrier a touché le sol d'une de ces villes, sa vie est sauve. Le crime se trouve sous la protection des lois. Que les grandes routes se couvrént de cadavres et que l'assassinat, trop fréquent dans le territoire romain, acquière une effrayante impunité, peu importe : l'édit papal est promulgué ! Les asiles consacrés au meurtre abondent de citoyens nouveaux.

On parla beaucoup aussi des différens ministres ecclésiastiques qui, sous le nom des divers pontifes, ont gouverné Rome déchue ; le cardinal Consalvi, et sa politique, occupèrent la conversation. Jaloux de son pouvoir absolu, dont il usait avec délices et quelquefois avec bonheur, il peupla le sacré collége d'hommes remarquables, non par le talent, mais par l'absence du talent. L'incapacité était devenue un titre, et, si l'on excepte les cardinaux Cavalchini, Paletta et quelques autres, qui n'entrèrent dans cette assemblée qu'en vertu de titres incontestables et des places qu'ils avaient occupées, tout le reste était d'une nullité complète et servait à rehausser l'éclat dont brillait le premier ministre.

L'estimable cardinal Spina, le fier Severoli, et vingt

autres furent tour à tour passés en revue ; cette conversation libre et à demi scandaleuse m'amusait beaucoup, et, quand je fus obligé de quitter *i Signori,* j'acceptai avec joie la proposition que me fit l'un d'eux de venir le lendemain matin déjeuner chez lui. C'était un jeune noble spirituel et *disingannato ,* comme on dit à Rome, qui commençait à penser que le protestantisme, tel qu'on le voit régner en Angleterre et en Écosse, est moins nuisible aux progrès et au bonheur de l'espèce humaine, que le catholicisme tel que Rome avilie le pratique. Je n'eus garde de manquer à un rendez-vous qui me promettait bonne récolte de nouvelles et d'anecdotes, et, sans m'arrêter long-tems sur la description du second étage, aussi vaste que mal meublé, que le jeune comte habitait et qui donnait sur la place de Venise, je me contenterai d'inscrire ici les faits les plus piquans que sa conversation aimable et vive fournit à mon souvenir.

« Ici, devant l'hôtel où nous sommes, me dit-il en ouvrant la fenêtre, s'élève le palais Rinuccini. C'est la résidence de Madame Mère, de la mère de Napoléon. Ce titre est unique dans l'histoire : il n'effarouche aucune vanité ; il est l'égal de toutes les dignités humaines. Madame Mère soutient le fardeau d'un tel nom avec une simplicité imposante, que les infortunes des princes légitimes n'ont pas toujours déployée ; elle vit retirée, calme, obscure, bienfaisante, et semble connaître l'étendue des devoirs que sa gloire historique lui impose. Le palais qu'elle habite est simple et sévère à l'extérieur ; tout, à l'intérieur, est noble, silencieux, bien réglé. Les jalousies restent fermées ; la porte s'ouvre rarement ; un mystère de douleur et de grandeur semble environner l'édifice. Nulle prétention aristocratique ne rappelle les faveurs dont la fortune et le génie ont comblé cette femme. Elle se tient debout, avec une dignité mâle, entre ces gigantesques images du passé et

l'attente des tristes années que sa vieillesse lui réserve. Quel passé! quel avenir! On lui tient compte de ce courage et de cette noble attitude; et les contemporains parlent d'elle avec toute l'indulgence de la postérité. Elle dira que jamais trône ne fut plus glorieux que sa déchéance, que, seule peut-être de toute sa famille, elle n'a jamais pris ses souvenirs pour des espérances, et que son séjour au palais Rinuccini est le dernier sceau de sa dignité.

» Il y a peu d'années, la place de Venise offrit un spectacle assez remarquable, dont un contraste frappant augmenta encore l'effet. Le roi de Naples, Ferdinand, honorait de sa présence la cité des Pontifes: on a coutume d'illuminer, dans ces occasions, la place de Venise, celle du Peuple, et la plate-forme du Capitole. Pendant ces dernières réjouissances infligées en l'honneur du roi de Naples à la servilité romaine, le banquier Torlonia, duc de Bracciano, qui demeure sur la même place que Mme Lætitia-Bonaparte, se distingua particulièrement par l'éclat de ses illuminations; son palais était en feu: près de lui, l'ambassadeur d'Autriche avait illuminé décemment plutôt qu'avec faste; vingt torches allumées décoraient la façade. Quant au palais Rinuccini, les ténèbres profondes qui l'environnaient semblaient une protestation solennelle contre ces solennités.

» Il y eut bal et concert chez Torlonia: magnificence bien placée, dont le duc fit les frais, et dont le banquier recueillit les fruits. « Pourquoi tous ces lampions? demandait Pasquin. — Fumée, pour que Sa Majesté n'y voie goutte, répondit l'autre. » Le sarcasme du barbier romain se réalisa, et l'attachement de Torlonia pour sa majesté napolitaine, dûment apprécié par le monarque, et récompensé en conséquence, augmenta les trésors dont le palais du banquier regorge aujourd'hui.

» Ces fêtes splendides constituent en grande partie notre

existence politique, morale, intellectuelle. On se souviendra long-tems à Rome du séjour de l'empereur d'Autriche. La caisse papale se ressent du coup fatal que lui a porté cette époque éternellement mémorable. Le passage de l'empereur, comme celui de Xercès, a mis à sec le revenu de dix années; et le trésorier de la camera pleure encore un *dîner*, dont la magnificence aurait nourri Rome entière pendant une longue disette. Tel est le caractère de notre nation, splendeur et détresse; nous aimons mieux jeûner six mois que nous passer des brillantes extravagances du carnaval. Un spectacle imposant nous tient lieu des objets les plus indispensables : il fallait à nos ancêtres du pain et les jeux du cirque : qu'on nous donne les jeux du cirque, nous nous passerons de pain.

» La fête dont je vous parle fut donnée à l'empereur d'Autriche, sur la place du Capitole, et la splendide profusion qui la distingua rappela le souvenir de cette magnificence servile dont les papes Gibelins faisaient parade. La camera n'en fut pas quitte à moins de six millions de couronnes. Pendant six semaines, le mont Quirinal, où logeait l'empereur, fut le théâtre d'un continuel jubilé de courtisans. Le Vatican restait désert, et ceux qui avaient si long-tems fléchi le genou devant la divinité de ce lieu saint, pouvaient se consoler de leur servitude à la vue de leur maître qui prenait leur place. Le mobilier magnifique de Napoléon servit à la réception de son beau-père; on orna le palais pontifical de la dépouille du conquérant de l'Europe, et des cardinaux poussèrent la recherche et la complaisance jusqu'à arranger avec un soin minutieux la toilette de l'impératrice. Sa Majesté trouva disposés, sur une table de marbre, le rouge, le blanc, le noir, avec leurs nuances infinies, et rangés avec autant de soin que les couleurs, les pâtes et les pierres dont un artiste en mosaïque va faire emploi. « Qu'est-ce que cela? demanda

Sa Majesté en soulevant un petit éventail et une paire de gants gras, dont quelques femmes se servent pour adoucir la peau de leurs mains; jamais je n'ai fait usage de tout ceci. — Les cardinaux, répondit-on gravement, ont cru être agréables à Votre Majesté, et leurs ordres ont été suivis. » Jugez de la surprise de l'empereur et de l'hilarité que l'anecdote des gants gras répandit dans les salons de Rome. Ces galans cardinaux, distributeurs du rouge et du blanc, amusèrent Pasquin pendant huit jours.

» Vous aurez sans doute occasion de lire l'inscription commémorative de cette solennité : elle ne fait que grossir le nombre des mensonges adulateurs et ridicules dont la bassesse a couvert la plupart de nos monumens. On y a déployé, sans réserve, toute l'impertinence du panégyrique lapidaire; un César est toujours un Dieu : quiconque a garnison aux deux bouts de l'Italie, a droit sans contredit à l'apothéose.

» Voyez cependant combien l'on gagne peu à se prosterner. Après tant d'adorations, Rome obtint-elle un seul bienfait, une seule exemption, un seul privilége? Non; quelques cordons et des remercîmens, voilà tout. Dans les *après-dînées* qui suivaient ces fêtes dignes de Lucullus, si Lucullus eût été roi d'Asie, on ne s'occupait que de restreindre la puissance du sacré collége qui les commandait; et un édit plus impérial et plus opposé aux prétentions de la cour de Rome que toutes les ordonnances de Bonaparte, fut daté du palais même où le Saint-Siége avait prodigué l'or et les diamans pour honorer le monarque. Les cardinaux ne cachèrent pas leur mécontentement; le peuple, ou plutôt les nobles, qui se chargent de penser pour lui, exprimèrent plus vivement encore leurs sentimens et leur colère, et quand, après le départ de Sa Majesté, une nouvelle taxe fut prélevée pour fournir aux dépenses d'une réception si inutile, l'indignation fut au comble.

» Ce fut peu de tems après que le roi de Naples nous rendit visite à son tour. Ici le sacré collége prit sa revanche. On ne manqua pas de profiter de la royale leçon que l'on venait de recevoir; le gouvernement fut aussi mesquin dans ses illuminations qu'il avait été prodigue quelques semaines auparavant. Ferdinand, piqué du contraste, s'écria : « Cela est naturel, je les ai délivrés trois fois des Français : *è naturale, gli ho liberato tre volte de' Francesi.* » Mais Pasquin, toujours cynique, Pasquin qui constitue à lui seul l'opposition et le jury de Rome, afficha, sous l'un des maigres lampions qui brillaient de loin en loin sur le Capitole, cette injure grossière et sanglante : « *Trop d'huile pour un Chou.* »

Le jeune Romain ne tarissait pas; sa conversation piquante, dont je n'ai pu me rappeler que les traits principaux, était un véritable panorama d'anecdotes; et, quand je me levai pour prendre congé de lui, je m'aperçus avec étonnement du nombre d'heures qui s'étaient écoulées ; il me fit ses adieux en prononçant les vers de Béranger sur Rome moderne : *Interrogeons le Tibre*, etc.

Les sentimens que le jeune Romain m'avait montrés, et son mépris pour l'état d'avilissement politique de sa patrie, m'avaient inspiré de l'estime pour lui; je repris le chemin de ma maison, en me promettant de le revoir bientôt.

En repassant par la place d'Espagne, je remarquai un édifice qui en occupe le centre et sur lequel, par une inattention inexcusable chez un voyageur, mes regards avaient glissé rapidement dans ma première excursion. D'énormes armoiries écrasent le fronton du palais et annoncent la résidence de l'ambassadeur du roi d'Espagne, naguère souverain des deux mondes. Que de philosophie dans cet écusson, quelle décadence dans cet orgueil! Un concierge imperturbable, et qui n'est jamais troublé, veille aux portes du palais désert. Une silencieuse austérité règne dans cette

maison royale. Les cours en sont malpropres, les appartemens dégradés; c'est le sublime de l'indifférence espagnole; c'est le dernier degré de la fierté humaine. Pendant l'interrègne constitutionnel, cette réserve ultra-espagnole et cette dignité sauvage étaient naturelles : l'ambassadeur d'un gouvernement tel que celui des Cortès ne pouvait occuper à Rome qu'une situation très-équivoque; c'était une ombre, un fantôme, une anomalie; il existait par fraude et par mal-entendu; le corps diplomatique ne le rejetait ni ne l'admettait. Appartenant à un pays pauvre et orgueilleux, ce personnage, embarrassé de son titre, ne pouvait ni séduire par la munificence, ni se résoudre à l'humiliation : il préféra la retraite, l'indigence et le dépit.

Mais depuis que tout a changé et que le droit divin a replacé sur leurs trônes respectifs les héritiers légitimes, on a peine à concevoir pourquoi cette sainte solitude n'a pas repris sa splendeur. Sous le régime révolutionnaire, on pouvait se couvrir la tête du sac de cendres, et pleurer, dans un lugubre silence, l'abomination de la désolation. Aujourd'hui cette négligence est impardonnable; et ce palais sans habitans, cette grandeur désolée, cette pauvreté magnifique, qui ne parlent ni en faveur de la puissance, ni en faveur de l'hospitalité du maître, semblent un symbole assez juste de l'état où languit la malheureuse Espagne.

Je sortis de cette place que j'ai décrite, mais qui, par le nombre et la singularité de ses détails, mériterait d'occuper tout un volume. Je laisse le soin de le compléter au chevalier baronnet John Carr, et aux infatigables TOURISTES ses confrères. Les Italiens qui se sont aperçus de la prédilection des Anglais pour la place d'Espagne, l'ont débaptisée; c'est maintenant *la Promenade aux Anglais, le Plaisir des Étrangers*, sobriquets poétiques et singuliers, peu communs dans la ville des antiquités.

La vie d'un voyageur a quelque chose de bien piquant ; sans cesse excitée, sans cesse satisfaite, renouvelée sans cesse, la curiosité, la surprise, deux sentimens vifs que l'on peut regarder comme des jouissances, se succèdent d'heure en heure et se prêtent un mutuel appui. Ainsi, depuis deux ou trois jours de résidence à Rome, je me trouvai avoir traversé le *mezzo* et *l'alto ceto*. Je connaissais déjà les cardinaux, les bruits de ville et de cour, plusieurs monumens et même un ou deux secrets scandaleux, que me rapporta confidentiellement mon nouvel ami et que mon plaisir ou mon devoir n'est pas d'inscrire sur les pages que je trace.

J'avoue que je me trouvais déjà à Rome comme chez moi : si l'on veut même qu'à l'exemple de Montaigne, de Sir W. Temple, et de Jean-Jacques, grands égoïstes en fait de sentimens et grands parleurs à propos d'eux-mêmes, je fasse ici ma confession publique, je ne craindrai pas d'avouer qu'une de mes faiblesses est cette habitude casanière, cette mélancolie paisible, cette stagnation morale et mentale, cette faculté de me trouver bien partout et de m'accoutumer rapidement à des objets inconnus, en un mot l'aptitude à prendre racine dans le premier endroit où le sort me jette. En entrant chez moi, je trouvai une lettre de Londres, qui me rappelait instamment, et sous peu de jours, dans ma ville natale ; on m'y parlait d'affaires importantes : elles m'importaient peu ; je me trouvais si bien à Rome ! je me sentais plus qu'à demi Romain, et je n'eusse vu *ab ovo*, que les *caritelle*, les mendians de Rome et la coupole de St.-Pierre, que la nécessité de quitter cette reine du monde ne m'eût pas été plus pénible. Aussi répondis-je en peu de mots : *non ;* et, me livrant sans réserve à ma nouvelle patrie, j'oubliai Londres, la cour de l'échiquier, celle de la chancellerie, les avoués et les notaires.

Ce qui me retenait à Rome n'était cependant ni l'admiration pour son état politique : l'administration, aveugle et sourde, y marche de pair avec celle de la France actuelle ; ni l'amour de l'antiquité : ma séance chez la signora D** (1) m'en avait dégoûté ; ni une grande estime pour les mœurs catholiques de la cité éternelle : j'en savais assez sur ce chapitre. Le plaisir de l'observation, de la rêverie, de la nouveauté, m'enchaînait ; le soir même, je devais être conduit dans une société amphibie qui n'appartient ni au *mezzo*, ni à l'*alto ceto*. Je ne pensai qu'à ma présentation chez la princesse Borghèse, sœur de Napoléon, merveille de beauté et de grâce, que j'allais bientôt admirer de près.

Déjà, dans une promenade publique, j'avais entrevu cette belle princesse, et, depuis deux jours, j'avais attendu impatiemment l'invitation qui, grâce à l'un de mes amis, Anglais de distinction, m'était parvenue le matin. Cette première visite m'offrit cependant peu d'observations à recueillir : je ne vis qu'une femme aimable et une princesse qui représentait noblement. Dans une présentation solennelle, il y a quelque chose de préliminaire et de théâtral, dont l'apprêt efface toujours ces nuances de caractère, cette vérité naïve et précieuse, qui ne se dévoilent que dans l'intimité la plus domestique. Point de morgue ni de hauteur chez la princesse : elle savait concilier avec mesure la réserve sérénissime et l'abandon d'une jolie femme : cependant ce demi-sourire, cette raillerie à peine indiquée, ce coup-d'œil rapide et pénétrant, laissaient percer d'autres pensées, deviner d'autres paroles ; on regrettait que la dame de salon eût fait disparaître la dame de boudoir. J'espérai qu'une occasion plus favorable servirait bientôt mon goût par l'observation de détails ; en effet, dès le lende-

(1) Voyez *Souvenirs de l'Italie*, n° III.

main, un billet de la princesse vint remplir tous mes vœux. J'étais invité à dîner à la Villa-Paolina, retraite délicieuse et de son choix, située auprès de la porte Pie, sous les murs de Rome.

Elle passe ordinairement le printems et l'automne dans cet agréable séjour. Elle dîne de bonne heure et se promène le soir, excepté les mardis, jours où elle reçoit dans son palais de Rome. Je renonçai sans peine aux divers projets que j'avais formés pour l'emploi de ma journée, et je m'acheminai de bonne heure vers la porte Pie. Le mois d'octobre allait finir : on venait d'achever les vendanges; une sérénité féconde semblait planer sur la campagne et communiquer à l'ame cette douceur mélancolique et sévère, caractère des derniers jours de l'année. Dans cette saison où la terre vient de donner ses fruits, l'activité de la nature cède la place à un repos sans langueur dont l'influence est pleine de charme.

Je passai par la *Trinité des Monts*, et je traversai la place des *Quatre-Fontaines*, place en miniature, située auprès du palais Barberini. Une eau croupissante, protégée par quatre dieux mutilés, ne méritait pas de m'arrêter long-tems. Tout à côté, la chapelle de San-Carlo, petit monstre d'architecture, m'offrit ses prétentions burlesques; on ne peut réunir plus de fautes contre le goût dans un moindre espace. On dit (et ces *on dit* remplissent les in-folios des antiquaires) que cette chapelle occupe à elle seule précisément le même terrain qu'un pilastre de Saint-Pierre. Petite ou grande, elle tient trop de place.

Mes regards se détournaient involontairement de cet amas d'irrégularités calculées, hideux monument de l'alliance des nones et des architectes qui se disputent l'honneur de l'avoir construit, et je me plaçai au centre des quatre fontaines. Quatre belles rues, coupées à angle droit, laissent la vue charmée se prolonger entre leurs

édifices réguliers ; deux de ces rues se terminent avec grâce par des obélisques égyptiens, dont l'élégante proportion fait oublier leur dimension médiocre. Près de l'obélisque de Monte-Cavallo, se trouvent les groupes de chevaux et les statues, si célèbres dans l'histoire de l'art ; et c'est là qu'on admire aussi la fontaine de granit rouge que le pape a fait enlever du Forum, et que l'abbé Féa s'est chargé de consacrer par une inscription latine, sublime selon les uns, barbare selon les autres, sujet de la dernière guerre civile qui se soit élevée dans ces murs. Derrière l'autre obélisque s'élève l'église de Sainte-Marie-Majeure, dont l'architecture originale sert de fond à cette partie du tableau. La troisième rue, celle par où j'étais venu, se nomme d'abord la rue *Sistine*, puis la rue *Heureuse*, par allusion au bonheur de Sixte-Quint. La quatrième, enfin, la rue Pie, *Strada Pia*, suit une ligne droite qu'interrompent quelques accidens pittoresques, et va se perdre dans la campagne de Rome, après avoir passé sous la porte Pie. L'œil y découvre des hôtels antiques, de belles colonnades, des jardins nombreux ; la vue en est agréable, grandiose, singulière : ce mélange de la solitude et du bruit, de la campagne et de la ville, n'est pas sans attraits.

Je suivis cette route et me trouvai bientôt près du couvent des Carmes, dont l'aspect monacal et l'intérieur sombre fourniraient, à Granet et à son école, des effets admirables de lumière, d'ombre et de clair-obscur. A gauche, des fragmens de briquetage et des pelouses incultes marquent l'emplacement des fameux jardins de Salluste. Un peu au-dessus, en face du couvent, les chapelles de Sainte-Suzanne et de Sainte-Victoire attestent leur origine semi-gothique par l'élégance laborieuse et le luxe contourné qui les distinguent. Des deux côtés de l'autel de la chapelle de Sainte-Victoire, où le stuc, le marbre, les dorures, se combinent ou plutôt se confondent avec une incroyable irrégularité, on re-

marque un Saint-Joseph et une Sainte-Thérèse, œuvres du Bernin, le dieu de la sculpture pendant quelque tems et immortel pendant sa vie. Il y a plus d'une ressemblance entre cet artiste et notre moderne Canova. Le mauvais goût et l'affectation de *morbidesse*, faute commune à tous deux, nuisit au développement de leur génie. Le Bernin, malgré ces défauts, atteignit quelquefois la grâce, la beauté, l'élégance; Canova, malgré sa grâce naturelle, répéta trop souvent la manière du Bernin.

Plus simple et plus vrai que la Sainte-Thérèse, le Saint-Joseph ne révèle, chez son auteur, aucune force de conception : c'est une idée vulgaire, froidement traitée. Quant aux draperies, elles parlent, elles disent : « *Le ciseau de Bernin nous a faites.* » Quelle prétention de tailler le marbre comme de l'étoffe! quelle profusion! quelle extravagance! La Sainte-Thérèse, plus facile à critiquer, est plus digne de remarque : là respire tout le génie du Bernin, dans son inconvenance, dans sa verve élégante, capricieuse, passionnée. On commence par être surpris; l'admiration naît, le sourire vient la glacer. Heureux cependant l'artiste qui a son style, et qui, même avec de grands défauts, imprime le sceau d'un caractère spécial aux œuvres de ses mains!

Qu'on imagine une femme, jeune, belle, voluptueuse, la tête levée vers le ciel, le regard enflammé d'extase, appuyée sur un pilier de marbre, comme si des sentimens trop tendres accablaient d'une molle langueur une organisation si délicate; ajoutez à ce spectacle, fait pour émouvoir le plus insensible, un jeune ange, d'une ravissante beauté, planant sur la tête de la sainte, et prêt à frapper son cœur du trait de l'amour divin, que sa main balance. Est-ce de la piété, demandez-vous? sans doute; c'est la religion de l'Italie : toujours sensuelle, toujours mystique, suspendue entre ciel et terre, vouée à Dieu, enthousiaste

du plaisir, et confondant, pour le plus grand bien des ames, l'amour, la dévotion, la prière, la sensualité, le spiritualisme. Écoutez ces cantiques dont la plupart des couvens du midi de l'Europe retentissent. Lisez *les Torrens* de Mme Guyon et les livres de ses adeptes ; admirez, dans les *OEuvres de Bossuet*, la vision de cette religieuse de vingt-cinq ans, qui raconte les premiers plaisirs, les angoisses, les délices, les félicités suprêmes de ses amours avec Jésus-Christ. Tout cela vous expliquera la statue du Bernin, et ce regard pâmé de la sainte, et ce sourire équivoque de l'ange dont elle reçoit les faveurs. Giotto, Beato-Angelo, Fra Bartolomeo, exprimaient autrement la communication des esprits divins avec la faible humanité. Leurs anges sont surhumains ; une chaste sévérité, une compassion solennelle pour les erreurs et les peines de la terre, trahissent leur orgueil céleste. Mais Bernin n'a pas prétendu à ce mérite sublime ; et peut-être, en se contentant de représenter avec un peu trop de naïveté et d'ardeur, une scène de passion et de volupté, a-t-il une excuse suffisante dans le caractère et les ouvrages de Sainte-Thérèse, la plus tendre et la plus éloquente des rêveuses, la plus céleste et la plus érotique des saintes.

Ces deux chapelles se trouvent précisément situées devant la place des Thermes, place qui doit son nom à la fontaine qui en occupe le centre, et que des lions égyptiens décorent. Cette fontaine est célèbre et ne manque pas de mérite ; l'idée surtout en est belle. On aime à voir, dans une cité toute ecclésiastique, Moïse faire jaillir l'onde salutaire du sein des rocs que frappe sa baguette. Mais que l'exécution est peu digne de l'invention ! Ce législateur juif, est-ce un Silène, est-ce un Moïse ? Ses tristes desservans font encore plus triste figure que lui-même ; et le tout ne ressemble pas mal à une procession de village qu'un orage subit aurait troublée. On nomme cette fontaine, la

Fontaine Heureuse (*Félix*), suivant les intentions du pape Sixte-Quint : le conducteur de porcs ne rougissait pas de son origine ; et la plus grande partie de son règne s'est passée à remercier la fortune, en abusant de ses bienfaits.

L'église de Notre-Dame-des-Anges, qui se trouve près de la fontaine, est construite avec les débris des bains de Dioclétien : son antique célébrité la rend digne d'être examinée, et les cendres de Salvator Rosa y reposent. L'église elle-même, jadis la Pinacotheca des Thermes, était fermée ; et je me contentai d'errer quelque tems au milieu des ruines pittoresques qui l'avoisinent. Je donnai aussi un coup-d'œil à la Villa-Negroni et à la Villa-Strozzi, dont les habitans actuels sont des Anglais, et dont les jardins négligés, ombreux et vastes, appartinrent naguère au farouche Alfieri. L'ombre du grand poète m'apparut un instant sous ces feuillages, et prêta de l'intérêt à ces maisons de campagne mal tenues. C'est ainsi qu'à Florence, on admire la maison des Ruccellaï ; à Tivoli, celle des Este ; comme si de hautes intelligences avaient laissé, dans ces retraites, quelques traces de leur grandeur.

Dans la *Via-Macao,* sentier obscur qui se trouve à peu de distance de la *Villa-Strozzi,* est située l'ancienne résidence du fameux éditeur des ouvrages de Mengs, du chevalier Azara, homme de goût, quoique espagnol, constant ami, quoique protecteur et patron de ce métaphysicien en peinture, dont l'abbé Féa vient de recueillir les œuvres, avec plus de simplicité et moins de commentaires que ses habitudes de pédantisme n'auraient dû le faire craindre.

Mengs, l'Apollon de sa coterie, n'a laissé dans la carrière des arts aucune trace profonde. Ses prétentions étaient hautes, ses talens médiocres, et la tranchante impertinence de ses assertions leur a seule donné cours et puissance. Né au milieu de la dernière dépravation de l'art, parmi les descendans abatardis des écoles dégénérées de Pietre de

Cortone et de Romanelli, sa tâche était facile. Il n'avait qu'à rappeler les anciens principes et montrer les vieux modèles. On eût regardé comme un miracle cette résurrection du goût; mais infecté lui-même de la contagion qu'il prétendait guérir, il joua faiblement et sans succès un rôle si facile. Un coloris maniéré, une exécution froide, faible, apprêtée, se retrouvent jusque dans ses trop célèbres muses; laissons-lui le mérite d'avoir aplani la route à des réformateurs plus hardis, et admirons la puissance de la cabale et la magie de l'engouement qui placèrent quelque tems Mengs sur le trône usurpé que Raphaël avait occupé par une légitime conquête.

La *Villa-Azara* était déserte et en vente. J'ai appris qu'un ancien cuisinier de l'ex-roi d'Espagne avait acheté cette résidence magnifique. Qu'un diplomate amateur est aisément remplacé dans toutes ses dignités! Un cuisinier prend sa maison de campagne; un grand d'Espagne son titre d'Excellence; et MM. de Blacas et Italinski, ambassadeurs de Russie et de France, se disputent l'héritage de ses prétentions littéraires, musicales, pittoresques, et archéologiques. Il semble que le corps diplomatique, une fois installé à Rome, soit tenu d'être antiquaire : c'est de costume et de rigueur. Toute excellence peut rançonner, piller, opprimer sans scrupule, pourvu qu'elle se montre digne du titre d'amateur; c'est la rédemption universelle : cette indulgence rachète aux yeux des Romains tous les péchés que la patrie italienne peut reprocher à la politique de l'Europe.

En quittant la *Villa-Azara* et ses souvenirs philosophiques, je me trouvai près de l'*agger* de Servius-Tullius; un peu en deçà, je rencontrai le *Castellum-Prætorianum*, qui est loin de répondre à l'idée que nous nous faisons d'une fortification régulière; et enfin la porte Pie, où tous les ordres d'architecture, associés à des ornemens burles-

ques, composent l'une de ces absurdités architecturales qui ne sont pas rares dans la région du goût et des arts. A peine a-t-on passé la porte Pie, on a devant soi la *Villa-Paolina*, qui occupe (s'il faut ajouter foi à la topographie romaine), l'emplacement de l'antique *Campus Sceleratus* (Champ du Crime). C'était là que l'inquisition des aruspices et des pontifes ensevelissait, vivante, la vestale infidèle à ses vœux ; anomalie criante, dans un pays où la Vénus terrestre avait ses autels, où Priape avait ses fêtes, et qu'on ne peut expliquer que par la sévérité d'une aristocratie qui, en conservant les mœurs primitives, croyait se conserver. On trouve peu de vestiges de l'affreux supplice auquel ce champ était consacré : ce qui prouve ou l'innocence des vestales, ou le secret de leurs amours.

La *Villa-Paolina* se compose de plusieurs bâtimens pressés dans un espace assez étroit. A l'entrée est un petit *casino*; un peu plus loin un pavillon isolé; au centre, la *Villa* elle-même; et à l'autre extrémité, une tour antique, qui sert d'orangerie, et dont la construction remonte au règne d'Arcadius. Le prince *Sciarra Colonna*, dont ce séjour était la propriété et portait le nom, y attachait peu d'importance et le vendit pour rien. C'était alors un petit vignoble, avec une maison dégradée et des murs en ruine. La princesse a tout réparé : à sa voix, l'élégance française et la magnificence italienne ont changé le vignoble abandonné en palais de féerie; un nouveau Trianon s'est élevé sous les murs de Rome. Étoffes de Lyon, cuir de Russie, meubles d'acajou fabriqués à Londres, marbres d'Italie, tissus de l'Orient, ornent cette habitation charmante dont le meilleur goût a distribué les appartemens, et où se répètent les admirables décorations d'édifices anciens, retrouvés à Herculanum et Pompeï. Le portique est petit et fort simple; à droite se trouve la chapelle, à gauche la bibliothèque. On entre de plein pied dans une salle immense,

autour de laquelle sont groupés et à laquelle aboutissent la salle à manger, le billard, le cabinet d'études et le cabinet de bains. Le premier étage est l'exacte répétition du rez-de-chaussée. La salle du milieu communique avec le salon de réception, la salle de concert, le boudoir, la chambre à coucher et le cabinet de toilette; par un escalier dérobé, dont la spirale est d'une rare élégance, on descend du cabinet de toilette à la salle de bain, et de là, sur le balcon qui domine le jardin et qui commande l'un des plus beaux points de vue du monde.

Il faut avoir vécu dans le midi de l'Europe, pour se faire une idée de l'éclat des contrastes et de la richesse grandiose que présentait le paysage dont je chercherais vainement à reproduire ici l'impression. Claude Lorrain n'eût rien inventé de plus attrayant; Le Poussin n'eût rien créé de plus gracieusement sévère : tout dans ce tableau était harmonieux dans la variété ; les oppositions les plus piquantes ne servaient qu'à relever l'unité de l'ensemble. A gauche, l'œil franchissait rapidement la limite rougeâtre des remparts construits en brique par Aurélien, et s'égarait dans la campagne romaine, sillonnée comme une mer calme, par six aqueducs, dont les rayons divergens allaient aboutir aux montagnes *sabine* et *albine*; la ligne de feu qui bordait l'horizon confondait, dans la même ceinture empourprée, le ciel et les flots de l'Adriatique. Tel était l'effet général : le regard s'arrêtait ensuite sur les détails; sur les villas, environnées de sapins, que le soleil brillant sur leurs troncs changeait en colonnes de bronze; sur ces monumens isolés, ces eaux dormantes, ces ruines à grands souvenirs, ces villages à demi détruits, ces golfes d'une riche verdure et ces vallons peuplés de tombeaux antiques, et ces forêts dont le feuillage devenait plus sombre à chaque instant. Là se montrait, sur une colline, le couvent des Passionistes, qui a remplacé le temple de Jupiter, sans

hériter de sa gloire : plus loin le mont Tusculum, tout rayonnant de marbre et couvert d'habitations patriciennes : à droite, les ravins, les rocs et les anfractuosités du mont Sabin, d'où se précipitaient des torrens ; au nord, dans le fond, l'ombre vague de Tivoli, enveloppé de la vapeur brûlante du soir ; plus loin encore le Soracte d'Horace, le saint Oreste des modernes : enfin, en se rapprochant de Rome, un mélange de couvens, de jardins, de parcs, de statues, de colonnes groupées sans ordre, mais non sans effet, et combinant les restes imposans de la cité antique, et les beautés de la ville moderne. Les sens étaient charmés; la pensée était émue ; l'ame s'attachait aux moindres détails de cette scène magique. Nulle poésie ne pourrait reproduire ce spectacle, à la fois grandiose et mélancolique ; tout s'y trouvait; la *ritournelle* des vignerons, le son éloigné des tambours de basque, le long éclat de rire d'un frère quêteur, recevant l'aumône de la troupe joyeuse, et les cloches des couvens, harmonie confuse, pittoresque, singulière, accompagnaient dignement la scène. Je m'abandonnais à ce prestige et je concevais sans peine cette voluptueuse apathie que l'on reproche aux Romains, lorsque plusieurs personnes entrèrent et vinrent troubler le cours de ma rèverie; après l'échange des premières civilités, nous passâmes derrière la salle de concert, où nous attendîmes dans un demi-silence, interrompu par quelques légers murmures, l'arrivée de la princesse.

Elle sortit de son boudoir, appuyée sur son neveu, le jeune prince Napoléon, fils du comte de St.-Leu, ex-roi de Hollande, et naguère grand-duc de Berg et héritier présomptif de la couronne impériale. Elle commença par le railler en lui rappelant quelques reproches que son père lui avait adressés : le ton de la princesse était aimable, léger, gracieux, enfantin, et plein de cette gentillesse, de cette gaîté dont les Français embellissent presque toujours les plus in-

times relations de la vie domestique. Se tournant ensuite vers ses convives, elle leur adressa quelques excuses, et s'avançant vers le balcon, jeta un ou deux mots vagues sur la beauté du paysage : une lacune de la conversation était à remplir ; il ne s'agissait ni de parler avec esprit, ni de dire une chose sentie, mais de ne point laisser languir notre entrevue, et de prononcer quelques demi-paroles vides de sens, avec cette grâce qui tient lieu de pensée. Elle s'acquitta de cette tâche avec un art merveilleux.

Le prince avait à peu près seize ans : réguliers, sans être remarquables, ses traits, plus doux qu'énergiques, rappelaient vivement ceux de son père, et annonçaient plus d'amabilité que de talent, plus de bonhomie que de caractère. Il se livrait sans réserve, mais sans un trop bruyant abandon, à la liberté passagère dont son pédagogue le laissait jouir, et à toute la gaîté d'un âge dénué d'artifice ; il ne ressemblait pas à nos enfans gâtés, qui n'essaient leur indépendance que par la grossièreté, leur gaîté que par l'insolence. Dans un coin de la chambre se tenait gravement assis le gouverneur, homme de haute taille, à l'air ecclésiastique, et aux manières toutes romaines, c'est-à-dire mêlées de solennité et de bonhomie. Pendant qu'il discutait en longues périodes, coupées d'après les lois, balancées d'après les principes de Denys d'Halycarnasse, la dernière improvisation de Sgricci, la voix haute et brève d'un officier de cavalerie retentissait dans la salle : c'était un ex-colonel de hussards, chargé de l'éducation militaire du prince, tout enflammé des souvenirs récens de la grande armée ; bonapartiste, que dis-je ? napoléoniste avec rage, faisant métier de haïr l'Angleterre *ex professo*, bien fait de sa personne, armé d'une gigantesque paire de moustaches, enveloppant d'un commun anathème tout ce qui n'était pas français, tout ce qui n'était pas entré aux Tuileries ; enfin un héros des camps modernes, dédaigneux

de ces grâces et de cette condescendance qui ne déparaient point l'héroïsme de Condé, de Villars et de Frédéric de Prusse. Il partageait, avec l'abbé P., les soins de l'éducation du jeune homme, dont l'instruction, sans être pédantesque, était précoce et variée, et qui, de tous les princes vivans, sera peut-être le mieux élevé, grâce au zèle et à la tendresse infatigable de son père. Le comte de Saint-Leu corrigeait avec adresse les impressions dangereuses que le pédantisme et la rudesse des camps auraient pu laisser dans ce jeune esprit ; et si l'on peut trouver quelque chose à redire dans une éducation si complète, c'est l'excès de la surveillance même, qui, en pesant sur le jeune homme, peut lui ôter quelque chose de la liberté de ses mouvemens, de l'indépendance de sa pensée.

Je vis bientôt entrer les autres convives, réunion variée et singulière. Le premier que je remarquai était un Anglais de distinction, représentant d'une de nos plus antiques races, et qui n'offrait pas un défavorable exemple des manières de notre noblesse. A la simplicité plus légère qui distingue aujourd'hui les mœurs de la cour, il joignait quelques traces de cette gravité gracieuse, qui prêtait aux cours du dernier siècle un caractère un peu théâtral. Maigre, pâle, excessivement long, vêtu avec élégance et sans recherche, il parlait bien le français, mais comme on le parlait du tems de Fontenelle, et son attitude reproduisait avec une égale fidélité le genre de galanterie que les Douglas et les Dillon apportèrent à la cour de France. Autour de ce pair de la Grande-Bretagne, se groupaient des originaux d'espèces diverses. L'étourdi, l'aimable, le beau marquis de V., descendant de l'une des plus anciennes maisons d'Italie ; la marquise bolonaise de M., moins célèbre par son esprit que par sa beauté ; enfin, une demi-douzaine de nobles lombards, tous plus gras et moins spirituels les uns que les autres : visages bouffis, fleuris,

empâtés, contrastans vivement avec la physionomie romaine; conversation lente, lourde, imitation grotesque de la légèreté française, composée d'italianismes maladroits et de gallicismes ridicules.

Le chambellan annonce le dîner; et nous voyons entrer dans la salle une figure plus qu'herculéenne : c'est le prince allemand de S.-G. Maintes révérences, on se lève, on se rassied; le prince se jette sur le fauteuil, auprès de la princesse, qui l'accueille avec une joie naïve, exprimée par une espèce de cri d'exclamation et un mouvement vif, qui rappellent un peu plus la bourgeoisie primitive de Pauline Bonaparte, que la princesse Borghèse. Sa très-sérénissime altesse répond par un vague sourire et un signe de tête si lent, si solennel, qu'on ne pouvait se garantir d'une irrésistible envie de rire. La princesse employait, pour l'arracher au demi-sommeil de son existence, tout ce que la coquetterie, la malice, l'étourderie, l'extravagance peuvent offrir de ressources; et si elle n'y réussissait pas constamment, elle savait du moins lui plaire; elle offrait à sa langueur un heureux et piquant remède. Assis devant la fenêtre, d'où s'échappait un torrent de feux rougeâtres, reflets du soleil couchant, le prince semblait poser devant moi, et provoquer l'analyse des traits singuliers que la nature lui avait donnés dans son caprice.

Ce descendant de Witikind a reçu de ses ancètres le système musculaire le plus développé, l'ossification la plus massive. Sur un visage irrégulier, type de l'obstination, de la rudesse, de la brusquerie et de la bonté, une chevelure rousse déploie sa richesse ou plutôt son désordre. Le lecteur apprendra, peut-être avec plaisir, que la couleur des yeux du prince est ce bleu pâle tirant sur le gris, que les historiens attribuent au roi des Huns : les lèvres épaisses, une bouche plate; le discours incohérent, vague, à peine articulé, compléteront ce portrait, dont toutes les parties

constitutives se trouvaient dans une harmonie parfaite. Quant à ses idées, nageant, pour ainsi dire, sans lest et sans gouvernail, à la superficie de sa cervelle, elles avaient pour interprète un langage si barbare et si confus, que l'on se demandait si le prince rêvait tout haut ou voulait parler. Ce somnambulisme perpétuel, cet état bizarre d'une intelligence qui semblait incapable de rallier ses pensées dans le vide, produisaient un effet plus étrange encore; on croyait causer avec l'empereur Othon ou Frédéric Barberousse : le costume répondait au reste; antique, disparate, mal attaché, sans rival et sans modèle. Au milieu de sa rudesse, le prince avait son luxe et sa coquetterie. Dix anneaux, placés à chaque doigt, chargeaient ses deux mains, depuis le pouce jusqu'au petit doigt, d'onyx, d'agates, de camées, d'argent, d'émail et d'or, qui relevaient encore par leur masse les proportions colossales de celui qui les portait.

On ne croirait jamais, à voir le prince, qu'il vise à la sentimentalité la plus idéale et la plus pure, et que le mysticisme germanique est son bonheur et son étude. Mécène de profession, toujours environné de poètes, d'artistes, de graveurs, d'*intagliatori*, de musiciens et de peintres, il leur distribue ses trésors et reçoit de leur reconnaissance les sobriquets les plus burlesques et les révérences les plus profondes. On l'appelle *Apollon-Pantoufle* et le *Prince de Pierre Gothique* (*di Sasso Gothico*): calembourg excellent en italien, que l'on ne peut ni rendre, ni faire sentir dans une autre langue. Quand il parle, en style digne de Werther, de contemplation, de rêverie, de dévotion et d'amour, les uns le croient Tartufe, les autres Don Quichotte, et je suis de l'avis des seconds. Au surplus, tout en professant le platonisme, je l'ai vu faire une cour très-positive et très-assidue à la belle marquise de M..., qui paraissait faire oublier à son altesse le mépris

avec lequel il traite communément le matérialisme en amour. Étrange composé de physique et de métaphysique, de germanisme et d'italianisme ; idéal et sensuel, mystique et positif, il a passé six ou sept ans à Rome, sans sortir de sa rêverie. On le voyait partout, on se moquait de lui, on l'aimait généralement. La fortune a voulu qu'il régnât ; elle l'a fait prince comme elle a disposé du figuier d'Horace, *maluit esse deum ;* et, quelque singularité qu'on puisse observer dans sa personne, des éloges plus réels compensent bien des ridicules ; ses petits états sont heureux et fort bien gouvernés.

On dîne ; la conversation reste dans la *demi-teinte*, qu'on me permette de me servir de cette expression figurée, pour peindre cette pâleur uniforme, cette réserve gracieuse, ces demi-mots jetés à voix basse, qui signalent un dîner de bon ton en Europe et le rendent si fatigant pour ceux même qui en ont l'habitude. Rien de saillant, rien de vif ; le repas ressemblait à une solennité un peu triste. On passa dans la salle du concert. Le soleil était prêt à disparaître ; la promenade de la porte Pie, promenade à la mode en automne, comme les parties sur l'eau en été, comme les excursions à Tivoli, pendant l'hiver, appelait la princesse et sa suite. Ces amusemens de la bonne société sont bien simples : on s'y livre avec délices, et le goût de ces voluptés faciles est encore un trait remarquable du caractère romain.

Ce que l'on nomme la promenade de la porte Pie, est une allée droite, de peu d'étendue et très-étroite, qui permet à peine à quatre voitures de passer de front. Les promeneurs se placent sur deux lignes, l'une pour aller, l'autre pour revenir ; et les équipages se pressent tellement, que l'on se donne aisément la main d'une voiture à l'autre. Les jeunes gens, dans leurs *caritelles*, petites voitures

légères, accompagnent les carrosses de leurs dames; on se passe en revue mutuellement; deux heures s'écoulent; c'est un plaisir comme un autre.

Les équipages étaient, les uns mesquins et malpropres, les autres éclatans de dorures, presque tous chargés d'ornemens inutiles, et privés de cette élégance recherchée, de cette simplicité gracieuse, qui n'est pas le luxe, qui n'est pas la pauvreté, mais qui annonce l'aisance et signale le bon goût. Les femmes, vêtues d'habillemens magnifiques et de couleurs variées, prêtaient à cette procession lente je ne sais quel air de théâtre, que la gravité noble de leur physionomie augmentait encore. On parlait peu, on ne s'amusait guère. C'était un plaisir passif; la beauté de la saison, la variété du coup-d'œil, étaient à peu près les seuls élémens de cet amusement à la mode, qui répond aux mœurs nonchalantes du pays. Fatigués de nous observer les uns les autres, nous ne tardâmes pas à regagner le *casino*, où brillaient déjà des lumières à travers la transparence des draperies.

Quelques figures nouvelles se joignirent, pendant le cours de la soirée, à notre réunion, que l'ennui commençait à gagner en dépit des efforts de la princesse. Le maître de musique donna un petit concert, auquel succéda la lecture du *Tancrède* de Voltaire, par la princesse elle-même. Le choix d'une pièce à demi italienne, et contenant de faciles allusions à la destinée d'un héros persécuté, attestait la justesse de tact qui la distinguait. Elle lisait bien; son jeu était sans énergie. Le sentiment de la grâce s'y trouvait, non celui de l'émotion tragique. Au lieu d'éveiller la sensation, elle semblait la redouter et mettre tout son art à glisser rapidement et élégamment sur les mots pathétiques et les scènes passionnées. De là une déclamation suave et monotone, mélodie douce et sans effet. Chez elle,

le goût pour les arts et les lettres était un air comme un autre ; musique, peinture, poésie, tout lui convenait, pourvu qu'elle y pût mêler de la grâce et du bon ton.

Tel est, en général, le caractère des femmes françaises ; une aimable et superficielle élégance : parler de tout, indiquer quelques idées et suppléer à la justesse et à la profondeur par l'heureux choix des mots et l'agrément de la phrase. La princesse parcourut rapidement tous les sujets, s'occupa de Walter Scott et de Byron, de manière à prouver qu'elle ne connaissait ni l'un ni l'autre. Ossian et Young, depuis long-tems oubliés en Angleterre, et fidèlement admirés en France par une tradition littéraire, furent bientôt sur le tapis. Le grand lord, debout auprès de la princesse, souriait légèrement, ce dont elle s'apercevait quelquefois. Elle lui demandait son avis, ne l'écoutait guère, et répétait étourdiment la première opinion qu'elle avait avancée. La petite cour applaudissait, et le grand lord, trop poli pour avoir toujours raison, se taisait en continuant de sourire.

Cette conversation grave et frivole servait d'entr'actes à la tragédie. Rien de plus singulier que l'étourderie de la princesse, le ton tranchant avec lequel elle décidait de tout, la vivacité avec laquelle elle se livrait à son premier mouvement ; et malgré cet impétueux abandon, qui prêtait du charme à son étourderie même, sa prudence ne laissait pas échapper une seule parole qui eût trait à la politique. Souvenirs, espérances, rien chez elle ne se trahissait : ce n'était plus Pauline, mais la princesse Borghèse.

On joua des charades, et onze heures sonnèrent. Son altesse sérénissime était endormie : la princesse l'éveilla, et chacun fit ses adieux.

J'ai cherché à décrire cette visite, et l'impression qu'elle me laissa. Depuis cette époque j'eus souvent occasion de voir la princesse, et de rectifier ce qu'un premier jugement

pouvait avoir d'inexact. Peu de femmes furent aussi séduisantes : elle était douée, comme son frère, de ce prestige inexprimable qui changeait en amis dévoués tous ceux qui, même avec des préjugés contre elle, entraient dans sa sphère d'attraction et d'influence. Quoique l'âge eût flétri, quand je l'ai connue, la première fleur de sa beauté, c'était encore la *Vénus victorieuse* de Canova, la femme élégante et gracieuse, digne de tous les succès et de tous les hommages.

Elle était petite ; mais sa taille était flexible et bien prise : au lieu de la majesté d'une reine et de cette dignité fière, qui semble prédestiner à l'empire celles qui l'ont reçue de la nature, Pauline Borghèse était douée de ces grâces indéfinissables et puissantes qui captivent le cœur malgré lui, de cette souplesse aimable et molle plus attrayante qu'une beauté mâle. Telle les poètes ont représenté Vénus sortant des eaux, et calmant d'un sourire le courroux de l'Océan. Son front était petit, comme l'exigeaient les anciens ; ses yeux, en amandes fendues, étaient bleus, et, comme ceux de l'empereur, échangeaient quelquefois contre un brun clair la couleur tendre et expressive qui les caractérisait. Une langueur de coquetterie ou de volupté semblait les voiler à demi ; l'imagination charmée attribuait à cette expression rêveuse plus de prix qu'à l'éclat dont les yeux noirs étincellent. Elle avait le nez droit, mince, d'une forme délicate et plus légère que celle des statues antiques. Sa bouche était agréable, surtout quand elle parlait ; dans sa première jeunesse, ses lèvres, moins minces et plus fraîches, offraient des contours plus variés et plus fins, que l'âge avait insensiblement altérés. Ses cheveux bruns, d'une couleur et d'une qualité admirables, et disposés d'après les plus heureux modèles de l'antiquité classique, complétaient l'ensemble que je viens d'esquisser.

Elle s'éloignait à la fois du caractère national des Fran-

çaises, des Italiennes, des Anglaises; sa physionomie, ses traits, sa beauté, se composaient d'une alliance idéale et harmonieuse de ce que l'on admire chez les plus belles. Cette pureté gracieuse que cherchent les artistes respirait dans sa personne; c'était l'accord parfait de toutes les qualités physiques, la *callida junctura* dont parle Horace.

Elle vivait pour séduire. Ses pensées n'avaient qu'un but, celui de plaire. J'ai déjà rapporté un mot spirituel qui lui échappa devant moi; et ce n'est pas le seul qu'on puisse citer. Mais quand elle avait de l'esprit, elle ne le faisait pas, elle le laissait venir. L'ambassadeur de France, exigea d'un peintre français employé à décorer la *Villa Paolina,* qu'il quittât le service de la princesse. « Un gouvernement qui craint les femmes, répondit-elle à celui qui lui annonçait cette mesure, a peu de choses à espérer des hommes. Un de ses ci-devant chambellans, petit-fils des plus nobles preux de la France, avait cessé de fréquenter son salon à Rome. Un jour, il aperçoit le carrosse de la princesse arrêté; il se précipite à la portière et balbutie des excuses. La princesse se retourne du côté d'une de ses dames, et dit en souriant : « Il est bien étonnant qu'il ne sache plus le chemin de mon salon : il a passé tant de tems dans mon antichambre ! »

Sa conversation ordinaire était facile, souvent gracieuse, toujours frivole. C'était la voix la plus douce qui ne disait rien. L'imagination passionnée de l'Italie, la piquante variété de l'observation française, l'originalité pittoresque qui distingue les Anglais de bon ton, n'avaient aucune part à la magie qu'elle exerçait en parlant; on l'écoutait cependant, et on se plaisait à l'entendre. Une coquetterie aimable et une légèreté élégante l'animaient ainsi que ses traits. A force d'art, elle était parvenue à le cacher; c'est sans contredit la perfection du genre.

Comment aurait-elle échappé à l'influence des événemens et des hommes qui l'ont entourée? Les cours et les souverains sont de mauvais maîtres. Elle dut apprendre, à la cour de Napoléon et de Joséphine, l'intrigue et les manœuvres, la dissipation et le luxe. Son frère, dont elle était passionnément aimée, laissa, il est vrai, peu de développement à son talent d'intrigue : il lui accordait tout; mais dès qu'elle voulait toucher au plus petit rouage de sa vaste administration, il se montrait dur, sévère, inflexible. L'intrigue de salon, ressource unique, offerte à son activité, la consola long-tems, et Marie-Louise, peu accoutumée à ces escarmouches, dut regretter plus d'une fois la paisible étiquette des palais de Vienne. Napoléon se portait quelquefois médiateur dans ces démêlés de famille. Quelque justes reproches que l'histoire ait à lui faire, elle n'oubliera pas ses qualités d'homme, et la sincérité de ses affections privées. Sainte-Hélène expie, d'ailleurs, bien des fautes.

Quand la fortune abandonna sa famille, Pauline soutint cette déchéance avec dignité, et même avec éclat. En dépit de la servilité romaine, observatrice exacte et scrupuleuse des variations de l'atmosphère politique, la princesse ouvrit encore ses salons, et ses anciens courtisans ne craignirent pas de se montrer quelques jours de plus. Je me souviens d'avoir vu, à son lever, le comte de F., qui, accompagné de quelques nobles français, venait saluer la ruine d'une fortune si brillante, et braver généreusement la colère de la police et de l'ambassade de France. Le même soir, j'aperçus, sur la table de la princesse, un voyage du comte, *dédié au Roi*. Lui-même avait écrit sur une page blanche : *Hommage à la Princesse*.

Il y eut, dans quelques circonstances de sa vie, de la générosité, de la grandeur. Sa conduite avant et pendant les

cent jours fut dictée par un complet dévouement ; elle sacrifia tout à son frère, garda le secret le plus impénétrable, mit en œuvre quelques-uns des ressorts les plus délicats de cette conspiration populaire, et, après la catastrophe de Waterloo, sollicita la permission d'aller s'ensevelir à Sainte-Hélène avec l'empereur, permission qui lui fut donnée lorsqu'il n'était plus tems.

Si les événemens majeurs éveillaient l'énergie de son ame; dans le cours ordinaire des choses, elle méritait moins d'éloges. Généreuse par boutades, bienveillante par accès, chez elle tout était caprice, l'amitié, l'amour, l'estime. Elle n'avait rien de cette mâle décision qui distinguait la princesse Élisa, sa sœur aînée. Elle exagérait les défauts communs aux femmes, frivolité, inconstance, crédulité passionnée. Elle partageait ses momens entre les soins de ses plaisirs et ceux de sa *petite santé*, toujours chancelante, toujours conciliable avec les fêtes et les voluptés. Dans les intervalles que la médecine et le plaisir lui laissaient, quelques vifs souvenirs, quelques regrets profonds s'emparaient d'elle : mais une mode, une présentation, une fleur, un tableau, dissipaient le nuage ; elle n'y pensait plus. Suprême arbitre des mystères de la toilette, si elle avait au fond du cœur une passion réelle, c'était celle-là. Ses écrans étaient des merveilles, ses éventails servaient de modèles; les élégantes de Rome venaient chez elle faire leurs études du matin. Née pour charmer, elle négligeait tout le reste; Armide nouvelle, je l'ai vue captiver, séduire ses ennemis même ; faire tomber et enchaîner à ses pieds les plus fiers Bretons que la pairie anglaise eût députés en Italie, armés de pied en cap contre la volupté, cuirassés de haine contre Bonaparte, et d'horreur contre les mœurs du continent. En quelques heures, l'enchanteresse les avait vaincus; et, pendant des années, elle les forçait de rester

près d'elle et de déposer, comme Renaud, leurs lances et leurs écus, dans ses jardins de féerie.

Quelques mois après la visite dont je viens de parler, je reçus la nouvelle de sa mort. Elle avait passé ses derniers jours loin de Rome et de ses amis, dans le marquisat de Lucques et en Toscane. Brouillée avec son mari, elle s'était ensuite réconciliée, et était venue mourir entre ses bras. Peu de tems avant le jour fatal, elle était venue chez l'un de ses frères, chez lequel je me trouvai. La mort avait déjà saisi sa proie : elle était l'ombre d'elle-même. Un triste sourire brillait sur ses traits altérés, comme la dernière étincelle de la lampe prête à s'éteindre. Cependant quelques traces de la *Vénus victorieuse* se faisaient encore jour; on eût dit que la beauté voulait lutter contre la mort. Elle se trouva mal au milieu du concert; je suivis ses chambellans et ses pages, qui, des torches à la main, descendaient avec elle le grand escalier, comme s'ils l'eussent conduite à la tombe. Peu de semaines après, elle reposait au milieu des Borghèse, et la bizarrerie de son testament était le sujet de toutes les conversations de Rome.

(*New Monthly Magazine.*)

TIS

Ences, des er

STRALIE *.

Ce Monde nouveal distinctes : une rlétails sur ces deux races dans les observ globe en Australimprennent la Nouvelle-Hollande ou co ssent dans la seccns l'immensité de la Mer du Sud. On dq es de l'Océan Ind dans notre 27e numéro. De toutes les bnt le moins fait dque, est encore le plus imparfaitement ç l'état statistique nts d'interrogation qui expriment nos do u'ils ne fournisser civilisation, par ses progrès, remplira plu nt d'un point d'in samment garantie. Les observations join à peu près ignoré ;, et nous avons dû par conséquent entrer

NOMS DE	DE TERRE — EN TEMS de guerre.	FORCE — EN TEMS de paix.	
AUSTRALIE ANGLAISE (1	—	—	
Gouvernement de la Nou			
Gouvernement de Van-D			
AUSTRALIE INDÉPENDAN	—	—	
NOUVELLE GUINÉE. . .	—	—	
NOUVELLE ZÉLANDE . .	—	—	
NOUVELLE BRETAGNE. .	—	—	
NOUVELLE IRLANDE. . .	—	—	
ARCHIPEL DE SALOMON	—	—	
NOUVELLE CALÉDONIE .	—	—	

la Nouvelle-Hollande qui
du côté du sud. Mais leurs
: peu importans, et séparés
vons l'évaluation de la sur-
uation ne comprend pas les
e de chercher à évaluer le
ais qui n'a pas les cheveux
dans plusieurs de celles de
n dernier rang de l'échelle
ais, en 1788, pour y trans-
rissante, et peut être consi-
r principal de la civilisation
d, contient déjà une popu-
;ratuites, et trois journaux.
une manufacture de draps
s Montagnes-Bleues, a déjà
tinent austral. Les autres
u nord : New Castle, port
urst. Ces deux derniers éta-
a mauvaise qualité du sol.

* Voyez le TABLEAU ST

TABLEAU STATISTIQUE

Du Territoire, de la Population, des Finances, des Forces de Terre et de Mer

DES NATIONS DE L'AUSTRALIE *.

Ce Monde nouveau, dont la découverte est beaucoup plus récente que celle de l'Amérique, est occupé par deux races distinctes : une race nègre, et une autre d'origine malaise. On trouvera des détails sur ces deux races dans les observations qui suivent. Plusieurs géographes anglais, allemands et autres, subdivisent cette partie du globe en Australie proprement dite, et en Polynésie. Dans la première, ils comprennent la Nouvelle-Hollande ou continent austral, et les grandes îles situées au nord, à l'est et au sud de cette grande terre. Ils classent dans la seconde les innombrables petites îles dispersées par groupes dans l'immensité de la Mer du Sud. On donne aussi le nom d'Océanie et de Monde Maritime à l'Australie, mais alors on y comprend les îles de l'Océan Indien, que nous avons classées dans le tableau de l'Asie, inséré dans notre 27e numéro. De toutes les parties du monde, l'Australie est celle dont les indigènes sont le plus barbares, où les Européens ont le moins fait d'établissemens, et qui, à l'exception de l'intérieur de l'Afrique, est encore le plus imparfaitement connue. Mais ce n'était pas une raison pour l'omettre dans la révision générale que nous faisons de l'état statistique du globe. Une portion des colonnes est occupée par des points d'interrogation qui expriment nos doutes, ou par des traits horizontaux placés dans l'alignement des différens pays, et qui indiquent qu'ils ne fournissent encore aucune donnée aux colonnes où ils se trouvent. La civilisation, par ses progrès, remplira plus tard les vides de ces colonnes. Quelquefois aussi nous avons fait suivre les chiffres qui s'y trouvent d'un point d'interrogation, lorsque l'exactitude ne nous en a pas paru suffisamment garantie. Les observations jointes à ce tableau sont beaucoup plus étendues que celles des tableaux précédens ; c'était un monde à peu près ignoré d'une partie de nos lecteurs, qu'il fallait leur faire connaître, et nous avons dû par conséquent entrer dans de plus longues explications.

NOMS DES NATIONS.	ÉTENDUE DU TERRITOIRE en MILLES CARRÉS de 15 au degré.	POPULATION.	NOMBRE des HABITANS par mille carré.	FINANCES.		FORCES DE TERRE		FORCES NAVALES		OBSERVATIONS.
				REVENU PUBLIC en francs.	DETTE PUBLIQUE, capital en francs.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	
AUSTRALIE ANGLAISE (1)	93,502	60,000	0,63	—	—	—	—	—	—	(1)
Gouvernement de la Nouvelle Galles du Sud ou de Sydney.	92,266	44,000	0,04							
Gouvernement de Van-Diemen ou de Tasmanie.	1,236	16,000	13							
AUSTRALIE INDÉPENDANTE	46,134	?	?	—	—	—	—	—	—	
NOUVELLE GUINÉE	13,000	500,000	38	—	—	—	—	—	—	
NOUVELLE ZÉLANDE	2,927	150,000	51	—	—	—	—	—	—	
NOUVELLE BRETAGNE	680 ?	50,000	74	—	—	—	—	—	—	
NOUVELLE IRLANDE	440	15,000	34	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DE SALOMON	400 ?	50,000	125	—	—	—	—	—	—	
NOUVELLE CALÉDONIE	325	50,000	154	—	—	—	—	—	—	

(1) Les Anglais comptent parmi leurs possessions toute la partie de la Nouvelle-Hollande qui s'étend à l'est du golfe de Cambridge, du côté du nord ; et du cap Nuyts, du côté du sud. Mais leurs établissemens, à l'exception de ceux qui environnent Sydney, sont encore peu importans, et séparés les uns des autres par d'énormes distances. C'est à M. Balbi que nous devons l'évaluation de la surface de l'Australie anglaise, et celle de sa population. Cette dernière évaluation ne comprend pas les indigènes répandus sur un territoire immense, et dont il serait absurde de chercher à évaluer le nombre. Ces indigènes appartiennent, presque tous, à une race nègre, mais qui n'a pas les cheveux laineux, et que l'on retrouve dans quelques autres îles de l'Australie, et dans plusieurs de celles de l'Archipel oriental. Ils sont, par leur barbarie et leur férocité, placés au dernier rang de l'échelle sociale. L'établissement de la Nouvelle-Galles du sud, formé par les Anglais, en 1788, pour y transporter les criminels, est devenu, en moins de quarante ans, une colonie florissante, et peut être considéré comme le noyau de la puissance anglaise, dans l'Australie, et le foyer principal de la civilisation de cette partie du monde. Sydney, capitale de la Nouvelle-Galles du sud, contient déja une population de 10,000 ames. Elle possède plusieurs sociétés savantes, des écoles gratuites, et trois journaux. Paramatta, dont la population est de 2,000 habitans, a un observatoire, une manufacture de draps et un marché fréquenté par les indigènes. Bathurst, ville bâtie à l'ouest des Montagnes-Bleues, a déja transporté la culture et les arts de l'Europe dans l'intérieur du continent austral. Les autres établissemens, dépendans du gouvernement de Sydney, sont, du sud au nord : New Castle, port Macquarie, Redcliff, port Curtis, port Bowen, l'île Melville et l'île Bathurst. Ces deux derniers établissemens doivent être transportés plus à l'est, à cause du climat et de la mauvaise qualité du sol.

* Voyez le TABLEAU STATISTIQUE de l'Europe dans notre 21e Numéro, et celui de l'Asie dans le 27e.

NOMS DES PUISSANCES.	ÉTENDUE DU TERRITOIRE en MILLES CARRÉS de 15 au degré.	POPULATION.	NOMBRE des HABITANS par mille carré.	FINANCES.		FORCES DE TERRE		FORCES NAVALES		OBSERVATIONS.
				REVENU PUBLIC en francs.	DETTE PUBLIQUE, capital en francs.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	EN TEMS de paix.	EN TEMS de guerre.	
PETITES ILES DE LA POLYNÉSIE.	335	150,000	455	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DE SANDWICH (dans la Polynésie. (2)	285	130,000	456	—	—	2,000	—	60	—	
ARCHIPEL DES AMIS ou de TONGA (dans la Polynésie).	185	200,000	1,081	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DE LORD MULGRAVE (dans la Polynésie).	180 ?	50,000	278	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DES NOUVELLES HÉBRIDES (dans la Polyn.).	150	200,000	1,333	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DES NAVIGATEURS (dans la Polynésie)	124	150,000	1,208	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DES ILES BASSES (dans la Polynésie)	120 ?	100,000	833	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DE FIDJI (dans la Polynésie)	113	100,000	885	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DES CAROLINES avec le GROUPE DE PELEW (dans la Polynésie)	80 ?	80,000	1,000	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DE SANTA-CRUZ (dans la Polynésie)	80 ?	60,000	750	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DE MENDANA ou des MARQUISES (dans la Polynésie (3).	61	35,000	574	—	—	—	—	—	—	
AUSTRALIE ESPAGNOLE (dans la Polynésie. (4)	57	6,000	105	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DE LA LOUISIADE (dans la Polynésie)	30 ?	15,000 ?	500	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DE LA SOCIÉTÉ (dans la Polynésie (5).	27½	24,000	872	—	—	—	—	—	—	
ARCHIPEL DE KERMANDEC (dans la Polynésie)	15	5,000	333	—	—	—	—	—	—	

Les Anglais viennent en outre de fonder un autre établissement à Port-Western, du côté du sud, sur le détroit de Bass. Le gouvernement de Van Diemen comprend toute l'île de ce nom. Il a été dernièrement séparé de celui de Sydney. Hobart-Town, qui en est le chef-lieu, est déjà une ville florissante; elle compte 4,000 habitans, et possède un journal. Launceston en a 1,500, et a également un journal. Les autres établissemens sont Georges-Town et port Macquarie. La population des deux colonies était, en 1811, de 44,253 habitans; elle peut être évaluée aujourd'hui à 60,000, à cause du grand nombre de nouveaux colons qui y sont venus volontairement, et des nombreux criminels que le gouvernement anglais y a envoyés. Si on exécute le grand projet dont il a été question dans notre 21e numéro, et qu'on exporte la population surabondante de l'Irlande, évaluée à un million d'âmes, ces établissemens prendront encore de bien plus grands accroissemens, car il est probable qu'ils recevront une partie des Irlandais exportés. On trouvera des détails étendus et curieux sur l'Australie anglaise, dans les nos 6 et 15 de notre recueil.

(2) Les insulaires de l'Archipel de Sandwich appartiennent à la grande famille Malaise, race qui s'est répandue sur plus des deux tiers du globe. Elle occupe à la fois une partie des côtes de l'Asie méridionale, les îles de l'Océan Indien, toutes celles de la Polynésie, et elle touche à l'Afrique, puisque les Madecasses sont d'origine Malaise. Malgré les grandes mers et les vastes continens qui les séparent, les peuples de race malaise parlent des idiomes qui ont beaucoup d'analogie, et ils ont conservé quelques-uns des mêmes usages, quoique leurs frêles embarcations ne leur permettent guère d'entretenir des relations entre eux, quand ils ne sont pas concentrés sur les mêmes points. Cette grande division de l'espèce humaine se fait remarquer par son énergie et son aptitude aux arts de la civilisation. De nos jours, et presque simultanément, elle a produit trois princes auxquels il n'a manqué qu'un plus grand théâtre pour arriver à une haute renommée : Tamehaméha qui a rangé sous sa domination les treize îles des Sandwich, et qui a soumis aux arts de la civilisation ses sauvages habitans. Finow Ier qui a opéré une révolution semblable dans les îles des Amis et de Fidj, et l'intrépide Radama qui, dans moins de dix ans, a conquis la moitié de Madagascar, et dont le fils est venu parmi nous étudier les arts de l'Europe. Le grand article, inséré sur les îles Sandwich dans notre 11e numéro, rendrait inutiles les détails que nous pourrions donner sur cet archipel. Nous nous contenterons d'observer que c'est le seul état de la Polynésie qui ait une marine militaire et des troupes disciplinées. Les insulaires des Sandwich redoutent beaucoup les agressions de la Russie, qui considère cet archipel comme une station importante entre ses possessions du nord de l'Asie, et de l'Amérique septentrionale. C'était la crainte des Russes qui avait déterminé Rihoriho, fils et héritier de Tamehameha, à venir, à Londres, il y a trois ans, pour se placer sous la protection de la couronne d'Angleterre. La fatigue d'un aussi long voyage, les incertitudes de la politique anglaise qui n'était pas encore entièrement dégagée des liens de la Sainte-Alliance, et qui craignait d'offenser la Russie, la répugnance que George IV témoignait à recevoir Rihoriho, firent mourir de chagrin ce malheureux prince.

(3) Voyez sur les îles Marquises le 12e numéro de notre recueil.

(4) Cette partie de la monarchie espagnole ne comprend que l'archipel des Mariannes, qui dépend de la vice-royauté des Philippines dont le siége est à Manille. Voyez le Tableau statistique de l'Asie dans notre 27e numéro. Les Mariannes forment un archipel de seize îles, dont quatre seulement ont des habitans; savoir : Saypan ou St.-Joseph; Tinian ou Buenavista; Rota ou Ste.-Anne, et Guajan ou San-Joan. Les neuf dixièmes de la population vivent dans cette dernière île, où se trouve la ville de San-Ignazio de Agana, qu'habite le gouverneur.

(5) C'est à M. Balbi que nous devons l'évaluation du territoire et de la population des îles de la Société. Les insulaires de cet archipel sont, avec ceux des Sandwich, les plus civilisés de la Polynésie. Leurs principaux chefs sont, Pomare III qui règne à Otaïti, Mahinéa qui régit Morea et Maitea, etc. Mais par le fait ce sont des missionnaires anglais venus dans leurs îles, et qui y ont établi une espèce de théocratie, qui les gouvernent, depuis leur conversion au christianisme. Dans l'espace de quelques années, les missionnaires sont parvenus à substituer un austère puritanisme aux mœurs voluptueuses des indigènes de l'archipel de la Société. Le pouvoir qu'ils exercent sur ces populations n'est guère moins étendu que celui que les Jésuites exerçaient jadis au Paraguay. Les insulaires des îles de la Société parlent un idiome de la famille malaise, comme tous ceux de la Polynésie. Ils possèdent une traduction de la Bible, plusieurs ouvrages ascétiques et des traités élémentaires, imprimés à Otaïti, Ulitia et Eiméo, dans leur langue qui s'enrichit chaque jour d'un grand nombre de mots étrangers et surtout anglais, pour exprimer des idées nouvelles que la civilisation leur a communiquées.



Évasion

D'UN FRANÇAIS PRISONNIER EN ANGLETERRE.

Le 1er août 1809 (cette date ne s'effacera jamais de ma mémoire), de jeunes amis m'engagèrent à les suivre dans une partie de plaisir qu'ils préparaient avec joie, et qui devait nous être fatale. Il s'agissait d'aller de Marseille à Nice, en longeant les côtes et en trompant la vigilance des croisières anglaises, dont la mer était couverte. J'avais beaucoup de répugnance pour ce voyage; une indisposition l'augmentait encore. Je cédai à regret aux importunités de mes amis, et nous partîmes sur un petit bâtiment appartenant à mon père, armateur à Marseille.

Nous avions doublé les îles d'Hyères; la mer était bonne et le vent assez frais. Un *cutter* anglais nous fit la chasse; nous essayâmes en vain de lui échapper; il nous atteignit et toute résistance devint inutile. Il fallut amener les voiles et se soumettre. Dès le premier coup de canon, j'avais prévu notre malheur et caché dans mes poches et ma ceinture tout mon argent et les objets les plus précieux que j'eusse emportés. Le cœur gros, et maudissant les parties de plaisir, j'attendis le sort que nous réservaient les vainqueurs auxquels cette capture coûtait si peu.

On nous conduisit à bord du cutter, où l'on ne nous maltraita point; mais le jour suivant nous fûmes obligés de passer sur un autre vaisseau destiné à nous débarquer en Angleterre, et où notre situation devint affreuse. Entassés à fond de cale, nous respirions à peine, et l'atmosphère, comprimée et épaissie, ne suffisait plus pour soutenir notre existence. Je fis observer au capitaine que je n'étais pas un matelot. Il me répondit rudement que « *tel était le sort*

des armes; aujourd'hui pour nous, demain contre nous. »
Après ce discours consolateur, on ne daigna plus me parler.

Cependant nous ne fûmes pas fusillés; on me laissa mon argent et mon linge. J'étais vêtu comme un matelot, et mon extérieur grossièrement simple n'était pas de nature à exciter la cupidité. En entrant dans la baie de Biscaye, le vent devint terrible, et la bourrasque fut si violente pendant quelques jours, que les hommes roulaient sur le pont, et que l'on commençait à désespérer du salut du cutter. Notre position était affreuse : confinés dans l'entrepont, nous y manquions d'air, ou plutôt nous y étouffions : les secousses du navire nous brisaient les uns contre les autres; et aux horreurs d'un naufrage imminent se joignaient les douleurs du mal de mer, et le supplice de la prison mobile où nous étions à la fois ballottés et pressés. Enfin l'habileté maritime des Anglais triompha du courroux de l'océan, et le cutter échappa aux flots et aux vents, sans éprouver aucun dommage. On nous permit de remonter sur le pont. Je m'assis, et je vis les côtes de France s'éloigner à mes regards. Peu de jours après nous abordâmes en Angleterre.

Au moment même du débarquement on nous fit repartir dans des chaloupes pour la ville de Lynn, port de mer du comté de Norfolk; de là on nous dirigea sur Norman-Cross, situé à cinquante lieues environ dans les terres. C'est là que se trouve le dépôt des prisonniers de guerre. Notre troupe se composait de près de cent prisonniers; la gaîté nationale ne nous abandonnait pas; nous continuions notre triste voyage en chantant de vifs et joyeux refrains. Le désespoir était au fond de mon cœur, et tout en imitant la légèreté de mes compagnons d'infortune, je sentais mon courage défaillir. Notre arrivée parut faire peu de sensation dans la ville; c'était un spectacle auquel les habitans étaient ac-

coutumés ; et des milliers de Français chargés de chaînes avaient déjà frayé la route que je parcourais.

On nous fit subir un long examen, après lequel on nous écroua sur un grand registre consacré à cet usage, et où nos noms, nos qualités, la couleur de notre teint, les dimensions de notre taille, les particularités de notre personne, furent analysés avec le soin le plus minutieux et détaillés avec une prolixité menaçante. Ces préparatifs excitèrent chez moi une horreur prophétique, dont mon entrée dans la prison augmenta encore l'effroi. Il y avait dans cette enceinte plus de sept mille prisonniers de guerre, la plupart Français.

La prison et les casernes des soldats qui nous gardaient à vue étaient situées sur une élévation qui dominait toutes les campagnes environnantes, et d'où l'on découvrait un pays généralement fertile et bien cultivé ; mais au sud-ouest, devant la prison même, la perspective se terminait par des marais et des bruyères incultes, au centre desquels était un vaste étang nommé Wittlesea-Mere. Le chemin de Londres à Édinbourg passe auprès de la prison ; delà nous voyions les diligences anglaises, qui, avec leur rapidité extraordinaire, brûlaient le pavé de la grande route et offraient à nos regards attristés l'image la plus vive et la plus désolante d'une liberté dont nous ne jouissions pas.

Autour de nous point de créneaux ni de tourelles ; rien n'annonçait un déploiement de force militaire ; notre prison n'était qu'un camp retranché. Au lieu de remparts, c'étaient des hommes qui s'opposaient à notre fuite ; murailles vivantes, dont la vigilance active et perpétuelle, dont la surveillance immédiate produisaient plus sûrement leur effet que tous les bastions du monde. Ces gardes, ces sentinelles sans cesse relevées, ces patrouilles qui passaient et repassaient, laissaient bien peu de chances au prisonnier qui essayait de fuir. Beaucoup le tentèrent ; l'adresse et

l'audace échouèrent souvent dans une entreprise que mon bon génie me permit d'accomplir.

L'espace destiné à recevoir les prisonniers se composait de quatre quadrangles ou divisions égales, dont chacune était elle-même subdivisée en quatre parties. Une haute palissade de bois entourait cette dernière subdivision, qui était pavée de grandes dalles; mais dont l'étroite dimension ne nous permettait ni de prendre l'exercice nécessaire à la santé, ni de respirer un air pur. Au centre de chaque subdivision s'élevait un grand bâtiment couvert de tuiles rouges, qui nous servait de dortoir et de réfectoire. Au lieu de lits, nous avions des hamacs dans lesquels on nous suspendait chaque nuit, les uns au-dessus des autres, avec une horrible régularité trop semblable à celle des tombeaux.

L'hôpital et la pharmacie occupaient un des quatre quadrangles. Une des divisions d'un autre quadrangle était réservée aux officiers, que l'on traitait un peu moins mal que les simples soldats, parmi lesquels on m'avait malheureusement classé. Dans une autre subdivision était une école extrêmement bien tenue, et dont le chef recevait régulièrement son salaire du gouvernement. Des Anglais de distinction venaient souvent s'asseoir sur les bancs, et se mêler aux enfans pour y apprendre le français; presque tous les officiers anglais attachés au service militaire de la prison, suivaient ce cours fort assidument.

Indépendamment de ces subdivisions, il y en avait une qui était, pour ainsi dire, une prison dans la prison. On y enfermait ceux d'entre les prisonniers qui enfreignaient les réglemens du lieu, endommageaient le bâtiment, mettaient leurs habits en gage ou les perdaient. Ces derniers ne recevaient que les deux tiers de leur pitance accoutumée, jusqu'à ce que le dommage se trouvât réparé. J'avouerai que, de toutes les subdivisions, cette dernière n'était pas la moins peuplée.

Au centre de la prison s'élevait un rempart de briques, qui entourait les casernes des soldats anglais, quelques corps-de-garde et les logemens des officiers civils et militaires : ces bâtimens étaient réguliers et bien tenus; des canons de petit calibre, placés dans les embrasures du rempart circulaire, protégeaient nos gardiens et dominaient les quatre quadrangles, qu'ils pouvaient foudroyer au premier signal.

Notre situation était pénible; notre vie dure et notre entassement dans un si petit espace insupportable. Cependant je ne puis avouer, dans toute leur extension, la vérité des faits que le général Pilet a consignés dans son voyage. Les dimanche, lundi, mardi, jeudi et samedi, chaque homme avait pour ration une livre et demie de pain, une demi-livre de viande, du sel et des légumes à proportion, ou, à défaut de légumes, de l'orge perlée et du froment. Les mercredi et les vendredi, on nous donnait, avec le pain, une livre de poisson ou de harengs, et une livre de pommes de terre. Nous ne recevions ni bière ni vin, mais nous avions la permission d'en acheter dans la prison. Pour prévenir toute espèce de fraude ou de vol, de la part des fournisseurs, chaque division avait à la cantine deux députés chargés d'examiner les provisions, qui étaient toujours renvoyées, quand ces députés et l'agent de la prison qui les accompagnait les avaient reconnues défectueuses sous le rapport du poids et de la qualité. Si l'on n'était pas d'accord avec l'agent, la cause était portée devant les officiers de garde, dont la sentence avait force de loi. Il y avait dans la prison même un marché ouvert, où tous les paysans apportaient leurs denrées, et où rien ne manquait. Les cuisiniers étaient choisis parmi nous et payés par le gouvernement anglais. Notre nourriture était peu délicate, mais supportable.

L'industrie des prisonniers avait su pourvoir à leurs plai-

sirs. Nous avions plusieurs billards, où les officiers anglais venaient souvent jouer, quand ils n'étaient pas de garde. Notre plus grand malheur était d'être en grand nombre dans un lieu resserré, livrés à tous les ennuis du désœuvrement, à tous les vices, à toutes les calamités qu'il entraîne. Chaque jour était marqué par de nouvelles disputes et des duels atroces. A défaut d'épées et de poignards, on s'armait de couteaux attachés au bout de cannes ; je fus témoin d'un combat de ce genre qui me laissa une impression ineffaçable, et dont les deux acteurs tombèrent morts sous mes yeux. Le malheur et l'apathie dépravent l'homme ; son activité enchaînée se tourne contre lui-même, et, dans ces circonstances extrêmes, il semble que ses sentimens naturels l'abandonnent. Jamais l'humanité ne se présenta à moi sous d'aussi noires couleurs que pendant ma détention à Norman-Cross.

Au milieu de ces scènes de fureur et de folie, et dans la complète inaction où je languissais, mon abattement était profond et le désespoir s'emparait de moi. Jeune et peu accoutumé à une telle existence, je me retirais souvent dans un coin obscur, et je pleurais ; mes compagnons d'infortune non-seulement riaient de ma misère, mais l'augmentaient quelquefois par d'inutiles et cruelles vexations. Mon refus de jouer aux cartes et aux dés irrita surtout plusieurs d'entr'eux : les jeux de hasard étaient devenus parmi nous une véritable frénésie ; en ne m'y joignant pas, je semblai condamner ceux qui en avaient pris l'habitude, et je me trouvai en butte à une persécution, d'autant plus insupportable, que je ne pouvais ni la fuir, ni l'écarter. Quand je me livrais à mes réflexions, un profond dégoût de la vie venait me saisir. Rien ne nous faisait espérer un échange de prisonniers, et la guerre continuait avec une fureur dont il était impossible de prévoir le terme. Une année s'écoula ; je vis, pendant cet espace de tems, mourir plus de deux

cents prisonniers loin de leur patrie, de leur mère et de leurs parens. La plupart étaient jeunes; une tombe étrangère et sans honneur les engloutissait à la fleur de l'âge, après une détention cruelle. Les romanciers et les auteurs dramatiques, dont l'imagination s'épuise à créer des situations pathétiques, n'ont rien inventé de plus horrible qu'une telle destinée, terminée par une pareille mort.

L'espérance de voir finir mon supplice reculait chaque jour devant moi, et bientôt même elle s'éteignit. Je préférai la mort à l'existence misérable où je languissais. Je me déterminai donc à essayer tous les moyens possibles d'opérer mon évasion, entreprise périlleuse qui avait déjà coûté la vie à plusieurs de mes compagnons d'infortune, et dont l'exécution semblait impossible. Les barrières de bois qui entouraient les quadrangles et dont j'ai parlé plus haut, n'offraient pas un obstacle insurmontable, mais en dehors régnait un premier cordon de sentinelles postées à quelques pas les unes des autres. Au-delà s'élevait un mur bâti en briques et extrêmement haut. Une seconde ligne de sentinelles l'environnait à l'extérieur. Au moyen d'une échelle ou d'une corde, on pouvait franchir le mur et les palissades; mais le double rempart d'hommes armés, toujours sur le *qui vive* et prêts à donner l'alarme, laissaient à peine aux fugitifs une seule chance favorable contre vingt chances de mauvais succès.

Je rêvai pendant plusieurs semaines à mon plan d'évasion; avant de rien tenter il fallait faire quelques préparatifs indispensables, les tenir dans le plus grand secret et échapper surtout à l'observation des autres prisonniers. Ce fut par degrés et avec difficulté que je parvins à changer une partie de ma monnaie de France contre de la monnaie anglaise. Plusieurs de mes camarades faisaient de petits ouvrages en paille dont le produit était considérable. L'un

d'eux surtout, remarquable par son adresse et son économie, avait accumulé pendant quatre ans plus de trois cents liv. st., fruits de son industrie. Ce même homme, qui changea la plus grande partie de mes napoléons contre des guinées, me procura, pour un louis, une bonne carte d'Angleterre qu'il avait dessinée lui-même, et sur laquelle il avait marqué la route la plus favorable à l'évasion d'un prisonnier. L'exécution de cette carte était parfaite, l'exactitude étonnante. Les noms des villes et des villages, la distance des lieux, les routes de traverse, y étaient notés avec une admirable précision; et d'autres remarques d'une grande importance s'y trouvaient jointes. Il avait déjà vendu plusieurs de ses cartes à quelques prisonniers qui nourrissaient en secret la vague espérance de briser leurs chaînes, mais qui n'osèrent jamais le tenter. Je passai les nuits et les jours à examiner attentivement ma carte; puis je cherchai à prononcer les noms des différens endroits par lesquels je devais me diriger; mais je trouvais tant de difficultés à répéter les accens gutturaux et les syllabes sifflantes dont se composaient ces mots, que je finis par y renoncer : mon parti fut pris; je me décidai à soutenir le rôle de muet pendant toute la route; règle de conduite dont je ne me départis point et qui assura le succès de ma tentative.

La route indiquée aboutissait à un point de la côte de l'est située dans le comté de Norfolk. Mes instructions portaient que, dans ce village, quelques pêcheurs ou contrebandiers pourraient se charger de moi et me conduire en Hollande. On m'avait communiqué le nom d'un de ces derniers avec des indications précises sur la demeure qu'il habitait et sur la manière de me faire connaître à lui. Je savais qu'en Angleterre on voyage sans passe-port, et que personne n'avait le droit de me demander où j'allais ni ce

que je faisais. A dire vrai, les Trois-Royaumes ont fort peu besoin de cette tyrannique et minutieuse surveillance, car l'océan vaut bien les gendarmes.

Je réunis environ cent livres sterling en petite monnaie anglaise, et cachai dans différentes parties de mes vêtemens trente louis d'or et quelques guinées. Par un caprice ou plutôt une prescience singulière, je me procurai une petite boîte d'amadou, ustensile dont je ne m'étais jamais servi. J'achetai encore plusieurs autres objets d'utilité, et entre autres un dictionnaire français-anglais. Mon équipement une fois complété, je n'attendis plus qu'une occasion favorable de tenter l'aventure.

Les jours, les semaines, les mois, se passèrent sans offrir à ma vive anxiété l'instant que j'attendais avec une impatience sans égale. Enfin l'heure de la délivrance sonna pour moi. Ce fut pendant une des nuits orageuses et sombres du mois de février que la fortune servit mon espoir. La pluie était tombée par torrens pendant toute la journée; un déluge de neige avait commencé vers le soir; le vent le plus violent ébranlait les toitures de nos quadrangles : les ténèbres, la fureur de l'orage, tout m'était propice. Ces circonstances pouvaient seules me faire espérer d'échapper à l'active et infatigable vigilance de mes nombreux gardiens. Résolu à tout risquer, je tirai des endroits où je les avais cachés les objets qui m'étaient le plus nécessaires : une serpette pour couper la palissade, et une grosse corde que j'avais tissue moi-même avec du coton, et au bout de laquelle se trouvait un crochet de fer, qui devait m'aider à franchir le rempart. Je mis un ou deux biscuits dans ma poche avec une chemise et une paire de bas, humbles et utiles objets dont je sentis plus tard toute l'importance. Ma jaquette et mon pantalon large de matelot, faits de grosse serge bleue et en fort bon état, se trouvaient remplis de tout l'attirail que je viens de décrire. J'avais

aussi une excellente paire de souliers dont la solidité, qui ne contribua pas peu à ma délivrance, doit recevoir aussi le tribut de ma gratitude.

Je ne communiquai mon dessein qu'à un seul de mes camarades, celui qui m'avait vendu la carte d'Angleterre, et qui avait renoncé à toute espérance de sortir de prison. Chaque matin un inspecteur venait faire l'appel dans chacun des quadrangles; appel qui se répétait le soir. Si quelque prisonnier manquait, l'alarme était aussitôt donnée. Je chargeai cet ami de répondre à ma place le lendemain de ma fuite.

Il était nécessaire de commencer mon entreprise immédiatement après l'appel du soir. Dès que la nuit fut tombée, je commençai mes opérations en tremblant et en silence. Mon ami plaça auprès de la cloison qui servait de muraille à notre logement, un grand banc et une table : je me cachai sous le banc et m'occupai à scier une des planches de la cloison pendant que mon ami assis à la table paraissait absorbé dans son travail. Je réussis mieux que je ne l'avais espéré à détacher la planche, et je me glissai lentement sur mes mains et sur mes genoux à travers l'ouverture que je venais de pratiquer. Je remis aussitôt la planche sans faire de bruit, et j'allai me cacher sous un amas de fagots qui se trouvait dans la cour.

Plus la nuit avançait, plus la neige, la pluie et le vent se déchaînaient avec rage. Bientôt tout fut couvert de ténèbres dont aucun rayon ne traversait la profonde horreur. A peine apercevais-je à une grande distance de moi les lampions placés en cercle autour de la prison. Leur lumière, qui m'apparaissait comme une faible étincelle environnée de brouillards, semblait redoubler encore l'obscurité générale. Enseveli sous la masse épineuse qui me couvrait, engourdi par le froid et l'humidité, l'espérance seule de conquérir ma liberté pouvait me faire soutenir une situa-

tion si cruelle. J'entendais, au milieu des hurlemens du vent et du bruit de la pluie battante, le pas mesuré des sentinelles et le frémissement de leurs armes. Quelquefois même je distinguais leur voix. Leur proximité me faisait trembler, l'espérance fuyait de mon cœur; mais je m'étais avancé trop loin pour reculer. Dans cette anxiété épouvantable, j'attendis que l'horloge sonnât minuit. J'avais choisi comme la plus favorable à mon projet cette heure où les sentinelles, fatiguées d'avoir veillé long-tems, semblaient devoir être moins sur leurs gardes. Je quittai lentement ma cachette; mes membres étaient roides et glacés : je pouvais à peine me mouvoir; mais bientôt la circulation du sang s'étant rétablie, je sentis mon courage renaître avec ma force.

La première palissade m'offrait à peine un obstacle. Après avoir écouté avec attention pendant quelques secondes, je coupai doucement quelques-uns des morceaux de bois qui la composaient, et je m'avançai en rampant sur mes pieds et sur mes mains aussi vite et aussi loin que je pus. Personne ne m'interrompit; sans doute que les sentinelles étaient enfoncées dans leurs guérites. Mon premier succès m'inspira beaucoup de confiance; je savais que j'avais déjà passé le premier cordon de sentinelles. L'ouragan redoublait de fureur et m'encourageait par sa violence. J'arrivai au pied de la muraille et je lançai ma corde, dont le crochet s'attacha dès le premier jet, au sommet du rempart, et fit très-peu de bruit; je prêtai l'oreille un moment, et, tirant la corde de toute ma force, je commençai par l'essayer, j'y montai ensuite; effort désespéré qui me causa une fatigue extrême, et que l'ardent désir de la liberté pouvait seul me rendre possible.

Je parvins à atteindre le haut du mur, et je passai lentement et prudemment ma tête. Après avoir écouté avec une inquiétude et une attention que je n'ai pas besoin de

décrire, je commençais à placer mon genou sur le mur, quand une porte s'ouvrit au-dessous de moi. Je me couchai le long de la muraille, et j'entendis distinctement les pas du soldat qui montait la garde sur le rempart. Je restai quelques minutes dans cette posture, et je me croyais perdu quand le factionnaire, après avoir passé et repassé plusieurs fois, rentra dans sa guérite et en ferma la porte. Je saisis le moment favorable, je retirai doucement ma corde et je descendis de l'autre côté. Alors j'ôtai mes souliers, et je traversai sur la pointe des pieds la seconde ligne de sentinelles. Après l'avoir dépassée je fis encore quelque chemin, et, m'arrêtant pour reprendre haleine, je me jetai sur la terre couverte de neige.

J'avais triomphé des difficultés les plus grandes, mais je n'avais pas de tems à perdre. Je repartis, et je m'étais déjà approché de la ligne de lampions que je devais passer, quand j'aperçus devant moi un piquet ou une patrouille de cinq ou six hommes; je restai quelque tems immobile et glacé d'effroi, et aujourd'hui même je ne puis pas encore penser sans frémir à ce moment terrible; mais mon heureuse étoile l'emporta : les lampions, dont la lueur, en me rejetant dans l'ombre, me montrait ce que je devais éviter, favorisaient beaucoup ma fuite. Je choisis les endroits les plus obscurs, je m'avançai pas à pas avec la plus grande précaution, et j'atteignis enfin le fossé extérieur que je passai sans difficulté. Je me trouvai alors sur la grande route; à peine pouvais-je croire à ma bonne fortune.

Je remis mes souliers, et je courus de toute ma force en me dirigeant vers le nord, malgré le vent et la pluie qui continuaient à se déchaîner avec la plus grande violence. J'arrivai à un carrefour auquel quatre routes aboutissent (*cates cabin*). A la porte d'une maison de poste était une diligence avec ses lanternes, dont j'évitai soigneusement la lumière. Je me tapis sous le buisson qui

bordait la grande route, et je tournai à gauche sans savoir de quel côté je me dirigeais. Après avoir couru pendant deux heures sans prendre haleine, mes craintes s'apaisèrent, je commençai à sentir de la fatigue et je ralentis le pas. J'avais traversé deux ou trois villages sans rien rencontrer, et j'arrivais à un pont d'une longueur extraordinaire qui conduisait à la ville d'Oundle. Les horloges sonnaient trois heures : je m'assis un moment sur les marches de l'escalier de l'octroi. Je ne savais si je devais passer par la ville ou prendre une route de traverse sur la gauche. Je choisis le premier parti, et je m'engageai dans les rues sales, étroites et longues d'Oundle, sans m'arrêter et sans rencontrer personne. Je traverse un autre pont; la lune brillait dans le ciel, le vent s'était apaisé ; je vis au milieu d'un champ un petit hangar ou une hutte, vers laquelle je me dirigeai, accablé de lassitude, et dans l'espoir d'y trouver un asile et un peu de repos qui m'était si nécessaire après tant de fatigues.

Heureusement la porte était ouverte; je m'y élançai. Il m'est impossible de rendre les sentimens de crainte et de joie, d'espérance, de bonheur et d'anxiété, dont mon cœur était rempli, lorsque je me jetai sur la paille qui couvrait la terre. Enfin j'étais libre, je ne voyais plus s'élever autour de moi ces murailles de la prison, ni ces satellites qui font de la vie humaine une lente agonie; je pouvais espérer un heureux succès; mon énergie morale se ranimant tout-à-coup, je devins un nouvel homme. Il me sembla que je trouverais aisément des ressources dans toutes les circonstances, et des armes contre tous les dangers.

Dans le hangar, attachée à un ratelier, se trouvait une vache avec son veau. Elle commença par s'alarmer de la présence d'un étranger; mais je la flattai, elle s'apprivoisa sans peine et je parvins à la traire. Son lait, avec un morceau du biscuit que j'avais emporté, fut pour moi un

repas des dieux ; la coiffe de mon bonnet me servit de jatte. Je changeai de linge, ce qui me rafraîchit et me délassa beaucoup, quoique l'humidité de mes vêtemens et la crainte d'être poursuivi m'empêchassent de dormir. D'ailleurs il eût été imprudent de me livrer au sommeil ; le propriétaire de la vache ne pouvait pas manquer de revenir le matin pour la soigner. Il pleuvait toujours, et j'attendis patiemment les premières clartés de l'aube qui devaient être le signal de mon départ. Ma carte, enfermée dans un étui de carton, n'avait pas souffert de la pluie, et j'étais impatient de la consulter.

Le soleil paraît enfin et la pluie cesse. Les chemins étaient encore impraticables : cependant il n'y avait pas à balancer, il fallait quitter mon refuge et continuer ma fuite. Mes habits tout mouillés et ma fatigue ne me permirent pas de courir ; je marchai aussi vite que je pus et ne réussis pas à me réchauffer. Je découvris, après quelques heures de marche, à peu de distance de moi, une meule de foin, vers laquelle je me dirigeai. Placée au milieu d'une prairie, elle semblait faite exprès pour me protéger et me cacher. Comme elle était entamée, je n'eus pas de peine à me préparer un bon lit, où je me couchai avec délices en tirant de son étui ma carte d'Angleterre.

Ceux qui n'ont point éprouvé ces grandes émotions du danger riront peut-être des voluptés peu coûteuses dont je fais complaisamment le récit : je puis les assurer que la soie et la plume ne valent pas un lit de foin, après une longue course sous la pluie et une évasion presque miraculeuse. Le soleil vint à briller et ma joie fut au comble, sa douce chaleur me ranima ; bientôt, malgré mes efforts pour résister au sommeil, je m'endormis si profondément que l'astre était sur son déclin quand je m'éveillai. Surpris et un peu effrayé de mon long stage, je me levai en regardant autour de moi ; je ne vis rien d'inquiétant, et je

développai ma carte pour reconnaître exactement ma position. Comme, en Angleterre, les noms des villages et des bourgs sont inscrits en gros caractères sur les bornes qui marquent les milles, et sur des poteaux placés de distance en distance, je n'eus pas de peine à retrouver sur la carte les noms que j'avais observés pendant mon voyage; à mon grand chagrin je m'aperçus que j'avais pris précisément la route opposée à celle que je voulais suivre. Cependant je ne perdis pas courage; mes vêtemens avaient séché : frais et dispos, je repartis; je ne m'attendais guère au nouveau désappointement qui m'était réservé.

Je marchais d'un pas ferme et hardi, toujours soigneux d'éviter les maisons et de me tenir à une distance respectueuse de la route; trois heures s'étaient passées, et je croyais avoir laissé loin de moi mes persécuteurs et ma prison, quand tout-à-coup, levant les yeux, j'aperçus le plus affreux des spectacles : c'était la prison même que je croyais fuir! Elle était là, devant moi, dans toute l'horreur de ses murailles noires et bronzées, que je connaissais si bien : je voyais avec effroi ces briques, ces palissades, ces toits couverts de tuiles rouges, et ces nombreuses ouvertures pratiquées par les prisonniers ensevelis dans ce tombeau et privés de l'air vital. Dans ma course rapide et à travers champs, ne trouvant aucune indication qui pût m'orienter, j'étais revenu, par une erreur cruelle, au lieu même d'où j'étais parti. Je ne puis rendre l'impression terrible que me fit cet événement. Je restai immobile : mon sang et ma pensée étaient glacés; je n'entendais plus; et par un mouvement machinal, au lieu de fuir la prison que je venais si imprudemment retrouver, je continuais aveuglément la même route dans sa direction fatale, comme l'oiseau fasciné par le regard du serpent se précipite dans sa gueule béante et court au-devant de la mort.

Heureusement, en allant devant moi, je heurtai contre une pierre et je tombai. Le choc, en m'ébranlant avec violence, me rendit l'usage de mes sens. Aussitôt je me retournai, et je me mis à courir comme si tous les démons de l'enfer eussent été à ma poursuite. La terreur me prêtait des ailes. Je ne m'arrêtai que devant le grand pont d'Oundle, auprès duquel se trouvait le hangar qui m'avait servi d'asile. Je m'y réfugiai une seconde fois. La vache et son veau n'y étaient plus.

Affamé, exténué de fatigue, je m'étendis de nouveau sur le lit de paille : la nuit était close et il pleuvait à verse. Au milieu de mon chagrin et du regret que j'éprouvais d'avoir perdu tant de pas inutiles, je me consolais en songeant au péril immense auquel je venais d'échapper. L'esprit et l'ame de l'homme sont d'une étonnante élasticité dans les circonstances extrêmes; l'espoir et la force renaquirent chez moi, en dépit des cris de mon estomac souffrant.

Rien, pendant toute cette nuit, ne vint troubler mon repos. La pluie continuait; et les prairies qui m'environnaient formaient comme un lac autour de moi. Vers les onze heures du matin, je pensai que ma situation était dangereuse, et que ma retraite pouvait être découverte si quelqu'un venait à entrer dans le hangar comme cela était probable. Je ne pouvais quitter mon asile par le tems qu'il faisait. J'examinai attentivement l'intérieur du hangar, et je vis que sur les solives qui formaient le plancher on avait jeté une vieille porte et quelques bottes de foin. Je grimpai sur les solives, et, plaçant le foin dans l'endroit le plus obscur du toit, je parvins à me ménager une retraite sûre, une espèce de nid où j'allai me blottir. Je redescendis pour voir s'il était possible de me découvrir d'en bas, et lorsque j'eus la certitude que rien ne me tra-

hirait, je remontai dans cet asile, et je fis un trou à la vieille porte et un second à la toiture, pour observer à mon aise ce qui se passait sur la grande route et dans le hangar.

Là je demeurai tapi, m'amusant à voir les paysans qui allaient à l'église, et à écouter le son des cloches qui jouaient l'air favori des Anglais : *God save the king*. L'étude de ma carte amusait aussi mes loisirs, et je n'attendais que la nuit pour mettre à exécution le nouveau plan que je méditais.

Le carillon venait de sonner midi, quand, de mon observatoire, j'aperçus trois soldats, la baïonnette au bout du fusil, s'avancer vers le hangar. Leur uniforme était celui d'un des corps chargés de la surveillance de la prison. Je me sentis défaillir, et je me regardai comme perdu. Au moment où je les entendis entrer, je retins mon haleine avec une telle violence que je fus près d'étouffer. Deux des soldats qui ne voyaient qu'un hangar, ne soupçonnèrent pas que l'on eût pu s'y cacher, et sortirent aussitôt sans s'arrêter; mais le troisième, qui entra après eux, frappa du bout de sa baïonnette la vieille porte sur laquelle je me trouvais; il la perça, et m'effleura le mollet de la jambe gauche. Par un nouveau miracle, il se trompa comme les deux premiers, ne soupçonna pas ma présence, et se retira avec eux. Jé ne doute pas que ces hommes ne fussent envoyés à ma poursuite. S'ils m'avaient pris, ou j'aurais été fusillé ou le plus affreux cachot m'aurait rendu la vie insupportable. Je remerciai Dieu d'un bonheur auquel je pouvais à peine ajouter foi ; et, quoique tourmenté par la faim, je repris encore une fois mon courage et ma gaîté.

Résolu à ne voyager que la nuit, j'attendis avec impatience que la journée finît, et me permît de quitter un poste dangereux et voisin de ma prison. Mon plan était de faire un long détour au nord et d'atteindre le point de la côte qui m'était indiqué. Il fallait passer par Péterborough,

ville que j'avais plus d'un motif de redouter : d'abord parce qu'elle était proche de notre prison, ensuite parce qu'elle était remplie de soldats. Cependant il n'y avait pas à hésiter. Les indications jointes à ma carte me recommandaient surtout de ne pas m'engager dans le pays marécageux par lequel il m'aurait fallu passer, si j'avais voulu échapper aux dangers de Péterborough. Ma résolution fut prise, et, avant de partir, je commençai par graver dans ma mémoire tous les noms des villages que je devais rencontrer sur ma route.

A neuf heures, je quittai mon asile, et je m'acheminai vers Oundle, dont je repassai le grand pont ; les rues étaient plongées dans les ténèbres, et je profitai de cette obscurité pour les traverser avec autant de célérité que possible. En passant devant la boutique d'un boulanger, ce spectacle attrayant pour un homme qui n'avait pas mangé depuis deux jours, me força de suspendre un moment ma course. Je n'eus pas cependant le courage d'entrer dans la boutique, et, continuant mon voyage, j'atteignis bientôt le village voisin, situé à neuf ou dix milles de là. J'admirai encore les dimensions extraordinaires du pont de ce nouveau village, et je suis porté à croire que la longueur des ponts caractérise particulièrement cette localité de l'Angleterre. Tout au milieu s'élevait une hôtellerie dont l'enseigne énorme, éclairée par un vaste quinquet, annonçait *bon lit et bonne table*. Qu'on juge de mon chagrin lorsque, forcé d'éviter soigneusement la lumière de l'hôtellerie, affamé, accablé de lassitude, je laissai, sur ma gauche, cet asile où, dans toute autre occasion, j'aurais pu trouver le repos et les alimens dont j'avais besoin. Je suivis de mon mieux les instructions de ma carte, que j'avais apprises par cœur, et, quelques milles plus loin, j'entrai dans Péterborough, dont la cathédrale gothique jetait sur moi son ombre épaisse et gigantesque.

L'horloge sonnait trois heures sentant qu'il n'y avait pas de tems à perdre, et qu'il fallait absolument traverser la ville avant le lever du jour, je continuai ma route sans m'arrêter un seul instant et je m'engageai dans le labyrinthe des rues étroites de la ville, dont les détours m'égarèrent plusieurs fois. Après avoir long-tems erré dans ce dédale, je trouvai enfin une issue. La grande route que je cherchais se présenta à mes regards : je n'avais plus qu'à côtoyer la rivière Neue, et suivre son cours, qui décrit une ligne presque directe, pour atteindre le but de mes désirs. A ma gauche, et devant moi, se déroulaient de grandes prairies; et l'immense horizon que je découvrais me permettant de porter mes regards à plus de vingt milles de circonférence, m'aurait indiqué dès le premier moment les dangers qui pouvaient me menacer. La nappe limpide du fleuve protégeait ma droite.

Pour la première fois depuis mon évasion, je me crus certain du succès. J'étais bien sûr que la prison était derrière moi, et je voyais avec joie se développer, aux premiers rayons de l'aurore, ces eaux qui allaient se jeter dans la mer et qui me conduisaient au lieu de ma délivrance. Je commençais à me fier au sort : c'était de l'espérance, c'était presque du bonheur.

Je me reposai un moment sur une borne, observant avec précaution la vaste étendue de pays désert qui m'environnait, et regardant ces nuages qui, portés dans le ciel par masses ténébreuses, couraient avec rapidité vers l'Océan qui devait me ramener à ma famille. Mais, dans mon aventureuse entreprise, un point essentiel me manquait. Les héros de l'ancienne chevalerie achevaient, sans boire ni manger, leurs périlleuses aventures; mon héroïsme incomplet n'allait pas si loin, et je tombais de faiblesse. Dans cette saison de l'année, les champs ne m'offraient ni un fruit, ni aucune racine. Malgré les angoisses de la faim,

je pris courage, et je résolus de saisir, à mes risques et périls, la première occasion qui se présenterait.

Suivant toujours le plan que j'avais formé, je continuai à voyager la nuit et à me reposer le jour; au lever de l'aurore, j'aperçus dans un champ, sur ma droite, une grange isolée où j'allai me cacher. Je me recouvris de paille, et je dormis jusqu'au soir. Alors, n'ayant rien de mieux à faire, et ne prévoyant aucun danger, je marchai en long et en large dans la grange, mâchant de la paille faute d'un aliment plus solide. J'espérais que la journée se passerait sans aucun accident fâcheux; mais c'était là compter sans son hôte. Vers les cinq heures du soir, un homme entra dans la grange, une fourche à la main. Son intention apparente était d'enlever de la paille pour la donner à des bœufs qui se trouvaient dans une cour voisine; je me cachai et je n'eus que le tems de me tapir sous la paille : malheureusement il dirigea sa fourche précisément vers l'endroit où j'étais blotti; et, quand je vis qu'il allait me toucher, et peut-être me blesser, je soulevai lentement ma tête, toute couverte de chaume. J'étais coïffé d'un mouchoir de poche rouge, et, soit que le paysan ait cru voir une tête ensanglantée ou qu'il m'ait pris pour un fantôme, il s'offrit à mes yeux sous des traits que je n'oublierai de ma vie. Les cheveux hérissés, les yeux hors de la tête, la fourche immobile, il semblait pétrifié de surprise et d'effroi. Je devinai ce qui se passait chez lui, et, continuant le mouvement lent et progressif qui l'avait épouvanté, j'essayai d'augmenter sa terreur en poussant le cri le plus lugubre que jamais homme ou animal ait proféré. A cet exploit se joignit un mouvement majestueux et solennel de la main gauche, mouvement qui ordonnait au paysan de sortir. Il réunit alors tout ce qui pouvait lui rester de force; il s'élança comme un trait, franchit trois ou quatre fossés sans regarder derrière lui, et, toujours

courant avec la rapidité du lévrier le plus agile, disparut à mes yeux.

Ce grotesque incident m'amusa quelques minutes, tout en m'avertissant du danger de mon asile et de la nécessité d'en sortir; après une courte délibération, je quittai la grange et je continuai ma route, observant attentivement tout ce qui m'entourait et évitant toujours de m'approcher des maisons dont le rivage de la Neue était semé; à la vérité je ne rencontrai guère que des bateaux attelés et des charretiers, qui, en conduisant les chevaux qui traînaient les barques, poussaient une espèce de hurlement mesuré qu'ils prenaient pour des chansons, et qui m'avertissait de leur approche à plus d'un mille de distance. Cette partie de l'Angleterre, avec ses quais, ses jetées, ses levées, ses canaux et ses digues, ressemble beaucoup à la Hollande. Le terrain était sans accident; d'un côté s'étendaient les eaux de la Neue, de l'autre, des marais et des prairies immenses. Les aiguilles des clochers de différentes églises perçaient la nue de distance en distance, et se reflétaient dans les ondes. Pour atteindre la ville de Wisbeach, j'avais encore près de seize milles à faire. Je ménageai mon tems et calculai mes pas de manière à n'y arriver que le soir.

Wisbeach est une petite ville maritime, quoiqu'elle soit située à quelque distance de la côte. En traversant le pont, j'entrevis les mâtures de plusieurs vaisseaux, et mon cœur tressaillit de joie quand je pensai que chaque minute m'approchait de la mer. Plusieurs matelots se trouvaient dans les rues, et leurs regards curieux s'attachèrent sur moi avec une attention marquée, qui me causa quelque inquiétude. Je m'étais promis de m'arrêter un moment dans cette ville pour y manger. Mais quand je m'aperçus qu'elle était beaucoup plus populeuse que je ne l'avais cru, je me repentis de m'y être engagé avant minuit, et je ne songeai plus qu'à

en sortir. Quelques soldats qui passèrent auprès de moi rendirent mes alarmes plus vives encore. Je ne tardai cependant pas, grâce aux excellentes instructions de ma carte, à me trouver hors de danger; devant moi s'ouvrait une route excellente. Cependant, mes frayeurs duraient toujours, et dès que j'eus passé la barrière de l'octroi, je me mis à courir pendant plusieurs milles, jusqu'au moment où l'excès de la fatigue et de la faim me força de ralentir mon pas. Je traversai heureusement quelques bourgades, et je me trouvai sur une nouvelle jetée qui côtoyait un canal.

Il était environ neuf heures du soir, quand je parvins à l'extrémité d'un village dont la dernière maison était construite sur le penchant de la jetée, de manière que je pouvais de la grande route toucher les fenêtres du second étage. J'admirai quelque tems cette construction singulière; mais ce qui fixa bien plus sérieusement mon attention, ce fut l'étalage de la boutique (car c'en était une); long-tems je contemplai avidement les pains et les fromages qui s'y trouvaient exposés et offerts à la curiosité des acheteurs. Il y avait dans la chambre une lumière qui éclairait à mes yeux tous les objets qui s'y trouvaient; je restai les bras croisés devant la fenêtre, regardant avec anxiété ces objets, d'ailleurs vulgaires, mais qui excitaient si vivement ma convoitise et mon appétit. Je réfléchissais profondément depuis un quart d'heure sur la manière d'approprier à mon usage les alimens que je n'avais pas goûtés depuis trois jours. J'aurais volontiers donné un louis pour un morceau de pain. Pendant cette délibération épineuse, un matelot passa près de moi, descendit par un petit sentier et entra dans la maison. Je vis bientôt mon matelot monter dans la chambre du second, accompagné d'un autre personnage. Il se jeta silencieusement sur une chaise, et faisant un signe à l'autre homme, lui montra du doigt son visage et son menton, pour lui indiquer qu'il avait besoin d'être

rasé ; ce matelot, qui soutenait si bien *l'honneur* de la taciturnité anglaise, se prêta sans dire un mot à l'opération du barbier. Une serviette, jadis blanche, fut jetée sur ses épaules, et bientôt je vis s'éclaircir cette face hérissée, qui appelait instamment le secours du *frater*. Je suivais de l'œil tous leurs mouvemens, et je pensais à ma propre barbe qui avait déjà dépassé les dimensions ordinaires, et qui pouvait éveiller le soupçon. Ce spectacle, intéressant pour moi, était d'ailleurs comique : je vois encore ce petit barbier maigre, chauve, au poil grisonnant, au nez camard, et doué d'un de ces profils extraordinaires, à courbe rentrante, et qui ressemblent à un quartier de lune dont le front et le menton formeraient les cornes. Il n'avait pas plus l'air de faire attention à l'automate qu'il rasait que s'il se fût chargé de frotter de la pierre ou de polir du marbre ; quant au matelot, un bloc de granit reste moins immobile sous le ciseau du sculpteur, que lui sous l'instrument qui complétait sa toilette. Les regards toujours fixés sur cette pantomime, je vis, après l'opération, le matelot se lever et jeter deux pièces de monnaie sur le comptoir. Toujours silencieux, il s'avança vers la fenêtre, y prit un pain, deux ou trois harengs, et traça du bout du doigt une ligne sur un morceau de fromage. Aussitôt, le barbier coupa ce morceau, le pesa ; ensuite, jetant une demi-couronne, l'acheteur reçut quelques petites monnaies en échange, lia sa pacotille dans le coin d'un vieux mouchoir, et sortit de la boutique sans avoir ouvert la bouche.

C'était là une excellente occasion pour moi : je résolus d'en profiter, et de jouer à mon tour le rôle de matelot muet. Dans le cas où le barbier m'eût reconnu et eût donné l'alarme, j'étais certainement de force à lutter contre lui. J'appelai à mon aide toute ma présence d'esprit ; je

descendis le sentier, et j'entrai bravement dans la boutique. Il n'y avait personne au rez-de-chaussée. Je montai deux étages, je me jetai sur la chaise qu'avait occupée mon prédécesseur, et je répétai gravement tous les signes que j'avais observés. Comme je m'en étais douté, la même scène silencieuse suivit ma demande taciturne. La même serviette sale entoura mon cou, et l'on vit figurer dans nos rôles respectifs le même cuir, le même rasoir, la même pièce d'argent. Je commençais à me sentir brave, et je m'avançai hardiment vers la fenêtre où je me proposais de choisir des provisions suffisantes pour le reste de ma route. Après avoir étalé quelques pièces d'argent sur le comptoir, je crus assurer mieux ma contenance, en me mettant à siffler d'un air négligent. J'avais soupçonné le barbier d'être muet; cependant, quand il me vit choisir et mettre de côté différens articles, il parla, ou plutôt il fit des efforts pour parler. Sa bouche s'ouvrant avec peine, laissa échapper quelques syllabes sourdes qui semblaient sortir des profondeurs d'un abîme. Je ne savais pas ce qu'il disait, et je continuais à siffler, non pour offenser ce respectable personnage, mais faute de pouvoir lui répondre. Alors, se résignant à toute l'obstination de mon silence, il s'assit paisiblement à son comptoir, appuyant son menton pointu sur le pain que j'avais choisi : assez semblable d'ailleurs, dans son immobilité patiente, aux figures égyptiennes du dieu Harpocrate. Qu'on imagine l'extase de ma joie, quand je sortis de la boutique possesseur de deux beaux pains de froment, de deux fromages, de quatre harengs, d'une pipe et d'une provision de tabac. Jamais une mère ne sentit une émotion plus vive, ne serra plus tendrement contre son sein son premier né, que moi, lorsque je serrai dans mon mouchoir tous les trésors que je venais de conquérir. Je commençai mon repas tout en marchant, et lorsque je

trouvai une étable dont le toit m'offrit un lieu de repos, je m'y établis pour achever ce festin délicat, juste compensation de ma longue diète.

Je comptais rester dans ce nouvel asile pendant le jour suivant ; mais toute réflexion faite, je trouvai que j'étais encore trop près de la jetée. Quand j'eus terminé mon repas, je m'enfonçai dans les terres, où je rencontrai bientôt une petite hutte absolument isolée, où il n'y avait rien. Je ramassai dans les champs de la paille et des herbages, dont je me formai une espèce de couchette rustique. Pour dernière jouissance, je chargeai ma pipe, et la petite boîte d'amadou dont j'ai déjà parlé vint alors à mon secours. Le sommeil, auquel je me livrai sans crainte, rafraîchit ensuite mes membres, et leur rendit la vigueur. Le lendemain, je me sentais un nouvel homme, et la perspective d'un bon déjeuner complétait la félicité inattendue dont je jouissais avec confiance. Le jour était très-beau pour la saison, et comme c'était une fête publique, dont j'ignore encore aujourd'hui le motif et le nom, j'entendais retentir de tous côtés les cloches des différentes églises qui, par leurs vibrations modulées, semblaient m'inviter à la joie, et se trouvaient en harmonie avec mes propres sentimens. Le soleil avait déjà de la chaleur ; quelques oiseaux qui pressentaient le beau tems venaient sautiller autour de moi. Le ciel était pur et sans nuages, l'air était doux, comme si la nature eût anticipé sur le printems. Long-tems privé de ces simples jouissances qui m'étaient devenues comme étrangères, elles me ravirent d'enthousiasme : un tressaillement de bonheur agita tout mon corps ; je ne pus m'empêcher de comparer ma situation présente avec celle où je me trouvais quelques jours auparavant, lorsqu'au lieu de l'atmosphère pure et vivifiante de la campagne, je respirais l'air méphitique d'une prison où tant de malheureux étouffaient avec moi. Pour sentir ou pour comprendre tout le bonheur qui vint

m'enivrer, il faudrait, après avoir passé plusieurs mois dans un étroit cachot, se trouver rendu tout-à-coup à l'air libre, et marcher dans son indépendance.

Le canton de l'Angleterre où je me trouvais est à peine peuplé; je ne rencontrai que deux ou trois personnes pendant toute la journée. Quelques groupes de saules jetés çà et là protégeaient de chétives fermes, situées à de très-grandes distances l'une de l'autre. On se serait cru au milieu d'une savane de l'Amérique septentrionale, plutôt que sur une côte d'Angleterre. Dans ma complète solitude, je profitai de l'occasion qui s'offrait pour faire ma toilette. Je lavai une paire de bas dans la Neue, et je les suspendis au soleil pour les faire sécher. Grâce au soin que je pris de ma personne, je me trouvai bientôt dans un état de propreté qui ne pouvait faire soupçonner ni ma situation ni ma périlleuse entreprise. Plus j'approchais de la fin de mon voyage, plus je sentais qu'il était nécessaire de ne pas attirer l'attention sur moi. Ma carte m'indiquait deux routes pour atteindre la côte. L'une fort dangereuse, parce qu'il fallait traverser la ville de Lynn, l'autre un peu plus longue, qui s'éloignait davantage des bords de la mer, et passait par les bourgs de Swastham et Fakenham. Ce fut cette dernière que je choisis. Mais un nouveau désappointement m'attendait.

Je repartis vers neuf heures du soir; à minuit, j'étais à Ownham : le tems changea, et la pluie commençait a tomber quand je me trouvai sur le port; j'essayai de me rappeler exactement les indications que ma carte contenait, et de détours en détours, je parvins, à travers l'obscurité la plus profonde, jusqu'à une route que je suivis directement. Le soleil se levait, lorsque j'aperçus une ville fortifiée : hélas! je m'étais trompé; c'était Lynn qui se trouvait devant moi, Lynn dont mes instructions m'ordonnaient de m'écarter autant que possible.

Mon succès pendant la première partie du voyage m'ins-

pirait une confiance qui m'aveugla. Au lieu de regretter le hasard et l'obscurité qui me jetaient dans un péril si évident, je me félicitai de cette erreur qui, m'amenant dans un port de mer, me donnait, à ce que j'espérais, l'occasion de m'embarquer aussitôt pour la Hollande. La vue de la rade et des agrès des navires qui s'élevaient au-dessus des toits des édifices, et dans lesquels les premiers rayons du soleil paraissaient se jouer, encourageaient cette folle espérance ; je sentais l'odeur de la poix et du goudron que le vent apportait jusqu'à moi, comme pour achever de me séduire.

Au milieu de cette espèce d'hallucination bizarre, je conservai assez de bon sens pour ne pas demeurer, en plein jour, dans l'intérieur de la ville ; et une meule de foin, que je découvris dans la campagne, me servit, comme à l'ordinaire, de campement jusqu'à la nuit suivante. De mon poste, j'admirais à loisir les créneaux et les bastions qui donnaient à Lynn l'apparence d'une place forte ; ses vieux remparts de briques, le havre magnifique qui l'environne, et qui, étendant au loin son onde majestueuse, va se perdre dans l'Océan. Ma carte, dont le secours m'était si constamment utile, m'apprenait que les fortifications de Lynn n'étaient que des antiquités curieuses, et ne m'offraient aucun véritable danger ; mais ne devais-je pas présumer que cette ville renfermait des soldats et des gens de police prêts à m'arrêter au passage ? Cette idée, qui se présenta à mon esprit, ne m'effraya pas ; j'avais franchi tant d'obstacles, et je venais d'échapper avec une adresse si heureuse à la baïonnette de ceux qui me poursuivaient, que je me crus capable de tout entreprendre ; ma confiance étourdie ne tarda pas à trouver son châtiment.

J'attendis avec impatience l'heure favorable pour l'exécution de mes desseins. La première nuit, je me proposais d'aller reconnaître la place et préparer mes moyens de fuite

définitive. En effet, à minuit précis, je quittai mon asile et j'entrai dans Lynn, que je parcourus sans obstacle. Le silence et le sommeil régnaient sur la ville; je n'aperçus qu'un seul factionnaire placé à la porte d'un hôtel, et les *watchmen* inévitables que l'on rencontre dans toutes les cités d'Angleterre. D'ailleurs, malgré l'état de guerre acharnée où l'Europe se trouvait alors, nulle précaution ne semblait prise pour protéger les habitans contre les hostilités possibles : à la tête de la rade, un fort démantelé s'élevait et ne supportait pas même de phare. Un corsaire audacieux aurait pu, sans grand'peine, venir brûler, non-seulement les navires du port, mais la ville même. Cette négligence m'encouragea; je traversai tous les quartiers et la plupart des rues, et me trouvai enfin sur les bords d'une espèce de canal, à l'extrémité septentrionale de Lynn. Une cinquantaine de barques et de chaloupes de pêcheurs y étaient amarrées; le long du canal des espèces de tanières, à portes basses et couvertes de jonc, cachaient les misérables possesseurs de ces esquifs. Tout reposait, riches et pauvres; rien ne m'eût été plus facile que de couper le câble d'une de ces embarcations; mais je n'avais ni boussole ni rames, et je courais risque d'aller échouer, du premier coup, contre quelques-uns des nombreux atterrissemens dont cette partie du havre était semée. Ces réflexions combattirent heureusement le projet insensé que je formais déjà de me livrer au cours des eaux, et de tenter seul la fortune sur cette mer inconnue.

Après avoir vainement cherché des yeux quelque matelot ou quelque mousse auquel j'espérais offrir un salaire assez considérable pour l'engager à me prendre à bord, je regagnai sagement la meule de foin, où je passai la journée suivante. Mes provisions baissaient, et j'avais hâte de frapper un coup plus décisif. La seconde nuit, je me hasardai à sortir vers les dix heures; beaucoup de boutiques étaient

encore ouvertes, et mon imprudente hardiesse me conduisit vers une grande place située au milieu de la ville, et à laquelle aboutissait un grand quai. Il y avait du monde dans les rues; on ne prit pas garde à moi; et j'allai m'asseoir sur un banc, devant une maison qui faisait face au havre. Peu à peu la foule s'écoula, et je restai dans la solitude, jusqu'au moment où six ou sept hommes, vêtus comme des matelots, et portant de gros bâtons, passèrent près de moi, me regardèrent fixement, et s'en allèrent. Un officier de marine, l'épée nue à la main, marchait devant eux. Quelques instans après, ils revinrent; l'un de ces hommes me frappa sur l'épaule, et prononça quelques mots que je ne compris pas, mais qu'accompagnait un geste que je ne pouvais méconnaître, et qui m'intimait l'ordre formel de le suivre.

Tout était perdu sans ressource, et je sentais le cœur me manquer. L'un d'eux, voyant que j'hésitais à me lever, me saisit par le collet et m'entraîna. Irrité de cette violence, et sans penser aux suites de cet acte de désespoir, je déchargeai sur l'agresseur et sur ses compagnons, plusieurs coups bien assénés avec un gourdin dont je m'étais muni. Je les vis tomber; mais à l'instant même, un coup de bâton fit voler mon arme à quelques pas, et un autre tomba sur ma tête et me renversa. Je vis que toute résistance était inutile; et me laissant soulever par ces hommes, je les suivis au milieu des *goddam* épouvantables dont ils prodiguaient, en marchant autour de moi, toutes les variations anglaises.

Je ne savais encore à qui j'avais affaire : les figures de mes guides étaient horribles, leur manière de me traiter était barbare; l'officier qui se trouvait à leur tête n'avait rien de plus distingué ni de plus rassurant que ses subordonnés. Au milieu de leurs juremens et de leurs menaces, je n'ou-

vris pas la bouche; et l'officier, furieux de mon silence, brandit plusieurs fois son sabre au-dessus de ma tête, sans me frapper cependant. Nous traversâmes plusieurs rues, et nous arrivâmes à une petite auberge, où l'on me fit entrer; l'officier nous quitta; l'un des hommes m'accompagna seul, et je me trouvai, vis-à-vis de lui, dans une assez jolie chambre, qu'il eut soin de fermer. Je m'étonnais de ce qu'au lieu de me mener en prison, l'on me conduisit dans une auberge; et je supposais que cette scène du drame, où je jouais un si triste rôle, ne tarderait pas long-tems à s'expliquer pour moi.

Le matelot chargé de ma surveillance s'assit au coin du feu, devant moi. Il prit sans doute mon silence pour une marque d'abattement et de désespoir; et me répéta souvent ces paroles, que je comprenais pour les avoir entendues à bord du navire qui m'avait débarqué en Angleterre : « *Cheer up my lad, cheer up, my hearty! Courage, mon garçon! courage!* » Je ne répondais rien, et la tête appuyée sur mon coude, le coude appuyé sur la table, je mesurais, par la pensée, toute l'étendue de mon malheur. Mon geôlier, qui avait fait apporter du grog et une pipe pour ses menus plaisirs, contemplait le prisonnier taciturne de l'air du plus souverain mépris; de tems à autre, après m'avoir toisé, il murmurait quelque chose entre ses dents, laissant échapper un *damn* de la plus forte espèce, et retombait dans son silence.

Pendant cette conversation ou ce monologue, je me livrai à la profonde amertume de mes réflexions; je voyais les portes de quelque cachot s'ouvrir devant moi, une mort ignominieuse ou une vie mille fois pire devenir mon partage, et tout espoir de renaître au monde et au bonheur s'éteindre à jamais. Je maudissais Lynn, sa police, et plus encore la folie qui m'avait précipité dans ce

péril que j'étais venu chercher. Si près du but, si voisin du lieu de ma délivrance, perdre le fruit de toutes mes peines ! le perdre par ma propre faute ! mon désespoir était au comble. Un coup-d'œil jeté sur mon gardien suffit pour m'ôter l'espérance et la pensée de le gagner à prix d'argent ou de l'émouvoir en ma faveur. Ce front bronzé, ces regards durs et menaçans, cette bouche serrée et dédaigneuse, annonçaient un homme que nulle pitié ne pouvait atteindre, que nulle considération ne pouvait gagner.

La table sur laquelle je m'appuyais était fort grande ; elle se déployait à volonté ; et deux feuilles, qui retombaient jusqu'à terre, l'agrandissaient encore quand on voulait la développer. A la fenêtre, qui n'était pas fermée, et qui donnait sur la rue au rez-de-chaussée, était adaptée une persienne à ressort. L'idée de m'échapper ne m'avait pas encore abandonnée et je pensai que si je pouvais me rapprocher de la fenêtre, il me restait encore quelque chance de salut : ce frivole espoir me ranimait et j'attendais le moment où mon compagnon s'endormirait, quand nous entendîmes un grand bruit dans la chambre voisine ; c'était une violente querelle dont les autres habitans de l'hôtellerie étaient les auteurs. On appela plusieurs fois mon gardien par son nom ; et, se levant après avoir observé toute la chambre et m'avoir dit quelques mots, il saisit son bâton, sortit, et ferma la porte en dehors.

Le moment de tenter la fortune était arrivé : je m'élance vers la fenêtre, je fais remonter la persienne, et je me dispose à sortir, quand mon homme pousse les verroux de la porte qu'il ouvre, et rentre dans la chambre. Craignant que sa brutalité ne m'accablât de coups à la vue de la persienne de la fenêtre ouverte, je me réfugie sous la table dont les deux feuilles repliées me protégent. Aussitôt il s'aperçoit de ma disparution, saute par la fenêtre en jurant, et court après moi dans la rue. Surpris et charmé de

cet heureux hasard, je sors de ma cachette et je le suis des yeux ; puis, m'élançant à mon tour, je me sauve à toutes jambes dans une direction opposée à la sienne. Je courais toujours sans savoir où j'allais, et j'espérais trouver enfin les portes de la ville et me réfugier dans mon asile ordinaire, quand, au détour d'une allée, j'aperçus la meute tout entière de mes persécuteurs, qui, réunie à ma poursuite, courait en poussant les hurlemens les plus terribles. Ils me reconnurent, et se précipitèrent pour me saisir : je tournai une rue, et, apercevant la porte d'une maison entr'ouverte, je m'y glissai sans que personne me vît, fermai doucement la porte, et, tremblant, sans haleine, sans mouvement, j'attendis mon sort. Quelques secondes après, leurs cris féroces retentirent à mon oreille ; ils passèrent devant la porte, sans se douter de ma retraite et je ne sais ce qu'ils devinrent. Certes, si je fusse tombé dans leurs mains après tant d'agitation et de fatigues, je crois que mon cadavre eût été leur seule capture. La terreur, la lassitude, l'angoisse du désespoir me firent tomber presqu'inanimé au seuil de la porte.

Dans la chambre où j'étais entré, une femme âgée, vêtue de noir, était assise au coin du feu et jouait avec un chat qu'elle tenait sur ses genoux. D'abord elle manifesta de la surprise, et étendit la main vers un cordon de sonnette, comme pour appeler à son secours. Puis, devinant apparemment ma situation, surtout lorsqu'elle entendit les cris des gens qui me poursuivaient, elle me fit signe de me taire en plaçant l'index sur sa bouche et en me disant très-bas : « *Husch ! husch !* Chut ! chut ! » mot qu'elle répéta deux ou trois fois de suite.

Quand la troupe eut quitté la rue, cette femme s'approcha de moi, me dit quelques paroles d'une voix douce et émue qui pénétrèrent jusqu'à mon cœur. Les accens de la pitié, la naïve éloquence d'une générosité bienveillante se

font comprendre dans tous les idiomes. J'entendis aisément ce langage et mes regards la remercièrent. Elle me fit asseoir, et compensa bientôt, par la volubilité de son discours, le silence obstiné que je gardais. Son doigt indiquait la route qu'avaient suivie mes persécuteurs, et elle répétait d'un ton de colère, d'indignation et de pitié : *press-gang! press-gang!* Je ne savais que répondre à ces mots que je ne comprenais pas, et je me contentais de répéter : *press-gang, madame, press-gang.* J'appris, par la suite, que les gens qui m'avaient si maltraité n'étaient point des officiers de police, mais de simples matelots chargés de *presser*, c'est-à-dire, d'enrôler de force dans le service de la marine anglaise tous les hommes qu'ils rencontrent dans les rues après dix heures du soir.

J'étais épuisé, comme je l'ai déjà dit, par la variété des souffrances qui m'avaient accablé depuis quelques heures. La femme généreuse qui venait de me prendre sous sa protection s'en aperçut bientôt, et me versa un verre d'eau-de-vie; mais avant de pouvoir le recevoir de sa main, un nuage obscurcit ma vue, je crus que la chambre tournait autour de moi, et me sentant prêt à m'évanouir, je n'eus que le tems d'ôter mon bonnet, et de montrer ma tête blessée. J'ignore combien de tems je restai dans cet état, mais quand je revins à moi-même, ma tête était appuyée sur un oreiller qu'elle avait placé sur la table, et la bonne femme était occupée à bassiner la contusion avec une liqueur spiritueuse qui répandait le plus doux parfum. En voyant mes yeux se r'ouvrir, elle me donna de l'eau-de-vie que j'eus à peine la force de porter à mes lèvres, tant la fatigue et l'inquiétude m'avaient accablé. Après avoir bu, je me sentis soulagé, et je relevai ma tête en poussant un profond soupir. Elle parut se réjouir de me voir mieux; mais je n'eus pas la force de me soutenir plus long-tems; ma

tête retomba sur l'oreiller, et, aussi prudente que bonne, elle me fit signe de me taire. J'obéis facilement, et peu de minutes après je m'endormis.

Je ne m'éveillai que le lendemain matin : pendant quelques minutes, mes idées étaient si confuses, que je ne savais ni où j'étais, ni ce qui m'était arrivé; la mémoire me revint bientôt, et avec elle mes espérances et mes craintes. Je souffrais beaucoup de ma blessure, et la fièvre me dévorait. Mon ange gardien (c'est ainsi que j'appellerai toujours l'excellente femme qui, avec une générosité si désintéressée et si vraie, me reçut, me protégea et me soigna), ne me perdit pas de vue un seul instant. Elle passa la nuit à me veiller, en lisant une *Bible,* placée sur une table à côté d'elle. Le matin elle ne parut point fatiguée, et s'occupa, dès huit heures, de préparer le déjeuner. Du pain et du beurre, avec du thé excellent, composèrent notre repas. Ces preuves multipliées de compassion et de bonté de la part d'une étrangère, et dans un tel moment de ma vie, m'émurent au point que je versai un torrent de larmes; la bonne femme, touchée d'une émotion sympathique en me voyant pleurer, essuya plus d'une fois ses yeux avec le coin de son tablier noir. Elle semblait surprise de mon silence, et je crus prudent et convenable de lui découvrir enfin qui j'étais. Après beaucoup de combats entre l'espérance et la crainte, je résolus de me livrer tout entier à son cœur : résolution dont je n'eus point à me repentir.

« Un étranger, madame, lui dis-je en mauvais anglais mêlé de français; ah! madame, ayez pitié de moi! » Dès la première syllabe, elle avait deviné que je n'étais pas anglais. Elle me prit pour un matelot appartenant à l'un des vaisseaux étrangers stationnés dans le port. Mais, quand je lui expliquai que j'étais « *un pauvre frenchman, un prisonnier français,* » sa physionomie changea tout à coup; elle

recula involontairement, comme si l'antipathie nationale eût prévalu dans le cœur de cette excellente femme, sur les inspirations de sa bienveillance naturelle. Mais ce ne fut qu'une impression momentanée : bientôt, ses sentimens généreux et tendres reprirent le dessus. Je tirai mon dictionnaire anglais de ma poche, et, tant par signes qu'avec le secours de quelques mots demi-anglais, j'essayai de lui faire comprendre ma situation, mes anxiétés et mes espérances. En même tems, je vidai ma poche sur la table, en me jetant aux genoux de ma protectrice, et en la suppliant de ne pas me trahir. Elle me dit alors d'un ton très-ému et en versant des larmes abondantes, qu'un de ses petits-fils, consolation de sa vieillesse, et seul débris d'une famille nombreuse, était prisonnier à Verdun, en France. « Vous trahir, ajouta-t-elle avec émotion, Dieu m'en préserve ! » Elle me dit encore que si je parvenais à m'échapper, la seule grâce qu'elle me demandât, serait de prêter secours à son fils et de l'aider à sortir de prison. Quant à mon argent, elle le refusa vivement, et je ne pus la faire revenir sur ce premier refus.

Enfin nous nous entendions, et je me sentais soulagé d'un poids énorme. Ma bonne hôtesse me relégua dans un petit pavillon, situé au fond de la cour, et où personne ne pouvait me découvrir. Cette cour, qui avait à peu près douze pieds carrés, était entourée de murs extrêmement élevés : aucune maison n'avait vue sur elle. Le sort nous servait bien ; car les lois anglaises auraient puni l'hospitalité de ma libératrice, si l'on avait pu la convaincre d'avoir favorisé l'évasion d'un prisonnier français. Pendant que je restai caché dans cet asile, elle me prodigua tous les soins de la mère la plus tendre. Le coup que j'avais reçu à la tête fut long-tems à se guérir, et la force ne me revenait que par degrés. Au bout de huit jours, cependant, j'éprouvai un mieux sensible. Je tenais ma porte toujours fer-

mée; quand on venait rendre visite à mon hôtesse, elle avait soin de congédier promptement les importuns, et telle fut la prudence avec laquelle elle se conduisit, que ses plus intimes amis et ses plus proches voisins ne conçurent pas le moindre soupçon de ce qui se passait chez elle.

Nos entretiens étaient assez plaisans; vers les six heures du soir, quand elle avait fermé ses volets et tiré les verroux de la porte, elle apportait son ouvrage dans mon pavillon, et y préparait le thé et les tartines : espèce de *goûter* pour lequel je partage le goût des Anglais, et que je regarde comme extrêmement *confortable.* Quand je ne comprenais pas ce qu'elle me disait, je la priais de me l'écrire, et, le dictionnaire à la main, je cherchais les mots de sa phrase. Souvent j'ai vu les larmes mouiller les joues de cette excellente amie, au récit de mes souffrances et de mon évasion. Souvent je l'ai vue partager avec vivacité la joie de mon retour au milieu de ma famille.

La prudence et l'amitié même ne me permettent pas de révéler le nom de celle à qui je dois tout. Elle entrait, m'a-t-elle dit, dans sa soixante-dixième année. Veuve d'un capitaine ou maître de vaisseau qui faisait le commerce sur la Baltique, elle avait perdu, peu d'années auparavant, son mari, qui lui avait laissé une honorable indépendance, et de quoi soutenir sa vieillesse. Tous ses enfans et petits-enfans étaient morts, excepté celui qui était prisonnier à Verdun et dont elle m'avait déjà parlé. Ce dernier, pris par les Français sur un vaisseau britannique où il servait, n'avait pas donné de ses nouvelles depuis deux ans; et la pauvre dame n'avait pas de plus grand chagrin au monde. Je lui promis que dès mon retour en France, mon premier soin serait de m'informer de la situation où se trouvait son petit-fils, et d'employer tout le crédit de ma famille, dont les relations sont fort étendues, pour opérer son échange con-

tre un prisonnier français, ou du moins à rendre son sort moins fâcheux.

Nous parlâmes ensuite, comme on le pense bien, de mon plan d'évasion définitive, et pour en préparer le succès, mon amie me fit présent d'un vêtement complet qui avait appartenu à son fils le matelot, de deux belles chemises, d'un chapeau, et d'autres articles également nécessaires, qu'elle me pria de garder en souvenir d'elle, à la charge de rendre à son petit-fils le même service, si l'occasion s'en présentait. Quand j'échangeai mes anciens vêtemens contre ceux-ci, il me sembla que j'abdiquais la mauvaise fortune, et que tout changeait pour moi; la superstition du malheur me fit croire que mes périls étaient tous à leur terme. La connaissance parfaite que j'avais de la route qu'il me fallait suivre, et où personne n'avait le droit de venir me demander compte de mes intentions ultérieures, augmentait mes espérances. Quant à mon hôtesse, en me voyant paraître sous le costume de son enfant, elle s'émut, tomba dans un fauteuil et ne put retenir ses larmes. J'étais devenu moi-même comme son fils, et ses douleurs étaient les miennes. Je la consolai de mon mieux, et quand elle revint à elle-même, elle me prit la main, essuya ses pleurs et pria Dieu « de me rendre à ma famille », avec un ton de vérité et un accent dont le pathétique profond ne sortira jamais de ma mémoire.

Après quinze jours passés sous le toit hospitalier de celle qui avait sauvé ma vie, je me décidai à la quitter et à ne pas lui causer plus long-tems ces embarras. Je ne pus lui faire accepter aucun dédommagement des dépenses que j'avais pu lui occasioner. « Mettez tout cela, me disait-elle, sur le compte de mon enfant. Faites pour lui, si vous pouvez, ce que j'ai fait pour vous. » Elle ne voulut recevoir de moi qu'un anneau de peu de valeur, mais qui m'était précieux comme souvenir de ma

mère, qui avait fait graver à l'intérieur mes noms, ma demeure, le jour et l'année de ma naissance. Cette seconde mère, offerte par le ciel à mon infortune sur une terre étrangère, me promit de le garder toujours; je ne pus ajouter à ce mince cadeau que cinq ou six petites pièces d'argent espagnoles, dont elle admirait l'empreinte, et que je lui donnai pour servir de jetons au whist.

Après un bon déjeuner, vers huit heures du matin, je lui fis mes adieux: elle m'embrassa en pleurant, et me remit une lettre pour son petit-fils, lettre où se trouvait incluse une traite sur un banquier de Paris. Malgré mon émotion, j'essayai de sourire, en lui disant que j'espérais que son petit-fils, elle, et moi, nous nous retrouverions bientôt dans de meilleures circonstances. Elle secoua la tête, en répondant: « Oh non! non! pas dans ce monde, pas dans ce monde. » Je ne pouvais quitter sa main que je couvrais de baisers, en lui répétant tout ce que mon cœur sentait de profonde gratitude. Elle me remit encore un petit paquet contenant des alimens pour le voyage, me recommanda mille et mille fois de ne pas oublier « son pauvre garçon », et nous nous quittâmes.... pour toujours.

Je ne me rappelle pas aujourd'hui, sans être touché jusqu'aux larmes, les détails de mon séjour chez cette bonne dame et son hospitalité si généreuse: j'eus la douleur de ne pouvoir pas lui rendre, même en partie, les services que j'avais reçus d'elle. Son petit-fils, qui, de concert avec plusieurs autres prisonniers anglais, avait tenté de s'évader, était mort d'un coup de feu qu'il avait reçu en se défendant contre ses gardiens. Ma généreuse amie ne put survivre à cette nouvelle que je lui donnai avec tous les ménagemens possibles; nous lui écrivîmes plusieurs fois sans recevoir de réponse; nous lui adressâmes divers objets dont elle n'accusait pas réception; elle ne répondit point. Enfin, un de mes amis, chargé d'aller à Lynn savoir ce qu'elle était

devenue, m'écrivit que, depuis deux ans, la meilleure des femmes avait suivi son petit-fils au tombeau.

J'avais reçu d'elle toutes les instructions nécessaires pour sortir de la ville sans m'égarer. C'était jour de marché ; les rues étaient pleines de monde, et (ce qui m'encourageait beaucoup), personne ne pensait à moi. Je me trompai de rue une ou deux fois, mais, après avoir traversé la grande place et les groupes nombreux dont elle était couverte, je finis par me trouver sur la route précise que je devais suivre, et qui me conduisait directement à la côte où j'espérais m'embarquer. Le tems était doux ; la belle saison s'annonçait par l'éclat inattendu de la chaleur nouvelle du soleil et le chant léger des oiseaux ; chaque pas que je faisais me rapprochait de ma patrie, et tout conspirait à me donner espoir et confiance. Je traversai Gaywood, joli village, et je continuai de marcher assez lentement : arrivé au sommet d'une colline, je m'assis sur une borne qui m'indiquait les quatre milles que je venais de franchir et d'où je voyais la ville de Lynn, séjour de ma libératrice, à laquelle je dis de loin, et en secret, mes derniers adieux.

Sans m'arrêter plus long-tems sur quelques incidens de peu d'intérêt, je me contenterai d'indiquer les particularités principales du reste de mon voyage. J'arrivai le soir, à six heures, à Fakenham, ville fort propre et assez populeuse. Un mille plus loin, je fis élection de domicile dans une étable, comme à l'ordinaire, et je m'y établis pour souper. Je n'avais plus que vingt-cinq milles à faire pour atteindre la côte que m'indiquait ma carte. Le lendemain matin, je repartis : mon intention était de n'arriver que le soir au lieu de ma destination, et de prendre toutes les précautions que pourrait m'indiquer la prudence. Ce fut alors qu'une multitude de craintes vint m'assiéger ; je touchais au but et je pouvais le manquer encore. Si l'homme auquel

j'étais prêt à me confier allait me trahir! Si, par hasard, il n'était pas chez lui, ou s'il n'existait plus! Telles étaient les appréhensions qui traversaient et troublaient mon esprit. Cependant la journée était sur son déclin; je passai par d'immenses landes désertes, habitées par un grand nombre de lièvres et de lapins, et semées de quelques chaumières isolées. Il était sept heures quand j'atteignis le village de Langham, dont les petites maisons, ornées de chèvrefeuille et garnies d'églantiers, ont un aspect si élégant et si pittoresque. Je pensai avec peine aux fermes françaises, souvent protégées par de pauvres murailles d'argile, et d'où la grâce et les aisances de la vie sont tristement bannies.

En sortant de Langham, j'aperçus la mer. Son aspect inattendu me frappa d'étonnement, de crainte, d'espérance: toutes les sensations opposées m'agitèrent. De beaux navires pavoisés étaient à l'ancre dans le port; les voiles de diverses embarcations glissaient au loin sur les flots. J'admirai ce spectacle, et j'écoutai le sourd et profond murmure des ondes qui se brisaient contre la barre de l'entrée du havre. La terreur, l'espoir, le découragement, la confiance, agitaient à la fois mon ame. J'avais suivi la même route en débarquant en Angleterre; c'était par là que l'on m'avait mené à la prison de Normann-Cross. Je marchai lentement, en rêvant et combinant tout ce que je devais dire et faire.

J'avais un mot de passe pour l'homme de confiance à qui je devais m'adresser, et dont les renseignemens les plus minutieux m'indiquaient la maison. En dépit de l'assurance que l'on m'avait donnée que cet homme ne me trahirait pas, mon cœur battait violemment. Je me trouvais sur la pointe d'un roc extrêmement escarpé, qui dominait la mer et le rivage, où quelques huttes de pêcheurs étaient éparses, un peu isolées les unes des autres; je reconnus à

mes pieds, mais à une distance énorme, la maison couverte de tuiles rouges qui appartenait à l'homme en question.

Mais comment parvenir jusqu'à cette maison ? Je ne voyais pas de sentier qui pût m'y conduire, et de l'élévation où j'étais placé, il aurait fallu les ailes d'un oiseau pour franchir l'espace qui me séparait du rivage. Je continuai à marcher pendant un demi-mille, le long du bord de ce précipice, et je désespérais de trouver une route qui communiquât avec la côte, lorsque tout-à-coup j'aperçus à ma gauche une petite ouverture, qui ressemblait à une fondrière. Le roc s'était éboulé dans cet endroit, et l'excavation naturelle qui était résultée de cette dégradation avait formé le chemin que je cherchais.

J'entrai aussitôt dans ce chemin recouvert d'un beau sable blanc de la plus grande finesse, dans lequel mes pieds s'enfonçaient à chaque pas. Ce sentier n'avait pas plus d'une toise de largeur; des ronces, des épines, des genets et des mûriers qui l'obstruaient, s'opposaient à mon passage. Plus je descendais, plus cette voûte, presque souterraine, se plongeait dans les flancs de la montagne; au-dessus de ma tête les plantes sauvages formaient une arche ténébreuse, d'où elles retombaient en guirlandes pittoresques, que Salvator Rosa eût admirées comme une beauté originale, et que je maudissais comme un obstacle.

Ce sentier pouvait avoir un demi-mille de long: parvenu à peu près à la moitié de cette distance, je trouvai le sol moins friable; des deux côtés on avait creusé de petites cavernes, où des enfans avaient laissé des traces de leurs jeux. Un âne, à demi mort de faim, appuyé sur ses pieds de derrière, essayait d'atteindre le repas que des chardons placés au-dessus de sa tête lui promettaient sans le lui donner. J'eus grande peine à le forcer à me livrer passage; enfin, en arrivant à une petite hauteur d'où la vue parcourait librement l'étendue jusqu'aux limites de l'horizon,

je vis immédiatement sous mes pieds la petite habitation aux tuiles rouges; elle était un peu isolée du village, qui ne se composait que de quatre ou cinq cabanes, et qui s'élevait à peine de deux ou trois pieds au-dessus de la marée montante.

Quant à la maison que je cherchais, elle se trouvait seule sur le bord et au sommet d'un petit promontoire, à quatre ou cinq toises du rocher perpendiculaire dont j'ai parlé; la route passait entre l'escarpement et la cabane. Un filet était suspendu à la porte, et une petite chaloupe ou *coble*(1) était amarrée à peu de distance : cette dernière circonstance me fit croire que le propriétaire du *coble* était chez lui. La cabane, un peu mieux construite que les autres, annonçait plus d'aisance; ce fut encore pour moi un heureux pronostic; caché derrière un fragment de rocher, j'attendis patiemment la chute du jour, les yeux toujours fixés sur les fenêtres de la petite maison du pêcheur.

Enfin la nuit vint : on ferma les volets de la cabane; je vis briller une lumière dans l'intérieur, et je m'avançai, le cœur palpitant. Trois écailles d'huîtres, signe que l'on m'avait indiqué d'avance, étaient clouées sur la porte; une croix blanche, qui les surmontait, et que l'on m'avait également signalée, m'annonçait que le maître était à la maison. Suspendu entre la crainte la plus vive et l'espoir le plus enivrant, je soulevai le loquet, et, entrant d'un pas ferme et d'un air assuré, je remplis ponctuellement le rôle que mes instructions me traçaient et que j'avais appris par cœur.

Un homme vêtu en matelot, coiffé d'un bonnet de crin, et portant de grosses bottes de postillon, était assis devant le feu, et accoudé sur une petite table, où étaient placés son verre et sa cruche de *grog*. Une vieille femme, qui paraissait toucher à la dernière décrépitude, filait du lin à la

(1) Bateaux ronds dont les pêcheurs de Norfolk se servent communément.

quenouille, et occupait l'autre côté du foyer. Enfin, un petit garçon de dix à douze ans, de la physionomie la plus maligne, perché sur une haute escabelle, habillé d'une blouse et coiffé d'un bonnet de matelot, était à demi endormi. Je jetai sur cet intérieur un rapide coup-d'œil, et je reconnus aussitôt le signalement de l'homme que je cherchais : une balafre depuis la tempe gauche jusqu'au bas de la joue droite, et un gros anneau d'argent à la main droite; cet anneau est, suivant une superstition commune parmi les matelots anglais, un excellent préservatif contre les dangers qu'ils affrontent.

Le matelot m'observait d'un air soupçonneux ; les vêtemens neufs que je portais ne lui semblaient pas devoir appartenir à un prisonnier français qui s'évade. Je m'aperçus de sa défiance, et m'approchant de la table, je levai les deux doigts de ma main gauche au-dessus de ma tête ; signe convenu, que l'enfant et la femme ne pouvaient voir, et qu'il comprit très-bien. Il répondit à mon signe par un autre également convenu, et s'écria : « Tout est en ordre. — *Ware hawks and sharks to the true man!* m'écriai-je, en répétant de mon mieux ce mot d'ordre ou cet argot : *Gare aux requins et aux vautours, bonheur aux braves!* — Ah ! répliqua le pêcheur, en frappant la petite table de son poing fermé; *And cold iron and an ounce of lead to the false one! Du fer froid et une once de plomb pour le traître!* » Cette longue conversation dépassait mes instructions, et, ne sachant plus que dire, je m'adressai à lui en français. Heureusement il entendait cette langue, qu'il parlait assez bien. « Asseyez-vous, me dit-il; mettez-vous à votre aise. Nous n'avons ici que des amis (en me montrant l'enfant et la femme); d'ailleurs ils n'entendent pas le baragouin. » Je m'étais assis; il continua. « Je crois que vous êtes un brave, d'après votre figure. Si vous étiez un coquin d'espion, vous sauriez mieux votre métier. J'ai vu

tout de suite que la frégate était de construction française, quoique équipée à l'anglaise. »

Il alla ensuite fermer la porte, qu'il barricada avec de gros morceaux de fer. « Nous n'avons pas grand' chose à craindre, reprit-il, mais il vaut mieux prendre toutes ses précautions. Entonnez-moi ce verre d'excellente eau-de-vie ; je vais vous chercher du pain pour garnir la sainte-barbe. Eh ! qu'en dites-vous? vrai Hollande celui-là ! » Il plaça ensuite sur la table du pain et du bœuf salé, avec du beurre et quelques fruits, et trinquant avec moi, m'engagea *à lui conter tout cela.* Je lui fis brièvement mon récit, et j'ajoutai que, s'il pouvait m'aider à passer en Hollande, je lui offrais comme récompense de ce service, telle somme qu'il lui plairait de fixer. Il m'écouta jusqu'au bout, sans m'interrompre, et sans prouver autrement l'intérêt qu'il prenait à mes infortunes, que par la quantité plus ou moins dense de fumée qu'il faisait sortir de sa pipe ; la colonne de vapeur devenait énorme, quand un incident inattendu excitait sa sensibilité : un grand verre de *grog*, qu'il avalait par-dessus, achevait de témoigner son émotion.

Quand j'eus achevé, il me prit la main, la secoua rudement et me dit : « Tout est en ordre ; je ferai de mon mieux ; mais il faut de la prudence : les vautours sont à la piste. Quant à présent, je ne vois pas de moyen de réussir. Attendez ici ; vous serez chez moi comme chez vous. » Ce délai calma un peu la vive anxiété de mes espérances, et nous convînmes qu'il me garderait chez lui jusqu'au moment favorable pour ma délivrance. Je partageai son *grog*, et nous passâmes gaîment le reste de la soirée à deviser ensemble.

Mon hôte, que je nommerai Jack (sobriquet que lui donnaient ses camarades), pouvait avoir quarante-cinq ans. C'était encore un bel homme, malgré la balafre qui sillonnait son visage, et qu'il devait, me dit-il, à un coup de

sabre français. La vie rude qu'il avait menée, les vents, les orages et la fumée de la poudre avaient noirci son front, et laissé leur empreinte indélébile sur sa figure martiale et hardie. « Je n'étais pas plus haut que la quille d'une chaloupe, que je servais déjà comme mousse, me dit-il. » Associé à tous les contrebandiers de la côte, il n'avait rien de leur féroce violence, ni dans le caractère ni dans les traits. Sa manière de faire le *commerce libre*, comme il l'appelait, l'exposait à moins de dangers que les autres : jamais il ne débarquait ses pacotilles qu'à une distance assez considérable de sa cabane. Il m'apprit qu'il était l'homme de confiance d'une maison de commerce d'Amsterdam, liée avec d'autres maisons anglaises; que jamais il n'avait trahi cette confiance, et « qu'en mettant de côté les avaries causées par les vautours de terre et les orages de mer, » il ne leur avait pas fait perdre un seul denier.

A ces détails donnés sur sa vie, et qui semblaient lui inspirer assez d'orgueil, il ajoutait, sans doute pour excuser le métier qu'il faisait, que né à Rotterdam, de parens américains, il ne devait rien à l'Angleterre; qu'il n'avait rien gagné à la servir, si ce n'est ce bon coup de sabre, qui ne lui avait pas même valu un grand merci; que les Français l'avaient bien payé, et qu'il était toujours à leur disposition : peroraison qu'il accompagna d'une pleine rasade, en me faisant signe de l'imiter.

Cette exhortation s'était reproduite si souvent, que je sentais la nécessité du repos et du sommeil. Mon hôte ne voulait pas y consentir, et, après m'avoir long-tems supplié d'accepter « rien qu'une goutte », il me conduisit dans une chambre assez propre, et, me montrant une forte barre de fer, m'apprit à la placer transversalement de manière à fermer le passage; il me donna aussi un mot d'ordre, et me recommanda de n'ouvrir que si je l'entendais prononcer.

Une ouverture imperceptible, pratiquée dans le mur, devait me servir à reconnaître ceux qui approchaient de la cabane. Il me promit de venir me voir le lendemain matin : « Allons, serrez la voile, ajouta-t-il en me souhaitant le bonsoir, et dormez bien. » Je suivis ses injonctions et je ne tardai pas à trouver le sommeil entre deux draps meilleurs et plus fins que ceux de la plupart des auberges de France.

Le lendemain, fidèle à sa parole, il frappa à ma porte, me donna le mot de passe, et me trouva déjà habillé. La vieille le suivit, me prépara un bon feu, plaça un panier de charbon de terre auprès du poële, et me fit signe de l'alimenter ; elle me servit ensuite à déjeuner, et nous laissa seuls. Nous réglâmes plusieurs détails indispensables pour ma sûreté et pour la sienne ; il me défendit d'ouvrir ma fenêtre avant la nuit, dans la crainte que l'on ne m'aperçût du rivage ; il me recommanda bien de fermer le volet, dès que le jour tomberait, pour qu'on ne vît pas de lumière du dehors ; il s'opposa surtout à ce que je sortisse de la maison, et me dit que, si je m'ennuyais tout seul, je pourrais, le soir, venir boire et causer avec eux. « La vieille que vous avez vue, continua mon hôte, et que vous avez prise pour une idiote, est toujours au guet, et prête à donner l'alarme à la moindre apparence de danger ; sous cet air décrépit et presqu'imbécille, elle cache beaucoup de ruse et de caractère ; pour dernière sûreté, voyez cette ouverture pratiquée dans la muraille : en déplaçant cette pierre, vous pouvez vous y blottir et je défie au diable en personne de découvrir où vous êtes. Le général français Pilet s'en est bien trouvé : les habits rouges lui faisaient la chasse ; les espions n'étaient pas à trois pouces de lui, et la vieille les éclairait ; mais du haut du phare de Cromer ils l'auraient aperçu tout aussi aisément. » En rappelant ces exploits, il riait aux éclats.

Il s'assit ensuite auprès de moi, et pendant une demi-heure la conversation fut animée et fort amusante; mais ses occupations ne lui permettant pas de me tenir toujours compagnie, cette nouvelle prison, où je fus obligé de rester caché pendant des semaines, m'ennuyait beaucoup, quoique l'on me donnât tous les soins possibles et que chacun des membres de la famille s'empressât de prévenir mes désirs. Sans livres, sans objets d'amusement ou d'étude, je passais des journées entières à contempler un océan sur lequel se concentraient toutes mes pensées, et dont les flots venaient battre le pied du roc qui supportait la cabane. Le soir j'allais rejoindre la famille, ou bien mon hôte venait me rendre visite, et s'asseoir au coin de mon foyer. Il me racontait les tours d'adresse et les hauts faits maritimes des contrebandiers de la côte, leurs succès et leur audace, la subtilité de leurs inventions, les dangers incroyables qu'il avait courus lui-même, en bravant les douanes anglaises. Ces récits, qu'il me faisait d'inspiration, et dans le plus grand détail, semblaient réchauffer son ame, et lui prêter de la verve : c'étaient là ses souvenirs de gloire et l'idéal de sa vie.

Quinze jours après mon arrivée chez le matelot, le moment du départ sonna enfin pour moi. Il y avait trois jours que mon hôte le contrebandier n'avait pas mis le pied chez lui, et la vieille femme, pour me rassurer, me disait que « *sans doute il y avait quelque chose sous jeu.* » A minuit précises, la lune traçait sur la mer un long sillon vacillant, et avant de me mettre au lit, je fixais mes regards sur cette scène de repos et de grandeur, quand je vis un esquif s'approcher du rivage : c'était le *coble* dont j'ai parlé plus haut. Il portait deux hommes et un enfant, que je reconnus être le jeune fils de mon hôte. Je respirais à peine.

Jack entre dans la cabane, ne me permet pas de dire

adieu à la vieille, m'entraîne, me perche dans le *coble*, et à force de rames, secondé par l'autre matelot, fait fuir rapidement son esquif : on eût dit qu'il y allait pour lui de la vie. Après deux ou trois heures de navigation, nous nous trouvâmes en vue d'un petit sloop hollandais, qui nous attendait en panne, et dont le capitaine me reçut très-bien, tout en me recommandant de me dépêcher. Jack, qui m'avait suivi dans la cabine, m'apprit, avec tout le laconisme exigé dans une telle circonstance, que ce navire était un de ceux du *libre commerce*, et que le capitaine, ayant consenti à me recevoir à bord, avait attendu le moment favorable pour approcher de la côte et m'enlever. Cependant le capitaine nous pressait; je récompensai libéralement le brave Jack, auquel je remis en outre une guinée pour son fils et une pour la vieille. Nous nous fîmes de mutuels adieux, il me serra la main, descendit dans sa chaloupe et gagna le large; je le vis, ainsi que son enfant, agiter son bonnet plusieurs fois de suite avant d'aborder. Un vent frais souffla presqu'aussitôt, et les côtes d'Angleterre s'effaçant graduellement à mes regards, je ne vis plus que le phare de Cromer, dont la lueur tremblante se mêlait à d'épais tourbillons de fumée. Le capitaine me fit raconter mes aventures, en m'offrant encore le *grog* favori des Hollandais et des Anglais. Plusieurs vaisseaux nous firent la chasse; mais notre bonne fortune l'emporta, et, deux jours après son départ, le sloop entra dans le Texel.

Le lendemain matin, j'étais en route pour Paris. Le ministre de la marine me fit appeler; je lui donnai les renseignemens minutieux qu'il me demanda. Ma famille, pour laquelle j'avais cessé d'exister, me vit six jours après; et le bonheur d'un tel moment peut être senti plutôt qu'exprimé. A mon dernier voyage en Angleterre, après la paix continentale, je voulus rendre

visite à mon ami Jack. Cabane, village, tout avait disparu. La mer avait balayé cette partie de la côte, et personne n'a pu me donner de renseignemens précis sur la demeure nouvelle du contrebandier.

(*New Monthly Magazine.*)

Mélanges.

IMPORTANCE COMMERCIALE DES JOURNAUX QUOTIDIENS ANGLAIS.

Maintenant que les journaux français sont à la veille de prendre la forme et les dimensions de ceux de l'Angleterre, quelques détails sur ces derniers ne paraîtront pas déplacés et ne seront point sans intérêt. Les journaux quotidiens anglais ont, en général, une circulation beaucoup moins étendue que les nôtres. Le *Times*, qui se considère comme le journal *dirigeant de l'Europe*, ne place guère plus de 7,000 exemplaires; ce qui n'empêche pas ses recettes brutes de s'élever annuellement à l'énorme somme de 45,000 liv. st. (1,125,000 fr.). La propriété du *Morning-Chronicle* a été achetée, aux héritiers de M. Perry, qui l'avait créée, 40,000 liv. (1,000,000 fr.); celle du *Courrier* est estimée à 100,000 liv. (2,500,000 fr.); celle du *Globe* ne représente pas une valeur de plus de 35,000 liv. (875,000 fr.).

La rédaction du *Times* emploie de 30 à 40 personnes, indépendamment de celles, en bien plus grand nombre, qui s'occupent de l'impression et des autres parties du matériel. C'est une grande usine, qui a les proportions colossales des usines, purement industrielles, de l'Angleterre. La rédac-

tion du compte des séances du parlement, pendant trois ou quatre mois de l'année, ne lui coûte pas moins de 3,000 liv. st. (75,000 fr.). Si l'on ajoute à ces dépenses, à celles de l'impression, et à bien d'autres, qu'il serait trop long d'indiquer, les prélèvemens monstrueux que le fisc fait sur les journaux, on se convaincra que le placement des exemplaires doit à peine suffire pour couvrir les frais de ces grandes et hasardeuses entreprises. Chaque exemplaire se vend environ 55 centimes ; mais le fisc prélève 31 centimes sur cette somme.

Un journal anglais tire ses bénéfices des avis que le commerce et les particuliers y font insérer, moyennant une rétribution dont le fisc s'est encore attribué une partie. Ils les obtiennent graduellement, à mesure que leur vogue s'augmente, et que le nombre de leurs lecteurs s'accroît. Ils conservent, par l'habitude, la même quantité d'avertissemens, long-tems après que la cause qui les leur avait procurés a cessé d'agir en leur faveur. C'est ainsi que le *Courrier,* qui ne commença à avoir beaucoup d'avertissemens que lorsqu'il se fut placé sous le patronage du ministère, n'en a pas moins aujourd'hui, quoiqu'il ait perdu l'appui du gouvernement, et, par contre-coup, la moitié de ses lecteurs habituels. Les nouvelles politiques des journaux anglais sont, en quelque sorte, perdues au milieu des avis de tout genre ; il faut une assez longue habitude pour les retrouver facilement. Nos journaux se garderont bien sans doute de reproduire ce désordre dans leurs feuilles.

Il est à peu près impossible d'établir un nouveau journal en Angleterre. Pour qu'il réussît, il ne suffirait pas de faire mieux que les anciens journaux. Ceux-ci auraient encore pour eux la puissance de l'habitude, puissance qui, à bien des égards, gouverne le monde. Nous avons vu, d'ailleurs, que ce sont les avertissemens qui constituent les bénéfices des journaux quotidiens de la Grande-Bretagne ;

et ces insertions, fort dispendieuses à cause des perceptions du fisc, ne se font guère que dans les feuilles les plus accréditées et les plus répandues. Au surplus, il n'est pas plus facile de faire réussir en France un nouveau journal, et même un nouveau recueil périodique. Ceux qui tentent ces dangereuses spéculations, oublient trop que le nombre des abonnés des journaux est nécessairement limité, et que l'on ne peut guère avoir que ceux qu'on enlève aux autres.

M. John Murray a essayé dernièrement, à Londres, de faire prendre une nouvelle feuille quotidienne, *the Representative,* et il y a échoué. Personne, cependant, ne pouvait avoir plus de chances en sa faveur. Ce libraire, ou plutôt cet éditeur (*publisher*), a une fortune énorme; il est propriétaire de la *Revue Trimestrielle* (*Quarterly Review*), à laquelle nous avons fait de si fréquens emprunts, qui se tire à 10,000 exemplaires, et qui lui rapporte, dit-on, 200,000 fr. par an, tous frais payés. Il publie à lui seul la moitié des livres qui paraissent dans la Grande-Bretagne, ou du moins de ceux qui réussissent. Quoiqu'il soit essentiellement homme d'affaires, il est aussi homme du monde, fréquente les grands et les premiers personnages de l'état, les reçoit chez lui, et connaît tous les gens de lettres.

M. Murray a beaucoup de largeur dans sa manière de traiter les affaires. Il loua une grande et belle maison dans le quartier de Westminster. Le rez-de-chaussée fut disposé pour l'imprimerie, l'entresol pour le bureau des avertissemens, publications, etc.; le premier, meublé avec une grande magnificence, devait servir de salon aux membres du parlement; le second, dans lequel on plaça une bibliothèque, était destiné aux rédacteurs. On devait construire une nouvelle façade, dont le portique serait décoré par des bas-reliefs; mais les nobles habitans des maisons voisines, malgré leur bienveillance pour M. Murray, se récrièrent contre l'idée qu'il avait eue d'établir une machine à va-

peur, pour imprimer le nouveau journal, au milieu des demeures de l'aristocratie, sans crainte de troubler son sommeil par le bruit insolite, à Westminster, de cet appareil; et, en conséquence, M. Murray fut forcé de transporter son imprimerie dans un autre quartier.

Le premier jour de la distribution du *Representative*, on en vendit ou il s'en distribua environ 3,000 exemplaires. Cette distribution diminua successivement, jusqu'à ce qu'enfin elle tomba à 600. Pendant les premières semaines, le *Representative* eut un assez grand nombre d'avertissemens, mais ils étaient d'une nature trop spéciale; c'étaient presqu'exclusivement des annonces de livres, que M. Murray s'était procurées par ses relations personnelles avec les libraires. Du reste, on n'y voyait pas d'avis du commerce, de ventes publiques, etc. Bientôt même, les annonces de librairie disparurent, et M. Murray, effrayé du fardeau qu'il avait à soutenir, vendit au *New-Times* la propriété de son journal, pour lequel il avait fait une dépense d'environ 10,000 liv. (250,000 fr.), et dont il ne retira que 600 liv. (15,000 fr.). Une autre feuille quotidienne, établie auparavant, *the British Press*, après avoir ruiné successivement beaucoup de capitalistes, fut également vendue au *New-Times*, pour une somme encore moins forte.

Il paraît que, dans les derniers tems de sa vie, M. Canning s'était alarmé, jusqu'à un certain point, de la prépondérance de certains journaux, et en particulier du *Times*. Les journaux en question, que l'on trouve dans chaque club, dans chaque cabinet littéraire et même dans chaque taverne, sont devenus de véritables puissances dans l'état. Ce n'était pas en les faisant poursuivre par des arrêts, ou en les achetant, que M. Canning voulait balancer leur ascendant; mais en leur créant des rivaux. Comme ce sont les perceptions du fisc qui empêchent le nombre des journaux anglais de s'accroître, il se proposait, dit-on,

de réduire ces charges. On ignore si sa mort, qui a été une calamité pour le monde entier, empêchera l'exécution de ce projet.

APERÇUS PHYSIOLOGIQUES SUR LA VIE.

Il résulte, d'expériences exactes, que tous les tissus animaux peuvent se résoudre, par la décomposition, en de petits corps qui, dans l'eau et sous l'influence du soleil, paraissent être doués de vie et d'activité. Ces animalcules, ou, pour parler plus correctement, ces derniers élémens de l'activité vitale ne sont plus susceptibles d'être décomposés que par le feu, et alors ils tombent sous les lois de la chimie, et passent à l'état de gaz.

A l'aide du microscope, et avec un peu de soin, on voit clairement que les progrès de la vie dépendent souvent de ces petits animalcules, ou plutôt que ces animalcules y participent toujours; les lois ordinaires de la matière, les lois qui règlent le monde matériel, sont tout à fait insuffisantes pour expliquer les phénomènes que présentent ces rudimens de la vitalité. On sait quelle est l'influence du soleil sur la vie et l'activité des animaux infusoires. Il suffit d'un de ses rayons pour faire naître, dans une seule goutte d'eau, des millions de ces petits êtres, bien étonnans pour nous, et qui, examinés au microscope, fournissent des preuves incontestables de leur existence.

Le soleil, source de la vie aussi bien que de la lumière, leur donne l'être, en répandant une variété infinie dans leur mode d'action, et, dans ces divers changemens, modifie la matière tout autrement que ne le font les lois de la chimie et de la physique. Il serait aussi raisonnable de

comparer une couleur, le rouge, par exemple, au son d'un corps sonore, que de vouloir rapprocher le phénomène de la vie et de l'organisation, de ceux qui dépendent des lois du monde matériel.

Les fluides les plus subtils, comme la lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, etc., présentent des phénomènes que chaque nouvelle découverte rapproche davantage de ceux qui appartiennent à la matière brute. La vie, au contraire, ou la force d'organisation, est tout à fait indépendante de ces agens; car elle s'oppose à chaque instant aux lois qui régissent la matière; dans toutes ses combinaisons, elle agit en sens inverse des lois de l'affinité et de l'attraction, qui sont la base des sciences physiques. Les corps organisés sont donc doués de propriétés toutes différentes de celles que possèdent les autres, et aucune de leurs parties ne retombe sous les lois de la nature, que quand il n'y reste plus aucun vestige d'existence.

Quoique, dans les salles de dissection, le cadavre de l'homme soit un corps réellement dépourvu de vie pour l'être auquel il appartenait quelques instans auparavant, cependant il serait faux de dire qu'il est absolument privé de toute énergie et de tout principe vital; car, lorsque ce qui constituait la vie de l'homme a cessé d'être, chaque partie de l'organisme est soumise à de nouvelles combinaisons, et des millions d'élémens de vie reprennent, dans le monde organique, une nouvelle place, une nouvelle existence. Nous ne pouvons nier que le corps humain, étant composé, comme il l'est, d'un nombre presqu'infini de rudimens de vie, ses diverses parties ne possèdent une puissance vitale réelle et isolée; puissance qui, sous tous les rapports, les sépare des lois qui régissent le monde matériel.

Si l'on examine avec soin au microscope la substance verte qui recouvre les eaux stagnantes, ou bien les der-

nières racines d'autres plantes aquatiques, on verra des millions d'animalcules infusoires réunis aux extrémités des petites racines. Il paraît que ces petits corps vivans s'agglutinent les uns aux autres, et fournissent ainsi, en se réunissant aux parties déjà formées, à l'accroissement de la plante, de manière que les fibres semblent n'être composées que d'un amas de ces animalcules, qui s'empressent d'arriver vers ce point comme les abeilles se dirigent vers la ruche.

La conserve des ruisseaux paraît n'être composée que d'un amas de ces animalcules infusoires. Si l'on dispose un bassin rempli d'eau, de manière que la moitié seulement reçoive les rayons du soleil, et que l'autre moitié en soit privée, cette dernière partie ne présentera pas d'infusoires, tandis qu'ils seront dans l'autre en nombre infini. Si l'on place dans cette eau une tige de menthe, les fibres des racines s'étendront et prendront de l'accroissement du côté où l'eau recevra les rayons du soleil, et resteront stationnaires dans la partie qui ne sera pas éclairée : on voit alors les animalcules se fixer à l'extrémité des fibres, et augmenter leur longueur du côté éclairé, tandis que de l'autre, comme il n'y a pas d'animalcules, les racines ne peuvent pas s'étendre. L'accroissement de toutes les parties des végétaux semble ne dépendre entièrement que de l'accumulation de ces animalcules fournis par les racines, les feuilles, etc. ; car les feuilles et d'autres parties des végétaux, lors même qu'ils sont cultivés dans une chambre, sont munies de petites gouttes d'eau chargées évidemment de leur fournir ces monades qui se disposent d'après les habitudes du végétal, et d'après l'impulsion donnée primitivement et sans cesse continuée par la graine et la plante.

Toute l'histoire et la nature des corps composés, et surtout des engrais, nous amène à cette conclusion : c'est que,

par la décomposition des substances animales et végétales, ces premiers élémens de la vie se trouvent libres et servent à la formation de nouveaux végétaux.

(*London Medical Journal.*)

Nouvelles des Sciences,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Mouvemens des eaux des grands lacs de l'Amérique du Nord. — Ces mouvemens sont un phénomène assez remarquable pour qu'il ait été observé par la plupart des voyageurs, et que plusieurs d'entr'eux en aient recherché la cause. Cependant on n'en avait encore aucune description assez complète pour que la géographie physique pût en faire usage. Celle qu'on va lire est due à M. De Witt Clinton, président de la société littéraire et philosophique de New-York.

« On pensait généralement, il y a quelques années, qu'aucun mouvement de flux et reflux ne se fait sentir dans les lacs, quelle que soit leur étendue; et que même dans les mers intérieures telles que la Baltique, la Méditerranée, etc., la marée ne soulevait les eaux que vers les détroits par lesquels ces mers communiquent avec l'Océan. Quant à la mer Caspienne et la mer Noire, on ne peut les considérer que comme de grands lacs d'eau salée. Des observations plus attentives ont changé cette opinion; on a constaté que les marées se font sentir sur une grande par-

tie des côtes de la Méditerranée; que ce mouvement doit être attribué aux mêmes causes que celui de l'Océan, et qu'il suit les mêmes lois; qu'à Toulon, par exemple, la haute mer arrive après le passage de la lune au méridien, lorsque ce satellite a parcouru près de 50 degrés vers l'ouest. Saussure a décrit les *seiches* des lacs de Genève et de Constance : les oscillations de ces masses d'eau de l'ancien monde, au pied des Alpes ou dans la région montagneuse, sont analogues, à plusieurs égards, aux mouvemens des lacs américains; mais on observe ici quelques phénomènes particuliers, que Saussure n'a pas vus dans les lieux qu'il étudiait avec l'attention la plus scrupuleuse, et que nous sommes fondés à regarder comme propres à l'Amérique.

» Au premier coup-d'œil, il semble que l'action des vents sur la surface des eaux peut rendre compte de l'élévation et de l'abaissement du niveau de nos lacs; mais des observations plus attentives, et long-tems continuées, ont prouvé que ces effets sont indépendans de la force et de la direction des vents, et qu'ils ont souvent lieu lorsque l'atmosphère est parfaitement calme. Ils sont périodiques, réguliers quant à l'époque de leur apparition, et seulement variables quant à leur étendue et leur intensité. L'ensemble des faits conduit à regarder comme très-probable que ces mouvemens dépendent d'une cause dont l'action est constante, régulière, et qui pourrait être soumise au calcul, si elle ne se combinait point avec d'autres agens, dont chacun varie suivant des lois qui ne sont pas encore découvertes. Voyons d'abord ce que l'on a écrit jusqu'à présent sur ce phénomène.

» La Hontan l'observait vers la fin du dix-septième siècle : il raconte qu'étant arrivé, le 29 mai 1689, sur le bord d'une petite rivière très-profonde qui porte ses eaux au lac Michigan, on reconnut que son niveau s'était élevé de

trois pieds en douze heures, et que, dans le même espace de tems, il était revenu à son premier état. Pendant trois jours de station dans le même lieu, le mouvement des eaux parut suivre la même marche, et revenir aux mêmes heures. Le P. Charlevoix, le plus judicieux des écrivains français qui ont parlé de l'Amérique du Nord, a vu dans le lac Ontario des rochers qui sont alternativement couverts par les eaux, et laissés à découvert, lors même que le tems est tout à fait calme, et la surface des eaux aussi unie qu'un miroir. Les eaux s'élevaient et s'abaissaient dans l'espace d'un quart d'heure, sans aucune cause apparente, de manière que l'observateur fut réduit à chercher des hypothèses plausibles pour expliquer un mouvement aussi singulier. Il imagina que des fonctions intermittentes amenaient subitement au fond du lac une grande abondance d'eau, ce qui soulevait momentanément une partie de la surface jusqu'à ce que, cet écoulement souterrain ayant cessé, tout se rétablît au niveau général du lac. Il est inutile de montrer, par les conséquences nécessaires de cette supposition, qu'elle ne peut expliquer d'une manière satisfaisante les divers mouvemens de flux et de reflux des eaux de ce lac, sur tous les points où ils ont été observés.

» L'auteur de la *Description topographique d'une partie de l'Amérique du Nord* compare les oscillations du lac Ontario aux marées de la Méditerranée, et dit que les eaux du lac s'élèvent d'un pied à dix-huit pouces. Voilà ce que les voyageurs les plus anciens nous ont appris : écoutons maintenant les récits d'observateurs modernes. M. Benjamin Wright, l'un des principaux ingénieurs du canal de l'Ouest, rapporte que, dans un lieu que l'on nomme *Mexico*, à vingt milles d'Oswege, les eaux du lac Ontario s'élèvent de six pouces en une heure et demie, et retombent après le même intervalle de tems. Il ajoute que les eaux s'élèvent davantage, lorsque le vent souffle de la côte.

» Un habitant de cette contrée, qui s'est établi à l'embouchure de la rivière de Génessée, homme intelligent et digne de foi, est d'accord avec Charlevoix : le lac, dit-il, s'élève et s'abaisse quatre fois par heure, lorsque l'air est calme aussi bien que lorsqu'il fait du vent. Les limites de ce mouvement sont de quatre à vingt pouces, et les plus grandes hauteurs des eaux ont lieu lorsque l'air est parfaitement immobile.

» Le capitaine Winans, l'un des propriétaires des bateaux à vapeur de l'Hudson, et qui demeure à Burlington, dans l'état de Vermont, m'a dit qu'il a observé pendant plusieurs jours le flux et le reflux du lac Champlain, en été, et par un tems très-calme; que toutes les circonstances de ce mouvement, observées et décrites avec soin, établissent à cet égard une analogie très-exacte entre le Champlain et l'Ontario; que, dans ces deux grandes pièces d'eau, si éloignées l'une de l'autre, et si différentes par leur topographie, les oscillations périodiques s'accomplissaient dans le même espace de tems, et entre les mêmes limites. Ces observations sont d'accord avec celles du capitaine Starrow, faites dans la Baie Verte (*Green Bai*) sur le lac Champlain.

» Accumulons des témoignages irrécusables, afin de ne laisser aucun doute sur la réalité des faits. Dans une lettre adressée de Michigan à notre célèbre naturaliste, M. le docteur Mitchill, par M. le juge Woodward, on trouve une suite d'observations sur le flux et le reflux du lac Érié, faites par M. Stickney, dont l'habitation est sur les bords de ce lac, à l'embouchure du Miami. Le phénomène s'y présente sous un aspect nouveau, et se rapproche des marées de l'Océan : deux élévations en vingt-cinq heures; les plus grandes hauteurs correspondant aux nouvelles et pleines lunes, et les plus petites, aux quadratures. La moindre hauteur des eaux est de huit pouces, et la plus grande, de quarante pouces.

» Ainsi, le balancement des eaux de nos lacs est régulier et périodique. On ne peut donc pas l'assimiler aux *seiches* des lacs de Suisse; mouvemens irréguliers et purement accidentels, que M. Bertrand attribue à l'action des nuages électriques.

» Quand même l'hypothèse de Charlevoix serait plus satisfaisante qu'elle ne l'est, elle viendrait trop tôt et hors de place : on ne peut s'occuper de l'explication des faits que lorsqu'ils sont bien connus. En général, ce n'est pas dans les modifications de l'atmosphère que l'on trouvera la cause des phénomènes que présentent nos lacs, quoique leur influence modifie souvent les effets de cette cause, de quelque nature qu'elle soit.

» Les eaux du lac Érié, comme celles de tous les réservoirs d'une étendue limitée, ont tous les ans leur *maximum* d'élévation et d'abaissement. La fonte des neiges et des glaces et les pluies du printems élèvent nécessairement le niveau, jusqu'à ce que la chaleur de l'été ait rendu les sources moins abondantes. Mais quelques observateurs ont cru remarquer une autre période, que les uns limitent à trois ans, tandis que les autres la prolongent jusqu'à cinq et même sept ans. On n'est pas plus d'accord sur l'étendue de ces variations, que sur leur durée : suivant l'opinion commune, le lac Érié s'élève de sept pieds, dans le tems de la plus grande abondance des eaux qu'il reçoit. Depuis 1811, on le vit croître graduellement jusqu'en 1815, époque où ses eaux surpassèrent de deux pieds les plus grandes hauteurs que l'on eût observées jusqu'alors. En 1816, le niveau s'abaissa, et cependant l'île de l'Oiseau (*Bird Island*) que j'avais parcourue toute entière, en 1810, était alors presque toute submergée. Nouvelle affluence des eaux en 1817, suivie d'un abaissement graduel jusqu'en 1822.

» On doit à Mackenzie plusieurs observations sur l'abaissement sensible du lac supérieur, mais comme il ne put

les continuer assez long-tems, on ne leur accordera point autant de confiance qu'aux rapports des colons qui ont séjourné sur les lieux, et qui étaient très-intéressés à ne point se tromper sur un fait aussi important que l'abaissement graduel et continu d'une immense étendue d'eau. D'ailleurs, si ce changement, dans le niveau du lac supérieur, était constaté, ce serait un effet de causes bien connues, et dont il ne s'agit point en ce moment.

» Voici le fait le plus récent et le plus remarquable dont on ait fait mention, au sujet du mouvement des eaux de nos lacs : sur la côte anglaise du lac Érié, vers la fin du mois de mai 1818, peu d'instans après le coucher du soleil, l'air étant calme et le ciel serein, et la surface des eaux parfaitement unie, on vit que ces eaux étaient soulevées, et se portaient avec une grande vitesse vers la côte. On remarqua surtout leur irruption dans deux criques, nommées dans le pays *Otter Creek* et *Kettle Creek*. Dans la première, une masse d'eau de neuf pieds de hauteur se précipita dans le chénal, arracha les amarres d'une goëlette de 36 tonneaux, jeta ce bâtiment sur la terre, inonda les bois et les plaines environnantes. Dans l'autre crique, éloignée de celle-ci d'environ vingt milles, des pêcheurs surpris par la lame abandonnèrent leurs filets, et se mirent à fuir le plus vite qu'ils purent ; mais il était trop tard, les eaux les atteignirent : heureusement, ils étaient tous d'excellens nageurs. Un autre fut entraîné et déposé avec sa chaloupe sur une petite butte, fort avant dans l'intérieur des terres. Après trois irruptions pareilles, à peu près égales à la première, le lac cessa d'être agité.

» Les hypothèses n'ont pas manqué aux naturalistes un peu hardis, pour expliquer ces phénomènes divers : les uns ont admis une communication entre l'Ontario et le Michigan, de manière que les eaux de l'un des lacs, refoulées par la violence des vents, refluaient dans l'autre.

Volney pense que le fond du lac Ontario est le cratère d'un volcan, et Mackenzie, que presque toutes les îles du lac supérieur sont d'origine volcanique, et que l'on y reconnaît des laves et des roches amygdaloïdes. Ce qui est hors de doute, c'est que l'hydrogène est dégagé en très-grande abondance dans plusieurs lieux autour des grands lacs, surtout à l'ouest : de là, les *fontaines brûlantes,* les sources bitumineuses, les soufrières, les amas de substances inflammables. Des sondes faites dans l'état de l'Ohio, pour y découvrir du sel gemme ou des sources salées, ayant été poussées jusqu'à 197 pieds de profondeur, donnèrent d'abord de grandes espérances, parce que l'eau salée sortit abondamment, après qu'on eut retiré la sonde : mais, au bout de quelques heures, l'eau cessa de couler, et fut remplacée par des torrens d'hydrogène qui formèrent un nuage en l'air, se répandirent aux environs, s'allumèrent aux foyers où les ouvriers préparaient leurs alimens, et causèrent la plus désastreuse explosion : tout fut renversé dans le voisinage ; l'incendie d'un magasin à poudre n'eût pas été plus funeste.

» Il est superflu d'examiner, pour le moment, si les grands lacs sont dans une contrée volcanique : il suffit de rappeler que les couches superficielles du globe abondent presque partout en matières combustibles, et que des communications souterraines transmettent l'action des volcans à de très-grandes distances ; les fluides élastiques, dégagés par les feux souterrains, s'échappent par ces voies jusqu'à ce qu'ils trouvent une issue pour se répandre dans l'atmosphère ; ou, si cette voie ne leur est pas ouverte, ils agissent en vertu de leur condensation sur les lieux où ils trouvent le moins de résistance. Ce fut ainsi, comme le dit M. de Humboldt, que, lors des tremblemens de terre qui renversèrent Lisbonne, l'Océan fut ébranlé entre l'Europe et l'Amérique. En 1755, tandis que les maisons de la ca-

pitale du Portugal s'écroulaient, les Barbades étaient aussi bouleversées, et les eaux du lac Onta io éprouvaient les plus violentes perturbations. Lorsqu'en 1764, un nouveau tremblement de terre vint compléter à Lisbonne les ravages du premier, les eaux du lac Érié, soulevées par un agent souterrain, engloutissaient plusieurs des vaisseaux que le colonel Bradstreet y avait fait construire : c'est le colonel lui-même qui décrit cette catastrophe, avec une exactitude topographique qui donne une très-bonne opinion des talens de cet officier, chargé alors d'une expédition contre les Indiens, à l'ouest des grands lacs.

» On lit, dans la *Géologie* de Bakewell, que, durant le dernier tremblement de terre éprouvé à Lisbonne, les sources et les lacs de la Grande-Bretagne et d'une grande partie de l'Europe ressentirent en même tems l'action des agens souterrains. Des boues, des sables, des exhalaisons fétides sortirent de plusieurs fontaines. En Bohême, les eaux chaudes de Tœplitz cessèrent de couler pendant quelques minutes, et se firent jour ensuite avec impétuosité et un degré de chaleur extraordinaire. Les sources thermales de Bristol, souillées d'une matière rouge, furent hors d'usage pendant quelques mois. On ne peut méconnaître, dit Bakewel, l'intime liaison de ces faits avec les foyers des volcans, dont les éruptions se manifestent, comme on sait, dans des lieux qui peuvent être fort éloignés de l'origine des feux et des gaz qui les alimentent. Le formidable tremblement de terre qui se fit sentir à Caracas, en 1812, fut suivi de près par celui de l'île de Saint-Vincent, où un volcan éteint depuis 1718 fit une nouvelle éruption. L'archipel du Mexique et le contour du golfe ressentirent aussi de violentes secousses.

» Il est donc vraisemblable que le dernier mouvement des eaux du lac Érié fut causé par un tremblement de terre.

On peut même soupçonner, avec assez de probabilité, que les oscillations du lac Ontario sont aussi un effet des feux souterrains, d'autant plus que certains volcans de l'Amérique sont toujours, depuis qu'on les connaît, dans un état d'éruption propre à imprimer ces mouvemens réguliers et périodiques aux eaux qui leur seraient superposées. Tel est, par exemple, le Cotopaxi, dans les Andes du Pérou, dont les explosions se succèdent avec une étonnante régularité, à des intervalles de tems qui diffèrent peu de la durée des oscillations du lac Ontario. Mais quoique cette explication des mouvemens de nos lacs réunisse en sa faveur d'assez grandes probabilités, et l'autorité de quelques noms qui inspire la confiance, lorsqu'il s'agit de l'observation de la nature, il faut avouer qu'on n'est pas encore pleinement convaincu, et que ces phénomènes sont toujours un sujet d'études recommandé spécialement à l'attention des naturalistes. »

M. Clinton, à qui nous devons les observations qu'on vient de lire, est maintenant gouverneur de l'état de New-York. Tandis qu'en Europe certains hommes d'état témoignent un mépris et une haine stupides pour les lettres, les premiers citoyens des États-Unis, à l'exemple des grands personnages de la république romaine, ou comme ceux des républiques d'Italie, dans le moyen âge, se délassent des soins et des travaux du gouvernement, dans la culture des sciences et des arts.

Voyages.

Nouveau voyage à la recherche de Lapeyrouse. — On a déjà vu, par le rapport fait au secrétaire d'état de la marine et publié dans tous les journaux au commencement du mois d'avril dernier, comment le capitaine

Dillon crut reconnaître des traces certaines du naufrage des vaisseaux de Lapeyrouse dans l'archipel des îles Malicolo (1); il avait appris à Tucopia, où il avait relâché le 15 mai 1826, en se rendant de Valparaiso à Pondichéry sur le navire anglais *le St.-Patrick*, que deux grands bâtimens s'étaient brisés, il y avait beaucoup d'années, près des îles Piaw et Uhanco, et les renseignemens qu'il recueillit et qu'il s'empressa de transmettre au gouvernement du Bengal, parurent assez positifs pour déterminer le conseil de la Compagnie des Indes à expédier sur-le-champ le navire *la Recherche*, afin d'explorer de nouveau les îles Malicolo et chercher avec soin tout ce qui pourrait faire connaître, d'une manière précise, le sort de l'illustre navigateur et de ses compagnons d'infortune.

La Recherche mit à la voile de Calcutta, le 23 janvier 1827, sous le commandement du capitaine Dillon; mais cette expédition, d'un si grand intérêt pour nous, a failli éprouver de longs retards par le singulier incident que voici.

Le dr. Tytler, qui s'était embarqué sur *la Recherche*, en qualitéde chirurgien et de naturaliste, vivait en assez mauvaise intelligence avec le capitaine. Ils avaient eu des altercations très-vives ensemble, et ce dernier supportait avec peine les observations du docteur, qui, sans s'inquiéter de l'effet qu'ils pouvaient produire sur son esprit, mettait peu de réserve dans ses discours. Le 28 février, le capitaine Dillon, n'étant plus maître de son ressentiment, après des injures et des menaces, fit mettre M. Tytler aux

(1) NOTE DU TR. D'après le capitaine Dillon et sur les cartes anglaises, les îles Malicolo sont à 12° 15' de latitude sud et 169° 10' de longitude est, méridien de Greenwich. Il ne faut pas les confondre avec le Malicolo désigné par Cook, et porté sur les cartes françaises par 16° 40' et 169° 30'. Les Anglais donnent ce nom aux îles qui sont dans le sud-est et le sud de l'île Sainte-Croix.

arrêts forcés pendant deux heures, et le confina dans sa chambre, sans lui permettre d'avoir aucune communication avec les personnes de l'équipage.

Celui-ci, arrivé à la terre de Van-Diémen, porta plainte de la violence exercée contre lui, devant le chef de la justice. L'affaire fut appelée le 7 mai dernier, et le capitaine condamné par le jury, malgré les efforts de son avocat, M. Gellibrant, à deux mois de prison dans *Hobart's town*, et à 50 l. (1,250 fr.) d'amende.

Cependant le dr. Tytler fut fâché d'être la cause du retard que l'expédition allait nécessairement éprouver, et, désirant obtenir la remise de l'emprisonnement pour M. Dillon, il écrivit à cet effet au lieutenant-gouverneur, dont il reçut bientôt après la lettre suivante. Cette réponse montre que, dans les possessions anglaises, les inférieurs sont activement protégés contre les vexations et la tyrannie de leurs chefs.

Au docteur Tytler,

Je suis chargé, Monsieur, par le lieutenant-gouverneur, de vous faire savoir que Son Excellence a lu, avec beaucoup d'attention, votre lettre du 9 mai, et qu'elle sent vivement tout ce que vous avez souffert du capitaine Dillon, dont la conduite a été si blâmable.

Il est impossible de ne pas admirer le sentiment généreux qui vous porte à sacrifier votre ressentiment personnel au succès de l'entreprise dans laquelle vous êtes engagé. Après les violences que vous avez supportées, S. E. approuve hautement la résolution que vous avez prise de retourner à Calcutta par la première occasion, pour éviter de nouvelles altercations. Bien que, d'après les informations qu'elle a recueillies, S. E. trouve que la sentence n'ait pas été assez sévère, néanmoins, désirant que l'at-

tente du gouvernement suprême ne soit point trompée. elle vous accorde avec un grand plaisir votre honorable demande, et le capitaine Dillon pourra poursuivre son voyage.

J'ai l'honneur d'être, etc.

BURNETT.

Le capitaine Dillon déclara qu'il ne voulait point devoir sa liberté à une pareille intercession; cependant nous avons appris que, le 20 mai, *la Recherche* a fait voile pour Sydney avec le docteur Griffiths, en remplacement du docteur Tytler, comme chirurgien; un botaniste et un naturaliste devaient s'embarquer à Sydney.

Horticulture.

Plante nouvelle qui fournit une eau saine et limpide.— Les Anglais ont découvert, dans les contrées qu'ils ont récemment ajoutées à leur empire dans l'Inde, un arbrisseau dont la tige fournit, lorsqu'on la coupe, une grande quantité d'une eau pure et limpide. Les indigènes connaissent très-bien cette propriété précieuse: aussi est-il rare de trouver entière et bien conservée la plante dont il s'agit; elle monte le long des arbres à de très-grandes hauteurs; elle n'a pas encore été décrite.

BOURSE DE LONDRES.

Prix des actions dans les différens canaux, docks, travaux hydrauliques, compagnies des mines, etc., etc., pendant le mois d'octobre 1827.

	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires.	Cours en Octobre 1827.
CANAUX.			
Ashton	»	100	134
Birmingham	»	17 10	308
Coventry	»	100	1250
Elesmere et Chester	»	133	113 10
Grande Jonction	»	100	311
Huddersfield	»	57	17
Kennet et Avon	»	40	29 5
Lancastre	»	47	32 10
Leeds et Liverpool	»	100	390
Oxford	»	100	730
Régent	»	40	28 10
Rochdale	»	85	102
Stafford et Worcester	»	140	800
Trent et Mersey	»	100	1850
Warwick et Birmingham	»	100	300
Worcester et *idem*	»	78	51
DOCKS.			
Commercial	»	100	84
Indes orientales	»	100	85
Londres	»	100	90 10
Ste.-Catherine	100	60	58 10
Indes occidentales	»	100	209
TRAVAUX HYDRAULIQUES.			
Londres (orientale)	»	100	125
Grande Jonction	»	50	65
Kent	»	100	30
Londres (méridionale)	»	100	90
Middlesex occidental	»	60	70
COMPAGNIES DU GAZ.			
Cité de Londres	100	90	167 10
Nouvelle cité de Londres	100	50	92 10
Phénix	50	31	33
Impériale		50	45
Générale unie	50	40	24
Westminster		50	56
COMPAGNIES D'ASSURANCE.			
Albion	500	50	56
Alliance	100	10	8 15
Id. maritime	100	5	4
Atlas	50	5	9 10
British commercial	50	5	4 10
Globe		100	151
Gardian	100	10	21 5
Hope	50	5	5 5
Impériale	500	50	97
id. sur la vie	100	10	8
Law life	100	10	10
Londres	25	12 10	21
Protecteur	20	2	1 3
Rock	20	2	1 3
Echange royal		100	260

COMPAGNIES DES MINES.	Prix primitif des Actions.	Montant des versemens des Actionnaires	Cours en Octobre 1827.
Anglo-Mexicaine	100	85	20
Id. Chilienne	100		
Bolanos	400	200	150
Brésilienne	100	20	50
Colombienne	100	20	9
Mexicaine	100	21	1
Real del monte	400	420	420
Mexicaine-Unie	40	32 10	10
SOCIÉTÉS DIVERSES.			
Compagnie d'Agriculture Australienne	100	11	15
Exploitation du fer anglais	100	40	9
Compagnie d'Agriculture du Canada	100	10	6 10
Id. de la Colombie	100		
Navigation par la vapeur	100	13	4
Banque provinciale irlandaise	100	25	26 15
Compagnie de Rio de la Plata	100		
Id. de la terre de Van Diemen	100	5	3
Reversionary interest society	100	65	62
Compagnie du passage sous la Tamise	50	42	38
Pont de Waterloo	100	100	5
Pont de Vauxhall	100		

Cours des fonds publics anglais et étrangers, depuis le 24 *septembre* 1827 *jusqu'au* 24 *octobre* 1827.

FONDS ANGLAIS.	Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Bank Stock, 8 p. o/o	216	213 1/2	215 1/2
3 pour o/o consolidés	88 1/8	86 1/2	88 1/8
3 p. o/o réduit	87 3/8	85 3/4	87 3/8
3 1/2 p. o/o réduit	93 3/4	92 1/2	93 3/4
Nouveau 4 p. o/o	102 3/8	100 5/8	102 3/8
Longues annuités expirant en 1860	19 9/16	19 3/8	19 9/16
Fonds de l'Inde, 10 1/2 p. o/o	257 1/2	254 1/2	256 ....
Obligations de l'Inde, 4 p. o/o	101 s. p. m.	86 s. p. m.	98 s. p. m.
Billets de l'Échiquier, 2 d. par jour	65 s. p. m.	51 s. p. m.	62 s. p. m.

FONDS ÉTRANGERS.		Plus haut.	Plus bas.	dern. cours.
Obligations autrichiennes,	5 p. 0/0......	93 3/4..	93	93 1/4
Id. du Brésil..........	*id*..........	64 1/4..	53 3/4..	59 1/2
Id. de Buenos-Ayres....	6 p. 0/0......	55.....	39 1/2..	55 »
Id. du Chili............	*id*...........	26.....	20.....	23 »
Id. de Colombie, 1822..	*id*...........	25.....	20 1/2..	24 »
Id. *id.*, 1824..	*id*...........	28 1/2..	25.....	27 1/2
Id. du Danemarck.....	3 p. 0/0.......	62 3/4..	60 3/4..	62 »
Rentes françaises........	5 p. 0/0.......	102 1/2..	101 1/2..	102 1/2
Id.................	3 p. 0/0......	72 1/2..	71 1/2..	72 1/2
Obligations grecques....	5 p. 0/0.......	16 1/4..	15.....	16 1/4
Id. Mexicaines..........	5 p. 0/0......	44.....	31 1/2..	43 »
Id. *Id*...............	6 p. 0/0......	56 5/8..	43 1/2..	55 »
Id. Péruviennes.........	6 p. 0/0......	26.....	20.....	24 »
Id. Portugaises..........	5 p. 0/0.......	75 3/4..	74 3/4..	75 3/4
Id. Prussiennes, 1818....	*id*..........	99 1/2..	98 3/4..	99 1/2
Id. *id.* 1822.....	*id*...........	100 3/4..	100.....	100 3/4
Id. Russes..............	*id*...........	94.....	91 3/4..	94 »
Id. Espagnoles.	*id*...........	10 1/4..	9 1/2..	10 »

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU QUATORZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

